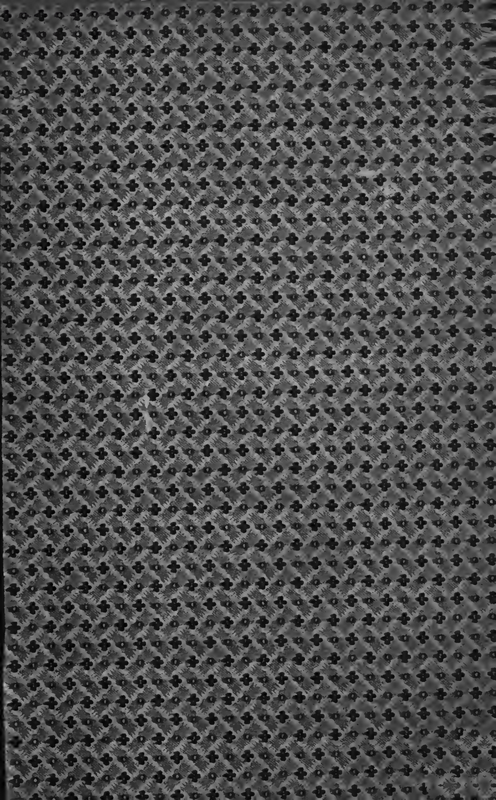
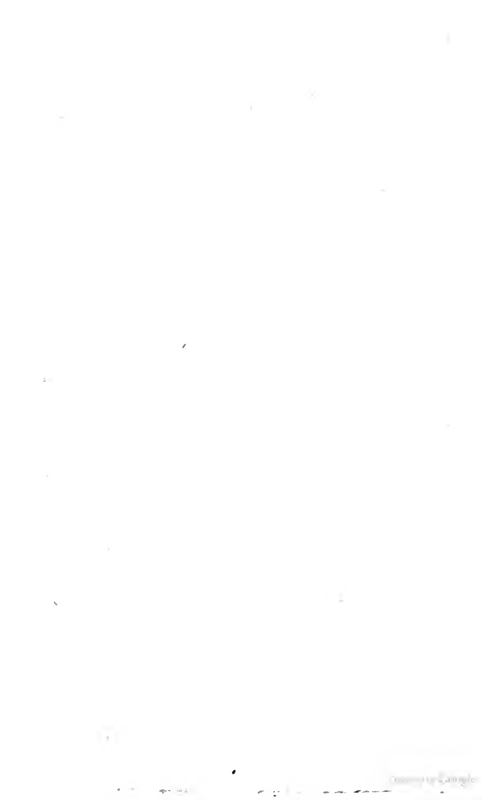






GALERIE

DES

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. RENÉ ET Cie, RUE DE SEINE, 32

GALERIE

DES

CONTEMPORAINS ILLUSTRES,

PAR

UN HOMME DE RIEN.



> Laissons là les théories pour ce qu'elles valent. En histoire comme en physique, ne prononçons que d'après les faits.
>
> CHATEAUBRIAND.



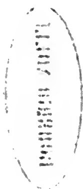


TOME DIXIÈME.

PARIS,

A. RENÉ ET Cᵉ, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 32.





GOETHE



A. Rene et

GOETHE.

Immer höher muss ich steigen,
Immer weiter muss ich schaun.

Toujours plus haut je veux m'élever;
Toujours plus loin je veux porter mon regard.

GOETHE. — *Faust*. Seconde partie.

L'Allemagne ne comptait pas encore parmi les nations littéraires lorsque naquit, le 28 août 1749, dans la ville libre de Francfort-sur-le-Mein, Jean-Wolfgang Goethe, l'homme qui, par la puissance, l'universalité et la vitalité de son génie, devait contribuer le plus efficacement à doter son pays d'une littérature.

La famille de Goethe, au moins du côté paternel, n'était point, comme l'ont dit la plupart des biographes, une famille patricienne. Son grand-père tenait à Francfort l'auberge du Weidenhof, et lui-même nous raconte dans ses mémoires que

son fils une excellente éducation et lui laissa une assez jolie fortune, dont ce dernier profita pour se perfectionner par des voyages à l'étranger, notamment en Italie, où il séjourna longtemps et où il puisa un goût très-vif pour les arts. Toutefois il paraît, d'après Goethe, qu'il devait plus au travail qu'à la nature : « Mon père, dit-il, prisait d'autant plus mes facultés naturelles, que lui-même en était privé ; il ne devait son mérite qu'à de longues et pénibles études. »

Au retour de ses voyages, voulant concilier ses goûts d'indépendance avec le désir de servir sa ville natale, il avait eu l'idée de demander un emploi subalterne et sans émolument, à la condition que cet emploi lui serait conféré sans qu'il eût à courir les chances d'une élection. Dans sa manière de voir, dit Goethe, d'après l'idée qu'il avait de lui-même et la conscience de son zèle, il croyait mériter cette distinction ; mais elle n'était autorisée ni par les lois ni par l'usage. Son vœu ne fut pas accueilli ; il en conçut de l'humeur et du mécontentement. Il jura qu'il n'accepterait jamais de place ; et pour s'en ôter jusqu'à la faculté, il se fit nommer conseiller privé de l'em-

pereur, titre honorifique que portaient le préteur et les plus anciens sénateurs. Ce titre le plaçait au-dessus de ses égaux et le mettait dans l'impossibilité d'accepter un emploi inférieur. Le même motif l'engagea à épouser l'aînée des filles du préteur, mariage qui l'excluait du sénat. M. Goethe se trouva ainsi classé parmi les citoyens passifs qui, voués à une vie retirée, n'avaient guère plus de relations entre eux qu'avec le reste de la société. Car plus on s'aperçoit que la solitude renforce les aspérités du caractère, plus on s'y attache.

« Mon père, ajoute Goethe, s'était fait un principe auquel il demeura constamment fidèle. Il s'attachait à cacher un cœur aimant et tendre sous les dehors d'une inflexible sévérité, nécessaire, selon lui, pour atteindre le double but qu'il se proposait : une excellente éducation pour ses enfants, et le maintien d'un ordre régulier dans sa maison. »

Plusieurs autres passages des mémoires de Goetho achèvent de nous peindre son père sous la forme d'un bel homme à figure sévère, d'un caractère souvent morose, et tant soit peu pédan-

tesque, surtout quand il s'agissait d'éducation, professant sur ce point une sorte de *dilettantisme pédagogique* qui le portait à faire de toute chose une occasion d'enseignement, à vouloir lui-même tout apprendre à ses enfants, et ne sortant guère avec eux de sa gravité ordinaire que pour leur parler avec passion de l'Italie, dont il avait rapporté une collection de marbres et de dessins qu'il leur montrait de temps en temps.

Heureusement pour l'enfance de Goethe qu'à côté de cette figure paternelle apparaît, comme compensation et contre-poids, la figure aimable, spirituelle et vive, de sa mère.

Mlle Elisabeth Textor, fille de Jean-Wolfgang Textor, préteur, et en cette qualité président du sénat de Francfort, avait été mariée à seize ans au conseiller Goethe ; elle était presque autant la sœur que la mère de ses enfants. L'illustre poëte nous la montre dans ses mémoires sous des traits gracieux ; mais il nous semble qu'il en parle bien sobrement, surtout depuis que nous la connaissons mieux, grâce à la correspondance curieuse publiée récemment par Mme d'Arnim. Il est évident que c'est à sa mère que Goethe doit tout ce

que son génie avait de grâce piquante, de finesse, de verve et de sentiment ; c'est encore à elle qu'il doit l'inaltérable sérénité de son esprit, avec cette notable différence que chez lui la sérénité se mélangeait, comme nous le verrons, d'une très-forte dose d'égoïsme, tandis que chez sa mère elle avait pour base principale un cœur excellent et un des plus heureux caractères qui se puissent rencontrer sous le ciel.

Cette bonne et aimable femme a joui de toute la gloire de son fils ; car elle n'est morte qu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, conservant jusqu'à son dernier jour cette vivacité d'esprit, cette fraîcheur d'imagination qui n'appartiennent ordinairement qu'à la jeunesse. Tandis que Goethe trônait à Weimar, elle achevait doucement son existence à Francfort, aimée, vénérée de tout le monde, sans cesse occupée de ce fils qui, séparé d'elle par quarante lieues seulement, et jouissant de toute la liberté que donne la fortune, restait neuf ans entiers sans venir la voir, et n'allait pas même recevoir son dernier soupir, lui que la moindre séparation d'avec ses princes rendait si malheureux, et qui ne manquait presque jamais de

faire, chaque année, une excursion aux bains de Carlsbad.

Deux ans avant sa mort, Mme la conseillère Goethe s'était intimement liée avec une jeune fille de dix-huit ans, Mlle Bettina Brentano, devenue depuis Mme d'Arnim. Le principal lien entre ces deux personnes d'âge si disproportionné était un amour également exalté pour Goethe. Je reparlerai plus loin de cette singulière passion de la jeune Bettina pour un poëte de soixante ans, qui avait été l'ami de sa grand'mère et de sa mère, passion ardente, folle, souvent même inconvenante dans ses manifestations, et sur le caractère de laquelle on pourrait aisément se tromper, si l'on n'était pas un peu rassuré par l'audace même avec laquelle Mme d'Arnim confie au public tous les témoignages de cette exaltation amoureuse de sa jeunesse, avec cet avis en matière de préface : « Ce livre est pour les bons et non pour les méchants. » Ce qui contribue également à rassurer le lecteur un tant soit peu étonné de ce laisser-aller, c'est l'intervention de la bonne vieille mère de Goethe souriant aux transports d'une jeune fille à *imagination de fusée*, comme elle dit,

transports qui flattent son orgueil maternel : « Tu comprends Wolfgang, toi, et tu l'aimes, » et en même temps grondant doucement pour ce qui passe la mesure, et répétant sa phrase favorite : « Il faut que tout reste dans l'ordre. »

Quant à l'attitude du vieillard *idolâtré*, elle est curieuse, et nous y reviendrons quand il s'agira d'apprécier le caractère de Goethe. Ce que nous cherchons pour le moment dans cette correspondance (1), ce sont des détails sur la naissance et l'enfance de l'illustre poëte. Sous ce rapport, la correspondance de Bettina renferme des documents intéressants. A l'époque où elle s'ouvre, en 1807, Goethe était occupé de la rédaction de ses mémoires, et comme il vivait loin de sa mère, il avait chargé Bettina de s'enquérir auprès d'elle de tous les faits relatifs aux premiers temps de sa vie, et c'est en partie d'après les lettres de la jeune fille qu'il a composé les premiers chapitres de son autobiographie. Seulement, parmi les nombreux souvenirs de sa mère, les uns lui plaisaient, les autres ne

(1) Elle a été, en 1843, élégamment traduite en français par M. Albin, sous le titre de Goethe et Bettina. C'est à cette traduction que j'emprunterai quelques passages.

lui plaisaient pas, et il faisait son choix; la publication des lettres de Bettina nous permet aujourd'hui de choisir à notre tour; et même, si nous ne craignions de trop nous étendre, nous aimerions à chercher dans la préférence de Goethe pour tel détail, et dans l'omission volontaire de tel autre, des indices de caractère; mais il faut se borner et s'en tenir aux faits principaux.

Jeune fille, la mère de l'auteur de Werther se distinguait de ses sœurs, qui la nommaient *sœur princesse*, à cause de son peu de goût pour le travail de ménage, de son penchant pour la lecture et de ses habitudes d'élégance. Quelque temps avant son mariage, elle s'était prise d'une belle passion pour ce Charles VII, électeur de Bavière, qui était venu se faire couronner empereur à Francfort, et dont la destinée malheureuse l'avait fait surnommer *l'Infortuné.* Charles VII était beau; sa figure mélancolique et noble touchait le cœur des femmes; Elisabeth le suivait partout, et quand il quitta la ville où il ne devait rentrer que pour y mourir de chagrin, la jeune fille, se précipitant à la fenêtre afin d'attirer encore une fois son regard, tomba au milieu de sa chambre, et se fit au genou

une blessure dont la cicatrice, rouverte soixante ans plus tard à son lit de mort, lui rappelait le souvenir des premières émotions de son cœur, et lui faisait dire : « Me voici couchée, malade de mon genou, comme jadis quand j'avais seize ans. »

Mariée, bientôt après, à cet âge heureux de seize ans, elle mit au monde, un an plus tard, l'enfant qui devait être Goethe. Et à ce propos, dans sa vieillesse, elle disait que ce fils, lui ayant pris toute sa jeunesse, resterait éternellement jeune. « Il te fallut, écrivait Bettina au vieux poëte, il te fallut trois jours de réflexion avant d'arriver à la lumière, et tu fis passer à ta pauvre mère des heures bien douloureuses. Les mauvais traitements de la sage-femme firent que tu arrivas tout noir au monde et sans donner signe de vie ; on te mit dans une peau d'animal, on te lotionna le creux de l'estomac avec du vin, désespérant de te sauver. Ta grand'mère était derrière le lit lorsque tu ouvris les yeux ; elle s'écria aussitôt : « Conseillère, il vit ! » — « Alors mon cœur maternel se réveilla, me disait ta mère dans sa soixante-quinzième année, et depuis ce moment-là jusqu'à cette heure il a vécu dans un enthousiasme continuel. »

A trois ans, le petit Wolgang, très-beau lui-même, ne pouvait supporter les autres enfants, à moins qu'ils ne fussent très-beaux. Un jour, en société, il se mit tout à coup à pleurer, et s'écria : « Faites sortir ce vilain enfant, je ne puis le souffrir ; » et il ne cessa pas de pleurer jusqu'à ce qu'il fût de retour à la maison, ne pouvant se consoler de la laideur de l'enfant qu'il avait vu. Un autre jour, on le louait de sa démarche majestueuse, et on lui disait que sa manière de se tenir droit le distinguait des autres enfants ; il répondit : « C'est par là que je veux commencer ; plus tard je me distinguerai par bien d'autres choses. »

Sa mère, presque aussi enfant que lui, avait une aptitude toute particulière pour raconter des contes, et elle aimait plus tard à se vanter d'être pour beaucoup dans le talent narratif de Goethe ; car, disait-elle :

Je ne cessais pas de raconter, et lui ne cessait pas de m'écouter. Dans mes contes, je représentais l'air, le feu, l'eau et la terre sous la figure de belles princesses ; je donnais une signification à tout ce qui se passait dans la nature. Tout cela prit un sens auquel je crus bientôt moi-même aussi fermement que mes petits auditeurs. Personne ne désirait tant voir arriver l'heure du récit que moi ; j'é-

tais bien curieuse de mener plus loin mes aventures, et toujours de mauvaise humeur quand une invitation venait me priver de ma soirée. Pendant que je parlais, Wolgang semblait me dévorer de ses grands yeux noirs; et quand le sort d'un de ses favoris ne prenait pas la tournure qu'il avait désirée, je voyais les veines de son front se gonfler et des larmes rouler dans ses yeux. Quelquefois il m'interrompait au moment de sa péripétie, en me disant : « N'est-ce pas, mère, la princesse n'épousera pas le maudit tailleur, quand bien même celui-ci tuerait le géant (1)? »

Souvent je m'arrêtais, remettant la catastrophe au lendemain soir : alors je pouvais être sûre qu'il inventerait l'événement; de sorte que, quand mon imagination faisait défaut, la sienne y suppléait. Lorsque, le lendemain, je dirigeais les fils de la destinée d'après ses indications, en lui disant : Tu l'avais deviné, c'est bien ce qui est arrivé, il devenait feu et flamme, et on voyait battre son petit cœur sous sa fraise. Ordinairement il allait confier à sa grand'mère, qui habitait la maison du fond, et dont il était le favori, comment il croyait que le récit se terminerait : alors je savais par elle dans quel sens je devais continuer. Il existait ainsi entre nous une négociation diplomatique que personne ne trahissait. J'avais la satisfaction de réciter mes contes au grand plaisir des auditeurs, et Wolfgang suivait d'un regard brillant de joie l'accomplissement de ses plans hardis, et en saluait le succès d'une approbation enthousiaste.

(1) Dans beaucoup de contes allemands les tailleurs jouent les rôles héroïques, délivrent les princesses et les épousent.

Mme Goethe avait eu successivement un second fils et plusieurs filles, qui moururent en bas âge ; de toute la famille il ne resta bientôt plus que Wolfgang et une fille, Cornélie. Les deux enfants, partageant les mêmes travaux, les mêmes plaisirs, doués tous deux de facultés supérieures, s'aimèrent tendrement ; de toutes les affections de Goethe, la plus profonde, la plus durable est peut-être celle qu'il éprouva pour sa sœur, dont le souvenir se retrouve presque à chaque page dans ses mémoires. Elle mourut jeune encore, en 1777 ; elle avait épousé un des amis de son frère, l'écrivain Schlosser.

Deux événements paraissent avoir fait une vive impression sur l'enfance de Goethe. Le premier fut le fameux tremblement de terre qui, en 1755, renversa une grande partie de la ville de Lisbonne. La sensation produite par cette catastrophe fut immense en Europe ; elle devint le texte de toutes sortes de tableaux, de réflexions, de prédications et de controverses. On sait que c'est à la suite d'une discussion soulevée entre eux à ce sujet, sur la question de la Providence, que Voltaire et Rousseau se brouillèrent. Tandis que ces deux

illustres personnages agitaient entre eux l'inextricable problème de la coexistence du mal et de Dieu, un enfant de six ans, qui devait hériter de leur puissance intellectuelle, arrêtait aussi son jeune esprit sur cette imposante question, et se demandait pourquoi Dieu, dans sa justice, frappait quelquefois du même coup les bons et les méchants. Dès le même temps, si l'on en croit ses mémoires, il cherchait à se faire une idée de Dieu et du culte qui lui est dû.

Ne pouvant, dit-il, me figurer cet être suprême, je le cherchai dans ses œuvres, et je voulus, à la manière des patriarches, lui ériger un autel ; des productions de la nature devaient me servir à représenter le monde, et une flamme allumée pouvait figurer l'âme de l'homme s'élevant vers son Créateur. Je choisis donc les objets les plus précieux dans la collection des raretés naturelles que j'avais sous la main ; la difficulté était de les disposer de manière à en former un petit édifice. Mon père avait un beau pupitre de musique, en laque rouge, orné de fleurs d'or, construit en forme de pyramide à quatre faces, avec des rebords, pour exécuter des quatuors ; on s'en servait peu depuis quelque temps ; je m'en emparai. J'y disposai par gradation, les uns au-dessus des autres, mes objets d'histoire naturelle, de manière à leur donner un ordre clair et significatif. C'était au lever du soleil que je voulais offrir mon premier acte d'adoration. Je n'étais pas en-

core décidé sur la manière dont je produirais la flamme symbolique qui devait en même temps exhaler un parfum odorant; je réussis enfin à accomplir les deux conditions de mon sacrifice. J'avais à ma disposition de petits grains d'encens; ils pouvaient, sinon jeter une flamme, au moins luire en brûlant et répandre une odeur agréable; cette douce lueur d'un parfum allumé exprimait même mieux à mon gré ce qui se passait en notre âme dans un pareil moment. Le soleil était déjà levé depuis longtemps, mais les maisons voisines interceptaient encore les rayons. Il s'éleva enfin assez pour que je puisse, à l'aide d'un verre ardent, allumer mes grains d'encens, artistement disposés sur une belle tasse de porcelaine. Tout réussit selon mes vœux; ma piété fut satisfaite; mon autel devint le principal ornement de ma chambre.

Un autre jour, ayant voulu renouveler son sacrifice, il oublia la tasse de porcelaine; et ayant fait brûler l'encens sur le pupitre, il endommagea la laque. Après avoir caché de son mieux le dégât, il se résigna à renoncer à un culte qui l'exposait au courroux paternel.

Le second événement qui agit avec le plus d'énergie sur l'enfance de l'auteur de *Faust* fut cette guerre célèbre connue sous le nom de *Guerre de sept ans*. Frédéric-le-Grand était entré en Saxe à la tête de soixante mille hommes, et bientôt les

habitants de Francfort se trouvèrent divisés en deux partis également exaltés, dont l'un tenait pour la Prusse et l'autre pour l'Autriche. Cette division s'introduisit jusque dans la famille de Goethe. Son grand-père maternel, le respectable préteur Textor, qui lors de l'élection de François Ier comme empereur avait été chargé de porter sa couronne, se prononça pour l'Autriche, ainsi que deux de ses filles et de ses gendres. Le père de Goethe, au contraire, nommé autrefois conseiller par le candidat impérial qui avait disputé la couronne à François Ier, se déclarait pour la Prusse. Le reste de la famille partageait son penchant, et le jeune Wolfgang se déclarait également prussien, ou plutôt *Frédéricien;* car il s'intéressait peu à la Prusse, mais à son roi, dont le génie enthousiasmait sa jeune imagination.

Bientôt l'invasion de Francfort par l'armée française, qui appuyait l'Autriche, redoubla la vivacité des discussions politiques. Un général français, le comte de Thorane, vint justement occuper la maison du père de Goethe, et, bien que cet officier, homme distingué sous tous les rapports, se conduisît envers ses hôtes avec toute la poli-

tesse et tous les égards imaginables, il lui fut impossible d'apprivoiser l'humeur revêche du conseiller Goethe, doublement blessé et dans ses sympathies prussiennes et dans ses goûts de discipline domestique, par l'arrivée d'un étranger qui transformait sa maison en une sorte de quartier général.

Sa jeune femme, naturellement plus sensible aux délicates attentions du comte, ne partageait point ses antipathies. Elle commença même à apprendre le français, afin de causer un peu avec son hôte, et depuis ce temps elle conserva toujours un certain goût pour notre nation ; car, dans une des lettres qu'elle écrivait à soixante-quinze ans à sa jeune amie Bettina, je lis ceci :

Moi aussi j'aime les Français ; c'est bien un autre mouvement quand la garnison française vient chercher son pain et sa viande sur la place que quand ce sont ces lourdauds de Prussiens ou de Hessois (1).

(1) J'ai envie de transcrire toute la lettre, afin de donner, une fois pour toutes, une idée de ce charmant caractère de vieille femme ; la voici, elle est datée de 1807 : « Je me suis fait tailler ma plume, remplir l'encrier jusqu'au bord, et comme il fait aujourd'hui un temps à ne pas mettre un chien à la porte, tu vas avoir de suite une réponse. Chère Bettine, tu me manques bien dans cette méchante saison d'hiver! L'année

Quant au petit Wolfgang, il fut encore plus facile à apprivoiser. Bien qu'il conservât toujours son enthousiasme pour Frédéric, il ne pouvait pas ne pas aimer cet officier français qui remplissait de mouvement sa maison, jusqu'alors un peu monotone, qui le faisait assister, pendant son audience de lieutenant du roi, à toutes sortes de scènes curieuses et animées ; qui, par sa présence, amenait un relâchement dans la discipline pédagogique du sévère conseiller, et par suite un bénéfice considérable sur les heures de recréation ; qui

passée, à cette époque, comme tu m'arrivais joyeuse ! Quand la neige tombait à flocons, je savais que c'était là le temps qui t'amènerait, et je n'avais guère à attendre, tu accourais bientôt. Maintenant, par habitude, je regarde toujours vers le coin de la porte Sainte-Catherine ; mais tu ne viens pas, et comme j'en ai la certitude, je suis toute chagrine. Il m'arrive des visites ! hélas ! ce sont des visites de gens avec lesquels je ne puis pas bavarder à mon aise. (Ici se plaçait la phrase que j'ai déjà citée, et la lettre se termine ainsi :) J'ai eu bien du plaisir à voir Napoléon. C'est vraiment lui qui évoque le songe de l'univers, et les hommes doivent lui en savoir gré; car s'ils ne rêvaient pas, ils n'y gagneraient guère; ils dormiraient comme des souches, tout comme ils avaient fait alors jusqu'à présent.

Amuse-toi bien, sois gaie et joyeuse, car qui rit ne pèche pas.

Ton amie,

ELISABETH GOETHE.

le gorgeait de friandises et lui faisait faire connaissance avec des glaces, genre de rafraîchissement alors si inconnu à Francfort que sa mère le lui arrachait des mains et le jetait par la fenêtre, ne pouvant croire à la possibilité de digérer de la glace.

De plus, le comte de Thorane aimait passionnément les arts, et particulièrement la peinture. Cette communauté de goûts avec le père de Goethe n'avait rien pu changer aux dispositions hostiles de ce dernier; mais elle avait eu pour résultat d'amener au logis les meilleurs artistes de Francfort, que le comte faisait travailler sous ses yeux même. Le petit Wolfgang assistait à tous les travaux; il se permettait de donner son avis; il allait même jusqu'à suggérer des idées, notamment celle d'une série de douze tableaux destinés à représenter l'histoire de Joseph. Il avait alors onze ans. Il savait déjà le latin, l'italien; il avait commencé l'étude du grec; la géographie, l'histoire universelle, la mythologie, l'avaient tour à tour occupé; il lisait simultanément et avec le même plaisir les Métamorphoses d'Ovide, Robinson Crusoé, une traduction de Té-

lémaque et les Quatre fils d'Aymon. Bientôt il résolut d'apprendre le français. Il était stimulé dans cette étude par un désir ardent de suivre les représentations que donnait alors à Francfort une troupe d'acteurs français, qui jouaient la comédie et la tragédie. La passion du théâtre était née en lui dès sa plus tendre enfance, à la suite d'un cadeau que lui avait fait sa grand'-mère d'un petit théâtre de marionnettes; il les faisait jouer devant ses camarades, improvisant avec une grande fécondité le dialogue et l'action. Le souvenir de ces marionnettes est resté si vivace dans son esprit que, plus tard, il leur consacra tout le premier chapitre de son roman de *Wilhelm Meister*.

A douze ans les marionnettes ne lui suffisaient plus. C'était déjà un petit homme précoce dans le genre de Benjamin Constant. Il faisait trois toilettes par jour, et chaque soir on le voyait, bravant le courroux paternel, en habit brodé, bas de soie, les cheveux en bourse, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, le poing sur la hanche, se glisser dans les coulisses du théâtre. Il paraîtrait même, si ses mémoires ne sont pas un peu men-

teurs, ce qui est dans l'ordre des choses possibles, il paraîtrait qu'à l'âge heureux où l'on joue encore au cerceau et à la toupie, il avait déjà *distingué* une petite figurante française, brune et mélancolique, une sorte d'esquisse de Mignon, et qu'il s'étonnait fort que cette jeune fille, plus âgée de deux ans, ne vît en lui qu'un bambin. Bien plus (croira qui pourra), à la même époque, il avait longuement médité et approfondi, en étudiant Corneille, Racine et Molière, la règle des unités, et il s'était décidé, dit-il, « à laisser là cette li-
« turgie, par la persuasion où il était que les au-
« teurs des plus beaux ouvrages, dès qu'ils com-
« mençaient à disserter sur leurs œuvres pour
« rendre compte de leurs conceptions, les ex-
« pliquer et les défendre, ne s'entendaient pas
« toujours eux-mêmes ; » il s'était dit tout cela à douze ans, le petit homme. Ce n'est pas tout : il s'était dit cela après avoir composé en français, je crois même en vers français, une pièce féerie, qu'il destinait à la représentation, et au sujet de laquelle un petit figurant français de son âge avait soulevé la question des unités. Ces deux messieurs de douze ans avaient même fini par ti-

rer l'épée. A la vérité, Goethe ajoute qu'il n'y eut pas d'effusion de sang, et qu'après quelques passes les deux combattants se réconcilièrent en buvant au café voisin une jatte de lait. C'était peut-être du lait de leur nourrice.

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de ces historiettes, qu'il est bon de rappeler comme témoignage d'un des traits les plus saillants du caractère de Goethe, la vanité, les Français finirent par quitter Francfort, et le sévère conseiller se remit quelque peu en possession de son fils. Il lui fit étudier l'hébreu, l'escrime (il paraît que Goethe ne la connaissait pas encore au moment de son duel), l'anglais, l'équitation, la physique, la mécanique. Il lui confiait de plus le soin d'exciter la diligence des artistes ou des artisans qu'il employait. « Cette surveillance, dit Goethe, fut pour moi une occasion de connaître presque tous les arts et métiers. J'y trouvai en même temps le moyen de satisfaire mon penchant inné à m'identifier avec la manière d'être d'autrui, et à prendre intérêt à tout ce qui constitue un mode quelconque d'existence. »

A force de se familiariser ainsi avec tous les

modes d'existence, Wolfgang finit par se laisser aller, à l'insu de ses parents, à voir la plus mauvaise compagnie; attiré par la flatterie, il devint bientôt le coryphée d'une bande de jeunes vauriens de bas étage, qui employaient son talent précoce pour la poésie en lui faisant composer des épithalames, des déclarations d'amour, des élégies funèbres, qu'on vendait aux amateurs, et dont le prix se consommait au cabaret, à l'auberge de *la Rose*. La fille de la maison se nommait la belle Marguerite; elle était, à ce qu'il paraît, aussi honnête que belle. Goethe, qui avait alors quatorze ans et demi, l'aima bientôt passionnément. Il a peint avec un grand charme, dans ses mémoires, ce premier, ce pur sentiment de sa jeunesse.

Le premier amour au jeune âge, dit-il, et dans un cœur non corrompu, pénètre jusqu'au fond de l'âme. Il est tout sentiment, tout esprit. La nature semble vouloir qu'un sexe trouve dans l'autre tout ce qu'il y a de beau et de bon. La vue de cette jeune fille, mon amour pour elle, découvraient à mes yeux un nouvel univers, cent fois plus consolant de beauté et de perfection que le monde réel.

A ces émotions du cœur vint se joindre encore

l'impression profonde produite sur l'imagination de Goethe par l'imposante cérémonie du couronnement de l'archiduc Joseph comme roi des Romains. Au milieu de ces pompes qui rappelaient le moyen âge, le soir, à travers les rues encombrées par la foule et resplendissantes de lumière, le futur auteur de Faust errait avec sa chère Marguerite au bras, plus fier et plus heureux que s'il eût donné la main à Marie-Thérèse. « Je reconduisis Marguerite jusqu'à sa porte, dit-il; quand je la quittai elle imprima un baiser sur mon front. C'était la première et ce fut la dernière fois qu'elle m'accorda cette faveur. Hélas! je ne devais plus la revoir. »

En effet, le lendemain de ce jour, la mère de Wolfgang entre dans sa chambre toute troublée, et lui raconte qu'il est impliqué dans les accusations les plus graves et les plus dangereuses, que son père est furieux, et qu'un magistrat va venir l'interroger. Il ne s'agissait de rien moins que d'une affaire de billets faux et d'escroquerie. Les vauriens de l'auberge de *la Rose* avaient contrefait sa signature, et l'avaient associé à son insu à plusieurs actes criminels. Son innocence fut

facilement reconnue. L'humiliation que lui fit éprouver cette aventure fut profonde ; mais un malheur pour lui plus affreux l'attendait. L'innocence de Marguerite avait été également constatée, à la grande satisfaction de Goethe : seulement il voulut savoir ce qu'elle avait déclaré. On lui fit part de sa déclaration, contenant en substance, quant à ses rapports avec lui, qu'elle lui avait toujours donné de très-bons conseils, qu'elle l'avait souvent engagé à rompre avec ses mauvaises connaissances, et *qu'elle l'avait toujours considéré comme un enfant.* Cette déclaration fut un coup de poignard pour le cœur et surtout la vanité de Wolfgang. Lui, un homme de quatorze ans, être traité d'enfant dans un acte authentique, par une fille de dix-huit ans dont il se croyait passionnément aimé, c'était à en mourir de douleur ! Il résolut de chasser de son âme un objet indigne de lui. Marguerite d'ailleurs avait quitté Francfort, et après bien des jours de souffrances il parvint à se guérir de son amour. « Je trouvai révoltant, dit-il, de sacrifier sommeil, repos, santé à mon amour pour une jeune fille qui s'était plu à jouer avec moi le rôle de nourrice,

rôle qui nous convenait si peu à tous deux. » Plus tard il s'est vengé de Marguerite à la manière des poëtes, en faisant de ce gracieux et calme mentor de sa jeunesse la victime touchante et éplorée de Faust.

Pour achever de se guérir tout à fait, il se mit à étudier la philosophie ; il s'enfonça dans la lecture du Dictionnaire de Bayle, et son père, profitant des circonstances, lui mit entre les mains le *Corpus juris*, en le prévenant qu'il eût à se préparer à partir bientôt pour l'université de Leipzig. Il aurait préféré aller à Goettingue, dont les cours jouissaient d'une plus grande célébrité ; mais son père insista pour Leipzig. Il partit, heureux de sa liberté, se promettant de faire de l'étude du droit l'accessoire, pour se vouer à celle des langues de l'antiquité, de l'histoire, des belles-lettres en général, et emportant une liasse de poésies qu'il se proposait de grossir indéfiniment, en mettant à profit les conseils de Gottsched et de Gellert. Mais il fut cruellement désenchanté. La température intellectuelle de Leipzig était à la prose fixe; Gellert et Gottsched déclamaient contre la poésie, le jurisconsulte Bœhme avait en horreur

tout ce qu'on appelait étude libérale, et il ne sortait pas d'Heyneccius. Enfin, Goethe ne trouva que gens disposés à jeter de l'eau froide sur son enthousiasme. Un beau jour, dans un accès de découragement, il livra aux flammes ses essais poétiques. Il voulut suivre le cours de philosophie; mais il ne tarda pas, dit-il, à s'apercevoir que sur la nature des choses, sur l'univers et sur Dieu, il en savait à peu près tout autant que son professeur. Le cours de jurisprudence n'était également qu'une répétition d'études qu'il avait déjà faites avec son père. Ne sachant plus à quel saint se vouer, il se tourna vers les arts, il se mit à étudier avec ardeur Vinkelmann, le Laocoon de Lessing, et à graver à l'eau-forte. Au bout d'un an, attaqué d'une maladie de poitrine, il revint à la maison paternelle, morose, désenchanté, hypochondriaque, n'emportant de Leipzig qu'une assez médiocre pastorale dialoguée, *les Caprices d'un amant*, inspirée par une nouvelle passion qu'il avait eue pour la fille de son hôte, et une petite comédie pleine de mouvement, mais d'un ton vulgaire et passablement immorale, intitulée: *les Complices*.

Reçu assez mal par son père et tourné à la mélancolie, il eut une veine de mysticisme; il se lia avec des adeptes de la confrérie des Frères moraves, notamment avec Mlle de Klettenberg, dont il a recueilli les entretiens dans un chapitre de Vilhelm Meister, sous le titre de *Confessions d'une belle âme*. Pendant plusieurs mois, sous l'influence de cette dame, il s'occupa d'alchimie, il étudia Paracelse, et se livra, comme autrefois Rousseau, à la recherche de la pierre philosophale. La trace de ce genre d'études ne s'est jamais perdue chez lui; c'est dans le dernier monument de sa vieillesse, dans la seconde partie de Faust, qu'elle reparaît plus visible et plus large que jamais. Au printemps, sa santé se trouvant rétablie, son père, toujours désireux de le voir prendre ses degrés en jurisprudence, l'envoya à Strasbourg. Il y passa un an d'une vie fort laborieuse; car il trouva le temps, non-seulement d'obtenir le grade de docteur en droit, mais de s'occuper de chimie, d'anatomie; il suivit même un cours de clinique et d'accouchements, avec la double intention, dit-il, d'acquérir des connaissances nouvelles et de s'affranchir de toute répugnance pusillanime.

C'est dans un but semblable et pour dompter son irritabilité nerveuse qu'il allait se placer, à l'heure où l'on sonnait la retraite, auprès des trompettes qui lui déchiraient le tympan, et qu'il montait deux ou trois fois par semaine sur la plate-forme de la flèche de Strasbourg, jusqu'à ce qu'il fût aguerri contre les vertiges.

Mais l'événement le plus important de cette période de sa vie fut sa rencontre et sa liaison avec Herder, dont la renommée commençait à poindre et qui était venu à Francfort pour se faire opérer d'une infirmité qu'il avait aux yeux. Plus âgé que Goethe de cinq ans, et d'un esprit à la fois enthousiaste, caustique et sévère, Herder prit sur son jeune compatriote un ascendant momentané, mais puissant.

[1] Il ne fallait, dit Goethe, jamais compter sur son approbation, de quelque manière qu'on s'y prît. D'un côté, ma vive inclination et mon respect pour lui; de l'autre, le mécontentement qu'il m'inspirait de moi-même, me tenaient dans un état de lutte et de contradiction intérieure que je n'avais pas encore éprouvé. Sa conversation, toujours pleine d'intérêt, sa manière d'interroger, de répondre, faisaient naître de moment en moment des idées nouvelles. Le mouvement littéraire qui s'annonçait en Allemagne m'était

resté étranger, et je me trouvai tout à coup initié par Herder à toutes les nouvelles tentatives, à toutes les vues nouvelles de nos lettrés, auxquelles il paraissait lui-même prendre une part très-active.

C'est alors seulement que l'idée de tenter en Allemagne quelque chose de grand et de nouveau entra dans l'esprit du jeune étudiant de Strasbourg.

Une littérature indigène, de l'autre côté du Rhin, était encore, à cette époque, à l'état de formation ; c'était le temps où le grand Frédéric écrivait à Voltaire :

L'Allemagne est au point où se trouvaient les beaux-arts du temps de François Ier ; on les aime, on les recherche, des étrangers les transplantent chez nous, mais le sol n'est pas encore assez préparé pour les produire de lui-même. La guerre de Trente-Ans a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers : il a fallu commencer par la culture des terres, ensuite par les manufactures, enfin par un faible commerce ; à mesure que ces établissements s'affermissent naît un bien-être qui est suivi de l'aisance, sans laquelle les arts ne sauraient prospérer. Les muses veulent que les eaux du Pactole arrosent le pied du Parnasse : il faut avoir de quoi vivre pour écrire et penser librement.

On pourra trouver ces considérations mythologico-financières tant soit peu bizarres. Cepen-

dant Goethe ne s'exprime guère autrement sur la question, car il dit :

> La situation des poëtes allemands dans le monde était alors on ne peut pas plus nulle. Un pauvre poëte, plein du sentiment de son génie, était condamné à ramper péniblement dans le sentier de la vie ; il était rejeté au plus bas degré de l'échelle sociale comme un bouffon ou comme un parasite.

Cette infériorité sociale du poëte entretenait la poésie dans un état de subalternité et de plagiat d'où ne pouvait sortir rien d'élevé, d'original, de véritablement national.

Klopstock le premier, et après lui Lessing et Wieland, avaient commencé l'œuvre d'affranchissement ; leurs noms glorieux brillaient déjà d'un vif éclat et tournaient les esprits vers les idées d'innovation dans les formes et dans le but de l'art.

Toutefois leur influence était encore assez faible pour que Goethe, en la comparant avec le pouvoir souverain de la littérature en France, ait eu un instant l'idée assez singulière de renoncer à sa langue, et, comme il parlait le français avec une assez grande facilité, de chercher fortune et gloire

en France la plume à la main. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir, dit-il, que tous les efforts d'un étranger pour bien écrire en français étaient inutiles, et cette crainte, augmentée par les railleries dont ses locutions tudesques devinrent l'objet de la part des Français de sa table d'hôte, le détourna tout à fait de son dessein.

Bien plus, Herder aidant, et peut-être aussi un peu de jalousie, ses pensées suivirent bientôt une progression inverse, et de l'admiration la plus vive il en vint à prendre en dégoût la forme et le fond de la littérature française, et à chercher ailleurs un point d'appui pour l'entreprise révolutionnaire qu'il méditait.

« C'est ainsi, dit-il, que sur la frontière de la France je me trouvai tout à coup soustrait à toute influence française. La manière d'être, dans ce pays, me parut trop déterminée, trop soumise à l'ascendant des grands ; la poésie froide, la critique dénigrante, la philosophie abstruse et insuffisante. Je serais donc demeuré ferme dans l'intention de m'abandonner à la nature dans sa rudesse primitive, si depuis longtemps déjà une autre influence ne m'eût disposé à envisager le monde et les jouissances de l'esprit d'un point de vue plus élevé, plus libre, et en même temps aussi vrai que poétique. Cette influence s'exerça d'abord sur moi en secret, et je n'y cédai qu'avec mesure ; mais

bientôt je m'y livrai ouvertement et sans réserve. Ai-je besoin de dire que je veux parler de Shakspeare, et ce nom ne me dispense-t-il pas de toute explication ?

Ce fut en effet Shakspeare qui finit par hériter de toutes les sympathies antérieures du jeune étudiant de Strasbourg. Il en avait déjà pris quelque idée à Leipzig, en lisant des fragments de ses drames. La traduction de Wieland et Eschenburg le lui fit connaître plus à fond ; il la dévora, et dès ce moment son esprit fut envahi par les deux sujets où devait se déployer toute sa puissance dramatique : il conçut *Gœtz de Berlichingen* et *Faust*.

La vie du premier avait fait sur moi, dit-il, une profonde impression (1) ; la physionomie rude et loyale de cet homme indépendant dans des temps d'une sauvage anarchie m'inspirait le plus vif intérêt. Dans le drame populaire dont le second était le héros, je trouvais plus d'un ton qui retentissait fortement au fond de mon âme. Moi aussi j'avais parcouru le cercle de toutes les sciences, et de bonne heure je m'étais convaincu de leur vanité ; toutes mes tentatives pour trouver la félicité dans la vie avaient jusqu'alors été inutiles ; je me plaisais à méditer

(1) On sait que Gœtz, le *Chevalier à la main de fer*, dernier représentant du moyen âge au XVI[e] siècle, a écrit lui-même sa propre vie ; c'est la lecture de cette autobiographie qui donna à Goethe l'idée de son premier drame.

sur ces sujets dans mes heures solitaires, sans cependant rien écrire encore.

En attendant, Goethe, dans l'intérêt de l'art, s'approvisionnait d'émotions qui, chez lui, passaient du jour au lendemain à l'état de souvenirs. « Quand il avait un chagrin, disait plus tard sa vieille mère, vite il en faisait un poëme, et il était consolé. »

Le séjour à Strasbourg lui procura deux nouveaux sujets de poëme. D'abord il s'éprend d'une des filles de son maître de danse; mais c'est la cadette qu'il aime, et c'est l'aînée dont il est passionnément aimé, tandis que la cadette ne l'aime pas, ou plutôt (car la fatuité n'a jamais manqué à l'illustre auteur de Faust) ou plutôt qui fait tous ses efforts pour ne pas l'aimer. Se trouvant un peu embarrassé entre les deux sœurs, il prend le parti de chercher ailleurs et de «ne plus jamais remettre le pied dans cette maison, où malgré moi, dit-il modestement, *ma présence avait été si fatale !* »

Enfin,i ntroduit par un ami chez un pasteur du bourg de Sesenheim, véritable copie du *vicar* de Wakefield, il rencontre son idéal : c'est Frédérica, la fille cadette de la maison. Ici il y a sym-

pathie réciproque. « Pour la première fois, dit-il, j'étais aimé autant que j'aimais ; » et c'est pourquoi, après avoir retiré du commerce de cette aimable personne toutes sortes d'impressions poétiques qui figureront avantageusement dans ses œuvres, après lui avoir inspiré des espérances qu'il n'a nulle intention de réaliser, il réfléchit un beau matin qu'il vient d'être reçu docteur, qu'on l'attend à Francfort, qu'il n'a plus rien à faire à Sesenheim, et il s'en va sans dire bonjour, au plus fort de ce qu'il appelle sa passion. Je crois qu'il a noté majestueusement quelque part ailleurs que Frédérica en était morte de chagrin.

Quant à lui, nous le retrouvons deux mois après à Coblentz, contemplant amoureusement Mlle de la Roche sans oublier Frédérica, et faisant la réflexion suivante, qui peint au mieux ce cœur de paon :

Rien de plus délicieux que d'éprouver une passion nouvelle, lorsque les feux dont on brûlait auparavant ne sont pas encore éteints. Ainsi l'on voit avec plaisir, au moment où le soleil va disparaître, l'astre des nuits s'élever du côté opposé de l'horizon ; on se réjouit alors du double éclat des deux flambeaux du firmament.

Quelle profonde sensibilité dans cet Alcibiade

tudesque ! et comme c'est bien là le modèle de la plupart des amoureux qu'il a créés et mis au monde : Faust, Clavijo, Weisslingen, Wilhelm Meister, Fernando, etc. !

Revenu à Francfort avec le bonnet de docteur, il fut envoyé par son père auprès de la chambre impériale de Wetzlar pour y faire son noviciat ; il y trouva une société de jeunes littérateurs tous plus ou moins imprégnés de l'esprit révolutionnaire qui se manifestait en France.

La poésie, dit-il, s'immisçait avec chaleur dans le droit public, et toutes ses productions étaient empreintes d'un esprit de résistance et de haine contre l'aristocratie et le pouvoir monarchique. Quant à moi, je continuai de l'employer à l'expression de mes sentiments et de mes fantaisies. Ce que j'éprouvais d'impressions analogues à l'impression dominante, je le déposai dans *Gœtz de Berlichingen*. J'y dépeignis l'égarement d'un homme loyal et bien intentionné, mais qui, dominé par l'esprit anarchique de son temps, ne s'en met pas moins à la place des lois et du pouvoir public, et tombe dans le désespoir lorsque le chef de l'empire, seule puissance qu'il reconnaît et qu'il respecte, le traite en sujet rebelle.

On devine que quand Goethe tirait de son Berlichingen cette belle moralité politique, il était à Weimar, ministre du grand-duc. Quand il écri-

vait le drame, je crois qu'il n'y pensait guère. Il y avait vraiment bien autre chose dans Goetz; il y avait le vigoureux tableau des dernières agonies du moyen âge; il y avait un sentiment énergique de l'histoire et de la vie, une mise en scène pleine d'animation et d'entraînement; c'était la plus belle expression du drame moderne depuis Shakspeare. A la vérité, la forme de ce drame écrit en prose tenait un peu de l'ébauche, elle n'avait pas cette perfection, ce fini, que Goethe mit plus tard dans ses tragédies en vers ïambiques, telles que *le Tasse* et *Iphigénie;* mais en revanche le jeune écrivain avait déployé là, dans le développement des faits et dans la peinture des caractères, une verve, une chaleur, une fermeté, une richesse de pinceau, une fécondité de moyens, enfin un art admirable pour associer le grandiose et le vrai, la poésie et la réalité, qui ne se retrouvent plus au même degré dans ses œuvres postérieures, même dans *Faust.* Si bien que le premier drame de Goethe est encore, à mon sens, ce qu'il a écrit de plus véritablement dramatique. L'ouvrage, publié aux frais de l'auteur en 1773, eut un immense succès, et un an s'était à peine

écoulé que déjà Goethe, après avoir peint le passé à la manière de Shakspeare, entreprenait de peindre la vie moderne, en s'inspirant tout à la fois et de Rousseau et de sa propre nature.

Il avait eu à Wetzlar une velléité d'amour pour la fiancée d'un de ses amis; de plus il éprouvait la grande maladie de la jeunesse d'alors, qui est encore un peu la maladie de la jeunesse d'aujourd'hui : il s'ennuyait. Si l'on en croit ses mémoires, il en était venu à ce point de tristesse qu'il plaçait toutes les nuits à côté de son lit un poignard, et avant d'éteindre sa lumière il hésitait à plusieurs reprises s'il ne se l'enfoncerait pas dans le sein. « Mais n'ayant jamais pu m'y résoudre, dit-il, je finis par me moquer de ma folie; je chassai de mon esprit ces manies d'une imagination malade, et je résolus de vivre. » Seulement, pour se raccommoder avec la vie et oublier tout à fait sa souffrance, il lui fallait, comme disait sa mère, en faire un poëme.

J'eus besoin de consigner dans une composition poétique tout ce que ce sujet m'avait inspiré de sentiment, d'idées et même d'illusions. Je me représentais tous les événements qui m'avaient causé le plus de peine et de

chagrin ; mais tout ce travail ne prenait point une physionomie; il me manquait un fait, une fable, pour lui donner un corps.

Tout à coup il apprend qu'un jeune homme distingué qu'il avait connu à Wetzlar, le fils d'un savant théologien nommé Jérusalem, ayant eu pour la femme d'un de ses amis non point, comme Goethe, une velléité d'amour, mais une vraie passion, avait fini, non point, comme Goethe, par un simulacre de suicide, mais par un vrai suicide.

Le romancier avait trouvé ce qu'il cherchait, et quelques semaines après, en 1774, paraissait l'ouvrage intitulé : *Souffrances du jeune Werther.*

Personne n'a mieux peint que Goethe l'effet de cet ouvrage ; laissons-le parler.

Ce petit livre, dit-il, fit une grande impression, une impression prodigieuse, et la raison en était toute simple : c'est qu'il parut à point nommé. Il ne faut qu'une légère étincelle pour embrâser la mine la plus fortement chargée : Werther fut cette étincelle. Les prétentions exagérées, les passions mécontentes, les souffrances imaginaires tourmentaient tous les esprits : Werther était l'expression fidèle du malaise général ; l'explosion fut rapide et terrible.

Arrivant ensuite à la question d'influence, il déclare que « celui qui se borne à raconter et à

peindre n'approuve ni ne blâme ; il se contente de développer la succession des sentiments et des faits ; c'est par là qu'il éclaire, et c'est au lecteur à réfléchir et à juger. »

Plus loin il ajoute :

Ce travail m'avait rendu la liberté, la sérénité d'esprit ; j'étais comme un pécheur qui s'est délivré du poids de ses fautes par une confession générale ; je me sentais plein d'énergie pour une vie nouvelle. J'avais réussi à transformer la réalité en fiction, et je me trouvais soulagé. Mes amis, au contraire, se persuadèrent que l'on pouvait changer la fiction en réalité, convertir le roman en action et se faire un honneur du suicide. L'erreur de quelques personnes s'étendit bientôt au public, et cet opuscule, qui m'avait fait un si grand bien, fut décrié comme éminemment dangereux.

C'est ainsi que Goethe se débarrassait de ses maladies en les inoculant au public ; après quoi il passait à un autre genre d'exercices.

Quoi qu'il en soit, la famille des Werther s'étendit bientôt en Allemagne et ailleurs dans une telle proportion que l'auteur se crut obligé d'écrire lui-même la parodie de son livre, c'est ce qu'il a fait avec beaucoup de verve dans la comédie fantastique et satyrique intitulée *le Triomphe du sentiment*.

L'année qui suivit *Werther* fut pour Goethe une année de dissipation : fêté, recherché par les hommes les plus considérables de l'Allemagne, courtisé par les femmes, au milieu des parties de plaisir et des voyages, il avait conçu le plan d'une tragédie de *Mahomet*, dont il ne nous est resté qu'un fragment lyrique; il rêvait un poëme du *Juif errant*, qui n'a jamais été exécuté, et il composa un autre fragment d'une tragédie à la manière antique, qui devait se nommer *Prométhée*, et qui est restée également à l'état de projet.

Bientôt arriva un incident qui devait avoir une grande influence sur la destinée de l'illustre écrivain. Les deux jeunes princes de Saxe-Weimar, passant à Francfort avec leur gouverneur, désirèrent connaître l'auteur de *Werther;* Goethe fut présenté, il plut beaucoup ; les princes l'engagèrent à les suivre à Mayence, afin de jouir plus longtemps de sa conversation. Il n'eut garde d'y manquer, bien que son père, aussi défiant que fier, s'opposât de toutes ses forces à ses relations princières, en répétant son adage favori : *Procul a Jove, procul a fulmine*, et rappelant les aventures de Voltaire et du roi de Prusse.

Au retour de ce petit voyage, qui n'eut pour le moment aucun résultat immédiat, mais où il posa les fondements de sa faveur future auprès du grand-duc, Goethe s'essaya dans le drame bourgeois. Cette sensiblerie affectée, larmoyante et fausse, qui apparaît déjà trop dans Werther, mais qui du moins, dans cet ouvrage, est corrigée par de beaux élans de passion vraie et par une analyse souvent profonde du cœur humain, se déploie avec tout son luxe de mauvais aloi dans les deux drames de *Clarisse* et de *Stella,* dont l'un est brodé sur un des plaidoyers que publiait alors Beaumarchais dans l'affaire Gœzman, et dont l'autre est bien certainement une des productions les plus révoltantes qui se puissent imaginer. Il fallait l'aplomb de Goethe pour oser mettre en scène un personnage tel que Fernando et les deux femmes qui se le disputent et finissent par se le partager à l'amiable, à la chinoise, comme dans le roman des *Deux Cousines.*

Vers la même époque Goethe entama une nouvelle passion. Cette fois il s'agissait d'une jeune personne aussi distinguée par la position sociale que par la beauté. Le mariage était à peu près

arrêté, malgré que les deux familles n'y consentissent qu'à regret, lorsque Goethe termina l'affaire à sa manière ordinaire. Il fit une tragédie, *Egmont*, celle de toutes les siennes où le sentiment de l'amour exalté, du côté de la femme du moins, est peut-être le mieux rendu; il fit ensuite un voyage, et comme l'attraction, plus puissante cette fois que jadis, subsistait encore, pour la rompre tout à fait il fit un second voyage définitif, car il ne devait plus revenir. Il alla s'établir en 1775 à Weimar, où l'appelait le grand-duc. Et tout cela pour finir un jour, le Jupiter olympien! par épouser sa gouvernante!

Le drame de *Faust* ferme cette première période de la vie de Goethe; à la vérité, *Faust* n'a été publié que plus tard; il en parut une partie seulement en 1787; mais nous avons vu que la conception de cette œuvre, d'un caractère si original et si étrange, remonte jusqu'en 1771, à l'époque du séjour à Strasbourg, et il est évident que la composition de toute la partie publiée en 1787 doit appartenir à cette période de jeunesse où Goethe n'avait pas encore systématiquement supprimé en lui toute faculté de s'identifier par le cœur avec

ses créations poétiques. S'il y a déjà dans le *Faust* de 1787 cet alliage d'une analyse métaphysique plus ou moins profonde et raffinée, d'une fantaisie plus ou moins désordonnée, et d'un symbolisme plus ou moins lucide qui formera le caractère principal de la plupart des productions postérieures du poëte, on y trouve encore, à un haut degré, indépendamment de toutes les beautés d'un style que les Allemands admirent avec enthousiasme, on y trouve ce charme puissant de la réalité et de la vie, qui passe même à travers les plus mauvaises traductions, qui résite à l'action des âges, et survit aux modes changeantes de l'esprit, pour captiver perpétuellement le cœur humain, qui ne change point.

Les premières années qui suivirent l'installation de Goethe à Weimar furent peu fécondes en travaux littéraires. Nommé conseiller, anobli, chargé de la direction de tous les bals, de tous les spectacles, de toutes les fêtes de la petite cour de Weimar, activement mêlé aux affaires d'administration, sans compter les affaires d'amour, n'ayant pas encore acquis cette puissance de tout faire marcher de front qui le distingua plus tard,

Goethe se laissait distraire et tirailler en tous sens ; il paraît même, si j'en juge par sa correspondance (1), qu'il prenait alors fort au sérieux sa position politique.

Ainsi, un an après son arrivée, il écrivait à Lavater : « Me voilà embarqué sur les vagues du monde, bien décidé à aller à la découverte, à faire des prises, à combattre, à faire naufrage ou à sauter avec toute la cargaison. »

« Je suis maintenant, dit-il dans une autre lettre à son ami Merk, tout à fait lancé dans les affaires de cour et de politique, et je ne pourrai peut-être plus m'en dégager. Du reste, ma position est assez avantageuse, et les duchés de Weimar et d'Eisenach sont un assez beau théâtre où l'on peut essayer comment nous sied un rôle politique. » Plus loin il écrit à Lavater : « Le duc me devient de jour en jour plus cher, et nous nous devenons de jour en jour plus intimes. » Une autre lettre à Klopstock, en réponse à une missive où le vieux poëte s'était permis de blâmer l'amour immodéré du grand-duc et de Goethe pour la bouteille, prouve pourtant que le poëte

(1) Elle a été publiée par M. Doering.

n'était pas exclusivement absorbé par la politique des duchés de Weimar et d'Eisenach.

Au bout de quelques années l'auteur de *Werther* sentit se réveiller en lui l'ambition littéraire. Je lis dans une lettre à Lavater, datée de 1780 :

Le désir d'élever aussi haut que possible la pyramide de mon existence, dont la base est maintenant posée, ce désir surpasse tout le reste et ne me laisse pas un moment de repos. Je ne dois pas m'endormir, car me voilà déjà avancé en âge ; et si le sort me brisait au milieu de ma vie, ma tour de Babylone resterait tronquée et inachevée.

Cependant le tiraillement durait encore ; hormis quelques petites comédies légères, quelques opéras, le conseiller Goethe ne produisait plus rien de considérable, lorsqu'enfin il se décide à opérer une nouvelle révolution sur lui-même et à résoudre la question, comme à l'ordinaire, par *une fugue*. En septembre 1786 il s'échappe tout à coup de Carlsbad, où la cour de Weimar était réunie, et il se sauve tout d'un trait jusqu'à Rome, s'arrêtant à peine un instant à Venise, à Florence, pressé qu'il était de satisfaire le besoin qui le dévorait depuis son enfance de visiter l'antique reine des cités, et alors seulement il écrit :

Enfin je puis délier ma langue et saluer joyeusement mes amis; qu'ils me pardonnent le mystère que je leur ai fait de ce voyage entrepris à la sourdine. A peine puis-je m'avouer à moi-même où j'allais : en route je craignais toujours de ne pas arriver, et ce n'est que sous la porte *del Popolo*, que j'ai été bien sûr d'être à Rome. Voir ce pays était une soif qui me dévorait. A présent que j'ai atteint mon but, je respire, et rien ne troublera plus le calme dont je jouis, car je vois maintenant réalisés tous les songes de mon adolescence. Ces premières gravures qui ont frappé mes yeux, ces vues de Rome qui ornaient l'antichambre de la maison paternelle, je les dévore de mes regards en réalité. Tout ce que je connaissais depuis si longtemps par le dessin, la peinture, la gravure, la taille-douce, le plâtre, le liége, je l'ai sous les yeux; partout où je vais, je trouve une œuvre, une connaissance dans un monde nouveau; car tout est comme je l'imaginais, et cependant tout me paraît neuf.

Cet enthousiasme se maintient durant tout le séjour de Goethe en Italie; il y reste deux ans. Après avoir savouré toutes les jouissances de la vie artistique à Rome, non sans y mêler des distractions d'un genre moins idéal, dont le souvenir est consigné dans les élégies érotiques, intitulées *élégies romaines*, il va à Naples jouir du plus beau ciel, de la plus belle mer, du plus beau paysage qui soient sortis de la main du Créateur. Après

avoir visité la Sicile, il revient encore passer une année à Rome, et il retourne enfin en Allemagne, rapportant avec lui la tragédie d'*Iphigénie*, cette belle étude d'après l'antique, *Torquato Tasso*, ce magnifique travail de style, et des études de minéralogie, de zoologie, de botanique, qui seront le point de départ de nombreux travaux sur l'histoire naturelle.

Quant à lui, il avait subi une métamorphose considérable. En arrivant à Rome, il avait écrit : « Il faut que mon instruction et mon travail sur moi-même soient complets avant que j'aie atteint quarante ans. » Il était parti jeune encore de cœur et d'esprit, susceptible de doute, d'inquiétude, d'affection, d'irritation, d'exaltation; il revenait calme, imperturbable, indifférent à tout ce qui n'est pas lui ou son œuvre, se sentant pour la première fois de sa vie, disait-il, complétement heureux et complétement raisonnable, c'est-à-dire surhumain ou sous-humain, suivant la manière d'envisager cette absolue sérénité. Dans le poëte même transformation que dans l'homme.

Il était parti poëte romantique et shakespearien, peintre d'histoire et de caractères; il revenait

poëte plastique, indifférent sur les questions de sujets, de genres, de goûts, proclamant la subordination de toutes ces choses à la souveraineté absolue du style, seul criterium pour l'appréciation d'un ouvrage d'art, et n'ayant plus d'autre pensée que d'exercer indifféremment en tous sens ce magnifique talent de coloriste qu'il nommait avec orgueil *vis superba formæ.* A dater de ce retour d'Italie, et à part quelques excursions momentanées en Suisse, et une coopération à la première campagne des troupes alliées contre la France, où Goethe parut à la suite du duc de Weimar, l'existence et le génie du poëte se développèrent avec la même uniformité ; il ne s'occupa plus que d'affermir chaque année, par de nouveaux triomphes, ce trône littéraire qu'il avait fondé dans un coin de la Saxe, et autour duquel toute l'Allemagne est venue pendant quarante ans s'agenouiller.

Ce serait une gracieuse histoire que celle des beaux jours, sitôt éclipsés, de ce petit Eldorado littéraire et artistique, qui s'appelle ou pour mieux dire qui s'appelait Weimar. Les bornes de ce travail ne nous permettant pas de l'entreprendre

ici; contentons-nous de l'esquisser à grands traits. Qu'on se figure donc un royaume en miniature où, comme dans celui d'Ivetot, on vit fort bien sans gloire, sans gloire militaire du moins, car les autres gloires ne manquent pas : sorte de Sybaris intellectuelle où l'on oublie la conflagration générale de l'Europe pour la tragédie de la veille ou le concert du lendemain. Dans ce gouvernement d'une espèce nouvelle, les administrateurs sont des poëtes, comme Herder et le conteur Musœus; les conseillers d'Etat, des poëtes comme Wieland et Schiller; les ministres encore des poëtes, comme Son Excellence M. de Goethe, le bras droit du grand-duc, la cheville ouvrière de l'administration, qui assume sur sa tête un cumul effrayant de fonctions publiques. Ministre d'abord, président de je ne sais combien de sociétés savantes, inspecteur général des musées, grand organisateur des concerts de la cour, directeur du théâtre, des écoles, des mines, M. de Goethe est tout cela, et dans ses moments perdus il se permet encore d'être tour à tour poëte lyrique, dramaturge, romancier, philosophe, artiste, théologien, naturaliste, mathématicien, physicien, etc., etc. Génie taillé à facettes, rayonnant et

dur comme le diamant, véritable Faust que dévore toujours une soif inextinguible de savoir, s'attachant à toutes les branches des connaissances humaines, embrassant tout, scrutant tout, apportant à la confection d'un drame, d'un roman, d'un opéra, d'une épigramme ou d'un sonnet, le même zèle qu'à ses recherches sur la *Métamorphose des plantes* ou à sa *Théorie des couleurs;* du reste se laissant aller à toutes ces inspirations si diverses sans jamais perdre de vue les choses de la terre, soignant son jardin, ses serres, son cabinet de minéralogie, ses médailles, ses tableaux, sa maison, le théâtre et les affaires de son petit Etat; homme de fantaisie et homme d'ordre, poëte aux rêveries suaves et grand supputateur de chiffres, impassible aux calamités publiques, et regrettant la fleur que le vent d'hiver a flétrie.

Au moment où la France et l'Autriche se choquent avec fracas sur les rives du Rhin et sur les rives du Pô, au moment où l'Europe entière a les yeux fixés sur Bonaparte, Moreau et l'archiduc Charles, savez-vous ce que fait Goethe? Ouvrons sa correspondance : il est en proie à une grande perplexité ; il s'agit de la première

représentation du *Wallenstein* de son ami Schiller : retenu à Iéna, le directeur-poëte est partagé entre la crainte d'une chute et l'espoir d'un beau succès, car Iffland, le célèbre acteur, doit jouer le rôle principal. « Ayez soin, écrit-il au professeur Meyer, de veiller à ce que les décorations soient convenablement placées et le théâtre bien éclairé. » —Mais Iffland veut des costumes de choix : nouveaux soucis de Goethe. — « Nous prendrons sur notre caisse ce que pourra coûter tout cela ; c'est une galanterie à faire à Iffland. Mais pour cette représentation nous aurions surtout besoin d'une mère noble qui eût du talent ; il est à désirer que nous puissions combler cette lacune. » *Wallenstein* fut joué et merveilleusement applaudi : pour l'amour-propre du directeur et sans doute aussi pour le cœur de l'ami ce fut double triomphe.

De 1795 à 1806, il y a pour toute cette poétique population de Weimar une période de paix et de bonheur ; c'est l'époque des grands travaux, des belles tragédies, des beaux poëmes, des concerts, des fêtes et des illustres visites. « Nous avons eu de bien belles visites, écrit Goethe en 1805 : le professeur Wolf, M. de Müller (l'histo-

rien suisse), Benjamin Constant, Mme de Staël; » et à propos de cette dernière, que le rêveur allemand trouve beaucoup trop discuteuse et pressante (zudringliche), il ajoute : « L'illustre voyageuse ne m'a-t-elle pas assuré ce matin avec une parfaite naïveté qu'elle livrerait à l'impression tout ce qui sortirait de ma bouche! J'avoue que cette idée me rend sa présence fort embarrassante. » Et le grand *styliste*, l'homme de la forme, se résignait au rôle d'auditeur taciturne, pour ne pas être ainsi livré à l'impression en déshabillé. Toute la correspondance de Goethe à cette époque est parfaitement étrangère aux grands événements de l'extérieur : que lui importe à lui la campagne d'Egypte, la révolution de brumaire, la bataille de Marengo, la flottille de Boulogne, l'exécution du duc d'Enghien? Que lui importe la motion du tribun Curée, qui va fonder un trône nouveau et poser la couronne sur la tête de Napoléon et de sa descendance? Que lui importe tout cela? il aura à dîner ce soir, 26 janvier 1804, Mme de Staël, Benjamin Constant, Müller, Wieland et Schiller: Schiller, dont la mort rapide et imprévue semble

annoncer le terme de cette existence de calme et de bonheur.

Car voici le tumulte jusqu'alors éloigné qui s'approche avec une effrayante rapidité; déjà l'Autriche est en feu, bientôt la Prusse entre dans la lice, la Saxe court aux armes, et Weimar, la cité paisible, est jour et nuit troublée par le fracas des caissons et des canons roulant sur leurs affûts; sous ses fenêtres le poëte voit défiler cette vieille infanterie prussienne, formée par le grand Frédéric, qui cédera à l'impétuosité française; puis tous ces briliants escadrons, à la tête desquels s'avance sur son cheval de bataille, la tête ornée d'un casque d'or, la belle reine Louise de Prusse, amazone de vingt ans, entraînant après elle une jeune noblesse enthousiaste et fougueuse qui va se faire décimer à Iéna. Et alors, à quatre lieues de Weimar, la bataille s'engage terrible et longtemps disputée; enfin l'armée prussienne se retire, laissant sur le terrain l'élite de ses soldats. Le roi de Prusse blessé, le prince Guillaume blessé, le duc de Brunswick et le prince de Hohenlohe mortellement blessés, le prince Louis de Prusse tué; que de noble sang! que de

larmes ! Et puis voici l'armée victorieuse qui arrive sur Weimar à tire d'aile, voici la retraite de Goethe envahie, et l'empereur Napoléon installé dans ce même palais que la reine de Prusse occupait la veille.

Au milieu de toutes ces calamités, que devient le poëte? Vous croyez sans doute qu'il va s'apitoyer sur le sort des vaincus, pleurer sur les morts, se lamenter sur les maux de la patrie? point du tout; écoutez-le :

J'ai traversé les mauvais jours sans beaucoup de pertes; les affaires publiques étaient en trop bonnes mains pour qu'il fût nécessaire de m'en occuper. Je n'ai eu qu'à me renfermer dans mon ermitage pour méditer sur moi-même. Aux heures les plus agitées, aux heures où il faut penser à tout, je n'ai eu qu'une crainte, la plus cruelle de toutes : *celle de perdre mes papiers*, et depuis j'envoie bien vite à l'impression tout ce que j'ai de préparé.

Ces quelques mots peignent l'homme tout entier : que son pays soit humilié, que sa ville soit envahie, que le sang ait coulé par torrents à quelques lieues de lui, que lui fait tout cela, pourvu qu'il conserve ses papiers?

Après la guerre vient la paix ; après les sanglantes journées d'Iéna et d'Eylau arrivent l'en-

trevue du Niémen et les brillantes conférences d'Erfubrt, et voilà tous les journaux de Paris qui parlent du célèbre Goethe, de sa présentation aux deux empereurs, de son admiration pour Napoléon et les chefs-d'œuvre de notre scène. Ecoutons maintenant Goethe, impassible et froid comme toujours (1) :

Les journaux ont dû, ce mois-ci, vous parler beaucoup de nous. Assister de sa personne à de telles réunions était chose précieuse. J'ai éprouvé l'heureuse influence du voisinage d'une aussi rare constellation. L'empereur des Français s'est montré très-bien disposé pour moi ; les deux souverains m'ont honoré d'étoiles et de rubans, distinctions que nous avons reçues, comme il convient, avec modestie et reconnaissance.

Weimar est donc enfin revenu à ses beaux jours, et Goethe est rendu à ses travaux. Malheureusement le calme dure peu ; l'Allemagne est encore une fois bouleversée par la guerre : la campagne de Russie donne le signal de nouveaux combats ; puis viennent les guerres de 1813, la grande prise d'armes de 1814 et le dernier choc de 1815. Pendant toute cette période, la physionomie de Weimar s'est assombrie de plus en plus ; la noble

(1) Correspondance de Goethe.

protectrice de Goethe, l'âme de ce petit cercle poétique, la duchesse-mère n'est plus ; Wieland, le bon Wieland est moissonné aussi ; l'isolement va se resserrant de plus en plus autour de Goethe ; encore quelques jours, et son souverain, son ami de cinquante ans, le grand-duc lui-même descend aussi dans la tombe ; et puis enfin une dernière perte, la plus douloureuse de toutes, vient mettre à une rude épreuve le cœur de Goethe : il perd son unique fils, esprit médiocre que Wieland appelait dédaigneusement *der Sohn der Magd* (le fils de la servante), mais qui, tenant de son père au moins par la force du corps, semblait appelé à une longue existence.

Au milieu de toutes ces pertes, l'illustre vieillard restait calme et impassible, en apparence du moins ; l'impassibilité lui semblait un costume de rigueur. Le jour où on lui apprit la mort subite du grand-duc, il était à table. « Ah ! c'est affreux ! dit-il, parlons d'autre chose. » Et le dîner continua. En annonçant cet événement à son ami Zelter, il continue tout couramment :

J'ajoute deux désirs que je te prie de satisfaire : indique-moi ce qui t'a frappé dans mon dernier numéro de *l'Art et*

l'Antiquité, afin que je puisse éclairer et développer ce qui pourrait être présenté d'une manière trop laconique; ensuite tu me ferais grand plaisir si tu pouvais m'indiquer un auteur qui m'apprît quel était le système musical le plus généralement adopté dans la première moitié du XVII[e] siècle.

La mort de son fils fut accueillie par lui avec le même sang-froid; il ne prononce plus son nom et s'absorbe tout entier dans le travail.

A cette dernière et grande période de quarante ans se rattache une masse d'ouvrages dont nous ne citerons que les principaux : on sait que dans les dix dernières années de sa vie Goethe reprit le drame de Faust où il l'avait laissé trente ans auparavant, et le continua sous la forme d'une longue et souvent inextricable allégorie, où figurent pêle-mêle des hommes, des esprits, des anges, des dieux de la fable : Faust, Méphistophélès, Philémon et Baucis; un *homunculus* fabriqué dans une fiole par Wagner; l'Empereur, le grand Pan, Zoïle, Thersite, Plutus, Hélène, Pâris; des satyres, des sphinx, des griffons, des sirènes, le centaure Chiron, la devineresse Manto, Anaxagoras, Thalès, Euphorion, la poésie future, née du mariage de Faust, devenu chevalier du moyen âge

et représentant la poésie romantique, avec Hélène représentant la poésie classique; et enfin des nymphes qui passent en chantant à l'état de rocher, de rivière, de plante, le tout comme formule poétique des idées religieuses et philosophiques de Goethe, que l'étude de Spinosa avait dès longtemps gagné au panthéïsme. Ce second Faust n'a point encore été traduit dans notre langue, et je doute qu'il le soit jamais; car s'il est au monde une œuvre antipathique au génie français, c'est celle-là. Sans parler du *Grand Cophte*, des *Exaltés*, du *Citoyen général*, productions dramatiques d'une valeur inférieure et destinées à railler l'esprit révolutionnaire, ni de *Jery et Betty*, gracieuse bluette, ni de *Ruse et Vengeance*, ni de *la Foire de Plundersweiler* ni du *Pater Brey*, et autres bouffonneries où Goethe a déployé un grand mérite de versification, il faut mentionner comme le *nec plus ultra* du drame contemplatif, rêveur, inactif, fantastique, comme l'entendait Goethe dans sa seconde manière, la pièce intitulée : *Eugénie, ou la Fille naturelle*. « Là, dit avec raison un des meilleurs traducteurs de Goethe, M. Stapfer, il ne faut

chercher ni intérêt dramatique, ni mœurs, ni caractères véritables ; c'est un véritable jeu d'imagination sans but et sans règle fixe, une sorte de promenade fantastique dans des régions inconnues. »

En fait de romans, après *Werther* et dans un autre genre, Goethe composa le roman intitulé : *Apprentissage de Wilhelm Meister* (*Wilhelm Meister's Lerhrjahre*), mélange de narration et de dissertation, ouvrage dépourvu de lien et d'homogénéité, d'une lecture parfois pénible, mais où l'on trouve de charmants tableaux et cette figure de Mignon, qui seule suffirait pour le sauver de l'oubli.

La seconde partie de ce même ouvrage, publiée plusieurs années après sous le titre de : *Années de voyage de Wilhelm Meister* (*Wilhelm Meister's Wanderjahre*), est d'une valeur bien inférieure à la première ; ici la divagation déborde : c'est d'un ennui mortel. Enfin le troisième roman, publié sous le titre d'*Affinités électives* (*die Wahlverwandstchaften*), ne me paraît guère plus clair ni plus récréatif que le précédent. Goethe, alors plongé dans l'étude de la chi-

mie, et sûr de faire tout accepter à ses compatriotes, eut l'idée de mettre en roman la théorie des *affinités chimiques* en l'appliquant au mariage et à l'adultère.

Comme poëte épique, Goethe a donné l'épopée idyllique et domestique d'*Hermann et Dorothée*, et le poëme satirique de *Reinecke-Fuchs*, en imitation du vieux poëme du moyen âge, le *Roman du Renard.*

Goethe a écrit une masse d'articles sur la littérature, l'architecture, la musique; pendant plusieurs années il a rédigé presque à lui seul une revue intitulée: *Sur l'Art et l'Antiquité.* Comme biographe, il a composé avec un grand charme de style et un grand intérêt de détails sa propre biographie. Comme traducteur, il a traduit les *Mémoires de Cellini*, deux ouvrages de Diderot, *le Neveu de Rameau* et l'*Essai sur la peinture;* deux tragédies de Voltaire, *Tancrède* et *Mahomet.*

Naturaliste et physicien, il a porté dans la carrière des sciences toute l'activité, toute la perspicacité de son esprit; il a émis sur la *lumière* des théories contestées; il a écrit des mémoires

curieux sur l'anatomie comparée, la botanique, la géologie, et son ouvrage sur les métamorphoses des plantes, qui date de 1790, renferme des données adoptées et confirmées plus tard par d'illustres savants.

Enfin, et pour finir par ce qui restera peut-être son plus beau titre de gloire, Goethe, en exerçant ainsi en tous sens sa puissance de réflexion et d'observation, a trouvé le secret de conserver jusqu'au dernier jour de sa vie la faculté lyrique. Il a composé, durant plus de soixante ans, une masse de lieder, de ballades, de romances, d'élégies, d'odes, que la traduction décolore toujours beaucoup, mais dont plusieurs sont généralement considérés de l'autre côté du Rhin comme la plus mélodieuse, la plus élégante expression du lyrisme allemand. A quatre-vingts ans, il chantait encore, s'inspirant des poëtes de l'Orient, et il ajoutait un nouveau volume au recueil publié en 1827 sous le titre assez bizarre de *Westœstlicher Divan* (*Divan oriento-occidental*).

Goethe a vécu ainsi jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, sans cesse occupé, comme il disait, de se maintenir en équilibre au physique et

au moral. Robuste, actif, majestueux et calme, supérieur à toute caducité physique, étranger à toute souffrance morale, ennemi déclaré de toute espèce d'émotion, et n'ayant d'autre souci que celui d'arranger sa vie comme un concert harmonieux, « qu'il gouvernait, dit un écrivain éminent, M. Ampère, qu'il gouvernait en chef d'orchestre habile. » Le même écrivain, qui visita Goethe dans les dernières années de sa longue existence, nous le peint veillant à ce point sur lui-même, que s'il s'animait en parlant, si seulement il prenait à la conversation un intérêt trop vif, on le voyait tout à coup s'arrêter, disparaître un moment, puis revenir quand le danger de l'émotion était passé.

L'idée de la mort faisait horreur à Goethe ; il ne pouvait tolérer aucune conversation à ce sujet. Non pas que la mort l'effrayât ; mais elle le dégoûtait à cause de sa laideur physique.

Cependant, lorsqu'il fallut ouvrir la porte à cet hôte inévitable, l'illustre vieillard le reçut avec sa sérénité accoutumée. Il expira le 22 mars 1832, assis sur son fauteuil, dans son cabinet de travail, sans éprouver, ainsi que Fontenelle, auquel il ressemblait un peu sous le rapport du

caractère, sans éprouver d'autre souffrance qu'*une difficulté d'être.*

Nul écrivain n'a joui de son vivant d'une gloire plus éclatante et plus incontestée que Goethe. Pendant soixante ans, ses compatriotes ont épuisé pour lui toutes les formules de l'admiration et de l'enthousiasme. Il a trouvé des adorateurs qui lui disaient à bout portant : « Tu n'es pas un homme, tu es un dieu. » Bettina lui écrivait en 1809 : « Quel prophète a jamais dit que tu n'étais pas dieu? » Et vers la même époque Mme de Staël a pu dire sans exagération : « Il y a une foule d'hommes en Allemagne qui croiraient trouver du génie sur l'adresse d'une lettre, si elle était écrite de la main de Goethe. Cependant ce génie, plus promptement apprécié en Angleterre, est resté longtemps à peu près inconnu à la France. Pendant près d'un demi-siècle, nous n'avons guère su de Goethe autre chose sinon qu'il était l'auteur de *Werther;* ce n'est qu'en 1826 qu'on a publié pour la première fois une traduction française de ses principaux ouvrages dramatiques. A la vérité, il s'est trouvé alors parmi nous une école littéraire qui a essayé d'introduire en France

le culte, l'adoration de Goethe à la manière allemande. Il est résulté de cette tentative quelques travaux distingués et des résultats utiles ; l'attention a été excitée, le cercle des idées a été un peu élargi, le public a admiré avec des réserves un génie étrange qui le touchait, le choquait et le déroutait en même temps ; mais en somme le culte n'a pas pris, et je doute qu'il prenne jamais, bien que je voie dans une notice récente Goethe qualifié de *Mont-Blanc* qui *attend encore un Saussure;* et dans une autre, l'indifférence égoïste du chambellan de Weimar présentée comme la *concentration en soi de la Divinité.*

Il y a plus : en Allemagne même, depuis la mort de Goethe, la dictature littéraire qu'il avait si longtemps exercée sans contrôle et qu'il devait tout à la fois à ses qualités, à ses défauts et aux circonstances, cette dictature suprême est devenue un objet de controverse ; son génie, son influence et son caractère ont été également discutés. Sa mémoire a trouvé, il est vrai, des défenseurs ardents, mais elle a trouvé aussi de chauds antagonistes. Parmi ceux-là, les uns, acceptant le génie, ont attaqué le caractère ; d'autres, plus hostiles, ont été

jusqu'à nier le génie. Un critique distingué, M. Menzel, dont j'ai eu souvent occasion de parler dans cet ouvrage, a écrit contre Goethe un réquisitoire en forme, réquisitoire que je trouvais fort absurde quand j'avais vingt ans, et qui aujourd'hui, je l'avoue, me semble parfois injuste, mais en somme plus sévère qu'absurde (1). Non content de faire ressortir toutes les petitesses du caractère de Goethe, l'impitoyable adversaire refuse de reconnaître en lui autre chose qu'une merveilleuse habileté, une étonnante souplesse de style qu'il appelle *du talent, ni plus ni moins* (*niht mehr und nicht weniger*). Il prend acte de cette inépuisable variété de tons et de manières, de cette aptitude à s'inspirer des sujets et des idées les plus hétérogènes, qui distinguaient le poëte, pour lui contester toute originalité, et ne voir en lui qu'un plagiaire universel, un virtuose jouant avec la même facilité de tous les instruments, un talent dont le caractère est de n'en point avoir, et dont le succès s'explique par l'art

(1) Ceux qui lisent l'allemand trouveront ce travail sur Goethe dans le troisième volume de l'ouvrage de Menzel, intitulé *Deutsche literatur*.

avec lequel il a su flatter, caresser, embellir tour à tour toutes les manies, toutes les faiblesses, tous les vices, toutes les erreurs de son temps. Suivant lui, l'influence de Goethe a été fatale à la dignité des lettres; c'est Goethe qui a mis à la mode ce principe que le cœur n'entrait pour rien dans une œuvre d'art; que la beauté morale est un non-sens; que la forme est tout; qu'il s'agit de l'écorce et non du fruit. De là cette race innombrable de Don Juan mesquins et effrenés, de Werthers efféminés, prétentieux et bavards, de là tous ces caractères énervés, qui depuis un demi-siècle ont envahi les théâtres et les livres. Enfin, Menzel voit dans Goethe la véritable expression d'une des plus tristes époques de l'histoire d'Allemagne, de cette période qui commence à la mort de Frédéric et qui finit en 1813, époque d'abaissement, d'atonie politique et morale, et il annonce que la génération actuelle, livrée à de plus mâles pensées, s'éloigne de jour en jour d'un poëte dont la muse sceptique et frivole fut toujours étrangère aux grands intérêts de la patrie et de l'humanité.

Je ne prétends pas faire chorus avec M. Menzel,

dont la critique a été d'ailleurs vigoureusement critiquée, il n'y a pas seulement chez Goethe de la frivolité et du scepticisme ; il y a d'abord un immense service rendu à la littérature allemande en général, littérature que Goethe a en quelque sorte constituée, organisée, sous le rapport de la forme, par l'énergique influence d'un style de maître appliqué pendant soixante ans aux sujets les plus variés, influence qui a discipliné, fixé, autant qu'elle pouvait l'être, une langue essentiellement anarchique. A la vérité, à part le chevalier de Berlichingen, on ne trouve pas dans toutes les œuvres de Goethe un caractère vraiment grand; la plupart de ses héros sont des êtres assez misérables, qui n'ont pas plus l'énergie du mal que l'amour du bien. Mais c'est se tromper, je crois, que d'attribuer ce fait général, soit à la frivolité innée du poëte, soit à un parti pris d'embellir ou de peindre, pour attirer la vogue, le côté faible de l'humanité. Il y a autre chose là-dessous, il y a le résultat d'une tendance de l'esprit humain, dont Goethe se trouve, de nos jours, un des représentants les plus éminents. Goethe n'était pas sceptique, il était panthéiste. Dès l'âge de vingt ans, la

philosophie de Spinosa était devenue son cathéchisme ; les théories analogues posées et développées par Schelling avaient aussi contribué à le pousser de plus en plus vers une doctrine séduisante pour les esprits que l'idée de l'unité obsède et qui vivent dans une époque d'anarchie morale. L'identification de Dieu, de l'homme et de la nature avait fini par devenir le fonds de toutes ses pensées, la source de toutes ses inspirations. Or, l'effet naturel de cette doctrine qui détruit la personnalité humaine est de conduire l'esprit qui en est imbu à méconnaître ce qui fait la véritable grandeur de l'homme ; de là une certaine ressemblance entre la plupart des créations de Goethe, qui nous apparaissent bien moins comme des caractères humains que comme des personnifications plus ou moins animées des différentes faces d'une théorie philosophique, bien moins comme des êtres volontaires et libres, en lutte avec leurs propres passions ou celles d'autrui, que comme des parties intégrantes du grand tout, qui n'ont gardé de l'humanité que ses faiblesses, et qui se meuvent fatalement en vertu de lois mystérieuses dont le secret nous échappe.

A ces préoccupations panthéistiques de l'intelligence de Goethe se rattachent sans doute aussi les traits principaux de son caractère, cette impassibilité absolue, ce détachement complet de toutes les grandes questions politiques, de tous les grands faits sociaux qui s'agitaient autour de lui ; ce dédain, cette aversion de tout enthousiasme, hormis celui que fait naître la vue de la nature physique, qui seule conserva le privilége de l'émouvoir : le spectacle du monde ne lui inspirait tout au plus que de la curiosité; enfin cet égoïsme immense, insatiable, mélangé parfois d'une vanité d'enfant, égoïsme renforcé sans doute aussi par la pernicieuse influence de la flatterie et qui perce dans toutes les correspondances de Goethe, sans en excepter sa correspondance avec Schiller, celle de toutes où il apparaît sous le jour le plus favorable. Mais c'est surtout dans la correspondance avec Bettina qu'il fait beau voir un vieillard de soixante ans se laissant majestueusement adorer par une jeune folle de dix-huit ans qui lui baise les pieds comme à une idole ou qui lui prodigue des caresses passionnées qu'une telle disproportion d'âge rend choquantes jus-

qu'au dégoût, tandis que lui reçoit adorations et caresses avec la condescendance d'un être surnaturel, sauf les cas où pour l'émouvoir la jeune fille feint de le trouver moins beau qu'à l'ordinaire : alors le dieu boude, s'inquiète, et demande si on a l'intention de le mystifier. Aux déclarations d'amour les plus échevelées, au lieu de répondre par des réprimandes paternelles, ce qui serait raisonnable et honnête, il répond par des lettres officielles, souvent de la main de son secrétaire, et en style de chancellerie, lettres dont la substance se réduit à ceci : « Continue de m'adorer, cela me plaît, et tes lettres me servent pour la composition de mes sonnets. » Si parfois la jeune enthousiaste essaie de faire sortir Goethe de lui-même et d'échauffer ce cœur de marbre, en lui parlant avec ardeur de ce qui agite l'Allemagne, des Tyroliens, par exemple, qui défendent courageusement leur liberté, de l'héroïque André Hofer, dont la mort est pleurée par tous. « Je dois m'abstenir, répond le dieu, en vrai chambellan qui craint de se compromettre, je dois m'abstenir d'exprimer des sentiments en harmonie avec tes récits romantiques et pleins de caractère. »

Je sais bien que de nos jours on a inventé des règles de conduite pour les génies littéraires ou autres, en vertu desquelles toute grande intelligence est dispensée des qualités vulgaires que l'on aime à trouver chez les autres hommes; mais quand on fait tant que de poser en dieu, il ne faudrait jamais oublier son rôle, et lorsqu'à travers cette impassibilité surhumaine percent mille petites préoccupations vulgaires ou puériles, on a le droit de crier au charlatanisme. Enfin, quoi qu'en puissent dire les faiseurs de théories à l'usage des natures supérieures, je ne vois pas que Dante, le Tasse, Camoens, Milton, Molière, Corneille, Racine, etc., aient été moins grands pour avoir conservé jusqu'à la fin de leur vie cette vulgaire faculté d'aimer et de souffrir, et, tout en admirant le puissant génie de Goethe, je garde mes sympathies pour d'autres, et je persiste à croire avec le noble Schiller « que le cœur seul fait l'humanité dans l'homme, et que l'humanité est le plus bel attribut de l'homme. »





M. SPONTINI.

A. René ed.

M. SPONTINI.

Più sorge in alto, e più suoi strali lucidi
Il sol diffonde per le vie dell' etere :
Spiega più arditi i vanni
Il genio tuo cogli anni.

GIANNINI. — *Ode à Spontini.*

Il y avait, à la fin du dernier siècle, dans la petite ville de *Jesi* (Etats-Romains), un garçon de six ans, fort éveillé, nommé Gasparo, que ses parents destinaient au sacerdoce. Ce petit garçon, né en 1779, à quelques lieues de là, à *Majolati*, d'une famille honorable, avait été confié par son père à un oncle qui occupait les fonctions de doyen de l'église de *Santa-Maria del Piano* à Jesi et qui s'était chargé d'élever son neveu pour l'état ecclé-

siastique. Ce n'était pas là une petite affaire ; car l'enfant ne paraissait point avoir reçu du ciel une vocation très-prononcée. La seule chose qui l'intéressât dans l'église de Santa-Maria, c'était le son des cloches.

On sait que dans beaucoup d'églises, et particulièrement en Italie, les cloches sont disposées de manière à former un carillon harmonique. Le carillon de Santa-Maria était célèbre : aussitôt qu'il entrait en branle pour sonner messe, vêpres, angelus, mariage ou enterrement, si on cherchait Gasparo afin de lui confier l'encensoir ou les burettes, on était sûr de le trouver perché dans le clocher même, et délicieusement absorbé par le plaisir d'ouïr de très-près le *rimbombo* harmonieux qui charmait son organisation impressionnable.

Un jour il pensa payer cher ce plaisir favori. C'était par une belle tempête ; le carillon de Santa-Maria sonnait à grandes volées. Installé à sa place ordinaire, l'enfant jouissait avec bonheur du bruyant voisinage de son orchestre d'airain ; dans son enthousiasme il ressemblait assez à Quasimodo, le fameux sonneur de Notre-Dame

de Paris, avec cette légère différence qu'il n'était ni borgne, ni bossu, ni bancroche, ni brèche-dent, ni muet, ni sourd ; je n'oserais point affirmer qu'il poussât, comme Quasimodo, le dilettantisme jusqu'à caracoler sur « les monstres d'ai-« rain, en les saisissant, comme dit M. Victor « Hugo, aux oreillettes, en les étreignant de ses « deux genoux et les éperonnant de ses deux ta-« lons, de manière à représenter le vertige à che-« val sur le bruit, un esprit cramponné à une « croupe volante, un étrange centaure moitié « homme et moitié cloche, etc. »

Je pense que Gasparo, moins poétique, conservait plus modestement son individualité ; mais il avait sur Quasimodo l'avantage de pouvoir, ce jour-là du moins, jouir de l'accompagnement en basse continue formé par les roulements du tonnerre, et rien ne manquait à sa délectation, lorsque tout à coup la foudre vint se mettre de la partie en tombant sur le clocher et en renversant le jeune dilettante, qui fut jeté de l'étage supérieur du clocher dans l'étage qui se trouvait immédiatement au-dessous. Heureusement pour lui que les ouvertures de chaque étage n'étaient pas en ligne

perpendiculaire, sans quoi il eût été précipité jusqu'en bas, et il va sans dire qu'il ne se serait pas relevé. Il en fut quitte pour la peur.

A quelque temps de là, l'oncle de Gasparo, ayant résolu de faire construire un orgue, appela à Jesi un organiste nommé Crudeli, lequel, tout en construisant son orgue, jouait de temps en temps d'une épinette qu'il avait apportée avec lui. Ce nouvel instrument ne tarda pas à faire une puissante diversion à l'amour exclusif que Gasparo avait jusque-là porté aux cloches. En le voyant promener avec ardeur ses doigts sur les touches, Crudeli ne put s'empêcher de lui donner quelques leçons; il lui apprit également un peu à jouer de l'orgue, et à son départ M. le doyen consentit à faire continuer à son neveu l'étude de la musique sacrée, dans l'espoir que ce serait là un accessoire utile pour l'avancement du futur abbé; mais une légère circonstance vint bientôt l'alarmer de nouveau sur la vocation ecclésiastique de son pupille.

En étudiant la musique d'église comme délassement, Gasparo était tenu de fréquenter assidûment le séminaire de Jesi pour son instruction

scolaire ; or, en se rendant chaque jour à sa classe, l'enfant avait remarqué sur son chemin une fenêtre, et à cette fenêtre une jeune et jolie fille, à la beauté de laquelle il ne manquait jamais de rendre hommage en ôtant galamment son chapeau. Le bruit de cette galanterie précoce, qui amusait le voisinage, étant venu aux oreilles du sévère doyen, il jugea que c'était un cas assez grave pour nécessiter l'emploi des grandes mesures ; le galant Gasparo fut menacé du fouet. A cette menace, sa fierté artistique et chevaleresque entra en ébullition, et bien qu'on fût au cœur de l'hiver et qu'il ne portât que des vêtements assez légers, il prit et exécuta sur l'heure la résolution de déserter. Il partit tout d'un trait et ne s'arrêta qu'à Monte-Santo-Vito, chez un autre oncle un peu moins austère. Après un séjour de quelques mois, il revint à Jesi, et le doyen, cette fois, renonçant à lutter contre un penchant si décidé pour *le belle cose,* comprit que son neveu n'était pas fait pour la soutane. Il fut convenu que l'artiste en herbe, tout en continuant ses études classiques, pourrait suivre librement sa vocation ; et ce fut une heureuse idée, car ce petit Gasparo-

Luigi-Pacifico Spontini était destiné à devenir un des compositeurs les plus éminents du XIX[e] siècle. Il devait représenter, dans l'histoire de la musique dramatique, la transition entre Gluck et Rossini. Après avoir débuté avec éclat en Italie, dans le goût léger et gracieux des Fioravanti et des Cimarosa, il devait venir s'échauffer en France aux feux de l'astre impérial qui resplendissait alors sur le monde entier, et laisser, comme expression de cette grande époque de l'Empire, deux des plus belles, des plus imposantes, des plus émouvantes partitions qui aient jamais paru depuis l'invention de l'art lyrico-dramatique, *la Vestale* et *Fernand Cortez*.

Peu d'années après, mécontent du public français, qui n'avait pas su apprécier son opéra d'*Olympie*, le maëstro se laissa enlever par la Prusse. Ce fut un malheur pour nous et pour lui ; car, tandis que Rossini arrivait et prenait sa place, Spontini écrivait pour l'Allemagne, entre autres compositions dont nous n'avons pas joui, le grand opéra de *Agnès de Hohenstaufen*, que lui-même et plusieurs considèrent comme son chef-d'œuvre. Sous l'influence des compositions rossi-

niennes, le goût public se modifiait en France ; il s'éloignait de plus en plus des formes sévères de la tragédie lyrique pour adopter avec passion la musique d'ornement, de *brio*, de mouvement. Meyerbeer venait à propos corriger cette tendance ; mais l'illustre auteur de ***Robert-le-Diable*** et des ***Huguenots*** nous laisse sur deux chefs-d'œuvre depuis douze ans, et c'est au moment où l'art musical semble livré à la plus complète, à la plus anarchique insignifiance, qu'on a vu tout à coup reparaître Spontini, rendu à la France ; Spontini, un des plus puissants novateurs de son temps, arrivant au milieu d'une génération qui ne le connaissait que par les récits enthousiastes de ses pères, quand ils racontaient les magnifiques représentations de *la Vestale*, l'année même de la victoire d'Eylau, six mois après la paix de Tilsitt, deux mois après la capitulation de Lisbonne ; ou encore le merveilleux effet produit par ***Fernand Cortez*** au retour de Wagram, au moment de l'entrée en Espagne, et l'intime relation de cette musique virile et grandiose avec l'énergique activité des temps, la vigueur des corps et la belliqueuse ardeur des âmes.

Voilà tout ce que nous savions de Spontini lorsque le vieux maëstro nous est apparu comme un Corneille qui reviendrait après Racine, aux temps des Campistron et des Crébillon, contempler avec une fierté un peu dédaigneuse de quelle façon procèdent ses successeurs. A la vue de ce revenant de l'Empire, vivante image, par le costume, les goûts, les habitudes, vivante image de la cour impériale aux temps de sa plus grande splendeur, on a voulu voir quelle était donc cette musique qui faisait battre le cœur d'une génération qui n'est plus, l'on s'est mis à étudier et à exécuter dans les concerts du Conservatoire des fragments de *la Vestale*. Or, il s'est trouvé que cette musique n'avait pas vieilli d'un jour ; en 1845 l'enthousiasme a été aussi vif et l'effet aussi irrésistible qu'en 1807. Ecoutez plutôt M. Berlioz :

L'exécution des fragments de *la Vestale* a obtenu un succès immense, inouï, sans exemple, succès d'applaudissements, de cris, de larmes ; succès qui a troublé les exécutants et le public à un tel point, qu'on s'est trouvé pendant une demi-heure dans l'impossibilité de continuer le concert. Spontini, caché au fond d'une loge, observait philosophiquement cette tempête d'enthousiasme, quand le parterre, l'ayant aperçu, s'est levé en masse en se tour-

nant vers lui, et la salle d'éclater de nouveau en cris de reconnaissance et d'admiration, clameur sublime dont les âmes émues saluent le vrai génie, et sa plus noble récompense!

En mai 1846, reprise des fragments de *la Vestale*, même succès, même enthousiasme; écoutez un autre écrivain :

Les honneurs du concert ont été pour les fragments de *la Vestale.* Malgré les trente-neuf ans qui se sont écoulés depuis la première représentation de cet opéra, il a brillé, comme au premier jour, des beautés immortelles qui le sauveront à jamais de l'oubli. Les duos de Licinius et de Cinna, de Licinius et de Julia, l'air de la grande vestale, la scène de l'anathème, le finale qui la suit et la prière de Julia ont excité dans toute la salle une véritable frénésie d'admiration. M. Spontini a vainement cherché à se dérober à l'enthousiasme du public; il a fallu qu'il répondit aux mille cris qui l'appelaient et qu'il se soumît à cette ovation si rarement décernée à un artiste vivant. »

Ainsi donc, à l'heure qu'il est, Spontini se trouve non-seulement, comme toujours, un grand compositeur, mais un compositeur à la mode. La plus agréable nouvelle que l'Opéra pût donner au public serait l'annonce de la mise à l'étude de *la Vestale;* cette immortelle nouveauté ferait

courir tout Paris et le dédommagerait un peu des nouveautés que chaque jour voit naître et que chaque jour voit mourir. Malheureusement, pour porter ce fardeau, il faut de robustes épaules. Pour exécuter au complet cette musique si large de style, si puissante d'expression, il faut des chœurs habiles et des chanteurs de premier ordre; or, l'Opéra est actuellement, comme chacun sait, bien pauvre en ce genre: en attendant qu'il puisse nous fournir un Licinius, une Julia et des chœurs dignes de Spontini, racontons la vie du maestro, puisque aussi bien le voilà aujourd'hui rendu à sa patrie adoptive et accueilli par elle comme aux plus beaux jours de sa gloire.

Nous avons laissé Gasparo au moment où son oncle se décida à cultiver sérieusement ses dispositions musicales. Il le mit d'abord entre les mains d'un maître de chapelle de Jesi; puis il le confia à Bonanni, maître de chapelle à Masaccio; sous lui, l'enfant étudia la théorie musicale d'après Martini, Fux, Paolini et Gasparini. Il apprit à toucher de l'orgue avec assez de talent pour attirer à l'église un grand concours de peuple chaque fois qu'il accompagnait une messe. Par-

venu à l'adolescence, Gasparo obtint, non sans peine, de son père, qui ne se résignait qu'à regret à le voir renoncer à la carrière du sacerdoce, où figuraient déjà avec distinction ses trois frères, Gasparo, dis-je, obtint d'être envoyé au Conservatoire *della Pieta* à Naples, où il put compléter son éducation musicale sous la direction de trois maîtres célèbres : Sala, Tritta et Salino. Pendant son séjour au Conservatoire, l'élève composait déjà des cantates, des oratorios, voire même des morceaux de musique de théâtre, que Paesiello, Fioravanti, Cimarosa, jugèrent dignes d'être intercalés dans quelques-unes de leurs partitions, et qui firent assez d'effet sur le public pour qu'un directeur du théâtre de Rome, qui se trouvait à Naples, proposât au jeune élève du Conservatoire de déserter l'établissement et de partir avec lui pour Rome, en promettant de lui confier un libretto. Spontini avait alors dix-sept ans ; on juge bien qu'il ne se fit pas prier pour consentir à cette escapade. L'*impresario* procura au jeune pensionnaire un faux passeport à l'aide duquel il s'échappa de Naples. Arrivé à Rome, il trouva des confrères jaloux qui le menacèrent de le faire

reconduire au Conservatoire; mais le gouverneur le prit sous sa protection; et, grâce à cet appui, Spontini put, en six semaines, composer et mettre en scène son premier ouvrage, *I puntigli delle Donne*, opéra buffa, joué à Rome le 26 décembre 1796, avec un succès d'enthousiasme auquel ne contribuèrent pas peu la bonne mine et l'extrême jeunesse du maestro de dix-sept ans. L'adolescent fut fêté à la romaine, c'est-à-dire porté en triomphe après la représentation, avec accompagnement d'une centaine de torches allumées, sans oublier une pluie de fleurs et de sonnets qui tombait sur sa tête tandis qu'il tenait lui-même, suivant l'usage, le clavecin à l'orchestre. Le souvenir de ces premières caresses de la gloire est resté vivace au cœur du maestro, et il conserve avec soin quelques-uns des sonnets qui lui rappellent ces jours heureux de la jeunesse.

Amnistié de sa *fugue* par son succès, Spontini retourna triomphant à Naples, où Piccini lui fit composer sous sa direction un autre opéra buffa, *l'Eroïsmo ridicolo.* Cimarosa le prit également en grand goût, et se plut à le diriger dans ses

premiers essais avec une bonté toute paternelle.

L'année suivante il retourna à Rome où il fit jouer *Gli Amanti in cimento* et *il Finto Pittore*. Il se rendit ensuite à Venise, où il donna l'*Adelina Senese* et l'*Amor segreto*. Au printemps de 1798, il fit jouer à Florence son premier opéra séria, intitulé : *Teseo riconosciuto*, qui valut encore au jeune compositeur une ample moisson de lauriers et de sonnets.

Dans un de ces sonnets se trouvaient les trois vers suivants, qui méritent d'être cités comme une prophétie de la gloire future de l'auteur de *la Vestale*, de *Cortez* et d'*Agnès de Hohenstaufen*.

Che se cotanto, in sul april degl' anni
Oprar col suo pote musico ingegno
Che fia quando abbia piu robusti i vanni?

Au même théâtre de Florence, Spontini donna l'*Isola disabitata*.

Dans l'année 1799 il écrivit pour le théâtre de Naples deux nouveaux opéras bouffes, *la Finta filosofa* et *la Fugua in Maschera*.

Peu de temps après, la cour de Naples, réfugiée en Sicile, à la suite de l'invasion du royaume par

les troupes françaises, appela Spontini à Palerme. Dans le trajet, le jeune maestro eut à subir une des plus furieuses tempêtes qui aient jamais soulevé les flots de la Méditerranée. Il a gardé de cette tempête un vif souvenir, et c'est à l'impression du spectacle grandiose et terrible qui s'offrit alors à ses yeux qu'il attribue le caractère imposant des œuvres de sa virilité. Sans doute même ce caractère eût apparu plus tôt dans ses compositions, s'il eût pu trouver un *libretto* approprié à la tournure que prit dès lors son imagination.

Quoi qu'il en soit, son séjour en Sicile fut marqué par deux nouveaux opéras, l'un bouffe, *I quadri parlanti*, l'autre sérieux, *Gli Elisi delusj*, tous deux écrits dans le même goût purement italien des précédents. Au bout de deux ans, le compositeur, qui avait alors vingt-deux ans, se prit d'une belle passion pour une personne d'un très-haut rang; il en résulta quelques aventures romanesques, mais d'un romanesque assez noir pour forcer le jeune maestro à sauver sa vie en partant bien vite. Il se retira d'abord à Rome, où il composa pour se consoler un nouvel opéra, *il Geloso e l'Audace*; puis à Venise, où il fit jouer,

en 1802, trois nouveaux opéras, le *Metamorfosi di Pasquati ; Quindi chi piu garda meno vede*, et enfin *la Principessa d'Amalfi*.

Ici finit la première période de la vie de Spontini. Les nombreuses productions de sa première jeunesse lui ont donné le succès ; mais sans lui donner la gloire, car je ne crois pas qu'aucune d'elles ait survécu. C'est en France qu'il doit trouver ce qu'il cherche, de grandes inspirations.

Il arriva à Paris en 1803, à une époque pleine de vie et de mouvement, entre Marengo et Austerlitz, au moment où le consulat allait se transformer en empire. Il commença par faire jouer à Favart son opéra buffa de la *Finta filosofa*, déjà représenté à Naples. Il eut à Paris trente représentations. Il écrivit ensuite quatre autres opéras bouffes, dans le même genre italien que Rossini devait un jour agrandir et élever, mais qu'il devait, lui, délaisser bientôt : *Julie ou le pot de fleurs*, *la Petite maison, Milton, Tout le monde a tort*, et enfin une cantate pour le retour de Napoléon après Austerlitz.

L'impératrice Joséphine, qui aimait les arts, particulièrement quand ils étaient représentés par

aux juges de l'Académie impériale de musique, il n'y eut qu'une voix, dit M. Castil Blaze, pour condamner l'extravagance du style et la hardiesse des innovations harmoniques; il fut décidé que l'ouvrage ne serait pas joué. Heureusement que Spontini avait pour lui l'impératrice Joséphine, dont l'appui le fit arriver jusqu'à la répétition, non sans avoir toutefois, à ce qu'on assure, passé par les corrections de je ne sais quels savants dont on ne parle plus. L'orchestre, ajoute M. Berlioz, tout étonné de rencontrer des dispositions instrumentales insolites à cette époque, des associations de timbre que Gluck n'avait point employées, ne manqua pas de crier à l'impossibilité de l'exécution; si bien qu'après avoir passé déjà par tant d'épreuves, *la Vestale* risquait d'être enterrée toute vive dans les cartons, lorsque la même fée qui était déjà venue en aide à Spontini inspira à Napoléon le désir de juger lui-même l'œuvre du jeune maestro. Ses adversaires l'attendaient là; on savait que Napoléon, l'homme de fer, n'aimait que la musique tendre et légère, la musique à la Paesiello, et que, pour avoir tenté autre chose, Cherubini avait eu à subir

(on l'a vu dans sa notice) plus d'un coup de boutoir. Mais Spontini fut plus heureux; les principaux morceaux de son opéra furent essayés aux Tuileries en février 1807, et bien que cela ne ressemblât point du tout à Paesiello, non-seulement Napoléon ne fut point choqué, mais il fut charmé, et, si l'on en croit M. Castil Blaze, il exprima sa sympathie en dilettante de profession.

« Votre ouvrage, aurait-il dit à Spontini en un style qui, à la vérité, ne ressemble pas beaucoup au style impérial, votre ouvrage abonde en motifs nouveaux; la déclamation en est vraie et s'accorde avec le sentiment musical; il y a de beaux airs, des duos d'un effet sûr, un finale entraînant; la marche du supplice me paraît admirable.»

On juge bien qu'après un tel arrêt il fallut décidément remettre *la Vestale* à l'étude: cependant Spontini dut attendre encore près d'un an; enfin, le 15 décembre 1807, il lui fut permis d'en appeler au public. Les exécutants étaient à la hauteur de l'ouvrage: Lainez, Lays, Dérivis, remplissaient les rôles de Licinius, de Cinna, du grand-prêtre; Mmes Branchu et Maillard représentaient Julia et la grande vestale: le succès fut

immense. En quelques années, *la Vestale* eut à Paris seulement trois cents représentations. Traduite en italien, elle remplit pendant trois ans la caisse de San-Carlo à Naples ; jouée à Berlin en 1811, elle fit proclamer l'auteur le digne successeur de Gluck, et elle obtint le grand-prix décennal institué par Napoléon, et disputé par Cherubini, Lesueur, Méhul, Gossec, Grétry, Berton, Catel, etc.

Le sujet de cette belle partition, qui plaça d'emblée Spontini au premier rang des compositeurs, est assez généralement connu pour qu'il suffise de l'indiquer ici. L'opéra est en trois actes. Licinius, général romain, s'est épris d'amour pour Julia, jeune vestale, qui l'aime également plus que la vie, puisqu'elle ne peut l'aimer qu'en se vouant à la mort. Tandis qu'ils expriment leur passion dans le temple même de Vesta, au pied de l'autel, le feu sacré s'éteint. Le grand-prêtre arrive suivi des vestales et du peuple, le sacrilége est découvert; Julia est condamnée à périr ; le grand-prêtre prononce l'arrêt fatal. Julia avoue fièrement son amour en refusant de déclarer le nom de son amant ; elle est dépouillée de ses ornements de

prêtresse, et la terre va l'engloutir toute vive, quand tout à coup le tonnerre gronde, la foudre vient tomber sur l'autel et rallume le feu sacré; les dieux pardonnent, Julia est sauvée.

Il faudrait un demi-volume pour décrire toutes les beautés de rhythme, d'impression et d'harmonie que Spontini a répandues à pleines mains sur des situations aussi pathétiques que variées. Au début, l'amour dans ce qu'il a de plus tendre, de plus exalté, de plus douloureux, s'exprimant par la voix de Julia : *Impitoyables dieux! que le bienfait de sa présence enchante un seul moment ces lieux*. Le duo entre Licinius et Julia : *Va! c'est aux dieux à nous porter envie*; puis le récitatif du grand-prêtre, effrayant de fanatisme religieux : *O crime, ô désespoir!* les imprécations furibondes de la grande vestale : *L'amour est un monstre barbare, perfide ennemi des humains*; le *crescendo* magnifique et terrible qu'offre le second acte tout entier, où tous les moyens, orchestre, chœurs, duos, solos, concourent si puissamment à l'effet prodigieux du forté qui éclate à la scène finale, au moment où le pontife jette sur la tête de Julia le fatal voile noir : *Détachons ces ban-*

deaux! admirable morceau qui, après trente-neuf ans, remuait encore, il y a quelques mois, si énergiquement une immense assemblée.

La partition de *la Vestale* est conçue du reste dans un tel système d'enchaînement, qu'il est difficile d'en extraire, comme dans les partitions plus modernes, des fragments formant un tout complet; le dialogue y est énergique et pressé; les récitatifs, remarquables par un accompagnement continu, y sont beaucoup plus abondants que les mélodies fortement rhythmées, ce qui n'empêche pas le compositeur, quand il juge le moment venu de frapper fort, de trouver des rhythmes aussi originaux qu'entraînants, et dont l'effet est d'autant plus sûr qu'ils sont moins prodigués.

Napoléon, charmé d'un succès qu'il avait prédit, fit cadeau à Spontini de 10,000 francs sur sa cassette; Joséphine, non moins satisfaite, combla également de présents son compositeur favori. Non content de le récompenser, Napoléon voulut en quelque sorte se mettre de moitié dans ses succès en lui indiquant un livret : il l'engagea à écrire une partition sur un poëme de Guillard, *Oreste jugé par le peuple.*

Spontini s'était déjà mis à l'ouvrage lorsque Napoléon partit pour aller de son côté mettre la main sur la couronne d'Espagne. Arrivé à Bayonne, il lui vint à l'esprit (habitué qu'il était à ne négliger aucun moyen), il lui vint à l'esprit de faire servir le talent de Spontini à populariser son entreprise. Aussitôt ordre au ministre de la police Fouché de commander au poëte officiel Esmenard, dont la verve était toujours prête à porter des vers, comme un grenadier à porter les armes, un poëme où l'on mettrait en relief l'importance de la nation espagnole, en choisissant un des plus grands héros de cette nation et un des plus grands événements auxquels elle ait pris part, Fernand Cortez et la conquête du Mexique, avec recommandation de mettre particulièrement en relief comment Cortez était parvenu à son but en brisant le pouvoir des prêtres fanatiques de Mexico.

Le poëme ainsi conçu devait être mis en musique par Spontini. L'empereur laissait le maestro et le poëte libres de traiter à leur façon la question d'amour ; hors de là tout était réglé. Esmenard pourtant appela à son aide M. de Jouy.

et de leurs efforts réunis sortit ce *Fernand Cortez* accommodé à l'impériale, mis en belle musique par Spontini, et représenté pour la première fois en octobre 1809.

L'origine de cette partition, origine dont nous pouvons garantir l'authenticité, est, on le voit, assez curieuse ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est ce qui suivit : Spontini s'était jeté dans cette œuvre avec son abandon ordinaire. Romain dans *la Vestale*, il s'était fait Castillan et Mexicain dans *Cortez*. Il avait rendu avec tant d'énergie et de grandeur cette lutte de deux peuples, il avait peint surtout le caractère espagnol avec de si belles couleurs, notamment dans l'admirable *trio des prisonniers* espagnols, premier exemple d'un trio sans accompagnement, dans lequel brille à un si haut degré toute l'exaltation du patriotisme et de la foi, que le résultat avait fini par être diamétralement opposé aux vues de l'empereur. Il avait voulu attirer l'attention sur l'Espagne, et, grâce à l'opéra de Spontini, on venait tous les soirs admirer la fierté, le courage, le fanatisme de ces Espagnols dont les fils levaient seuls la tête devant lui au milieu de l'Europe agenouillée, et,

conduits par des moines intrépides, faisaient pour la première fois reculer ses aigles.

L'effet voulu était complétement manqué, et cela devint surtout sensible lorsque nos revers en Espagne eurent fait de la représentation de *Fernand Cortez* un véritable contre-sens. C'est pourquoi nouvel ordre finit par arriver au ministre de la police de suspendre la représentation de l'ouvrage commandé. Sur ces entrefaites, la Restauration arriva. L'ouvrage put être remis au théâtre, et il y est resté plus longtemps que *la Vestale*. Cependant, reprise il y a quelques années, la partition de Cortez n'a pas eu le succès qu'on attendait. Dans les deux, du reste, se retrouve ce même style large, élevé, soutenu, qui exige de la part des exécutants autant d'intelligence que de sensibilité, et qui par conséquent ne rencontre pas facilement des interprètes dignes de lui.

Après la chute de l'Empire, Spontini, comme tous les autres compositeurs du temps, paya son tribut au retour de la paix : il composa deux pièces de circonstances, l'une en 1814, intitulée *Pélage, ou le Roi et la Paix*; l'autre en 1816, *les Dieux rivaux*, pour célébrer le mariage du

duc de Berry. Ces deux pièces eurent le sort de toutes les compositions du même genre : elles vécurent peu. Du reste, la position de Spontini sous les Bourbons fut à peu près aussi douce que sous l'empereur. Il avait été nommé par ce dernier directeur de l'Opéra-Italien et surintendant de la musique de la chapelle impériale; Louis XVIII le nomma chevalier de la Légion-d'Honneur, et en lui ôtant la direction du théâtre italien, confiée à Mme Catalani, il le dédommagea par le titre de son compositeur dramatique ordinaire, avec des lettres de naturalisation et une pension de 2,000 francs.

Spontini revint bientôt à ses tragédies lyriques. Il avait été Romain dans *la Vestale*, chevaleresque dans *Cortez;* il voulut essayer d'un sujet emprunté à la Grèce antique : sur un poëme composé par M. Briffault, et tiré d'une tragédie de Voltaire, il écrivit *Olympie*, la troisième de ses grandes partitions. Pour la première fois, le succès brillant auquel il était accoutumé lui fit défaut. On a attribué la froideur de l'accueil fait à *Olympie* à différentes causes ; les uns ont dit que c'était la faute du poëme, lequel se terminait par une ca-

tastrophe épouvantable, conclusion que le public n'aime pas dans les opéras : mais l'opéra d'*Othello* se termine également par une catastrophe, et cela n'a jamais nui au succès ; d'autres, et parmi eux l'auteur même du libretto, pensent que le sujet était peu favorable aux effets de scène. La raison principale de la destinée de l'opéra d'*Olympie* est peut-être dans ce fait qu'il fut représenté pour la première fois en 1819, que l'assassinat du duc de Berry suspendit le cours des représentations, amena la démolition de la salle, et que cet opéra, où le poignard jouait un grand rôle, fut victime du poignard de Louvel.

Quoi qu'il en soit, *Olympie* est conçue dans le même système grandiose et monumental de *la Vestale* et de *Cortez;* plusieurs critiques allemands la considèrent comme supérieure à ces deux premières partitions. Reprise en Allemagne avec des changements introduits dans le dernier acte, elle y a joui d'un très grand succès ; l'ouverture en est admirable ; elle faisait les délices de Weber, qui, après l'avoir fait souvent exécuter à Dresde, n'a pu s'empêcher d'en reproduire quelque chose dans son ouverture d'*Euryanthe*. Au pre-

mier acte, on admire la *marche religieuse*, tandis que Cassandre et Olympie vont à l'autel; un trio mêlé de chœurs fortement contrastés, dont une partie chante des hymnes de louanges tandis que l'autre prononce des paroles d'exécration; et enfin une danse bacchanale pleine de vigueur et d'entrain. C'était la deuxième danse de ce genre, souvent imité depuis, qui paraissait sur la scène lyrique. La première se trouve dans l'opéra des *Danaïdes* de Salière, et c'est Spontini lui-même qui l'y avait introduite lors de la reprise des *Danaïdes* à l'Opéra.

Au deuxième acte, on remarque deux beaux airs de Statira d'un genre si différent : *Impitoyables dieux* et *Dieux, pardonnez a mes injustes plaintes*, mais surtout un grand final, qui, pour la coupe et la gradation des effets, ne le cède en rien au fameux final du deuxième acte de *la Vestale*.

Enfin, au troisième acte, se trouve cette fameuse marche triomphale de Statira, où pour la première fois on vit introduire sur le théâtre même les musiciens de l'orchestre mêlés à l'action.

Blessé de l'insuccès d'*Olympie,* Spontini se

décida à prêter l'oreille aux propositions que lui faisait depuis longtemps le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, grand admirateur de son talent : en 1820 il partit pour la Prusse avec le titre de directeur général de l'Opéra de Berlin et de la musique royale. C'est là que pendant plus de vingt ans, le maestro, tout en dirigeant l'exécution des opéras avec le même zèle quand il s'agissait des œuvres d'autrui que quand il s'agissait des siennes, tout en composant un assez grand nombre de marches militaires très-admirées et de cantates remarquables, a trouvé le temps d'enrichir le répertoire lyrique de trois partitions nouvelles : *Nurmahal*, *Alcindor* et *Agnès de Hohenstaufen*. Ce dernier ouvrage fit une grande sensation ; le génie du maestro, s'inspirant pour la première fois du moyen âge, y apparaît, dit-on, dans toute sa grâce, dans toute sa majesté, dans toute sa force. *Agnès de Hohenstaufen* a été universellement admirée en Allemagne; Spontini considère cette partition comme son chef-d'œuvre, et il serait fort à désirer qu'elle pût être appréciée en France, où on ne la connaît que de nom.

Cependant ni le génie ni le zèle ne purent préserver Spontini de la jalousie que sa position excitait. Son caractère impressionnable et son amour-propre un peu chatouilleux furent froissés maintes fois par des critiques injustes ou passionnées. Au milieu de ces déboires, l'Institut de France lui envoyait un souvenir amical en l'appelant dans son sein à la place de Paer; sur sa demande le roi de Prusse eut la bonté de lui accorder toute permission de voyager, et même de fixer son domicile en France comme l'y obligeait sa qualité de membre de l'Institut, en lui conservant ses titres et son traitement.

Il s'empressa d'en donner avis au secrétaire de l'Académie des beaux-arts de France par une lettre dont je crois devoir reproduire textuellement la plus grande partie, parce qu'elle me dispensera de la tâche assez délicate de peindre le caractère éminemment italien et artistique de Spontini. Cette lettre est à elle seule un portrait; la voici.

Berlin, le 6 juillet 1842.

Mon très-illustre confrère,

Mon heureux sort est enfin décidé et arrêté !...

La bonté infinie, l'estime considérable, l'affection bien-

veillante et la générosité sans bornes de ce monarque magnanime de la Prusse à mon égard ont comblé tous mes vœux et surpassé mes plus chères espérances, en me rendant désormais entièrement libre d'aller remplir dans toute leur étendue mes obligations et mes devoirs envers l'Institut royal de France (ce motif principal et cette considération spéciale étant positivement indiqués et répétés dans les différents ordres de cabinet à ce sujet), de même que de continuer en France ma carrière lyrico-dramatique! et tout cela en me conservant *pour toujours*, de près comme de loin, et dans toute son intégrité, la totalité de mes émoluments et autres avantages pécuniaires comme par le passé, ainsi que mes titres (1), priviléges et honneurs, toujours au *premier rang* dans ma sphère d'activité dépendante exclusivement du *roi lui seul* (2)! Je quitte par conséquent immédiatement Berlin, et je reporte mon *séjour stable* et mon *domicile* à Paris.

Spontini se rendit d'abord en Italie; il visita Jesi, où s'était écoulée son enfance; Majolati, lieu de sa naissance, et consacra une partie de sa fortune à fonder dans ces deux localités plusieurs établissements de bienfaisance. Pour récompenser ce digne emploi d'une fortune noblement acquise, et en même temps les services rendus par Spontini

(1) De surintendant et directeur général de la musique, et premier maître de chapelle de S. M. le roi de Prusse, etc.

(2) D'après l'ordre royal de cabinet, du 14 mai 1842.

dans l'organisation des écoles de musique à **Rome**, le pape Grégoire XVI le nomma *comte de Sant-Andréa*, faveur inusitée qui remplit de joie le cœur du vieux maëstro, fort sensible à ces sortes de distinctions. Enfin, Spontini revint définitivement se fixer à Paris, où il vit depuis 1843 dans la famille de M. Erard, le célèbre facteur de pianos, dont il a épousé la fille. Il s'occupe, dit-on, de rédiger des Mémoires sur sa vie et les événements auxquels il a assisté pendant onze ans à la cour de Napoléon, et vingt-trois ans à la cour de Prusse. Spontini n'a point d'enfants; mais son nom n'a pas besoin d'être perpétué par sa descendance : il est à jamais écrit dans les fastes de l'art.





M. DE SALVANDY.

A Re-

M. DE SALVANDY.

Il est des hommes qui aiment la liberté de passion ; je suis de ces hommes ; mais il en est qui commettent une perpétuelle méprise, qui parlent de la liberté, croient l'aimer, croient la vouloir, et c'est avec la démocratie qu'ils la confondent... Je n'ai pas cette façon de voir.

SALVANDY, — *Seize Mois, ou la Révolution et les révolutionnaires.*

En mars 1813, au moment où l'empereur venait de redemander à la France quatre cent mille hommes pour remplacer sa grande armée ensevelie sous les neiges de la Russie, au moment où chaque famille pleurait un fils, un époux, un frère, où les vieillards se préparaient à reprendre le mousquet et où les mères cachaient leurs enfants, un jeune rhétoricien, qui n'avait pas encore atteint ses dix-huit ans, s'échappa du lycée Napoléon, courut s'enrôler dans les gardes d'honneur et partit pour l'Allemagne. Après avoir reçu

le baptême de feu dans la désastreuse journée de Leipzig, il fit toute la campagne de France, conquit successivement les galons et l'épaulette, suivit, quoique blessé, Napoléon jusqu'à Fontainebleau, et le lendemain de l'abdication revint à Paris prendre sa première inscription de droit à dix-neuf ans, ayant achevé sa rhétorique à la bataille de Leipzig, et fait sa philosophie à la bataille de Brienne et aux adieux de Fontainebleau.

C'était là une assez belle manière d'entrer dans la vie, et il est probable qu'il ne se présentera pas de longtemps pour un collégien pareille occasion de compléter ses études classiques. Aussi ce premier pas a-t-il porté bonheur à M. de Salvandy. La même destinée qui l'avait jeté si jeune encore au milieu des plus grandes scènes de l'histoire lui inspira, deux ans plus tard, l'idée de prendre la plume, et, avec la confiance d'un lycéen mûri par deux campagnes, d'adresser à la coalition, au nom de la France, une protestation chaleureuse que la France entière applaudit, et qui eut l'insigne honneur d'une saisie opérée à la demande des puissances alliées.

A dater de ce jour, M. de Salvandy vit s'ou-

vrir devant lui la double carrière des affaires et des lettres ; il y a marché avec assez de succès, il y a déployé, avec quelques défauts, assez de qualités originales et élevées, pour qu'on puisse, je crois, sans flatterie, on le verra bien, et abstraction faite de sa position actuelle de ministre, lui donner place dans un recueil qui recherche beaucoup plus les titres réels que les titres officiels.

M. de Salvandy est né, le 21 juin 1795, dans la petite ville de Condom, département du Gers, d'une famille honorable, mais pauvre, qu'on dit être d'origine irlandaise.

A douze ans, le jeune enfant du Midi, établi à Paris avec sa famille, obtint, par l'entremise de M. de Wailly et de M. de Fontanes, une bourse au collége Henri IV, alors lycée Napoléon. Il y fit d'assez bonnes études. Ses parents le destinaient à l'École normale pour l'affranchir du service militaire, tandis que lui, séduit, comme la plupart de ses camarades, par l'éclat des victoires impériales, aspirait avec ardeur à la conquête du bâton de maréchal. C'est alors qu'un incident, souvent raconté, mais assez curieux pour valoir la peine d'être reproduit ici encore une

fois, vint tout à coup précipiter sa vocation et le pousser dans la carrière des armes au moment même où le retour de la paix allait lui enlever son principal attrait.

On sait avec quel soin Napoléon entretenait l'amour de la guerre dans ces nids de soldats qu'il appelait des lycées : on y marchait au son du tambour ; on y passait du thème grec au maniement du fusil, et des *conciones* aux bulletins de la grande armée. Il va sans dire que l'éloquence de l'empereur y était beaucoup plus goûtée que celle de Démosthènes ou de Cicéron. Le jeune de Salvandy, en particulier, professait pour le style impérial une admiration qui ne l'a jamais quitté, et dont l'influence ne lui a pas toujours été propice, vu la difficulté de l'imitation. Toutefois son premier essai en ce genre eut un succès complet.

Un jour que les élèves étaient réunis au réfectoire, le lecteur de semaine annonce qu'un bulletin vient d'arriver, et d'une voix éclatante il commence le récit d'une bataille imaginaire : position des divers corps, état des forces ennemies, détails des mouvements stratégiques, énumération des tués, des blessés, des canons pris ; for-

mule finale : « l'armée s'est couverte de gloire, » rien ne manquait à l'œuvre apocryphe ; élèves et professeurs y furent également trompés, et de bruyants applaudissements témoignèrent du succès de l'audacieux plagiaire. Le proviseur lui-même, un peu étonné d'abord de n'avoir eu aucune connaissance préalable de ce bulletin, avait fini par croire qu'il avait été directement transmis au lecteur. Cependant, au bout de quelques heures, aucune confirmation n'arrivant du dehors, il se douta de quelque supercherie, et ne tarda pas à découvrir que ce brillant bulletin était un fruit de l'imagination du jeune Salvandy, qui, du reste, avoua de suite lui-même son méfait. Il fut jugé assez grave pour mériter la prison ; mais le coupable, échauffé par son succès, refusa de se soumettre à la punition infligée, et, persuadé que, puisqu'il savait rédiger un bulletin, le moment était venu de s'y procurer une place, il se glissa parmi quelques élèves qui sortaient, se rendit tout droit à l'Hôtel-de-Ville et s'enrôla ; au bout d'un mois il était à Mayence, et au bout d'un an il revenait à Paris, officier, suivre les cours de droit. En même temps, pour ne pas

perdre le fruit de ses deux campagnes, il se faisait recevoir parmi les mousquetaires de la maison du roi.

Aux Cent-Jours, il accompagna le monarque fugitif jusqu'à la frontière exclusivement, et revint à Paris, où il écrivit avant et après Waterloo deux brochures dont le fond se ressent de l'état de fluctuation et d'incertitude qui dominait tous les esprits; elles disparurent au milieu du conflit des événements. Ce n'est que l'année suivante, en 1816, que, pénétré d'un sentiment profond des douleurs de la France livrée à la discrétion des alliés, il publia, sous ce titre : *la Coalition et la France*, cette brochure dont j'ai parlé plus haut, qui fut le fondement de sa renommée. Depuis ce premier ouvrage, l'esprit de M. de Salvandy a gagné de plus en plus en force, en étendue, tandis que son style ne changeait point. Ce style n'a point eu de maturité; à peu de chose près, il est resté ce qu'il était il y a trente ans, le style d'un jeune homme né en Gascogne d'un sang irlandais et qui a brusqué sa rhétorique, un style plein de poésie et d'ardeur, auquel ne manquent ni l'éloquence ni le trait, mais où l'on aimerait à trouver parfois

plus de correction, plus de mesure, plus de goût.

J'ai dit que les puissances alliées firent saisir la brochure ; le jeune officier forma *opposition* à la saisie et en appela aux tribunaux. Ceux qui étaient alors les maîtres de la France demandèrent son arrestation. On assure que le duc d'Orléans, aujourd'hui roi, lui envoya de l'argent et un passeport, en l'engageant à se réfugier en Angleterre. Tout en exprimant au prince une vive reconnaissance pour son généreux procédé, il refusa de quitter la France, déclarant qu'il se plaçait sous la sauvegarde des lois de son pays, et qu'i persisterait à porter la question devant les tribunaux. Dans la situation où était alors le gouvernement français, la perspective d'un jugement contraire aux volontés des *alliés* devenait une affaire d'Etat ; le ministère fut réduit à entrer directement en négociations avec le jeune écrivain, et à le prier, au nom du roi et dans l'intérêt du pays, de retirer son opposition. Il crut devoir acquiescer à une demande ainsi présentée, et comme la brochure avait eu le temps de circuler, il gagna ainsi du même coup une popularité honorable et la bienveillance de Louis XVIII, qui, *une fois*

maître chez lui, comme il disait, se souvint du jeune publiciste en épaulettes et le nomma maître des requêtes en service extraordinaire au conseil d'État.

M. de Salvandy avait alors vingt-deux ans ; il avait mis à profit les loisirs que lui laissait sa position d'officier attaché à l'état-major pour se livrer à des études variées et se préparer à jouer son rôle dans la carrière nouvelle que la chute de l'empire ouvrait aux esprits distingués.

Il s'attacha tout d'abord au ministère Decazes, dont les vues modérées et conciliantes répondaient le mieux à ses sentiments de liberté et de nationalité. C'est pour soutenir ce ministère que dans diverses brochures il entra en lutte avec *le Conservateur*, qui poussait alors à la reconstitution de l'ancien régime.

Lorsqu'une scission se fut opérée dans le ministère Decazes, lorsque le principal ministre parut disposé à faire des avances au côté droit en annonçant l'intention de modifier la loi électorale, M. de Salvandy n'hésita pas à se séparer de lui. En 1819 il publia une nouvelle brochure intitulée : *Sur les dangers de la situation présente*, où

il se prononçait fortement pour le maintien intégral de la Charte et signalait le danger qu'il y avait à remanier sans cesse les lois fondamentales du pays.

A la suite de cette brochure, M. de Salvandy donna sa démission de maître des requêtes en service extraordinaire. Bientôt le second ministère Richelieu, ministère de transition entre le parti constitutionnel et le parti ultra, vint aux affaires. M. de Salvandy, ne sachant encore s'il devait l'attaquer ou le soutenir, se tint d'abord à l'écart, et partit pour l'Espagne, désireux d'étudier de près la révolution qui venait d'éclater dans ce pays. Il revint en 1821, rapportant les matériaux de son roman de *Don Alonzo ou l'Espagne*, qui parut en 1823, au moment de l'intervention, contre laquelle M. de Salvandy s'était prononcé avec beaucoup d'énergie.

Parlons un peu d'*Alonzo*. Cet ouvrage, que les petits journaux ont souvent poursuivi de leurs sarcasmes, vaut mieux que sa réputation. Il a pour but de présenter le tableau des vicissitudes de l'Espagne, depuis la mort de Charles III jusqu'à la révolution de 1820, en les rattachant à

une fable romanesque ; c'est cette partie romanesque qui est le côté défectueux de l'ouvrage. M. de Salvandy n'a pas le talent du roman ; il en a lui-même dit la raison dans un avant-propos ajouté à la seconde édition d'un roman simple et gracieux, *Nathalie*, ouvrage d'une femme, pour lequel M. de Salvandy avait écrit une préface, et que quelques personnes, apparemment peu familières avec son style, persistaient à lui attribuer. Il se déclare flatté de cette erreur, ajoutant avec une aimable et spirituelle franchise : « C'était reconnaître à ma plume une souplesse de forme et une variété de tons dont je ne savais pas jusqu'à présent qu'on lui fit honneur. »

La souplesse de la forme, la variété des tons, voilà ce qui manque en effet à M. de Salvandy, et voilà ce qui est indispensable dans une composition où il s'agit de mettre en présence des caractères différents. Les nombreux personnages qui figurent dans le roman assez compliqué d'*Alonzo* se réduisent en réalité à un seul et unique personnage, et ce personnage c'est l'auteur, prêtant à chacun des enfants de son imagination la même phraséologie poétique, la même passion de l'effet,

du nombre, de l'antithèse, qu'il s'agisse d'un héros ou d'un muletier, d'une grande dame ou d'une *manola*, d'une scène de palais ou d'auberge, d'une circonstance insignifiante ou d'une grande catastrophe. A la vérité, l'auteur fait parler des Espagnols; il regrette même dans sa préface de n'avoir pu, dit-il, reproduire la pompe et les brillantes images du style espagnol. En vérité, je le trouve, pour ma part, bien suffisamment espagnol comme cela, si tant est, et Cervantes nous permet d'en douter, si tant est que l'emphase à l'état chronique constitue nécessairement le caractère du style espagnol.

Dans *Alonzo*, la phrase poétique trouve le secret de s'appliquer à tout, même à ces insectes incommodes qui ont valu aux auberges de l'Espagne une célébrité européenne.

Je voulus, dit Alonzo, chercher le repos sur le seul de ces lits grossiers qui restât encore; *la clarté douteuse d'une lampe de fer suffit pour me montrer réunis les motifs de plainte les plus graves et aussi les plus communs dans la Péninsule.*

Après cela, même pour cette partie d'*Alonzo*, je ne voudrais pas rester sur une critique. Quand

l'auteur rencontre bien, quand le sentiment qu'il veut exprimer se trouve en harmonie complète avec le style qui lui est propre, il a des pages charmantes. Ainsi, lorsque le héros, chassé de son lit par les inconvénients qu'il *métaphorise* avec tant d'élégance, raconte qu'il se résigna à dormir sur un banc, il décrit ainsi son sommeil d'adolescent amoureux et timide :

Les douces impressions qui m'avaient agité depuis les portes de Salamanque conservèrent leur empire, et toute la nuit des songes fortunés entretinrent dans mon cœur des vœux plus hardis que ceux du jour. A dix-huit ans, le sommeil et la veille se ressemblent : on ne fait que changer de rêves.

Il y a ici accord parfait entre l'élégance de l'expression et la grâce de l'idée; la phrase finale surtout est charmante. On rencontre dans le roman d'*Alonzo* plus d'une page de ce genre. Mais ce qui fait le principal intérêt de cet ouvrage, ce qui retient le lecteur, souvent rebuté par la monotonie emphatique du dialogue et l'obscurité de l'intrigue, véritable tohu-bohu d'incidents heurtés, de digressions inutiles, de reconnaissances brusquées, c'est la partie historique ;

c'est là que M. de Salvandy déploie toutes les qualités sérieuses de son esprit élevé, énergique et chaleureux, qu'il s'agisse de peindre cette lutte acharnée des guerilleros espagnols et des cohortes impériales, ou bien la physionomie des cours de Charles IV et de Ferdinand, ou encore la belle attitude des Cortès, assiégées dans Cadix et décrétant la constitution espagnole au bruit du canon ennemi. Ce livre est dominé par une vive sympathie pour le mouvement libéral qui venait d'éclater alors en Espagne. M. de Salvandy le publia au moment même où la Restauration venait d'envoyer cent mille hommes pour comprimer ce mouvement. Rentré au conseil d'État sous le ministère Richelieu, il en était sorti à l'avénement du cabinet Villèle, et, pour marquer plus encore sa désapprobation du système adopté quant à l'Espagne, il se démit de ses fonctions de capitaine d'état-major, et se retira pendant quelque temps à la campagne, près d'Essonne, dans la famille d'un riche négociant dont il venait d'épouser la fille. Là il écrivit, sous le titre d'*Islaor ou le Barde*, une nouvelle, que j'avoue n'avoir pas lue, où il traitait, dit-on, de la

réaction de Julien dans les Gaules, par allusion au ministère Villèle.

Bientôt M. de Chateaubriand, brusquement éconduit, comme l'on sait, du ministère, arbora le drapeau de l'opposition dans le *Journal des Débats*. M. de Salvandy, oubliant ses dissentiments avec l'illustre écrivain sur la question d'Espagne, vint se ranger à ses côtés, et eut l'honneur de lui servir de second dans cette lutte vive et brillante qui se termina par la chute du ministère Villèle. C'est alors que M. de Salvandy prit rang parmi les publicistes les plus éminents du pays.

Nous l'avons vu au collége imiter le style napoléonien avec assez de succès pour faire illusion; rédacteur des *Débats*, il doubla M. de Chateaubriand avec tant de talent qu'on les prit quelquefois l'un pour l'autre. *Le Moniteur*, notamment, soit erreur, soit malice, reproduisit comme sorti de la plume de l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* un grand article sur les funérailles de Louis XVIII, qui fut publié en brochure, et que le *Journal des Débats* déclara, dès le lendemain, appartenir à M. de Salvandy.

Je crois devoir reproduire quelques fragments de cet article pour donner une idée du style de M. de Salvandy comme journaliste, et de la couleur de son libéralisme essentiellement monarchique. Voici le début :

C'en est fait : le prince que nos bras portèrent des rives de l'étranger au palais des monarques ses ancêtres ; celui devant lequel nos genoux fléchirent dix ans ; celui dont le nom était, après Dieu, mêlé à tous nos vœux, à toutes nos espérances ; celui qui, arbitre des destinées publiques, tenait au milieu de nous, par son pouvoir, la place de la divinité même, le roi est mort !

Après avoir peint dans le même style les différentes cérémonies gothiques accomplies autour du cercueil royal dans la cathédrale de Saint-Denis, l'auteur conclut ainsi :

On oserait l'affirmer, il n'est pas un des spectateurs du drame qu'on vient de redire qui n'ait éprouvé une sorte de joie à se voir en présence des traditions et des coutumes de la monarchie antique. Les hommes nouveaux y trouvaient une généalogie toute faite pour leur gloire : les héritiers de noms illustres éprouvaient au moins une satisfaction inoffensive et sans doute une magnanime émulation à l'aspect de ces rites, au bruit de ces noms qui leur parlaient des grands hommes dont ils descendent ; et quand le cer-

cueil de Louis XVIII a été vu appuyé sur un fils de la révolution française, sur les chefs de nos assemblées délibérantes, il eût été difficile aux incrédules de tous les partis, s'il en était encore, de nier que la Charte ne soit à toujours devenue le *droit public des Français*. Depuis que Charles X avait donné sa parole, elle ne faisait plus qu'une avec la royauté, comme les Bourbons avec nous, comme l'ancienne monarchie avec la nouvelle; mais maintenant elle aussi peut écrire *Montjoie Saint-Denis* sur sa bannière, et si quelque téméraire tentait de rompre le faisceau de nos princes et de nos lois, nous en appellerions aux voûtes sous lesquelles Louis repose; quarante rois se lèveraient pour les défendre.

Il y a là, incontestablement, un certain éclat, un certain mouvement de phrase qui rappelle un peu la manière de celui que M. de Salvandy choisissait pour modèle; mais, en vérité, il s'en faut encore de quelque chose que ce soit du *pur* Chateaubriand.

Malheureusement, c'est en vain que M. de Salvandy, après avoir attribué au pouvoir royal la *place de la Divinité même*, mettait la Charte sous la protection de quarante rois; la protection était un peu illusoire et ne devait pas effrayer beaucoup un petit-fils de Louis XIV. Quelques années auparavant, à la chute du ministère Decazes, M. de

Salvandy comprenait mieux l'esprit de son siècle lorsqu'il disait :

Le temps des superstitions politiques est passé ; ne nous fions pas sans bornes au simple appui d'un dogme, appui trompeur qui manquerait sous le premier des pas que nous ferions en dehors des lois ; les peuples connaissent également aujourd'hui et leurs immunités et leurs annales.

Le rétablissement de la censure vint bientôt donner à la polémique de M. de Salvandy une allure plus décidée. Ne pouvant plus écrire librement dans les journaux, il entreprit contre le ministère Villèle une guerre de brochures qui lui valut une large part des sympathies publiques.

Vers le même temps, il achevait l'ouvrage qui restera, je crois, son plus beau titre de gloire : il écrivait l'*Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski*. Ce livre, qui a eu un assez grand nombre d'éditions, fut publié pour la première fois en septembre 1827, époque où le ministère Villèle tenait encore, bien que fortement ébranlé ; et c'est dans la prévision de sa chute prochaine, et dans la crainte d'une réaction en sens contraire, que M. de Salvandy terminait la préface

de son *Histoire de Pologne* par le passage suivant :

Peut-être nous dira-t-on que le moment est mal choisi pour publier un livre dont la moralité, après tout, est le péril des excès de la liberté. On pensera que ce ne sont pas les peuples qui dans les circonstances où nous sommes ont besoin d'avertissement. A cela nous répondrons que nous sommes de l'avis d'un philosophe qui avait coutume de dire, quand il voyait sur sa route une montagne : « Nous allons descendre. »

De tous les ouvrages de M. de Salvandy, celui-là n'est pas seulement le plus considérable et le plus éloquent, il est aussi le plus correct; l'auteur a su retenir un peu la bride à son style impétueux; en conservant toutes ses qualités brillantes, il a su y joindre assez de mesure, assez de sobriété, assez de tenue, pour remplir toutes les conditions qu'exige la gravité du genre historique. Le tableau général qui précède le règne de Sobieski renferme des vues et des assertions plus ou moins contestées; mais l'histoire du plus grand des rois polonais est traitée de main de maître, et sur ce point M. de Salvandy n'a plus rien laissé à dire après lui.

Le ministère conciliateur de M. de Martignac

appela naturellement à lui l'éloquent publiciste, qui rentra aux affaires comme conseiller d'Etat, et prit une part active à la confection de différentes lois qu'il défendit devant les Chambres en qualité de commissaire du roi.

La chute de ce cabinet et l'avénement du ministère Polignac le rejetèrent dans l'opposition ; il rentra au *Journal des Débats* et recommença la guerre, en faisant retentir en vain aux oreilles de Charles X des adjurations éloquentes et de sinistres pressentiments.

Dans un article des *Cent-et-Un* il nous a raconté un mot de lui devenu historique : c'était au plus fort de la crise; pendant la fête donnée par le duc d'Orléans, aujourd'hui roi, au Palais-Royal, en l'honneur du roi de Naples et de sa fille la princesse Christine, qui allait épouser Ferdinand, M. de Salvandy s'approcha du prince et lui dit : « Monseigneur, c'est bien là une fête napolitaine : nous dansons sur un volcan. » Les amis de M. de Salvandy lui attribuent un autre mot non moins saillant. Dans une entrevue avec Charles X, le roi lui ayant dit : « Je ne reculerai pas d'une semelle, » il aurait répondu : « Plaise à

Dieu que Votre Majesté ne soit pas forcée de reculer d'une frontière! »

Quoi qu'il en soit, lorsque la révolution éclata, M. de Salvandy, tout en l'acceptant comme un fait irrésistible, parut d'abord la subir avec un profond regret.

Nommé député par le collége électoral de La Flèche, il commença par travailler de toutes ses forces à la restreindre le plus possible dans ses conséquences; mais le premier ministère de Juillet ayant été débordé par le mouvement, M. de Salvandy, qui s'était fortement prononcé contre toute espèce de modification aux lois existantes, fut entraîné dans la chute du cabinet, car les électeurs de La Flèche refusèrent de renouveler son mandat.

Rendu à la vie privée, il reprit sa plume, et écrivit pour la défense de l'ordre, sous le titre de : *Seize mois ou la Révolution et les révolutionnaires*, un livre plein d'énergie et de feu. Il y a dans ce livre deux parties fort distinctes et d'une valeur, suivant moi, bien différente. Dans l'une, M. de Salvandy combat avec autant de raison que de vigueur et d'éloquence tout cet attirail de

folies anarchiques, toutes ces parades de *populacerie* qui menaçèrent un instant de bouleverser la France de fond en comble. On ne saurait trop louer aujourd'hui, dans un moment où l'on voit avec dégoût tant de furieux d'ordre public, quand l'ordre public n'est plus en danger, tant de courtisans *quand même* de la royauté triomphante, qui jadis parlaient haut à la royauté débile et courtisaient bassement l'anarchie; on ne saurait trop louer le courage de l'écrivain qui, à une époque où le parti révolutionnaire était un pouvoir audacieux et formidable, devant lequel tremblaient les faibles et hésitaient les forts, ne craignit pas de lui rompre en visière, de lui dire son fait en face, de l'attaquer non-seulement dans ses doctrines et dans ses actes, mais dans ses chefs plus ou moins avoués, dans les hommes honorables qu'il avait séduits, entraînés, et qui lui prêtaient l'appui, l'excuse, l'éclat dangereux d'un nom populaire et illustre.

Dans ce combat M. de Salvandy déploie un mélange rare de modération et d'ardeur, d'ironie et de passion. Le sarcarme, qui semble peu compatible avec son ton habituel, se trouve là

très-habilement et très-élégamment touché. Le chapitre intitulé : *Le Pavillon Marsan du parti révolutionnaire*, où l'auteur peint Lafayette entouré de sa cour de patriotes, est certainement ce que M. de Salvandy a jamais écrit de plus spirituel, de plus pittoresque et de plus fin; on ne saurait railler avec une liberté plus polie à la fois et plus mordante.

Mais si la partie de l'ouvrage consacrée à réfuter et à combattre le désordre me semble irréprochable de tous points, je n'en saurais dire autant de celle où M. de Salvandy expose ses idées sur la manière de constituer l'ordre. Je ne sais si l'honorable écrivain, depuis qu'il est devenu ministre du gouvernement de Juillet, a conservé toutes les idées générales qu'il émettait jadis comme publiciste sur le système politique convenable à ce gouvernement. Plusieurs discours de M. de Salvandy, ministre, me porteraient à en douter. Toujours est-il qu'il y a, dans les premiers ouvrages publiés par lui après 1830, une tendance très-prononcée, par opposition à ceux qui voulaient faire du mouvement de Juillet une révolution sociale, à réduire ce grand mouvement politique aux

mesquines proportions d'une révolution de palais.

L'auteur de *Seize Mois* ne se contente pas de déclarer que tout est perdu si l'on supprime l'hérédité de la pairie, et de mépriser, en la qualifiant d'*axiome de journal*, l'opinion de ceux qui pensent qu'on ne fait pas à volonté une aristocratie. Si M. de Salvandy s'en tenait là, son opinion ne différerait pas notablement de celle émise par quelques autres publicistes qui passent pour des hommes de Juillet, bien qu'à mon sens il soit difficile de comprendre comment on soutiendrait l'hérédité de la pairie sans l'étayer de ses appuis naturels, les majorats, les substitutions et tout ce qui s'en suit, et comment on ferait cadrer tout cela avec l'esprit de concurrence si profondément implanté dans nos mœurs. S'il est vrai, comme le dit dans le même livre M. de Salvandy, que « le temps des vieilles aristocraties, des aristocraties immobilisées, est passé, que notre état social n'en peut admettre que de mobiles ; » que signifierait donc le droit, non pas mobile, mais conféré à toujours aux héritiers de M. Viennet ou de M. Fulchiron par exemple, d'exercer une des parties les plus

importantes de la puissance publique? Et comment, lorsque M. de Salvandy, grand-maître de l'Université, se plaît lui-même à exciter les applaudissements des écoliers en leur parlant avec tant de chaleur de ce concours universel qui les attend dans la vie, où le pouvoir est au plus digne; comment s'y prendrait-il, dans l'hypothèse de l'hérédité de la pairie, pour faire comprendre à ses jeunes auditeurs que, nonobstant ce concours universel, il en est parmi eux, les plus faibles peut-être, les plus inintelligents, qui seront législateurs de leur pays par droit de naissance?

Du reste, l'auteur des *Seize mois* ne s'en tient pas à l'hérédité de la pairie; suivant lui, le gouvernement de Juillet ne peut vivre qu'en *s'appropriant les forces de la Restauration;* or, on sait quelles étaient ses forces, et on sait aussi où elles ont conduit la Restauration. Le principe tutélaire de la légitimité, la reconstitution de l'aristocratie, l'étroite alliance de l'Eglise et de l'Etat, voilà ce qui semble l'idéal d'un gouvernement à l'auteur de *Seize mois.* Car, s'il nous a tout à l'heure spécifié le genre d'aristocratie qu'il veut, l'aristocratie *mobile*, on le voit à chaque page repro-

cher au gouvernement de Juillet de ne pas faire assez pour la grande propriété ; de ruiner le principe aristocratique en abaissant le cens électoral à 200 francs ; il appelle la loi électorale qui nous régit aujourd'hui *une pâture livrée à l'émeute par trois cents députés, condamnés la plupart de leur conscience.* La loi communale et départementale, basée sur le principe de l'élection et obligeant la couronne à choisir les maires parmi les conseillers municipaux, lui semble également une loi anarchique. Il nous déclare tout net que la loi sur la garde nationale *est monstrueuse d'un bout à l'autre* ; que l'élection des officiers est contraire au principe de tout gouvernement régulier. La loi de la presse et la loi du jury ne lui semblent pas moins monstrueuses. Sur ce dernier point le publiciste a dû avoir satisfaction par les lois de septembre. Enfin il résume toutes ces critiques sur le gouvernement de Juillet en le déclarant atteint d'un vice radical, comme fondé sur la domination d'une seule classe qu'il appelle la classe moyenne, dont il fait, page 404, un portrait très-peu flatté ; et il condamne ce gouvernement à périr, s'il ne devient aristocratique, et s'il se contente de s'ap-

puyer sur deux autorités, un *trône solitaire et l'électeur à* 200 *francs.*

M. de Salvandy, aujourd'hui membre d'un ministère qui vient de tirer un si beau parti de cet électeur à 200 francs, ne lui serait peut-être plus aussi hostile en l'an de grâce 1846.

Toujours est-il que cette tendance à faire de l'aristocratie non plus personnelle, celle-là est légitime et éternelle, mais à faire de l'aristocratie héréditaire, subsiste au sein du pouvoir, on peut la reconnaître à plus d'un signe, tantôt sérieux, tantôt risible; et si l'on juge M. de Salvandy par ses écrits, il est permis de voir en lui un des représentants les plus déclarés de cette idée. Or, l'idée est funeste; c'est elle qui a contribué à perdre l'Empire; c'est elle qui a perdu la Restauration; et elle perdrait le gouvernement de Juillet s'il s'y livrait. Le mot de *classe moyenne* est un de ceux dont on a le plus abusé pour fausser le vrai. Il n'y a en réalité que deux classes; celle qui participe au pouvoir et celle qui n'y participe pas. Dans l'ancien régime, cette classe participant plus ou moins au pouvoir s'appelait aristocratie; elle était peu nombreuse, immobile et exclusive; de-

puis la révolution de 89, elle s'est étendue dans une proportion considérable; elle est devenue mobile, accessible à quiconque possède ou acquiert assez de fortune pour payer 200 francs de contributions, et fermée à quiconque ne possède pas cette fortune ou la perd.

C'est cette classe gouvernante que l'on appelle, je ne sais trop pourquoi, classe moyenne, ou plutôt que l'on nomme ainsi parce que tous ceux qui en font partie n'ont pas encore voulu user de leurs droits, car elle embrasse dans son cercle étendu et élastique toutes les positions sociales, depuis les Montmorency ou les Richelieu jusqu'au dernier électeur. Or, que peut demander l'ancienne aristocratie à cette aristocratie nouvelle, sinon le droit commun? et qui empêche cette ancienne aristocratie, le jour où elle acceptera définitivement la constitution, qui l'empêche d'exercer, dans les limites de cette constitution, l'influence qu'exercent naturellement les grands noms quand ils sont associés à la fortune et au talent? Qui l'empêche de se mettre à la tête de cette classe moyenne, de travailler à exciter en elle le sentiment de la dignité nationale et individuelle, et en

même temps de la diriger dans un esprit favorable à l'émancipation progressive, à l'amélioration morale et matérielle de ces multitudes qui croupissent encore dans la misère et l'abrutissement, et qui cependant ont été assez pénétrées par la contagion des fausses doctrines d'égalité pour concevoir des ambitions monstrueuses et des jalousies formidables?

Mais venir, après la double expérience de l'Empire et de la Restauration, quand l'aristocratie anglaise, que l'on cite à tout propos, et le plus souvent hors de propos, est battue en brèche à l'heure même par la puissance toujours croissante de ce qu'on appelle les classes moyennes, venir proposer de constituer avec des articles de loi, au-dessus de cette aristocratie élastique et mobile qui a tant de peine à se faire pardonner par les masses des priviléges accessibles à tous, parler de constituer une aristocratie avec des droits spéciaux, permanents, et des fonctions héréditaires, c'est, je crois, méconnaître complètement l'esprit du siècle et tenter l'impossible. Le ridicule attend d'abord toute entreprise de ce genre, et si l'on poursuit, on se brise inévitablement.

Du reste, la monarchie de Juillet eut le bon esprit, tout en acceptant l'appui courageux de l'auteur de *Seize mois*, de se tenir d'abord en garde contre ses avis, et de ne point s'effrayer de ses prédictions sinistres. M. de Salvandy reconnaît sans doute aujourd'hui qu'une monarchie peut vivre au milieu de toutes les institutions qu'il signalait autrefois comme autant de causes de mort, qu'elle peut même prospérer assez pour inquiéter ceux qui craignent pour elle l'étourdissement du triomphe, ceux qui l'aiment non-seulement comme un principe d'ordre, mais aussi comme une garantie de liberté.

Le second écrit politique de M. de Salvandy, après Juillet, est une brochure intitulée : *Paris, Nantes et la session*, publiée à la fin de 1832, après l'émeute de juin, l'arrestation de la duchesse de Berry et le siége d'Anvers. Cette brochure, dominée par le même esprit que le précédent ouvrage, contenant les mêmes réclamations au nom du principe aristocratique, et les mêmes prophéties fâcheuses, se distingue cependant des *Seize mois* par une différence notable ; l'auteur, qui tout à l'heure appelait de toutes ses forces la

repression rigoureuse du parti révolutionnaire, qui trouvait Casimir Périer lui-même beaucoup trop faible, s'élève contre le ministère du 11 octobre, aux prises avec les mêmes difficultés, et profite d'une violence accidentelle et presque aussitôt réprimée par la justice (l'état de siége), pour taxer d'illégalité et de violence le système général. Il annonce en 1832 que la répression a fait son temps; qu'il s'agit déjà, non plus de vaincre, mais de concilier les partis; en un mot, M. de Salvandy se trompe de plusieurs années : il prend le commencement du combat pour la fin. Une fois rentré à la Chambre en 1833, M. de Salvandy s'aperçut sans doute bientôt de son erreur; car on le voit, de 1833 à 1836, figurer parmi les plus ardents apologistes de toutes les mesures de répression présentées par le ministère; et, quoi qu'en puissent dire des écrivains complaisants, il y a dans la brochure de 1832 des sorties violentes contre la juridiction militaire qui ne s'accordent guère avec certains arguments du rapport fameux et malheureux présenté en 1836 par M. de Salvandy en faveur de la loi de disjonction. A cette même époque, 1831 et 1832,

M. de Salvandy reprochait à la classe moyenne et à son gouvernement de n'avoir que deux idées, l'ordre intérieur et la paix à l'extérieur; il oubliait qu'à ce moment ces deux idées étaient les deux idées capitales; mais il déclarait avec raison, en principe, et abstraction faite de la valeur du système par lui présenté, il déclarait avec raison que ces deux idées ne suffisaient pas pour constituer un gouvernement digne de la France.

Or, je dois dire que cela ne ressemble guère à quelques discours récents où nous avons vu M. de Salvandy, ministre, se recommander de Casimir Périer, du 11 octobre, et prôner magnifiquement le système *d'ordre et de paix* comme le plus beau des systèmes.

Malgré ces variations de détails et le caractère un peu aventureux de quelques-unes de ses idées, M. de Salvandy avait donné, de 1833 à 1837, assez de gages d'attachement à l'ordre de choses et déployé dans la Chambre assez de talent pour être appelé aux affaires aussitôt que la situation intérieure cesserait d'être violente. Il tint avec distinction le portefeuille de l'instruction publique

sous le ministère conciliateur de M. Molé, il tomba avec ce ministère sous les coups réunis de MM. Guizot, Thiers, Odilon Barrot et Berryer, et il resta en dehors des affaires sous les deux cabinets qui succédèrent à celui du 15 avril. En formant, en octobre 1840, le ministère actuel, M. Guizot proposa à son ancien adversaire les fonctions d'ambassadeur à Madrid : c'était sous la régence d'Espartero. Arrivé à son poste, M. de Salvandy vit soulever contre lui une querelle d'étiquette sur la question de savoir à qui il devait remettre ses lettres de créance, de la jeune reine ou du régent. Il refusa de satisfaire sur ce dernier point la volonté d'Espartero, et il revint en France, annonçant partout la ruine prochaine d'un pouvoir que l'on croyait très-fort, prévision qui ne devait pas tarder à se réaliser. Nommé vice-président de la Chambre, et en même temps ambassadeur à Turin, M. de Salvandy ne tarda à se trouver en contradiction avec M. Guizot sur deux questions : la première, celle du droit de visite, où il prit contre lui la défense du ministère du 15 avril; et la seconde, celle du fameux vote sur la *flétrissure*, qualification malencontreuse que M. de Salvandy refusa

avec une louable indépendance de sanctionner de son suffrage. De ce refus résulta, dit-on, une scène assez vive en *haut lieu*, pour employer le langage reçu, et une mise en demeure par M. Guizot d'opter entre un départ immédiat pour Turin et une démission. L'ambassadeur opta pour la démission. Mais ce coup de force, qui choquait une partie assez notable du parti conservateur, porta malheur à M. Guizot. Au bout de quelques mois, le ministère était mourant ; sur la question de Taïti, il avait obtenu à grand'peine une majorité de quatre voix ; il se préparait à donner sa démission, lorsque la majorité, aux abois, fit un appel à M. de Salvandy, dans l'espoir que son adhésion ramènerait quelques dissidents ; bientôt la maladie imprévue de M. Villemain produisit une vacance dans le cabinet, et l'on en fut réduit à offrir à l'ex-fonctionnaire opposant un portefeuille qu'il hésita longtemps à accepter, car cette acceptation devait, en fortifiant le ministère, provoquer d'un autre côté de nouveaux orages. M. Molé, irrité de voir chaque matin le *Journal des Débats*, qui jadis retirait *à jamais son estime* à M. Guizot pour avoir attaqué M. Molé, retirer à lui, M. Molé,

chaque matin, cette même estime, pour le punir d'attaquer M. Guizot, irrité encore davantage de voir le plus distingué de ses anciens collègues rallié, comme deux autres, à M. Guizot, adressa à M. de Salvandy des paroles très-dures et même injustes; car, enfin, que prouvait l'entrée de M. de Salvandy dans le cabinet du 29 octobre? rien autre chose sinon que ce cabinet ne différait aucunement par l'esprit général du cabinet du 15 avril; or, c'est là une vérité que M. le comte Molé seul se refuse aujourd'hui à admettre avec une candeur obstinée qui du reste lui fait honneur.

Quant à M. de Salvandy, il se mit à l'aise aux dépens du ministère même dans lequel il entrait, en déclarant en propres termes « qu'il serait heureux s'il pouvait puiser, dans la pensée de ses dissensions antérieures avec M. Guizot, la confiance que lui, M. de Salvandy, apportait à M. Guizot quelque force de plus, qu'il contribuait à satisfaire et à grouper autour du cabinet quelques sentiments de susceptibilité nationale en ce qui touche le dehors, et de conciliation en ce qui touche le dedans. »

Du reste, le nouveau ministre ne tarda pas à

prouver qu'il avait fait ses conditions en exécutant hardiment, au bout de quelques mois, une mesure qu'il avait jadis vainement tenté de faire accepter au cabinet du 15 avril : on devine que je veux parler de la petite révolution opérée par lui dans l'organisation du conseil royal de l'instruction publique : cette révolution a donné lieu à de très-vifs débats, qui cependant, on doit le dire, ont été plus particulièrement soulevés et soutenus par ceux dont la mesure froissait les intérêts, ou plutôt détruisait le pouvoir absolu sur les diverses branches de l'instruction publique.

Ne pouvant la discuter ici, je dirai seulement que le résultat le plus clair de la controverse a été de rendre plus sensible pour tous la nécessité d'une loi organique de l'instruction publique, jusqu'ici abandonnée au régime contradictoire et variable des décrets impériaux et des ordonnances ministérielles.

M. de Salvandy a été élu membre de l'Académie française en 1836; il a prononcé devant elle, en qualité de président, des discours remarquables, parmi lesquels on peut citer le discours prononcé

pour la réception de M. Hugo. M. de Salvandy fut très-heureux ce jour-là ; il eut un succès complet.

Aux ouvrages de lui dont j'ai déjà parlé il faut ajouter un grand travail publié dans le *Dictionnaire de la conversation*, aux articles *Bonaparte, Consulat* et *Napoléon*, et comprenant en résumé toute l'histoire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire. M. de Salvandy s'est acquitté de cette tâche difficile d'une manière tout à fait distinguée, et son travail offre des qualités rarement unies dans les *résumés :* il est généralement exact dans le détail, bien ordonné dans la distribution des parties, rempli de mouvement et d'éloquence dans le développement des faits. C'est dommage qu'il soit trop souvent gâté par des excentricités ou des incorrections de style qui étonnent d'autant plus qu'on les voit associées à une grande puissance, à une grande élévation d'idées. Ainsi, M. de Salvandy vous dira : « Les mers *pliaient* sous le poids de nos escadres. » Il dira de l'imagination de Napoléon qu'elle était *salpêtrée d'enthousiasme*, que sa *nature était une âme, un esprit de peuple*. Il dira encore : *il n'y aurait*

pas contenu, pour exprimer que Napoléon aurait été trop à l'étroit dans l'île de Corse; ou bien il parlera d'un édifice que l'on démolit *jour à jour;* d'une ville qui tombe *sous les pas* de la coalition. Quelquefois même il se laissera séduire par un détestable jeu de mots, et il nous montrera Bonaparte au siége de Toulon, « saisissant, dit-il, le refouloir et chargeant la pièce « lui-même, au risque de *s'infuser* le virus des « soldats, mais certain de leur *infuser* la gloire. » Cette *infusion* de *gale* et de *gloire* est certainement une mixture des plus malheureuses. Quand on tient à ne pas passer pour romantique, et je crois que M. de Salvandy y tient beaucoup, on devrait, surtout dans la maturité de l'âge et du talent, se garder de tels écarts, qui prêtent à rire aux romantiques même les plus renforcés.

Je crois avoir, dans le cours de cette notice, exercé mon droit de critique avec assez de liberté pour qu'il me soit permis, en la terminant, de rendre pleine justice au caractère de M. de Salvandy, qui est des plus honorables. M. de Salvandy compte parmi le très-petit nombre d'hommes politiques de ce temps-ci envers lesquels esprit de

parti, qui pour tant ne respecte rien, n'a jamais employé l'arme empoisonnée de la diffamation. Dans son abandon, dans sa fougue un peu pompeuse, il a pu prêter quelquefois le flanc à la raillerie ; mais ce même abandon, cette même fougue, qui tiennent à une nature foncièrement généreuse et loyale, l'ont toujours préservé des attaques dont la forme trahit chez celui qui se les permet un sentiment de mépris réel ou supposé.

Soldat et homme de lettres, M. de Salvandy a toujours conservé quelque chose du beau côté de ces deux professions. On lui pardonne volontiers les redondances de son style, plus chaleureux que châtié, quand on se rappelle qu'il a fait sa rhétorique à la bataille de Leipzig. Et lorsqu'il se montre pour la littérature, grande et petite, généreux de croix d'honneur jusqu'à la prodigalité; tout en désirant quelquefois, dans l'intérêt même de la distinction, plus de mesure et de discernement, on lui pardonne encore de penser qu'après tout, prodigalité pour prodigalité, autant vaut qu'elle s'exerce en faveur des gens de lettres qu'en faveur de tant d'autres citoyens, épiciers, apothicaires, marchands de vin ou banquiers, que le ru-

ban rouge n'empêche souvent ni de vendre à faux poids, ni d'altérer la marchandise, ni de tricher au jeu dans ce grand tripot légal qu'on nomme la *Bourse.*

Ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy s'est fait généralement aimer. Avec une physionomie et des allures qui au premier abord n'annoncent point un sentiment excessif d'humilité chrétienne, il est, dit-on, affable, bienveillant, doué d'une grande modération d'esprit et d'une véritable noblesse de cœur. Il est, de plus, un travailleur plein de zèle ; ne reculant pas devant la réforme du mal par crainte du pire, et osant tout ce qu'on peut oser par le temps qui court. Un de ses adversaires lui reprochait dernièrement d'*aimer trop la gloire;* c'est un reproche qu'on ne peut pas faire à tout le monde : l'excès en ce genre est rare aujourd'hui ; et, sans se prononcer ici sur la question qui motivait ce reproche, il est certain, par exemple, que la sollicitude de M. de Salvandy pour relever cette race de parias qu'on nomme les maîtres d'études, son zèle en faveur des écoles communales, sa création, hardie et importante, d'une académie française à Athènes.

sa belle lettre à l'Académie des sciences, au sujet de la découverte de M. Le Verrier, lettre qui lui a valu les compliments de M. Arago lui-même; enfin l'intrépidité avec laquelle dans toutes les occasions il a su défendre devant une Chambre un peu prosaïque, les intérêts des sciences, des lettres et des arts, tout cela assure à M. de Salvandy une place très-honorable parmi les hommes éminents de notre époque.

Il paraît qu'il a été question dans ces derniers temps de remplacer M. de Salvandy au ministère de l'instruction publique, et de lui créer une grande position civile en Algérie; mais on n'a pas encore pu lui trouver de successeur; on s'est vainement adressé à M. Rossi, que rien n'a pu décider à échanger son ambassade de Rome contre un portefeuille.

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES





SCHELLING.

A. Rer.

M. DE SCHELLING.

> Le dernier mot de la *Philosophie de la nature,* c'est l'immanence des choses en Dieu; dans ce sens-là elle est un panthéisme, mais un panthéisme inoffensif et innocent, s'il demeure purement contemplatif, s'il ne prétend fournir qu'une simple exposition de l'être idéal et logique des choses.
>
> SCHELLING. — 1846, *Préface des œuvres de Steffens.*

« La philosophie allemande, a dit un écrivain éminent, M. de Rémusat, vient de parcourir une période comparable peut-être au demi-siècle qui suivit dans la Grèce l'école de Socrate. Kant est l'auteur de ce grand mouvement. Sa vie modeste n'offre rien qui s'élève jusqu'au tragique héroïsme du fils de Sophronisque, quoique sa vertu fût aussi pure; mais son génie original l'égale presque aux plus grands noms de l'histoire de la pensée. C'est lui qui plus résolument

qu'aucun autre a réalisé cette idée des modernes, que l'esprit de l'homme en lui-même, isolé de tout ce qu'il réfléchit, de tout ce qu'il atteint, de tout ce qu'il suppose, est l'objet pur de la philosophie. La science ainsi comprise est tout ensemble étroite et profonde; elle donne sur la raison une certitude absolue et le doute absolu sur tout le reste. Si le monde est problématique, si l'esprit humain seul ne l'est pas, l'existence du monde dépend tout entière de l'esprit humain, et la raison crée tout ce qu'elle conçoit. C'est là du moins ce que Fichte a tiré du kantisme, Fichte, ce stoïcien patriote qui ne croyait qu'à l'âme, et construisait sur le fondement de l'indépendance spirituelle toute la morale et toute la politique. Mais si la pensée produit tout ce qu'elle comprend, ce qui existe n'existe que conformément à la pensée, et le monde est identique avec l'intelligence, la description de l'idéal concorde avec la description du réel, et la philosophie naturelle a pour type la philosophie de l'esprit humain. C'est là ce que M. de Schelling a osé penser et ce qu'il a tenté d'établir avec la double puissance de la méthode et de l'imagination, habile comme un philosophe

de la Grèce à mêler la physique et la poésie. C'est le même système de l'identité universelle que Hegel a revêtu des formes rigoureuses d'une immense déduction, déguisant l'hypothèse sous une apparence algébrique, et créant de toutes pièces une philosophie tout ensemble romanesque et démonstrative. Ainsi, l'idée ne garantit qu'elle-même, disait Kant ; Fichte ajoute : l'idée donne l'être. L'être reproduit l'idée, continue Schelling ; l'idée est l'être, conclut Hegel ; et voilà comme un idéalisme sceptique a renouvelé sous nos yeux le panthéisme de Spinosa. »

La philosophie allemande en était là ; le dernier venu, Hegel, était mort, laissant à ses disciples le soin de ruiner sa doctrine en lui faisant produire tout ce qu'elle renfermait d'excessif, d'aride et de faux. De ces quatre personnages, en qui se résume l'histoire de la philosophie allemande pendant un demi-siècle, un seul vivait encore ; c'était celui-là même qui fut le maître, le précurseur de Hegel : c'était Schelling, le patriarche de la philosophie allemande, l'homme dont l'influence subsistait encore dans toutes les productions de l'esprit allemand. Il vivait dans la

retraite, à Munich, gardant le silence depuis plus de vingt-cinq ans, lorsqu'on apprit tout à coup, il y a cinq ans, qu'il venait d'être appelé à Berlin par le nouveau roi de Prusse, et que dans la chaire même de Hegel, au sein de la métropole intellectuelle de la Germanie, encore tout imprégnée des théories hegeliennes, il allait venir condamner solennellement la doctrine de celui qu'on s'était habitué à considérer comme son disciple, et dire enfin lui-même le dernier mot de cette fameuse philosophie de la nature, dernière expression des efforts de l'esprit humain dans la recherche de l'éternel problème de Dieu, de l'homme et du monde.

Ce fut un grand événement : les hegeliens étaient inquiets, toute la jeunesse berlinoise était agitée ; et lorsque l'illustre vieillard apparut dans sa chaire, un immense concours d'auditeurs se pressait devant lui, attendant avec une curiosité frémissante les paroles de lumière qui devaient sortir de sa bouche.

Voici les principaux fragments de son discours :

« Je sens, dit-il, toute la gravité de ce moment ; je connais toute la responsabilité que j'assume ;

d'ailleurs, ce que je me dissimulerais à moi-même, pourrais-je le cacher à mes auditeurs? Ma seule présence ici ne dit-elle pas tout? Certes, si je n'avais pas la conviction de pouvoir rendre à la philosophie de veritables services, des services plus grands que je n'ai pu lui en rendre jusqu'à ce jour, je ne serais pas devant vous. Voilà mon opinion. J'espère pouvoir prouver que nul n'a le droit de me voir de mauvais œil dans cette chaire où je me trouve appelé. On m'accordera donc la faveur de quelques instants d'attention pour entendre la réponse qu'aujourd'hui et dans toute la suite de mon cours je dois et suis dans l'intention de faire à cette question : *Dic cur hic?* — N'ai-je pas assez longtemps laissé le champ libre aux autres, et peut-on m'accuser de m'être jeté dans la voie de ceux qui auraient pu atteindre au même but dans la science?

« Il y a aujourd'hui quarante ans que je suis parvenu à tourner un nouveau feuillet dans l'histoire de la philosophie. Une seule page de ce feuillet est actuellement remplie, et j'aurais vu avec plaisir qu'un autre que moi, tirant de cette découverte tout ce qu'on en peut tirer, eût écrit la page

restée en blanc..... Les circonstances m'obligent à parler beaucoup de moi; mais croyez que je rejette bien loin de mon esprit toute idée de vanité, tout sentiment d'amour-propre. L'homme qui, après avoir tout fait pour la philosophie, trouvait cependant convenable de laisser à d'autres la liberté d'essayer leurs forces; qui, retiré du spectacle du monde, souffrait tous les jugements qu'on portait sur lui sans être ému par l'abus qu'on faisait de son silence; celui qui en possession d'une philosophie, non de celles qui n'expliquent rien, mais d'une philosophie capable de résoudre les questions les plus pressantes et les plus ardemment agitées, mettait sa confiance et son unique espoir au delà des bornes étroites du monde actuel; celui qui entendit tranquillement dire à ses critiques : C'en est fait de lui! et qui ne rompt aujourd'hui ce long silence que parce qu'un devoir irrésistible l'y oblige, parce qu'il sait que le temps est venu de prendre enfin la parole; cet homme a suffisamment prouvé qu'il était capable d'abnégation, qu'il n'était pas travaillé par une imagination aventureuse, et qu'il cherchait plutôt une gloire solide que l'opinion éphémère et l'approba-

tion du moment. — Mais, néanmoins, je sens que je dois importuner en quelque sorte mes adversaires ; chacun d'eux m'avait rapetissé, m'avait arrangé à sa guise ; enfin on savait jusqu'à un cheveu tout ce qu'il y avait en moi, et voici cependant que tout est à recommencer avec moi, et qu'on se sent comme forcé de voir qu'il y avait quelque chose en moi dont on ne savait rien jusqu'à ce moment.

« Jamais réaction plus puissante de la part de la vie active et réelle ne s'est élevée contre la philosophie qu'à l'époque où nous sommes. Cela prouve que la philosophie a pénétré jusqu'aux questions les plus vitales de la société, sur lesquelles il n'est permis à personne d'être indifférent. Tant qu'une philosophie n'en est qu'aux premiers rudiments de sa formation, ou même aux premiers degrés de sa morale, personne dans le monde ne s'occupe d'elle, si ce n'est celui qui en fait l'affaire de sa vie. Tous les autres hommes attendent la philosophie à son dernier mot, car elle n'acquiert de l'importance pour le public en général que par ses résultats... Ce que la morale romaine a dit de l'utile, *nil utile quod honestum*, s'applique également à la recherche de la vérité.

Nulle philosophie donc qui se respecte n'avouera qu'elle mène à l'irreligion. Mais pourtant la philosophie d'aujourd'hui (l'*hegelianisme*) se trouve précisément dans cette situation que, bien qu'elle promette un résultat religieux, personne ne le lui accorde, parce que les déductions qu'on en tire ne font des dogmes de la religion chrétienne qu'une vaine fantasmagorie. C'est de quoi conviennent assez ouvertement quelques-uns de ses disciples les plus fidèles. Que le soupçon qu'on en tire soit fondé ou non, il suffit qu'il existe et que cette opinion se soit établie.

« Mais la vie active, en dernier ressort, a toujours raison ; de telle sorte que la philosophie se trouve par là exposée à de grands dangers. Ils se tiennent prêts, ceux qui font la guerre à une certaine philosophie, à condamner toute philosophie, ceux qui disent dans leur cœur : qu'il ne soit plus de philosophie au monde. Moi-même je ne suis pas exempt des condamnations qu'ils portent, puisque la première impulsion de cette philosophie, aujourd'hui si mal vue à cause de ses résultats religieux, aurait été donnée par moi, à ce que l'on prétend. Il est assez connu pourtant que,

dès le commencement, je me suis montré peu satisfait des principes de la philosophie dont je parle et peu d'accord avec elle... mais qu'on n'aille pas pour cela penser que mon affaire principale sera de combattre les systèmes dont les résultats ont excité tant de résistances contre la philosophie... Je ne suis pas venu pour m'élever au-dessus des autres, mais seulement pour remplir jusqu'à la fin la vocation de ma vie. La connaissance de la vérité, accompagnée d'une entière conviction, est un bien si grand qu'à côté d'elle ne peuvent être comptées pour rien l'estime du monde, l'opinion des hommes et toutes les vanités d'ici-bas... Je ne veux pas irriter, mais réconcilier. Je ne suis pas ici pour détruire, mais pour édifier, pour fonder une forteresse où la philosophie pourra désormais demeurer en toute sécurité. Je veux construire sur les fondements posés par mes prédécesseurs. Autant qu'il dépendra de moi, rien ne sera perdu de tout ce qu'on a gagné pour la science véritable depuis Kant... Etendre et perfectionner, voilà ma voie, voilà le problème que je pose et le but que je veux atteindre.

« L'histoire de la philosophie allemande est intimement liée dès son commencement à l'histoire du peuple allemand. Lorsque le grand acte de la délivrance spirituelle fut accompli par la réformation, chacun se promit naturellement de ne plus rester en repos, que les objets les plus relevés, ceux connus jusqu'alors seulement sous des voiles, fussent tombés dans le domaine de la raison. Par un juste retour, aux temps des malheurs de la patrie, à l'époque de nos désastres et de notre abaissement, la philosophie soutint le courrage des Allemands. Sur les débris de notre grandeur détruite, des hommes d'énergie plantèrent le drapeau de la science, autour duquel la jeunesse accourait de toutes parts. C'est dans les écoles des philosophes que cette jeunesse pulsa l'intrépidité, la fermeté qu'elle eut plus tard l'occasion d'exercer dans des arènes bien différentes. Qui ne se rappelle Fichte et Schleiermacher? Après la victoire, la philosophie resta encore l'héritage et la gloire des Allemands. Et des mouvements si généreux, une carrière si triomphante, finiraient par un honteux naufrage, par l'anéantissement de tant de convictions sublimes

et par la mort de la philosophie elle-même! Non, jamais! C'est parce que je suis Allemand par le cœur, et que j'ai subi alternativement le bien et le mal, la souffrance et la prospérité de ma patrie, que je me trouve ici ; car le salut des Allemands est dans la science.

« C'est avec ces sentiments, messieurs, que je suis venu sans autres armes que la vérité, ne prétendant à d'autre protection que celle que la vérité offre par sa propre force, ne demandant pour moi d'autre droit que celui que je désire voir conserver à chacun de vous, le droit de la libre investigation, et de pouvoir communiquer sans entrave ce que j'aurai découvert... Je me voue donc tout entier à la mission dont je suis chargé; je vivrai pour vous, pour vous je travaillerai sans cesse, tant qu'il y aura en moi un souffle de vie et tant que le permettra Celui sans la volonté duquel un cheveu ne saurait tomber de nos têtes, et encore moins une parole profondément sentie sortir de notre bouche ; Celui sans l'inspiration duquel une idée lumineuse ne peut luire dans notre esprit, ni une pensée de vérité et de liberté éclairer notre âme. »

C'est ainsi qu'après avoir gardé le silence un quart de siècle, le vieux Schelling, l'illustre promoteur de tout le mouvement philosophique en Allemagne depuis cinquante ans, faisait sa rentrée dans l'arène pour corriger et compléter ce mouvement. Avant d'indiquer ce qui est advenu de ce dernier effort de sa vie, il convient naturellement de revenir sur nos pas pour raconter sommairement la vie de Schelling et donner, autant que le comportent la nature et le plan de ce recueil, quelque idée de sa philosophie (1). Les philosophes trouveront ces quelques pages superficielles, sinon absurdes ; mais je n'écris pas pour eux, et je m'estimerai encore heureux si je parviens à être compréhensible pour les gens du monde.

C'est dans la patrie de Schiller, dans la Souabe, à Leonberg, qu'est né, le 27 janvier 1775, Frédéric-Guillaume-Joseph Schelling. Après avoir passé par les écoles élémentaires et les gymnases, il se rendit à l'université de Tubingue pour y étudier

(1) Entr'autres écrits auxquels j'ai eu recours, et que j'indique, je dois signaler particulièrement le travail de M. Matter sur Schelling et sa philosophie.

la théologie et la philosophie ; car, en Allemagne, dit M. Matter, comme en Ecosse, la plupart des philosophes les plus distingués ont coutume de débuter par de fortes études de religion. A la même époque, Hegel, plus âgé que lui de cinq ans, se livrait à Tubingue aux mêmes études.

Schelling et Hegel, tous deux pensionnaires à l'Institut théologique, se lièrent d'une étroite amitié. Schelling, plus expansif, plus communicatif, mieux doué en apparence, fut le premier qui fit comprendre et apprécier le génie caché sous les allures vulgaires, la parole lourde et traînante de Hegel. On raconte que la révolution française remua fortement les deux apprentis philosophes. Si j'en crois un biographe de Hegel, on les vit un jour, accompagnés d'un autre jeune homme, Holderlin, qui, après avoir débuté brillamment comme poëte, devait mourir fou avant trente ans ; on les vit traverser les rues de Tubingue, portant, l'un, une bèche ; l'autre, une hache ; le troisième, un arbre : c'était un arbre de la liberté qu'ils allaient, en grande pompe, planter dans une des belles prairies qu'arrose le Neckar. L'opération terminée, ils prononcèrent des discours, chantè-

rent et dansèrent en rond à la française autour de leur mai, en l'honneur de l'émancipation du genre humain.

Cependant la fin des études approchait; il fallait penser à se faire une carrière ; les deux amis, tous deux reçus docteurs en philosophie, se séparèrent, Hegel pour aller en Suisse comme instituteur dans une maison particulière, et Schelling pour se rendre à Iéna, afin de profiter des leçons de Fichte, qui professait alors avec un grand éclat la doctrine de Kant, profondément modifiée par lui.

Kant, on le sait, frappé de l'anarchie qui régnait de tous temps dans les systèmes philosophiques, avait entrepris de ramener la philosophie à son point de départ, à l'examen de la faculté de connaître. Avant lui, l'esprit humain se fatiguait à aborder de front ces éternelles questions : Qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que le monde? Qu'est-ce que Dieu ? Kant commença par se poser ce problème : Que puis-je savoir ? Il entreprit de soumettre d'abord l'intelligence humaine à une investigation sévère, de l'analyser dans ses éléments constitutifs, de déterminer ses

lois, sa puissance et les limites de cette puissance. C'est ce qu'il appelait la critique de la raison pure. Partant comme d'un fait incontestable de la dualité primitive du moi et du non-moi, du sujet pensant et de l'objet pensé, Kant s'efforça de déterminer en même temps leur distinction, leurs rapports et les bornes dans lesquelles le sujet peut atteindre à la certitude absolue. « Nous ne pouvons connaître, dit Kant, que ce que nous pouvons observer, soit en nous, soit hors de nous. Observation interne, observation externe, voilà tout le domaine de la science. » Ainsi Kant bannissait d'emblée du domaine de la raison pure tout ce qui ne tient pas au monde des phénomènes, c'est-à-dire toute la métaphysique. Ici intervenait la raison pratique pour suppléer à l'insuffisance de la raison pure. « Quoique l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, disait Kant, ne soient pas du domaine de l'observation, ni externe ni interne, quoique ces deux dogmes ne soient pas du domaine de la science, ils sont néanmoins les conditions nécessaires de la liberté morale et de la loi du devoir. Si donc la raison pure les met en doute, la raison pratique les pose en fait. »

Et il faut observer que par raison pratique Kant n'entend point, comme l'on pourrait le croire, un principe subordonné, quelque chose comme la morale de l'intérêt. Bien loin de là, il ne s'applique à retrécir la compétence de la raison pure que pour relever d'autant la dignité de la raison pratique, dont les formes subjectives, se réfléchissant dans la conscience humaine, prennent le caractère de lois absolues pour notre volonté libre ou de lois morales; lesquelles lois la raison pratique proclame d'une manière absolue, en ne consultant pas plus nos désirs que nos intérêts, et déclarant devoirs ce qu'elle est obligée de reconnaître comme tels.

C'est sur cette double base de la raison pure et de la raison pratique que Kant édifia toute une philosophie plus remarquable par sa puissance critique et sa rigidité morale que par ses principes dogmatiques. Kant avait laissé séparés le moi et le non-moi, le sujet et l'objet; il s'était contenté d'établir leurs relations sans essayer de donner la mesure de ce lien.

Alors apparut Fichte, qui entreprit de ramener la doctrine de Kant à l'unité en cherchant un

principe commun à la raison pure et à la raison pratique, et qui pût donner la connaissance absolue. Ce principe, il crut le trouver dans le *moi*, dont il fit la base et la source, non-seulement de toute connaissance, mais de tous les phénomènes extérieurs.

« L'univers, disait Fichte, c'est *moi* m'objectivant à moi-même ou me posant en face de *moi* comme *non-moi*; car je ne puis rien connaître hors de *moi*. » Ainsi le *moi*, l'idée qu'il se fait de lui-même, les modifications qu'il subit et les idées qu'il se fait de ces modifications, voilà pour Fichte le véritable domaine de la science.

C'est sur cette base du moi, considéré comme la garantie non-seulement de lui-même, mais du non-moi et de Dieu, que Fichte établit la doctrine de l'*idéologie transcendantale*, qui remua puissamment l'Allemagne. Animée par Fichte d'un souffle de patriotisme et de liberté, empreinte d'une morale stoïque exaltant toutes les puissances de l'âme humaine, cette philosophie était éminemment propre à réagir contre l'engourdissement des esprits et à préparer l'affranchissement de l'Allemagne. Mais cette philosophie était

exclusive, elle niait le monde extérieur en tant que réalité distincte, et déduisait Dieu lui-même de cette puissance universelle du moi. C'était à Schelling qu'était réservée la mission de détruire cette doctrine et d'essayer à son tour de fonder l'unité dans la fusion des deux termes, le moi et le non-moi, que Kant s'était prudemment borné à poser, et dont Fichte sacrifiait complétement le second au premier.

Schelling commença par suivre la doctrine de Fichte; il écrivit dans ce sens plusieurs mémoires. Ce ne fut qu'au bout de quelques années, en 1796, qu'il commença à poser les premiers fondements de cette doctrine de l'identité, devenue depuis si célèbre sous le titre de philosophie de la nature.

Fichte avait dit : « L'univers, c'est moi m'objectivant à moi-même ou me posant en face de moi comme non-moi; car je ne puis rien connaître hors de moi. » Schelling vint et dit : « L'univers, c'est l'absolu, le *un* s'ouvrant, se manifestant, se déployant. L'absolu n'est ni le moi, ni le non-moi, puisque ces deux termes, provenant de l'opposition du sujet et de l'objet, sont relatifs l'un à l'autre et s'impliquent mutuelle-

ment ; ce sont donc de purs phénomènes. La vérité ne peut être que dans l'identité absolue de l'idéal et du réel, qui, en absorbant toutes les contradictions, refait le *un*, l'universel ou Dieu. Dieu ou le *un* s'est brisé en formes multiples pour acquérir par son développement la conscience de lui-même, et tous les êtres manifestés par l'évolution successive de l'absolu sont des modifications de sa substance et des formes de sa vie. Dieu ne se réalise que par l'existence de l'humanité et par celle du monde. »

Sur ce point d'appui, qui n'est, comme nous le verrons plus loin, qu'un panthéisme perfectionné, Schelling construisit, au commencement du siècle, une philosophie qui, embrassant à la fois l'idéal et le réel, appliquée avec une égale puissance à la physiologie, à la physique, à la religion, à la mythologie, à l'histoire, à la poésie, aux arts, a exercé en Allemagne, sur toutes les branches des connaissances humaines, une influence profonde et diversement appréciée.

Avant de la mettre au monde, Schelling, qui avait commencé par professer avec succès à Iéna, à titre de *privat-docent* (professeur privé), la

doctrine de Fichte, sentit le besoin d'élargir le cercle des connaissances que l'on puise dans l'étude de la philosophie pure et simple, de la philologie et de l'histoire. Se proposant pour but de démontrer l'identité du réel et de l'idéal, il résolut de joindre la connaissance de la nature physique à celle de la nature morale; il se refit alors étudiant, il suivit un cours de sciences et de médecine, et fut reçu docteur en médecine en 1802.

C'est seulement l'année suivante, en 1803, qu'il reparut dans l'enseignement comme professeur extraordinaire, et qu'on s'aperçut des modifications profondes qu'il avait fait subir à sa doctrine, et de la direction tout à fait nouvelle de ses idées. Sa réputation s'étendit bientôt dans les autres universités de l'Allemagne; l'université de Wurtzbourg lui fit offrir une chaire de philosophie, qu'il occupa pendant quatre ans. Nommé, en 1807, membre de l'Académie des sciences de Munich, et bientôt après, en 1808, secrétaire général de la classe des beaux-arts; appelé sur un théâtre plus nouveau et plus vaste, il consacra ses puissantes facultés à de nouvelles études. Il ne s'était occupé encore que d'études morales et physiques,

il appliqua ses principes philosophiques à l'étude de la littérature et des arts.

Jusqu'en 1812 il écrivit une grande quantité d'ouvrages destinés à exposer, à compléter ou à rectifier ses doctrines. Le premier, où il se séparait de Fichte, était intitulé : *Idées d'une philosophie de la nature considérée comme base future d'un système général de la nature* (1797). Il publia ensuite (1798) : *De l'Ame du monde, hypothèse de haute physique; Première esquisse du système d'une philosophie de la nature* (1799). Même année : *Introduction à l'esquisse*, etc., ou : *Sur l'idée d'une physique spéculative et l'organisme interne d'un système de cette science; Système de l'idéalisme transcendantal* (1800); *Bruno*, ou *Dialogue sur le principe divin et naturel des choses* (1802); *Leçons sur la méthode à suivre dans les études académiques* (1803) : *Philosophie et religion* (1804); *Sur le rapport du réel et de l'idéal dans la nature*, ou *Des Principes de la pesanteur et de la lumière* (1806); *Des Rapports de la philosophie de la nature avec la doctrine perfectionnée de Fichte* (1807); *L'Anti-Sextus*, ou *De la Con-*

naissance absolue (1807). Ajoutez à cela un ouvrage de polémique violente contre Jacobi, alors président de l'Académie de Munich, avec lequel Schelling eut des démêlés assez vifs pour se décider à quitter Munich pour Erlangen, où il reprit ses cours après dix ans d'interruption.

En même temps que Schelling écrivait des ouvrages philosophiques, il déposait ses idées sur la médecine dans un journal médical qu'il avait fondé à Tubingue avec le docteur Marcus. Comme ouvrages d'esthétique, il a publié deux mémoires intitulés, l'un : *Sur le rapport des arts plastiques avec la nature;* l'autre : *Sur le compte rendu par Wagner relativement aux monuments éginétiques de la collection du prince royal de Bavière.* Schelling s'est, de plus, exercé aussi comme poëte; plusieurs morceaux de poésie, publiés sous le nom de *Bonaventura* dans le *Musen-Almanach de Tieck et Schlegel*, sont de lui. A cela il faut joindre un ouvrage sur la mythologie, intitulé : *Des Mythes, traditions historiques et opinions philosophiques de l'antiquité;* et un autre du même genre : *Sur les Divinités de Samothrace.*

Il est à remarquer qu'à dater de 1812 Schelling n'écrivit plus rien en philosophie, et se renferma sur ce point dans un silence complet, tandis que sa doctrine divisait et passionnait l'Allemagne. Parmi ses nombreux disciples, il en comptait deux qui, s'attachant plus particulièrement à chacun des deux termes de son identité entre le non-moi et le moi, la nature et l'âme, l'objet et le sujet, donnèrent à sa philosophie deux directions différentes qu'ils poussèrent toutes deux à outrance. D'une part, Oken, s'attachant au non-moi, au monde extérieur, dans lequel il s'efforçait de renfermer toute existence subjective, ouvrait la voie à toute cette phalange de métaphysiciens naturalistes (*natur-philosophen*) dont M. de Humboldt, dans son récent ouvrage de *Cosmos*, signale les aberrations, en mettant à part la responsabilité de Schelling, quand il dit : « Les systèmes de la philosophie de la nature ont éloigné les esprits, pendant quelque temps, des graves études des sciences mathématiques et physiques ; l'enivrement de prétendues conquêtes déjà faites, un langage nouveau bizarrement symbolique, une prédilection pour des formules de ratio-

nalisme scolastique plus étroites que jamais n'en connut le moyen âge, ont signalé, par l'abus des forces chez une jeunesse généreuse, les courtes saturnales d'une science purement idéale de la nature. »

Tandis que l'école de Oken tendait à matérialiser l'idée, naissait l'école de Hegel, qui s'occupait d'idéaliser la matière. « L'absolu, avait dit Schelling, c'est l'identité entre l'idéal et le réel. » « L'absolu, dit Hegel, c'est l'idée, l'idée une, éternelle, impérissable; en puissance dans le principe, elle s'exprime ou se réalise par la parole, et l'existence de l'univers est le résultat de cette manifestation; toutes les existences sont des moments, des parties ou des degrés du développement de l'idée; et la logique transcendantale, source de l'idée absolue, est la science universelle. » Ainsi la logique devenait toute la philosophie; toutes les métamorphoses de l'être s'accomplissaient dans la série idéale de nos pensées; la nature entière devenait esprit; Dieu ne pouvait avoir conscience de lui-même que dans l'homme, c'est-à-dire que l'homme devenait Dieu.

Ainsi, Schelling, Oken, Hegel, par des voies

différentes, aboutissaient au même point : le panthéisme, Dieu, l'homme et le monde, *un* en substance et distincts seulement par la forme ; l'homme et le monde attributs de Dieu ou simples modifications du grand *tout*.

Telle est la doctrine qui a régné, qui règne encore en Allemagne, qui a teint de sa couleur, non-seulement la philosophie, mais la théologie, mais l'histoire, mais la poésie, qui a agi tout à la fois sur Goethe comme sur Strauss, et qui déjà, depuis quelques années, travaille les esprits en France.

« Le panthéisme, dit un écrivain français (1), refuse à Dieu la personnalité pour sauver en lui l'infini. » Tentative impuissante, car alors Dieu ne peut se réaliser que dans l'infini. Mais le fini ne suffit pas à le réaliser ; l'univers fini ne sera jamais adéquat à l'idée de Dieu infini. En vain le panthéisme croit résoudre la contradiction en disant que Dieu se manifeste dans l'infinie variété des choses finies. Cette variété, quelque féconde que vous la supposiez, n'aboutira jamais qu'à

(1) M. Artaud, dans un article tiré du reste en grande partie d'un excellent travail de M. Lèbre, publié dans la *Revue des Deux-Mondes* de janvier 1843.

l'*indéfini*. Dieu n'est donc jamais réalisé en tant qu'infini. Le panthéisme immole inutilement la personnalité de Dieu.

Est-il besoin de rappeler ses conséquences pour l'humanité ? Il absorbe l'homme en Dieu, par conséquent il abolit la personnalité, il anéantit toute liberté, et par suite toute morale. L'intelligence n'a plus de refuge qu'au sein du fatalisme. Le résultat de cette philosophie serait l'inertie complète de l'homme. Il n'a plus qu'à s'abandonner au cours des événements; il ne doit résister à aucune influence, puisqu'il n'est plus responsable de rien. Ainsi l'homme abdique sa souveraineté sur la nature pour se résigner au joug d'une nécessité fatale. Si tous les individus ne sont que des particules du grand tout, si toutes les personnalités sont absorbées dans l'être unique, leur action n'est plus de leur fait et la liberté est illusoire. Toutes nos actions, toutes nos pensées doivent donc être rapportées au grand tout dont elles émanent et dont elles sont des manières d'être ; et de plus elles deviennent nécessaires, puisqu'elles sont l'expression de la substance unique qui est partout et qui absorbe tout.

Cependant, il faut l'avouer, l'apparition du panthéisme est aujourd'hui le grand événement de la pensée contemporaine; toutes les âmes en sont troublées... D'où part ce mouvement de la pensée qui agite l'élite des esprits et qui déjà fermente dans la foule? Serait-ce que l'idée de Dieu, cette idée directrice de l'esprit humain, serait au moment de subir une évolution nouvelle? Le Dieu auquel nous croyons, le Dieu annoncé par Moïse, et dont la notion fut épurée, agrandie, complétée par le Christianisme, le Dieu libre, le Dieu créateur, le Dieu aimant, s'est établi dans la conscience du genre humain avec un empire indestructible. Le panthéisme, au contraire, ne connaît qu'un dieu mort, car il est sans individualité, sans conscience de son être; un dieu soumis à la fatalité, car le monde émane nécessairement de son sein; un dieu qui ne connaît pas l'amour, car ni le bon ni le mauvais n'existent pour lui. Jamais donc le dieu personnel ne cédera l'empire à cette vague et ténébreuse unité du panthéisme. Mais, il faut le dire aussi, le Dieu chrétien, facile à concevoir par sa volonté, par son action personnelle, a souvent heurté contre l'écueil de l'an-

thropomorphisme ; les passions que lui prêtait une dévotion étroite, et les notions non moins rétrécies de quelques systèmes, l'ont amoindri jusqu'aux proportions du dieu fini du déisme. Mais nous ne pouvons plus croire désormais à un dieu séparé du monde et borné par lui. Une vue plus profonde de l'histoire nous a fait sentir la vie divine au sein de l'humanité ; nous ne pouvons plus nous contenter du déisme : il est dépassé ; nous avons le sentiment profond de l'immanence de Dieu ; nous cherchons un dieu personnel et distinct du monde comme celui du Christianisme, et à la fois universel et immanent comme celui que promet le panthéisme. On l'a dit avec vérité, cette transformation des idées de Dieu, du monde, et de leurs rapports, remue toutes les questions ; elle est la crise qui agite aujourd'hui l'esprit européen.

Cette crise, née de Schelling, n'a cessé de l'agiter lui-même depuis le jour où par lui elle se produisit dans le monde, et fut poussée jusqu'à ses conséquences extrêmes par les disciples de Oken et de Hegel. Nous l'avons montré observant en silence un mouvement qu'il désapprouvait. En

1835, M. Lerminier le peignait, à Munich, incertain entre le Christianisme et le panthéisme, entre l'identité de Dieu-monde et la tradition chrétienne de la création.

Rien de plus calme et de plus digne que l'approche et la conversation de Schelling. Cet homme, dont la tête exprime la majesté et la force, a vieilli dans l'exercice des idées. Il est la tradition vivante de la philosophie germanique. Depuis qu'il se sépara de l'école de Fichte pour créer l'antithèse la plus complète de la pensée du professeur d'Iéna, depuis qu'il donna à Hegel lui-même la première impulsion, il a vu passer devant lui les révolutions des hommes, des idées et des choses; il a blanchi dans la méditation et le spectacle des vicissitudes et des conceptions humaines; et pendant que d'autres agissaient, il a toujours pensé. Que de monologues et de combats dans cette grande âme! que de révisions il a dû faire de son propre système! Il a tout vu, tout pesé; il a survécu à Napoléon, à Goethe, à Hegel; il reste debout, mélancolique et pensif, entre une grande époque qui s'éteint et les temps nouveaux qui cherchent à naître; et au moment de donner aux hommes le testament immortel de sa vie, qui n'a été qu'une pensée, il hésite. O sincérité de la force! puissante incertitude du génie! il hésite, tant le parti à prendre dans les choses et les idées humaines est aujourd'hui douloureux! Nous ne connaissons rien de plus grand que cette hésitation de Schelling; elle est le signe du temps; il fallait un homme qui eût la force de porter long.

temps le poids du doute avant le dogme nouveau, avant la lumière de la prophétie nouvelle.

Le dogme nouveau et la prophétie nouvelle ne semblent pas avoir répondu à l'attente de M. Lerminier ; car, après vingt-cinq ans d'hésitation et de silence, lorsque Schelling a paru, en 1841, dans la chaire de Hegel, annonçant qu'il apportait la vérité, c'était tout simplement pour faire acte de foi chrétienne et pour répudier toute une partie de ses anciennes doctrines. Au grand scandale de l'école hegelienne, le fondateur de la doctrine de l'*identité*, le créateur de la philosophie de la nature a proclamé la distinction de Dieu et du monde, et la souveraineté de Dieu sur le monde. De sorte que la question, aujourd'hui, n'est plus de savoir s'il est panthéiste ou chrétien, mais seulement s'il est catholique ou protestant. « N'écoutez pas, écrivait, il y a quelques années, un de ses disciples, n'écoutez pas ceux qui, se faisant les échos de la haine, parlent de son catholicisme ; il n'est que chrétien, mais son christianisme est positif. Pour lui, Dieu est maintenant le *souverain de l'être* (*der Herr des seyns*) ; il est ce qu'il veut être, et la création est un acte de sa liberté. L'homme libre, la couronne de la

création, s'est séparé de son créateur, et par lui le genre humain ; mais le conseil de la rédemption fut conçu dans l'éternité, et Dieu l'a manifesté par l'envoi de son Fils sur la terre, qui avait pour but la réhabilitation du genre humain. » Ainsi, voilà où en est venue la philosophie de la nature. Tout le système actuel de Schelling est une apologie du Christianisme, mais d'un Christianisme singulièrement modifié. C'est une apologie conçue de telle sorte, que, si d'un côté les philosophes lui reprochent de dénaturer la philosophie, les croyants la repoussent comme dénaturant le Christianisme. Quant à lui, il s'efforce de tout concilier. Il admet et commente tous les dogmes de l'Eglise, l'incarnation, la résurrection, l'ascension. L'Evangile, dit M. Lèbre, n'est plus pour lui, comme autrefois, un mythe ; il demeure une histoire au sens réel du mot ; la religion ne sera point dépossédée par la philosophie ; mais le dogme, au lieu d'être imposé par une autorité extérieure, sera librement compris et accepté par l'intelligence. La foi ne disparaîtra pas devant la raison ; elles seront désormais conciliées ; de nouveaux temps s'annoncent. Le catholicisme relevait de saint

Pierre; la Réforme, de saint Paul, qui, sans la tradition, fut immédiatement éclairé de Dieu; l'avenir relèvera du disciple préféré, de saint Jean, l'apôtre de l'amour, et nous verrons enfin la victoire complète du Christianisme, l'homme affranchi de toutes les servitudes, et, d'un bout de la terre à l'autre, les peuples prosternés dans une même adoration, unis par une même charité.

Du reste, il paraît que Schelling a en portefeuille *cinq ouvrages* où sa doctrine sera exposée au complet. Le premier est une introduction en forme d'histoire de la philosophie depuis Descartes; le deuxième est intitulé : ***Philosophie positive;*** le troisième, ***Philosophie de la mythologie;*** le quatrième, ***Philosophie de la révélation;*** et enfin le cinquième, ***Philosophie de la nature.*** Ce dernier ne doit, dit-on, être publié qu'après la mort de l'auteur.

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES.





A. M. AMPÈRE.

A René et Cie

M. AMPÈRE.

On dira un jour, les lois d'Ampère,
comme on dit, les lois de Kepler.
ARAGO. — *Éloge historique d'Ampère.*

Je viens à toi, mon père, au pied du Puy-de-Dôme;
Je te trouve faisant le tour de ton royaume,
Royaume du savoir, grande et calme cité,
Où loge tout problème et toute vérité :
Par ses mille chemins tu vas et te promènes,
Tu fais signe en marchant aux sciences humaines,
Et chacune aussitôt, d'un pas obéissant,
Accourt au lieu marqué par ton geste puissant;
Et toi, législateur des célestes compagnes,
Tu les ranges d'en haut, du haut de tes montagnes,
Comme un chef en bon ordre étend ses bataillons
Ou comme un laboureur espace des sillons.

Épître à André-Marie Ampère, par J.-J. AMPÈRE.

Rien de plus rare que de voir une intelligence supérieure se transmettre directement du père au fils. On sait que les trois quarts des hommes éminents qui ont eu des fils ont eu des fils vulgaires.

Or, le nom inscrit en tête de cette notice éveille justement l'idée d'une de ces exceptions dont l'histoire offre assez peu d'exemples. La notice devrait donc être intitulée : *les deux Ampère ;* car on ne saurait parler de l'illustre savant qui a fondé la gloire de ce nom sans parler aussi de l'écrivain, du professeur, du philologue, de l'archéologue voire même du poëte, qui, jeune encore, l'a déjà si heureusement maintenue et continuée.

Mais, au moment d'aborder ces deux biographies inséparables, je me suis trouvé dans un embarras qui ne m'est pas habituel. Depuis six ans que je fais en conscience mon métier de biographe, c'est la première fois que je ne puis dire du sujet : *Nec beneficio nec injuria cognitus.* Je dois beaucoup à M. Ampère fils ; sans parler ici de tout ce que j'ai appris de lui, je dois à sa bienveillante amitié, à son indulgence encourageante, d'avoir pu et osé accepter le redoutable honneur de le suppléer pendant quelque temps dans cette chaire du Collége de France où il a établi depuis douze ans, sur des bases si larges, l'enseignement de la littérature française. En un cas pareil et par le temps de candeur universelle où

nous vivons, je ne saurais me livrer à une appréciation complète de sa carrière littéraire si active, de ses travaux déjà si nombreux et si variés, sans exposer mon appréciation à être véhémentement suspectée de reconnaissance. Je serai donc injuste de peur de paraître trop reconnaissant; je ne traiterai qu'accessoirement, en me bornant à un simple exposé, de la vie et des travaux de M. J.-J. Ampère, et je consacrerai plus spécialement cette notice à son illustre père, que l'on peut admirer en toute sécurité, puisqu'il n'est plus de ce monde, puisque toute l'Europe savante l'admire, et puisqu'enfin l'histoire a déjà inscrit son nom parmi les grands noms de la science.

La jeunesse d'André-Marie Ampère fut cruellement éprouvée. Tout le monde connaît les abominables massacres qui en 1793 ensanglantèrent la ville de Lyon.

Un saltimbanque, Collot-d'Herbois; un ex-oratorien, ce Fouché, depuis duc et ministre de Louis XVIII, qui devait fournir au monde un des exemples les plus scandaleux du triomphe de la trahison et de l'ignominie, furent choisis pour être les ministres des vengeances du parti monta-

gnard contre ceux qu'on appelait les aristocrates de Lyon. Après avoir rasé les maisons et fatigué la guillotine en tuant les hommes en détail, ces deux honnêtes gens imaginèrent de les massacrer en bloc : ils réunissaient leurs victimes par bandes de cent à deux cents hommes, qu'ils faisaient conduire sur la place Bellecour, et là, *sous la voûte de la nature*, comme ils disaient dans leur atroce jargon, ils les faisaient écharper à coups de canons chargés à mitraille. Ceux que la mitraille ne tuait pas sur-le-champ étaient achevés à coups de sabres et de baïonnettes; et le digne acolyte de Fouché, Collot, dont on a, je crois, aussi fait un grand homme, venait ensuite développer à la tribune des Jacobins de Paris tous les agréments de son procédé expéditif. Je cite textuellement :

« Nous en avons fait, disait-il, foudroyer deux cents d'un coup, et l'on nous en fait un crime! Ne sait-on pas que c'est encore une marque de sensibilité? Lorsque l'on guillotine vingt coupables, le dernier exécuté meurt vingt fois, tandis que les deux cents conspirateurs périssent ensemble. La foudre populaire les frappe, et, semblable à celle du ciel, elle ne laisse que le néant et les cendres. On parle de sensibilité! Et nous aussi nous sommes sensibles; les jacobins ont toutes les vertus : ils sont compatissants, hu-

mains, généreux; mais tous ces sentiments ils les réservent pour les patriotes, qui sont leurs frères et les aristocrates ne le seront jamais. »

On comprend que cette éloquence allait droit au cœur des *sensibles* jacobins.

Parmi les *aristocrates* condamnés à éprouver l'humanité de Fouché et de Collot se trouvait, entre mille autres, un bourgeois de Lyon, un ancien négociant, homme de probité, d'intelligence et de cœur, qui, après avoir gagné une très-modeste fortune, s'était retiré avec sa femme et deux enfants dans un village voisin, à Poleymieux-lez-Mont-d'Or, lorsque la révolution de 89 éclata. Elle lui fit éprouver le même sentiment de joie qu'elle inspira d'abord à toutes les âmes élevées et généreuses. Blentôt l'estime et le choix des habitants de Lyon le rappelèrent dans sa ville natale pour occuper une des places de juge de paix que la Constituante venait de créer, et qui étaient alors électives. Il s'acquitta de ses fonctions avec ce zèle, cet esprit de désintéressement et de fraternité si puissamment développés dans la partie saine de la nation par le noble élan de 89. Le siége et la prise de Lyon le trouvèrent à son poste, déplo-

rant les malheurs de la France, et, au milieu des convulsions de l'anarchie, travaillant à faire aimer la justice. Quand les proconsuls arrivèrent, n'ayant rien à se reprocher, il ne voulut pas fuir : il oubliait qu'il était homme de bien, et que cette qualité, odieuse aux méchants qui triomphaient avec Fouché et Collot, devait naturellement le faire désigner à leurs fureurs... il fut condamné à mourir. On a pu juger plus haut du style d'un jacobin *sensible*. Voici maintenant comment s'exprimait un de ces aristocrates féroces immolés par les sensibles jacobins ; voici l'admirable lettre que ce simple bourgeois de Lyon écrivait à sa femme, quelques heures avant de marcher au supplice ; c'est presque la seule trace qu'il ait laissée de sa vie honnête et obscure, mais elle suffit pour donner une idée de ce qu'il était. On y verra comment les honnêtes gens de ce temps-là savaient mourir ; malheureusement ils ne savaient que mourir.

« J'ai reçu, mon cher ange, ton billet consolateur ; il a versé un baume vivifiant sur les plaies morales que fait à mon âme le regret d'être méconnu par mes concitoyens, qui m'interdisent, par la plus cruelle séparation, une patrie que j'ai tant chérie et dont j'ai tant à cœur la pros-

périté. Je désire que ma mort soit le sceau d'une réconciliation générale entre tous nos frères. Je la pardonne à ceux qui s'en réjouissent, à ceux qui l'ont provoquée et à ceux qui l'ont ordonnée. J'ai lieu de croire que la vengeance nationale (1), dont je suis une des plus innocentes victimes, ne s'étendra pas sur le peu de biens qui nous suffisait, grâce à ta sage économie et à notre frugalité, qui fut ta vertu favorite.....

«..... Après ma confiance en l'Eternel, dans le sein duquel j'espère que ce qui restera de moi sera porté, ma plus douce consolation est que tu chériras ma mémoire autant que tu m'as été chère. Ce retour m'est dû. Si du séjour de l'éternité, où notre chère fille m'a précédé, il m'était donné de m'occuper des choses d'ici-bas, tu seras, ainsi que mes chers enfants, l'objet de mes soins et de ma complaisance. Puissent-ils jouir d'un meilleur sort que leur père, et avoir toujours devant les yeux la crainte de Dieu, cette crainte salutaire qui opère en nos cœurs l'innocence et la justice, malgré la fragilité de notre nature. Ne parle pas à ma Joséphine du malheur de son père; fais en sorte qu'elle l'ignore. *Quant à mon fils, il n'y a rien que je n'attende de lui.* Tant que tu le posséderas et qu'ils te posséderont, embrassez-vous en mémoire de moi; je vous laisse à tous mon cœur. »

La lettre est signée : *J.-J. Ampère, époux, père, ami et citoyen toujours fidèle.* A cette lettre

(1) La vengeance nationale! c'est bien le cas de s'écrier, comme Jean Huss sur son bûcher : *O sancta simplicitas!*

se trouvaient jointes quelques instructions d'économie domestique, au milieu desquelles on remarque les lignes suivantes :

« Il s'en faut beaucoup, ma chère amie, que je te laisse riche, et même avec une aisance ordinaire. Tu ne peux l'imputer à ma mauvaise conduite ni à aucune dissipation. Ma plus forte dépense a été l'achat des livres et des instruments de géométrie dont notre fils ne pouvait se passer pour son instruction : mais cette dépense même était une sage économie, *puisqu'il n'a jamais eu d'autre maître que lui-même* (1). »

Que l'on compare cette simple manière de mourir à certaines morts fastueuses de la même époque ; que l'on se rappelle Danton disant au bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut la peine, » et l'on admettra, je crois, que

(1) Cette lettre a été publiée pour la première fois dans l'élégante Notice que M. Sainte-Beuve a donnée sur la vie d'Ampère. Je dois déclarer de suite, comme c'est mon habitude en pareil cas, que cette biographie, pour ce qui concerne l'illustre savant, presque entièrement composée d'après les travaux de MM. Arago, Sainte-Beuve, Littré, n'aura guères d'autre avantage que de les résumer. Seulement elle contiendra en plus une précieuse analyse d'une partie moins connue des travaux d'Ampère ; je veux parler de ses recherches philosophiques, analyse inédite que M. Ampère fils a eu la bonté de rédiger pour cette Galerie.

cette forfanterie, née peut-être du besoin de s'étourdir en face de l'éternité, que Danton appelait le *néant*, ne vaut pas cette fermeté tranquille et résignée d'une âme pieuse soutenue par une conscience pure.

Quel était donc ce fils qui *n'avait jamais eu d'autre maître que lui-même*, et duquel un père disait en mourant : Il n'y a rien que je n'attende de lui? C'était un jeune homme de dix-huit ans qui devait réaliser toutes les prévisions paternelles, devenir ce grand mathématicien, ce physicien fameux, ce philosophe profond, auquel on doit la découverte de la loi des phénomènes électro-dynamiques et une longue série de travaux si bien couronnés par l'*Essai sur la philosophie des sciences*, vaste classification des connaissances humaines, que lui seul peut-être, avec sa tête encyclopédique, pouvait tenter sans effroi et mener à bien jusqu'au bout.

André-Marie Ampère était né à Lyon le 22 janvier 1775. On sait déjà quelle âme noble c'était que celle de son père ; sa mère, Jeanne-Antoinette Sarcey de Sutières, avait, elle aussi, dit M. Arago, conquis l'affection générale par une inaltérable

douceur de caractère et une bienfaisance qui cherchait avec avidité les occasions de s'exercer. Sous ces deux influences, le jeune André-Marie grandit, heureux et libre de développer en tous sens la belle intelligence dont le Ciel l'avait doué.

Elevé au village, sans autre maître que son père, il annonça de bonne heure qu'il pourrait se passer de maître. Tout enfant, avant même de connaître les chiffres, on le voyait faire de longues opérations arithmétiques avec de petits cailloux. Durant une maladie grave, sa mère lui ayant enlevé ses cailloux, afin de forcer son esprit au repos, le surprit continuant sur son lit ses calculs avec les morceaux d'un biscuit qu'on lui avait donné après plusieurs jours de diète absolue. Aussitôt qu'il sut lire, il se jeta sur les livres avec avidité, dévorant tout ce qui lui tombait sous la main. Son père avait commencé à lui enseigner le latin; mais apercevant en lui une aptitude particulière pour les mathématiques, il ajourna l'étude du latin et laissa l'enfant libre de suivre sa voie, ne s'occupant que de lui fournir les livres nécessaires; si bien qu'à onze ans le jeune Ampère avait déjà dépassé les mathématiques élémentaires et étudié

l'application de l'algèbre à la géométrie. Quand il fallut aller plus loin, les livres manquaient dans la modeste bibliothèque paternelle; on se rendit à Lyon afin de se les procurer, et l'abbé Daburon, depuis inspecteur général et collègue de son ancien élève, alors bibliothécaire du collége de Lyon, vit un jour entrer chez lui M. Ampère, conduisant par la main un petit bonhomme de douze ans, qui débuta par lui demander, d'une voix enfantine, de vouloir bien lui prêter les ouvrages d'Euler et de Bernouilli. M. Daburon se récria, ces livres étant au nombre des plus difficiles que l'intelligence humaine ait produits. « J'espère néanmoins être en état de les comprendre, répliqua l'enfant. — Vous savez sans doute qu'ils sont écrits en latin, dit le bibliothécaire, et que c'est le calcul différentiel qu'on y emploie. » Ici le jeune Ampère fut arrêté; il ne savait pas le latin, et il n'avait pas encore étudié le calcul différentiel; mais cet obstacle fut bientôt franchi. Quelques leçons de M. Daburon le mirent sur la voie du calcul différentiel, et, aidé de son père, il apprit lestement à expliquer Virgile, afin de pouvoir lire Bernouilli. A dix-huit

ans, il étudiait la Mécanique analytique de Lagrange, dont il avait, dit M. Saint-Beuve, refait presque tous les calculs, et il a répété souvent qu'il savait alors autant de mathématiques qu'il en a jamais su; ce qui ne l'empêchait pas de lire dans le texte Virgile, Le Tasse; de commenter les principaux auteurs français; d'être attiré, presque à un égal degré, par l'histoire, les voyages, la poésie, les romans, la philosophie, la botanique, l'histoire naturelle; et enfin d'absorber, depuis A jusqu'à Z, la volumineuse encyclopédie de Diderot et d'Alembert, dont il pouvait, cinquante ans plus tard, grâce à sa prodigieuse mémoire, réciter encore des tirades entières.

Ainsi marchait cet étonnant esprit, pareil à un fleuve qui va s'élargissant toujours à mesure qu'il s'éloigne de sa source, lorsque survint tout à coup un temps d'arrêt. La mort affreuse de son père fit sur le jeune savant de Poleymieux l'effet d'un coup de foudre; elle le jeta pendant quelque temps dans une sorte d'idiotisme. Il passait ses journées dans un morne silence, occupé machinalement à faire des tas de sable ou à contempler le ciel. En vain ses amis cherchaient à l'arracher à cette tor-

peur. Tout sentiment, toute faculté, semblaient éteints en lui. Un an se passa ainsi. Enfin, un jour qu'il promenait ses yeux sur un ouvrage de J.-J. Rousseau, les *Lettres sur la botanique*, l'influence de cette prose harmonieuse et chaude lui monta au cerveau ; son esprit et son cœur revinrent à la vie ; il se remit d'abord à la botanique. Le commerce de la nature le ramena ensuite vers la poésie ; il se prit à lire avec passion les poëtes latins : Horace, Virgile, Lucain. Il se mit lui-même à versifier, ébauchant poëmes, tragédies, comédies, voire même des chansons, madrigaux, charades, vestiges curieux des premiers bouillonnements de cette forte tête, à laquelle rien ne fut étranger. Toutes ces ébauches poétiques ont été pieusement conservées par M. Ampère fils ; elles remplissent de nombreux cahiers, où elles apparaissent entremêlées de signes algébriques. Souvent la tirade, dit M. Sainte-Beuve, s'arrête brusquement, coupée par des x et y, ou bien par la *formule générale pour former immédiatement toutes les puissances d'un polynome quelconque.*

Vers cette époque, le jeune Ampère, admirateur passionné de la nature, ne la voyait pour-

tant qu'à travers un voile. Lui qui avait déjà pénétré si avant dans les secrets de la science, ne s'était pas encore aperçu qu'il était myope; ce fut un de ses jeunes amis, le futur philosophe Ballanche, qui eut un jour, dans une promenade, l'idée de lui faire essayer des lunettes. Il poussa un cri de ravissement; la nature, qu'il trouvait déjà si belle quand il ne la voyait que confusément, venait de lui apparaître pour la première fois avec toutes ses beautés de dessin, de couleur, de grâce et d'harmonie. Depuis lors, ce fut un des priviléges caractéristiques de ce géomètre, de comprendre et de sentir la nature avec l'enthousiasme d'un artiste.

Bientôt le cœur, jusque-là muet, s'éveilla aussi; dans ces mêmes papiers de jeunesse entremêlés d'x et d'y dont je parlais tout à l'heure, se trouve une feuille, jaunie par le temps, qui contient les lignes suivantes :

« Parvenu à l'âge où les lois me rendaient maître de moi-même, mon cœur soupirait tout bas de l'être encore. Libre et insensible jusqu'à cet âge, il s'ennuyait de son oisiveté. Retiré dans une solitude presque entière, l'étude et la lecture, qui

avaient fait si longtemps mes plus chères délices, me laissaient tomber dans une apathie que je n'avais jamais ressentie, et le cri de la nature répandait dans mon âme une inquiétude vague et insupportable. Un jour que je me promenais, après le coucher du soleil, le long d'un ruisseau solitaire......... »

Le fragment s'arrête brusquement ici. « Que vit-il, dit M. Sainte-Beuve, le long de ce ruisseau? Un autre cahier de souvenirs ne nous laisse point en doute, et sous ce titre : *Amorum*, contient, jour par jour, toute une histoire naïve de ses sentiments, de son amour, de son mariage, et va jusqu'à la mort de l'objet aimé. Qui le croirait? ou plutôt, en y réfléchissant, pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Ce savant, que nous avons vu chargé de pensées et de rides, et qui semblait n'avoir dû vivre que dans le monde des nombres, il a été un énergique adolescent; la jeunesse aussi l'a touché, en passant, de son auréole; il a aimé, il a pu plaire, et tout cela, avec les ans, s'était recouvert, s'était oublié. Il serait peut-être étonné comme nous s'il avait retrouvé, en cherchant quelque mémoire de géométrie, ce journal de son cœur, ce cahier d'*Amorum* enseveli. »

Enfin qu'avait-il vu le long de ce ruisseau solitaire? Il avait vu deux jeunes filles cueillant des fleurs, deux sœurs dont l'aînée avait fait sur son cœur une vive impression. C'était Mlle Julie Carron, dont la famille habitait le village de Saint-Germain, non loin de Poleymieux. Le jeune Ampère avait senti qu'il l'aimait à la première vue; introduit dans sa famille, il l'aima bien davantage encore, et n'eut bientôt plus qu'une pensée : unir sa destinée à la sienne. Mais il était pauvre, la jeune fille était peu riche, et les parents exigèrent qu'avant de songer au mariage il eût un état. Il fut un instant question de le faire entrer dans une maison de commerce. Heureusement pour la science, car le jeune savant, tout entier à son amour, se déclarait prêt à tout faire indifféremment, pourvu qu'il eût l'espérance d'épouser celle qu'il aimait; heureusement pour la science, cette idée ne prévalut pas. On décida qu'il irait à Lyon donner des leçons particulières de mathématiques, en attendant qu'il pût obtenir une place de professeur.

Arrivé à Lyon, il se remit avec ardeur aux études physiques et mathématiques. L'ouvrage de

Lavoisier, qui venait d'opérer une révolution dans la chimie, l'attira vivement vers cette partie des sciences, où il devait, comme dans toutes les autres, laisser des traces de la profondeur et de la sagacité de son esprit. Le temps qui n'était pas employé à ses leçons ou à des visites fréquentes à Saint-Germain, auprès de sa fiancée, le jeune Ampère le consacrait à de petites réunions de jeunes gens laborieux comme lui, qui mettaient, comme lui, à profit les loisirs que leur laissait leur profession pour suivre avec ardeur, étudier et discuter en commun le mouvement scientifique du temps. Ces jeunes gens, devenus presque tous des hommes distingués, se réunissaient de grand matin chez l'un d'entre eux, M. Lenoir, qu'Ampère devait retrouver à Paris, et qui a été pendant cinquante ans un de ses amis les plus dévoués et les plus chers. Dans cette petite assemblée, on lisait à haute voix la chimie de Lavoisier avec le même enthousiasme que s'il se fût agi de poésie ou de politique.

Cependant les visites à Saint-Germain suivaient leur cours ; les vœux du jeune Ampère furent enfin exaucés, et, le 2 août 1799, il épousa Mlle Julie

Carron. Les prêtres qui n'avaient point prêté serment à la constitution civile du clergé étaient encore à cette époque déclarés inhabiles à remplir les fonctions ecclésiastiques; mais la famille Carron, qui était très-pieuse, ne voulut point du ministère d'un prêtre assermenté; il fallut que la cérémonie religieuse se fît clandestinement. Cette alliance avec une famille animée d'une foi vive ne contribua pas peu à développer chez l'illustre savant les sentiments religieux qui d'ailleurs lui étaient naturels, et devaient un jour le faire classer parmi ceux des hommes supérieurs de ce temps-ci qui ont présenté au plus haut degré l'union de la science et de la foi. Cependant sa foi eut des intermittences de découragement et de ferveur : il était de ces âmes qui ne peuvent supporter le doute et s'endormir, comme on dit, sur cet oreiller. « Le doute, écrivait-il à un de ses amis, est le plus grand des tourments que l'homme endure sur la terre. » Il disait quelquefois que trois événements avaient été décisifs sur sa vie: d'abord sa première communion, qui avait puissamment exalté en lui la croyance religieuse; puis la lecture de l'éloge de Descartes par Thomas, qui lui avait inspiré l'a-

mour des sciences physiques et philosophiques; et enfin la prise de la Bastille, qui le fit ce qu'il resta toujours au fond, à travers toutes les modifications de la position sociale et de l'âge, un esprit sincèrement libéral, croyant au progrès et aimant les hommes.

C'est dans le souvenir du premier de ces événements, dans le souvenir de sa première communion qu'il aimait à chercher des forces, quand le doute, cet ennemi acharné, venait l'assaillir et le combattre. On a de lui des pages qui rappellent les poignantes anxiétés de Pascal. Qui croirait, par exemple, qu'à l'âge de quarante ans Ampère, déjà classé parmi les grands noms scientifiques de la France, professeur d'analyse à l'École polytechnique, inspecteur général, membre de l'Institut, était assez torturé par le problème de la vie future pour écrire des lignes comme celles-ci : « Malheureux que je suis! d'anciennes idées ne me dominent pas assez pour me faire croire; mais elles ont encore la puissance de me frapper de terreur! Si je les avais conservées intactes, je ne me serais pas précipité dans un gouffre. » N'est-ce pas là l'équivalent du

gouffre de Pascal? Ces accès de fièvre morale, dont l'illustre savant finissait toujours par sortir vainqueur, l'assaillirent plusieurs fois dans sa vie ; et certes, nous tous de cette génération qui l'avons vu dans nos colléges avec sa physionomie géométrique et absorbée, nous ne nous doutions guère qu'il y avait dans cet homme un cœur chaleureux jusqu'à la passion, un esprit exalté parfois jusqu'au mysticisme.

Marié à vingt-quatre ans avec une femme aimée, il eut deux années d'un bonheur sans nuages, deux années seulement; car, devenu père, il lui fallut bientôt, en décembre 1801, pour accomplir tous les devoirs de la paternité, se séparer de sa femme malade et de son enfant, et accepter les fonctions de professeur de physique et de chimie à l'Ecole centrale de Bourg, en attendant qu'il pût être nommé professeur au lycée de Lyon, terme suprême de son ambition. Il passa un an dans ce poste obscur, souffrant de vivre loin des êtres si chers à son cœur, écrivant à sa femme des lettres dont quelques-unes sont de véritables idylles charmantes de naïveté et de tendresse, tandis que d'autres rendent avec une

énergie singulière ce combat terrible du doute et de la foi qui se réveillait en lui.

Au milieu de ces combats intérieurs, il s'occupe activement, parfois même avec enthousiasme, de ses expériences de physique et de chimie, et il prépare le premier ouvrage qui doit fixer sur lui l'attention publique : je veux parler de l'ouvrage publié à Lyon en 1802 sous le titre de *Considérations sur la théorie mathématique du jeu*. Cet ouvrage avait pour but, non la théorie d'un jeu particulier, mais la solution d'un problème général qui avait occupé le génie de Pascal, de Fermat, et même de Buffon, c'est-à-dire une évaluation exacte, d'après le calcul des probabilités, des dangers que court l'homme qui expose une mise aux chances d'un jeu de hasard. « L'auteur, dit M. Arago, s'y montre calculateur ingénieux et exercé ; ses formules ont de l'élégance et le conduisent à des démonstrations purement algébriques de théorèmes qui semblaient devoir exiger l'emploi de l'analyse différentielle. La question principale s'y trouve, du reste, complétement résolue. » Ce mémoire, présenté à M. Delambre, qui était alors en tournée pour organiser

les lycées dans cette partie de la France, fut jugé par lui digne d'être présenté à l'Institut, et valut à son auteur la place qu'il avait tant désirée de professeur de mathématiques au lycée de Lyon. Il jouissait à peine depuis quelques mois du bonheur de se trouver réuni à ce qu'il aimait, lorsque la maladie de sa femme s'aggrava de jour en jour : il la perdit le 13 juillet 1804 ; et à cette date funèbre, dans ses papiers, à la suite de deux versets des psaumes, on trouve une prière fervente qui se termine ainsi : « O Seigneur, Dieu de miséricorde, daignez me réunir dans le ciel à ce que vous m'aviez permis d'aimer sur la terre ! »

Le séjour de Lyon lui était devenu odieux, et ce fut avec joie qu'il accepta, en novembre 1805, la place de répétiteur d'analyse à l'Ecole polytechnique, place qu'il obtint sur la recommandation de M. Delambre. Une nouvelle étude vint bientôt faire diversion, et rivaliser chez Ampère avec les travaux de mathématiques et de physique. Tandis qu'il écrivait de nombreux mémoires, soit sur l'analyse mathématique transcendante, soit sur l'application de cette même

analyse aux plus importantes questions de la mécanique rationnelle, de l'optique, de la physique, des gaz, de la chimie moléculaire ; tandis qu'il émettait des idées originales et importantes sur la physiologie animale et la théorie de la terre, travaux nombreux et divers dans le détail desquels la nature de ce recueil ne permet pas d'entrer ici ; il ne tarda pas à contracter dans la société des penseurs d'Auteuil, Cabanis, Destutt de Tracy, et dans celle de Maine de Biran, un goût très-vif pour la philosophie, et spécialement la métaphysique. Cette direction nouvelle de son esprit devint assez prononcée pour dominer par moments toutes les autres. « Combien est admirable, écrivait-il dans ce temps-là à son vieil ami de Lyon, M. Bredin, combien est admirable la science de la psychologie! et, pour mon malheur, tu ne l'aimes plus... Il faut, pour me priver de toute consolation sur la terre, que nous ne puissions plus sympathiser en matière de métaphysique... Sur la seule chose qui m'intéresse, tu ne penses plus comme moi... C'est un vide affreux dans mon âme... »

Ainsi, dans cet esprit ardent et infatigable, la

psychologie elle-même passait à l'état de passion. Ses travaux philosophiques ont été moins appréciés jusqu'ici que ses travaux de mathématiques et de physique. Il ne pouvait en être autrement, cette première partie de ses travaux étant restée presqu'entièrement inédite. Le fils de l'illustre savant, qui s'occupe actuellement à recueillir et à rassembler les manuscrits philosophiques de son père, et qui ne tardera pas à les publier, a bien voulu me communiquer sur ce sujet quelques pages qui pourront, autant que le permet l'étentue de cette notice, donner une idée de ce qu'Amtère a fait pour la philosophie, pour une science qui a tenu une grande place dans sa vie intellectuelle, qui fut l'objet de ses constantes méditations, et sur laquelle il exerça, autant que sur les sciences mathématiques et physiques, la puissante originalité de son esprit.

Je laisse la parole à M. Ampère fils.

« A ceux qui croient les spéculations métaphysiques une vaine occupation de l'intelligence, on peut opposer des géomètres comme Descartes, Leibnitz et Ampère. Ces hommes, auxquels on ne refusera pas, dans les sciences positives, la rigueur et la pré-

cision, n'ont pas cru qu'il fût chimérique de porter dans l'étude de nos facultés l'analyse dont ils ont su faire, dans le champ des sciences exactes, un assez bel usage. Ils n'ont pas jugé futile d'aborder, après tant de problèmes, les problèmes de la pensée, de la certitude, de l'existence. Ils ont cru qu'il était bon, pour raisonner et pour connaître, de savoir ce que sont le raisonnement et la connaissance. Comme ils découvraient les lois de la matière et de l'étendue, il leur a plu de savoir si la matière existait et si l'étendue était réelle. Les sciences physiques et mathématiques sans philosophie sont un édifice sans base. On n'y peut faire que des recherches sans principes et des découvertes sans garantie. Il y a plus, on ne peut apprendre, savoir, découvrir, qu'en partant d'une certaine idée générale, de certaines notions abstraites, c'est-à-dire d'une philosophie. Seulement on la prend toute faite des mains du préjugé ou on la soumet à l'épreuve de la raison. Il faut donc philosopher d'après soi ou d'après les autres; ou bien, par un découragement pusillanime dont quelques-uns se glorifient, il faut que l'intelligence abdique aux pieds d'une foi aveugle. Or, c'est ce qu'une foi éclairée ne demande point, et ce que M. Ampère, croyant sincère, ne fit jamais.

« Le point de départ de tout le système philosophique de M. Ampère (car M. Ampère a créé un système entièrement neuf et original), ce point de

départ fut la belle découverte psychologique qui, parmi les penseurs, a consacré le nom de Maine de Biran. Cette découverte n'est autre que celle du moi humain s'apercevant et se saisissant pour la première fois lui-même dans ce qui est sa manifestation la plus pure, l'acte de la volonté libre.

« Les entraînements de la vie extérieure sont si puissants pour détourner et, pour ainsi dire, éloigner l'homme de lui-même, que, dans notre siècle, pour la première fois, un philosophe a eu pleinement conscience que ce qui constituait essentiellement le sentiment de notre personnalité, c'était l'*effort* par lequel nous voulons une action, l'action la plus simple, celle de lever le bras par exemple. En faisant cet effort, si je m'observe intérieurement, je sens que c'est moi qui commence, prolonge ou suspends cet effort. Dans cet acte si simple, le sentiment de ma personnalité libre que je sens agir comme cause de l'effort produit, ce sentiment intime m'est donné.

« A ceux qui, peu habitués à l'observation intérieure, méconnaîtraient l'importance de cette origine de la personnalité humaine, origine entrevue par Leibnitz et par Locke, mais pleinement dégagée et mise en lumière par M. de Biran, je ferai remarquer que cette simple observation bien constatée foudroyait Hume et Cordillac, rendait à l'intelligence humaine l'idée de cause, ruinée par le pre-

mier, rendait à l'activité humaine son principe, le moi libre, supprimé par le second.

« M. Ampère commença à s'occuper de psychologie en 1803, l'année même où l'Académie des sciences morales et politiques mettait au concours cette question : Comment on doit décomposer la faculté de penser? question à laquelle M. Maine de Biran répondit par un mémoire qui fut couronné et qui parut en 1805, et dans lequel était déjà son idée sur le sentiment du moi, cette idée la seule qu'il ait eue, dit M. Cousin, et qu'il passa sa vie entière à développer.

« Là est la différence de M. de Biran et de M. Ampère. Celui-ci adopta la découverte de son ami, qu'il proclama toujours avoir reçue de lui. Mais comme seul alors il l'accueillit et se l'appropria dès qu'il l'eut connue, et comme, ainsi que dit encore M. Cousin, nous n'entendons bien que nos propres pensées, il est permis de croire que l'idée de M. de Biran était en germe dans la tête d'Ampère. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. de Biran n'a jamais pu élever un système métaphysique sur cette base si heureusement rencontrée. Son illustre éditeur, qui l'admire sincèrement, l'avoue, tandis que M. Ampère, partant de ce fait de la personnalité humaine se découvrant dans l'acte libre de la volonté, construit un système entier parfaitement lié dans tous ses parties, et qui, s'appuyant sur l'observation intérieure, arrive à

ce résultat tant cherché par la spéculation philosophique, la certitude de nos connaissances démontrée par l'étude de leur origine. Qu'on me permette de rapprocher le rôle qu'ont joué, dans l'ordre des recherches métaphysiques, les deux hommes dont nous parlons maintenant, et celui qu'ont joué dans un autre ordre de problèmes et, si l'on veut, dans l'interprétation d'autres hiéroglyphes, le docteur Young et Champollion.

« Il n'est pas certain que Young n'ait pas découvert avant Champollion le véritable principe de l'explication des hiéroglyphes ; mais ce qui est certain c'est qu'après l'avoir deviné par une heureuse inspiration, il n'en a rien su tirer, qu'il a tatonné, reculé, devié de plus en plus du droit chemin, et que Champollion, une fois qu'il y a mis le pied, a marché d'un pas ferme jusqu'au bout dans cette voie, où il n'a été arrêté que par la mort, mais pas avant d'y avoir rencontré l'immortalité.

« C'est ce système métaphysique de M. Ampère qu'il faudrait exposer pour être juste envers sa mémoire. Mais une exposition un peu complète ne saurait trouver place ici ; quelques mots suffiront, non pour faire comprendre ce qu'il a fait, mais pour l'indiquer du moins.

« Le principe de toute activité, et par conséquent de toute connaissance, est trouvé ; c'est le sentiment du moi se manifestant dans l'effort volontaire. Main-

tenant il s'agit d'arriver à la connaissance du monde extérieur ; il faut montrer comment ce moi peut acquérir la notion de la certitude de l'existence des corps, de l'existence de l'âme, de l'existence de Dieu. Expliquer la formation de nos idées et démontrer leur certitude, c'est toute la philosophie. C'est pour résoudre ce double problème que les plus grands esprits ont imaginé leurs systèmes : Descartes les idées innées, Malebranche la vue en Dieu, Leibnitz les monades, Condillac la sensation transformée, et M. Ampère la théorie des rapports.

« D'abord, pour marcher avec rigueur du connu à l'inconnu, du sentiment de la personnalité découvert dans l'effort à la réalité du monde matériel et spirituel, il fallait maintenir énergiquement la distinction difficile à faire, mais essentielle, entre ce moi qui n'est qu'un phénomène, c'est-à-dire une modification s'apparaissant à elle-même, et la substance de l'âme qui le produit par son activité. De même que la sensation de la couleur qui est en nous diffère de l'objet par qui elle est produite, que le rouge couleur n'est pas la même chose que le rouge matière minérale ou végétale qui porte le même nom; de même, le moi, qui est la substance de l'âme, diffère du moi qui n'en est que le sentiment. C'est pour distinguer ce moi-sentiment du moi-substance que M. Ampère avait créé le nom d'*émesthèse* (sentiment du moi), qui semblait un peu étrange et inutile à ses

amis les physiciens, mais qui avait bien son importance. « L'émesthèse, a écrit M. Ampère, n'est pas plus la substance de l'âme que l'intensité du bleu n'est la substance d'indigo qui donne lieu à cette intuition. » On voit avec quelle énergie il exprime cette distinction fondamentale. En général, ceux qui sont partis du moi ne l'ont point faite ou l'ont négligée bientôt. Ils ont voulu passer immédiatement du moi-sentiment au moi-être, du phénomène à la substance ; mais la nature de ces deux moi étant entièrement distincte, on ne peut légitimement conclure de l'un à l'autre ; toute induction de ce genre est vicieuse. Ainsi, dans le : *Je pense, donc je suis*, de Descartes, du premier je, qui n'est qu'un phénomène, on ne peut conclure immédiatement au second, qui est une substance. Il y a un paralogisme du même genre dans la fameuse équation de Fichte, moi=moi. M. Ampère, à son grand honneur, maintint énergiquement la distinction du moi phénomène et du moi substance, de l'émesthèse et de l'âme. Il la défendit contre M. Maine de Biran lui-même, qui parfois se laissait aller à la tentation bien naturelle de les identifier.

« Mais si le sentiment du moi n'est pas la substance de l'âme, et si c'est le sentiment seul qui nous est donné primitivement, comment arriver à la connaissance du monde extérieur et à celle de l'âme elle-même, qui se sent, mais ne se voit pas, et qui,

tout en ayant la conscience de son activité, reste aussi étrangère à son propre être qu'elle demeure étrangère à la matière qui produit en elle la sensation de couleur.

« C'est ici qu'intervient surtout ce qui est entièrement propre à M. Ampère, la théorie des rapports.

« En analysant les produits de notre entendement, M. Ampère, comme tous les vrais métaphyciens, reconnut que notre pensée ne peut sortir d'elle-même, que tout objet nous apparaît non en soi objectivement, mais subjectivement, c'est-à-dire vu ou conçu par le sujet pensant. Mais si, au lieu de voir les objets, nous ne voyons que nos propres pensées, quelle certitude avons-nous que les objets ressemblent aux pensées qui nous les représentent, et même que ces objets existent? Qu'induire en un mot du subjectif, c'est-à-dire de nous-même, à l'objectif, c'est-à-dire à ce qui est hors de nous? Et si on n'en peut rien induire, sommes-nous donc condamnés à un scepticisme absolu; condamnés à ne croire qu'à nos pensées, c'est-à-dire à nous-mêmes; à ignorer le monde des corps, le monde des esprits et le Dieu père de ces deux mondes? Voilà le danger terrible qui attend l'homme au seuil de la philosophie dès qu'il a fait cette redoutable distinction du phénomène et de la substance, de notre pensée et de son objet.

« L'idéalisme n'est autre chose que l'impuissance

de résoudre la difficulté. Quand l'homme a bien distingué sa pensée de ce qui n'est pas elle, il lui est extrêmement difficile d'en sortir; alors il nie avec plus ou moins de hardiesse la réalité du monde extérieur, et, partant d'une observation vraie, mais incomplète, poussé par la rigueur philosophique, il vient échouer contre le bon sens humain qui croit au monde extérieur d'une foi invincible.

« M. Ampère, à la fois métaphysicien et physicien, après avoir poussé plus loin que personne la distinction du subjectif et de l'objectif en l'étendant à l'âme elle-même, en discernant du sentiment de notre personnalité la substance qui a ce sentiment et qui en diffère autant que la matière diffère de la sensation qu'elle produit dans notre âme; M. Ampère voulut en revenir de là aux résultats que le bon sens fournit à tous les hommes, et retrouver philosophiquement cette réalité extérieure dont l'existence était aussi nécessaire aux calculs du géomètre, aux expériences du physicien, que la réalité de l'âme et de Dieu était nécessaire à son âme religieuse. Une vue profonde, une vue de génie lui découvrit le pont à l'aide duquel l'esprit humain pouvait, pour la première fois, franchir cet abîme.

« M. Ampère vit qu'outre les phénomènes de la pensée, qui n'ont rien de commun avec leur objet extérieur, tels que les sensations qui ne sont point la cause des sensations, le sentiment du moi qui

n'est pas le principe du moi, il y avait dans notre esprit des *rapports* perçus entre ces phénomènes. Si je compte mes sensations, je trouve qu'elles sont entre elles dans un certain rapport de nombre. Le sentiment de ma personnalité est dans un certain rapport avec la sensation musculaire que j'éprouve quand je soulève le bras. Ce rapport entre moi et la sensation dont je suis cause est le rapport de causalité. Or, en étudiant la nature de ces rapports, M. Ampère découvrit à quelques-uns d'entre eux cette propriété singulière d'être indépendants de leurs termes. Le rapport numérique de trois sensations subsisterait quand même ces sensations seraient changées en trois autres. Ce rapport est donc indépendant de ses termes ; il peut donc exister aussi entre des termes entièrement différents de ceux entre lesquels je l'ai reconnu, et non-seulement entre les phénomènes de la pensée, mais entre les substances extérieures à moi et que je n'aperçois que dans ma pensée. Ce que j'ai dit du rapport de quantité, je pourrais le dire du rapport de causalité, du rapport de succession entre les moments pendant lesquels je me sens durer, du rapport d'étendue entre les points que je vois, etc. Maintenant ai-je raison de transporter au monde extérieur ces rapports perçus entre les phénomènes intimes? c'est une autre question. Mais ce qui est certain, c'est qu'il était impossible de transporter au dehors les intuitions de mon es-

prit qui n'existaient que par lui et en lui, tandis que les rapports indépendants de leurs termes et pouvant être conçus comme existant indifférement, soit entre les phénomènes intérieurs, soit entre les substances, ne sont point nécessairement subjectifs, et peut-être existent entre ces substances. Remarquez que M. Ampère ne dit encore que *peut-être :* il n'a découvert jusqu'ici que la possibilité de sortir de notre pensée et de prendre légitimement possession du monde extérieur. Il est encore dans le labyrinthe, mais le fil conducteur est trouvé ; l'abîme n'est pas franchi, mais un pied est posé sur l'autre bord, l'autre pied suivra.

« Après avoir reconnu que certains rapports, étant indépendants de leur terme, *pouvaient* être transportés des phénomènes aux substances (la grande découverte métaphysique est là), M. Ampère a cherché si ces rapports *existaient* réellement au dehors entre les substances tels que nous les apercevons au dedans entre les phénomènes. Ici le physicien se montre par l'application de la méthode adoptée généralement dans les sciences, et qui consiste à construire une hypothèse explicative, à la comparer aux faits d'observation, et à l'admettre comme une vérité, si elle rend compte de tous ces faits. C'est ainsi qu'on a fait pour l'attraction.

« Partant donc de la donnée, reconnue possible, que les rapports que nous percevons entre nos sen-

sations internes existent entre les objets de ces sensations, il s'agit de savoir si cette possibilité est une réalité, et cela, c'est, comme dans les sciences physiques, l'observation et l'expérience mille fois renouvelée qui nous en donnent la conviction. Ainsi je crois que les billes d'ivoire qui produisent en moi quatre images sont réellement au nombre de quatre, que l'impulsion donnée par l'une des billes est réellement la cause du mouvement d'une autre, comme je suis cause des mouvements que je me sens produire; enfin que le mouvement de ces billes dure un certain temps, comme moi-même je me sens durer pendant que se succèdent les mouvements que je produis intérieurement. Voilà donc trois rapports : le rapport de nombre, le rapport de causalité et le rapport de durée; voilà trois rapports que j'ai aperçus d'abord entre les phénomènes intérieurs de la conscience, et qu'ensuite j'aperçois au dehors entre des substances. L'idée de substance elle-même, je l'ai obtenue au moyen du rapport de causalité puisé en moi et transporté hors de moi, et au moyen duquel j'ai posé une cause extérieure à moi qui s'est manifestée en me résistant.

« Voilà donc comme j'ai acquis la notion de substance et de rapport entre les substances. Maintenant cette notion est-elle réelle? ces rapports sont-ils réels? C'est ce que prouvera l'expérience. Si tous les phénomènes et leurs rapports s'expliquent par

les notions que je me suis faites des substances et de leurs rapports, la vérité de ces notions deviendra de jour en jour plus probable et, après un certain nombre d'expériences, infiniment probable. C'est la certitude des sciences physiques, c'est celle que M. Ampère réclamait pour les sciences métaphysiques. Ceux qui ont suivi l'enchaînement de ses idées seront certainement frappés de ce que ce système a d'original et de plausible. Nous sommes d'hier; l'esprit humain tâtonne depuis bien peu de temps; est-ce merveille que la science philosophique ne soit pas encore faite? Mais la vraie méthode de toute science est trouvée, et la philosophie, elle aussi, est en mesure d'en profiter.

« Pourquoi serait-il donc impossible que le grand problème de l'origine et de la certitude de nos idées n'eût pas été résolu plus tôt et qu'il l'eût été de notre temps? Or, si un homme était capable d'arriver à cette solution tant cherchée, n'était-ce pas celui qui, de l'aveu des savants ses contemporains, portait dans toutes les parties des sciences physico-mathématiques une prodigieuse vigueur de pensée? L'homme qui s'élevait toujours à la philosophie des sciences était fait pour introduire l'esprit des sciences dans la philosophie, et la renouveler par cet esprit même. Quand les fragments philosophiques laissés par M. Ampère paraîtront, on y trouvera les détails de ce système dont nous n'avons voulu qu'esquisser à

grands traits l'ensemble. On y trouvera un tableau complet des facultés de l'esprit humain analysé dans toutes ses subtilités et ses profondeurs, et les bases d'une logique en grande partie nouvelle. Je n'en dirai rien ici; mais je dirai deux mots de sa classification des connaissances humaines, entreprise encyclopédique et philosophique tout ensemble et que, pour cette double raison, nul n'était plus capable d'aborder que lui.

« On a reproché à cette classification trop de symétrie, et ce reproche peut avoir dans le détail quelque chose de fondé. Le besoin d'harmonie, de régularité, d'élégance algébrique, a peut-être entraîné trop loin M. Ampère. Les hommes supérieurs ont ordinairement l'excès de leurs qualités. Tacite pousse la concision jusqu'à l'obscurité; Michel-Ange abuse du dessin, et Voltaire de l'esprit. M. Ampère abusait de la symétrie. Mais ce reproche ne peut porter que sur les sous-divisions des sciences; les grandes masses sont groupées et rapprochées suivant les affinités naturelles, comme les plantes par Jussieu ou les animaux par Cuvier. Car personne, et ces deux grands naturalistes l'auraient attesté, n'eut plus que M. Ampère le sens et le génie de la *méthode naturelle.* Enfin, loin de voir, dans la division quaternaire qu'il a établie dans chaque ordre de connaissances, une division systématique introduite par le besoin d'une symétrie arbitraire, j'y vois le résultat d'une

analyse approfondie des facultés intellectuelles de l'homme. N'y a-t-il pas, en effet, quatre degrés dans notre connaissance? La simple observation des faits, la recherche de leurs causes, l'étude de leurs lois, la science de leur principe, c'est là ce que M. Ampère appelle les quatre points de vue par lesquels l'esprit s'élève successivement dans la contemplation de tout objet, et c'est d'après ce point de vue qu'il classe toutes nos connaissances, dont ils sont des degrés nécessaires. C'est la première fois qu'on a ordonné rationnellement l'ensemble de ces connaissances. D'Alembert a déclaré lui-même que le plan de l'encyclopédie, imité de l'*arbre* de Bacon, n'était point dans sa pensée une classification philosophique, mais un simple dénombrement des connaissances rangé dans un ordre à peu près indifférent. Seulement d'Alembert paraît regarder comme impossible de donner une base philosophique à une encyclopédie. Mais en présence des progrès qu'a faits depuis d'Alembert la méthode de classification, il est permis de croire que cette méthode, appliquée aux plantes par Jussieu et aux animaux par Cuvier, pourrait être aussi appliquée aux connaissances humaines elles-mêmes. Or, c'est là ce que M. Ampère aura l'honneur d'avoir tenté le premier. »

De 1805 à 1820, Ampère fit ainsi marcher de front les mathématiques, la physique, la chimie,

la philosophie, trouvant encore le temps de suffire aux divers emplois dont il fut successivement chargé. En 1806, il avait été nommé membre du bureau consultatif des arts et métiers; il y remplit les fonctions de secrétaire jusqu'en 1810, époque à laquelle il donna sa démission en faveur de M. Thénard. En 1808, il avait été appelé aux fonctions d'inspecteur général de l'Université. En 1809, il fut nommé professeur d'analyse à l'Ecole Polytechnique, chevalier de la Légion-d'Honneur, et, en 1814, membre de l'Institut.

La Restauration fut accueillie par lui avec sympathie; mais les grandes convulsions qui la précédèrent lui déchiraient le cœur. On a vu dans la notice sur Goethe à quel degré d'indifférence égoïste peut s'élever un poëte, et comment ce superbe égoïsme trouve de superbes apologistes. Ceux-là seront sans doute bien scandalisés de voir un mathématicien, un froid algébriste, dont le cœur saigne aux maux de sa patrie, et qui écrit après la bataille de Waterloo : « Je suis comme le grain entre deux meules : rien ne pourrait exprimer les déchirements que j'éprouve; je n'ai plus la force de supporter la vie ici. Il faut à tout prix

que j'aille vous rejoindre; il faut surtout que je fuie ceux qui me disent : Vous ne souffrirez pas personnellement ; comme s'il pouvait être question de soi au milieu de semblables catastrophes. »

C'est ici le cas de dire un mot de la physionomie politique d'Ampère. On a parlé quelquefois de sa timidité en politique. Il était timide, en effet, non pas seulement en politique, mais dans tous les rapports ordinaires de la vie, et cela par ignorance de la vie bien plus que par une véritable timidité. Sa tendresse pour sa famille, dont il était l'unique soutien, contribuait également à le rendre circonspect dans l'expression de ses opinions sur les affaires publiques ; mais dans les grandes occasions, cette noble veine d'humanité qui était en lui se gonflait, et alors le torrent débordait, il ne s'arrêtait plus, quitte à regretter ensuite, dans sa sollicitude paternelle, à s'exagérer même les imprudences de sa parole. C'est ainsi que, sous la Restauration, la cause des Grecs, alors qu'elle était encore très-suspecte au gouvernement, trouva parfois en lui un avocat étonnant les autres et s'étonnant lui-même de son éloquence. C'est ainsi qu'après Juillet, chargé d'années, épuisé de

fatigues et de veilles, il se retrouvait jeune et ardent pour la Pologne.

En somme, on ne vit jamais homme plus digne d'être aimé, et c'est avec autant d'à-propos que d'éloquence que M. Arago, en louant la générosité du cœur d'Ampère, rappelait ces belles paroles d'un autre savant du XVIIIe siècle, du chimiste Ruelle, entrant dans son atelier le lendemain du jour où l'on apprit à Paris la défaite de Rosbach, avec une figure décomposée, des habits en désordre, et disant à son auditoire : « Je crains de manquer aujourd'hui de clarté et de méthode; j'ai à peine la force de rassembler, de combiner deux idées; mais vous me pardonnerez quand vous saurez que la cavalerie prussienne a passé et repassé sur mon corps pendant toute la nuit. » A coup sûr, ces deux savants valent bien Goethe, auquel la bataille d'Iéna n'inspire qu'un sentiment, la *crainte de perdre ses papiers.*

C'est en 1820 seulement que M. Ampère mit le sceau à sa gloire scientifique par ses belles découvertes sur l'électro-magnétisme. Ici encore je ne puis mieux faire que de laisser parler M. Arago.

Au milieu des progrès rapides, admirables, que faisaient tant de sciences anciennes et modernes, celle qui traite du magnétisme, dit l'illustre secrétaire perpétuel, restait à peu près stationnaire. On sait depuis dix siècles au moins que les barres de fer ou d'acier convenablement préparées, convenablement supportées, se dirigent vers le nord.

Cette curieuse propriété nous a donné les deux Amériques, la Nouvelle-Hollande, de nombreux archipels et les centaines d'îles isolées de l'Océanie, etc.; c'est à elle que, dans les temps sombres ou de brouillards, recourent, pour se diriger, les capitaines des mille et mille navires dont toutes les mers du monde sont sillonnées de jour et de nuit.

Aucune vérité de physique n'a eu des conséquences aussi colossales. Cependant jusqu'ici on n'avait rien découvert touchant la nature de la modification intime qu'éprouve une lame d'acier neutre, pendant les opérations mystérieuses, on pourrait presque dire cabalistiques, à l'aide desquelles s'opère sa transformation en aimant. L'ensemble des phénomènes du magnétisme, les affaiblissements, les destructions, les renversements de polarité des aiguilles de boussole, occasionnés à bord de quelques navires par de violents coups de foudre, semblaient établir des liaisons intimes entre le magnétisme et l'électricité. Cependant les travaux *ad hoc* entrepris à la demande de plusieurs Académies, pour développer et fortifier cette analogie, n'avaient pas conduit à des résultats décisifs.....

Les choses en étaient à ce point, lorsqu'en 1819 le physicien danois Œrsted annonça au monde savant un

fait immense par lui-même, et surtout par les conséquences qu'on en a déduites; un fait dont le souvenir se transmettra d'âge en âge, tant que les sciences seront en honneur parmi les hommes. Ce fait, actuellement connu de tout le monde, consiste dans l'action rotative qu'un fil métallique quelconque exerce sur l'aiguille aimantée placée dans son voisinage, quand un courant électrique le traverse. La découverte d'OErsted arriva à Paris par la Suisse. Le lundi 11 septembre 1820, un académicien qui revenait de Genève répéta devant l'Académie les expériences du savant danois. Sept jours après, le 18 septembre, Ampère présentait déjà un fait beaucoup plus général que celui du physicien de Copenhague. Dans un si court intervalle de temps il avait deviné que deux fils conjonctifs (c'est ainsi qu'on appelle des fils que l'électricité parcourt) agiraient l'un sur l'autre; il avait imaginé des dispositions extrêmement ingénieuses pour rendre ces fils mobiles, sans que les extrémités de chacun d'eux eussent jamais à se détacher des pôles respectifs de leurs piles voltaïques; il avait réalisé, transformé ces conceptions en instruments susceptibles de fonctionner; il avait enfin soumis son idée capitale à une expérience décisive. Le vaste champ de la physique n'offrit peut-être jamais une si belle découverte conçue, mise hors de doute, et complétée avec tant de rapidité. Cette brillante découverte d'Ampère, en voici l'énoncé exact : deux fils conjonctifs parallèles s'attirent quand l'électricité les parcourt dans le même sens; ils se repoussent, au contraire, si les courants électriques s'y meuvent en sens opposés. Les fils conjonctifs de deux piles semblablement placées, de deux piles dont les pôles

cuivre et zinc se correspondent respectivement, s'attirent donc toujours. Il y a, de même, toujours répulsion entre les fils conjonctifs de deux piles, quand le pôle zinc de l'une est en regard du pôle cuivre de l'autre. Ces singulières attractions et répulsions n'exigent pas que les fils sur lesquels on opère appartiennent à deux piles différentes. En pliant et repliant un seul fil conjonctif, on peut faire en sorte que deux de ses portions en regard soient traversées par le courant électrique, ou dans le même sens, ou dans des sens opposés. Les phénomènes sont alors absolument identiques à ceux qui résultent de l'action des courants provenant de deux sources distinctes. Dès leur naissance, les phénomènes d'Œrsted avaient été justement appelés électro-magnétiques. Ceux d'Ampère, puisque l'aimant n'y joue aucun rôle direct, durent prendre le nom plus général de phénomènes *électro-dynamiques*..... Parmi les phénomènes de la physique terrestre, ceux contre lesquels Ampère allait lutter étaient certainement au nombre des plus complexes. Les attractions, les répulsions observées entre des fils conjonctifs résultent des attractions ou des répulsions de toutes leurs parties. Or, le passage du total à la détermination des éléments nombreux et divers qui le composent ; en d'autres termes, la recherche de la manière dont varient les actions mutuelles de deux parties infiniment petites de deux courants, quand on change leurs distances et leurs inclinaisons relatives, offrait des difficultés inusitées. Toutes ces difficultés ont été vaincues. Les quatre états d'équilibre à l'aide desquels l'auteur a débrouillé les phénomènes s'appelleront les lois d'Ampère, comme on donne le nom de lois de Kepler aux trois

grandes conséquences que ce génie supérieur déduisit des observations de Tycho. Grâce aux efforts de l'illustre académicien, la loi du carré des distances, la loi qui régit les mouvements célestes, la loi que Coulomb étendit aux phénomènes d'électricité de tension, et même, quoiqu'avec moins de certitude, aux phénomènes magnétiques, est devenue le trait caractéristique des actions exercées par l'électricité en mouvement. Dans toutes les expériences magnétiques tentées avant la découverte d'Œrsted, la terre s'était comportée comme un gros aimant. On devait donc présumer qu'à la manière des aimants elle agirait sur des courants électriques. L'expérience cependant n'avait pas justifié la conjecture. Appelant à son aide la théorie électro-dynamique, et la faculté d'inventer des appareils qui s'était révélée en lui d'une manière si éclatante, Ampère eut l'honneur de combler l'inexplicable lacune. Pendant plusieurs semaines les savants nationaux et étrangers purent se rendre en foule dans son humble cabinet de la rue des Fossés-Saint-Victor, et y voir avec étonnement un fil conjonctif de platine qui s'orientait par l'action du globe terrestre. Qu'eussent dit Newton, Halley, Dufay, Æpinus, Franklin, Coulomb, si quelqu'un leur avait annoncé qu'un jour viendrait où, à défaut d'aiguille aimantée, les navigateurs pourraient orienter leur marche en observant des courants électriques, en se guidant sur des fils électrisés! L'action de la terre sur un fil conjonctif est identique dans toutes les circonstances qu'elle présente, avec celle qui émanerait d'un faisceau de courants ayant son siége dans le sein de la terre, au sud de l'Europe, et dont le mouvement s'opérerait comme la révolution diurne du

globe de l'ouest à l'est. Qu'on ne dise donc pas que les lois des actions magnétiques étant les mêmes dans les deux théories, il est indifférent d'adopter l'une ou l'autre. Sopposez la théorie d'Ampère vraie, et la terre, dans son ensemble, est inévitablement une vaste pile voltaïque, donnant lieu à des courants dirigés comme le mouvement diurne; et le mémoire où se trouve ce magnifique résultat va prendre rang, sans désavantage, à côté des immortels travaux qui ont fait de notre globe une simple planète, un ellipsoïde aplati à ses pôles, un corps jadis incandescent dans toutes ses parties, incandescent encore aujourd'hui à de grandes profondeurs, mais ne conservant plus à sa surface aucune trace appréciable de cette chaleur d'origine.

Le dernier ouvrage qui occupa la vie d'Ampère fut sa classification des sciences. Le premier volume, rédigé à Clermont en 1832 avec l'aide de M. Gonod, a été publié par le fils de l'illustre savant en 1838; le second, qui fut rédigé à Paris, a été publié en 1843.

M. Ampère fils a déjà dit quelques mots plus haut de ce grand ouvrage. Voici, d'après un autre juge très-compétent, M. Littré, voici le principe qui a présidé à cette vaste classification : « Toute la science humaine se rapporte uniquement à deux objets généraux, le monde matériel et la pensée. »

De là naît la division naturelle en sciences du monde ou *cosmologiques*, et sciences de la pensée ou *noologiques*. De cette façon M. Ampère partage toutes nos connaissances en deux règnes; chaque règne est, à son tour, l'objet d'une division pareille. Les sciences cosmologiques se divisent en celles qui ont pour objet le monde inanimé, et celles qui s'occupent du monde animé; de là deux embranchements qui dérivent des premières et qui comprennent les sciences mathématiques et physiques; et deux autres embranchements qui dérivent des secondes et qui comprennent les sciences relatives à l'histoire naturelle et les sciences médicales. La science de la pensée, à son tour, est divisée en deux sous-règnes, dont l'un renferme les sciences noologiques proprement dites et les sciences sociales; et il en résulte, comme dans l'exemple précédent, quatre embranchements. C'est en poursuivant cette division, qui marche toujours de deux en deux, que M. Ampère arrive à ranger dans un ordre parfaitement régulier toutes les sciences, et à les mettre dans des rapports qui vont toujours en s'éloignant.

M. Ampère venait d'achever cet ouvrage, stimulé par le zèle de son vieil ami, M. Lenoir, qui mettait à sa disposition son infatigable complaisance de secrétaire intelligent, lorsqu'il partit, en mai 1836, pour sa tournée universitaire d'inspecteur général.

Sa santé donnait alors de vives inquiétudes. Cependant son fils et ses amis espéraient que le climat du Midi, qui lui avait déjà rendu une fois la vie, lui serait encore favorable ; mais ces espérances furent cruellement déçues ; il arriva mourant à Marseille, et, malgré les soins qui lui furent prodigués dans le collége de cette ville, où tout le monde éprouvait pour lui la plus respectueuse tendresse, il expira le 10 juin 1836, à cinq heures du matin, emporté par une fièvre cérébrale qui s'était déclarée à la suite d'une affection de poitrine déjà ancienne.

On le voit, la vie d'Ampère fut une des plus éclatantes exceptions à cette opinion, fondée ou non, que chez les savants le génie grandit souvent aux dépens du cœur. Ce profond physicien, cet illustre géomètre, eut de La Fontaine la bonhomie, l'inexpérience du monde et des hom-

mes; comme le fabuliste, il passe pour un type de distraction, et toute une série d'anecdotes plus ou moins gaies, plus ou moins authentiques, se rattache à son nom. Mais il importe de distinguer ces deux caractères. Chez M. Ampère la distraction provenait non du vagabondage, mais de la préoccupation de l'esprit; c'était de l'absorption plutôt que de la distraction. De plus, La Fontaine, on le sait, avec toute sa bonhomie, était au fond le plus indifférent ou du moins, si l'on veut, le plus insouciant des hommes.

Tel ne fut point le La Fontaine de la science. Sa tendresse paternelle, toujours en éveil, son esprit toujours présent quand il s'agissait de servir ses amis, cette libéralité sans bornes qui le faisait se considérer comme le très-humble serviteur de quiconque venait lui demander à toute heure du jour, soit de la science, soit de l'argent, deux choses dont il était également prodigue, avec cette notable différence que sa bourse était beaucoup moins intarissable que sa science, toutes ces qualités individuelles étaient encore rehaussées chez lui par une philanthropie aussi vive, aussi large que sincère. Rien de ce qui touchait au bonheur du genre

humain ne lui était étranger; il fut *socialiste* à sa manière avant même qu'on eût inventé le mot. Tous les systèmes d'économie politique, où l'on fait abstraction de la question du bien ou du mal, et où l'on considère les hommes comme des chiffres, lui étaient antipathiques; la lecture de Malthus l'irritait; et dans la partie de sa *classification* consacrée aux sciences politiques, on le voit distinguer avec soin la statistique pure, à laquelle on a longtemps borné, dit-il, toute l'*économie sociale*, et la science qui, non contente d'observer les faits et de les réduire en lois, « fait connaître par quels moyens on peut améliorer graduellement l'état social et faire disparaître peu à peu toutes les causes qui entretiennent les nations dans un état de faiblesse et de misère. »

C'est bien là la science qu'on appelle aujourd'hui *socialisme;* le bon et illustre Ampère la nommait seulement d'un autre nom, il l'appelait *cœnolbologie*. « Le mot, dit son fils, peut sembler bizarre; mais traduisez, c'est la science de la *félicité publique*. Ce terme, en raison de ce qu'il désigne, méritait peut-être d'avoir une place dans

le tableau encyclopédique de mon père. Qui aura le courage de l'en effacer? »

Enfin, pour ajouter un dernier trait à cette noble figure, rappelons ce passage où M. Arago peint l'illustre savant dans le dernier voyage à la suite duquel il mourut, arrivant malade à Lyon chez son ami, M. Bredin, entamant avec lui une discussion politico-scientifique, et comme ce dernier semble vouloir décliner la discussion à cause de la santé d'Ampère, celui-ci s'écriant avec emportement: « Ma santé, ma santé, il s'agit bien de ma santé! Il ne doit être question ici, entre nous, que de vérités éternelles; » et partant de là pour discuter jusqu'à épuisement sur les choses et les hommes qui ont été funestes ou utiles à l'humanité.

Nous voilà bien loin de La Fontaine; cela ne ressemble plus guères au fabuliste; de tels traits ne font point sourire, ils attendrissent, ou du moins, pour parler le langage de M. Sainte-Beuve, *ils laissent subsister l'entière vénération dans le sourire.*

Il me reste maintenant à parler succinctement de ce fils qui fut l'objet de toute la tendresse de

l'illustre savant, de ce fils qui devait si noblement porter le poids de son nom et réaliser toutes ses espérances.

M. Jean-Jacques Ampère est né, le 12 août 1800, à Lyon. Les trois premières années de sa vie se passèrent dans ce même village de Poleymieux où s'était écoulée la jeunesse de son père; il vint ensuite à Lyon avec sa mère, et, après la mort de celle-ci, à sept ans son père l'appela auprès de lui à Paris. Dans sa première jeunesse il manifesta un goût très-vif pour les sciences naturelles; tout enfant il faisait avec ardeur des collections de plantes et d'insectes. Placé au collége, ses études furent assez médiocres jusqu'à la rhétorique, où il passa tout à coup des rangs inférieurs au premier, et remporta, au concours général, un prix de discours français.

En philosophie même succès, nouveau prix au concours général, et comme indice d'une supériorité réelle, le discours de philosophie ne se ressentait plus du tout du discours de rhétorique. C'est la première fois, disait M. Royer-Collard à ce sujet, c'est la première fois que l'on couronne une dissertation métaphysique au lieu d'une am-

plification de rhétorique. Le sujet était l'existence de Dieu; toute la composition roulait sur l'idée de causalité, son origine, sa valeur; la déduction s'y enchaînait avec une rigueur toute géométrique sans aucune nuance de phraséologie; et cependant, durant cette même année de philosophie, la poésie occupait une assez grande place dans les affections de l'apprenti métaphysicien pour le pousser à composer, en société avec un de ses camarades, une comédie en trois actes et en vers.

Au sortir du collége, les deux passions coexistèrent longtemps, se fortifiant en quelque sorte l'une par l'autre. C'était l'époque où M. Cousin débutait dans le professorat. J'ai déjà peint dans la notice consacrée à M. Cousin cette petite phalange de sectateurs enthousiastes qui se pressait autour du philosophe de vingt ans, inconnu encore, et développant alors avec une passion concentrée des théories stoïques sur la puissance, la grandeur, la dignité, la liberté du *moi*. Le jeune Ampère comptait parmi les disciples les plus ardents, et il avait pour rivaux d'enthousiasme quelques autres jeunes gens dont la destinée a été bien diffé-

rente. Ainsi, parmi les plus chauds de la bande, se remarquaient M. Bastide, qui est, je crois, un des chefs actuels du parti démocratique, et M. Franck-Carré, aujourd'hui procureur général. On y voyait aussi le futur éditeur du *National*, l'aimable et malheureux Sautelet, dont le suicide devait inspirer un jour de belles pages à Carrel.

A cette passion pour la première phase philosophique de M. Cousin se joignait, chez le jeune Ampère, une sympathie non moins vive pour *Werther*, *Ossian*, la littérature allemande, anglaise, et les premiers efforts du romantisme qui commençait à poindre; ce qui ne l'empêchait pas d'entreprendre au même moment une tragédie classique, au sujet de laquelle un vieil ami de sa famille disait : « Le fils de M. Ampère le désole, il fait des tragédies. » Or, c'était justement pour complaire aux goûts de l'illustre physicien, très-classique au théâtre, bien qu'il eût un certain goût pour Schiller, c'était en quelque sorte par dévouement filial que le jeune Ampère travaillait à une tragédie classique dont l'inventeur de la théorie électro-dynamique suivait avec une vive attention le développement. Quand la tragédie,

qui s'appelait *Rosmonde*, fut prête, le vieux mathématicien conduisit lui-même son fils chez Talma, et c'était merveille de voir avec quelle déférence l'homme du théâtre écoutait l'homme de la science. *Rosmonde* fut reçue à l'unanimité; mais l'auteur était déjà parti pour l'Italie et il ne pensait plus guère à sa tragédie, qui resta dans les cartons, où elle est encore. Quelque temps auparavant il avait eu un bonheur bien plus grand que celui de faire recevoir une tragédie, il avait eu le bonheur d'être introduit par M. Ballanche auprès de Mme Récamier et de M. de Chateaubriand, et de voir, dès sa jeunesse, commencer pour lui de délicates et glorieuses amitiés dont l'influence devait puissamment contribuer à son développement intellectuel et moral.

Ce premier voyage d'Italie, entrepris en 1823, ramena quelque peu le romantique en herbe à l'antiquité. Il revint au bout d'un an avec de grandes incertitudes d'esprit, hésitant entre plusieurs directions et cherchant sa voie en tous sens. Le cours de M. Cousin venait d'être suspendu; la petite école se dispersait; les esprits, irrités par la politique Villèle, commençaient à s'en-

flammer. Il y eut là pour le jeune Ampère une période d'agitation très-vive et d'éparpillement ; on le vit occupé tout à la fois à étudier les langues étrangères, spécialement le chinois, et à composer une nouvelle tragédie, *Rachel*, restée en portefeuille, envahi par la fièvre politique du moment et à moitié carbonaro, vivement impressionné par les tentatives d'innovation littéraire qui se produisaient çà et là, écrivant dans *le Globe* son article sur le principe d'imitation dans les arts, article qui fut remarqué tant à cause de son mérite d'originalité dans un temps où l'on étudiait peu les littératures étrangères, qu'à cause de sa modération, qui tranchait au milieu de la vivacité de la polémique du jour; mêlant à toutes ces agitations littéraires, scientifiques et politiques des préoccupations d'une autre nature, dont la trace se retrouve dans une nouvelle inédite, *Christian*, et dans un assez grand nombre de poésies d'une couleur plus ou moins mélancolique, dont une seule pièce, qui est charmante, *le Bonheur*, a été publiée par M. Sainte-Beuve (1).

(1) Du reste cette veine de poésie intime et sentimentale ne s'est jamais tarie chez M. Ampère, au milieu des plus

Enfin, cette époque de tiraillement et de malaise se termina par un grand coup de tête : le jeune Ampère résolut de s'en aller, avec 600 fr., s'installer dans une université allemande, pour s'y livrer tout entier à l'étude. L'Allemagne apparaissait alors à la France comme une espèce de sanctuaire paisible et mystérieux de l'art et de la science, au fond duquel trônaient, passés à l'état de dieu, Goethe et Hegel.

Arrivé à Bonn, où il se proposait de passer seulement quelques jours, le germanophile y reste six mois. Niebuhr professait alors dans cette université son fameux cours sur l'histoire romaine ; Guillaume Schlegel, Welcker, Brandis, y brillaient

arides labeurs, de l'érudition et de la philologie, la corde secrète vibre toujours. Ainsi il m'est tombé sous la main un portefeuille où, à la date de 1838, je trouve une pièce de vers qui commence ainsi :

J'ai trop vécu par la pensée,
J'ai trop peu vécu par le cœur ;
Je redescends des monts, car leur cime est glacée ;
Ah ! ce n'est pas si haut qu'habite le bonheur !
Pour les sommets sont les nuages,
Les nuages et l'aquilon ;
Je laisse aux plus hardis le séjour des orages ;
Moi timide et lassé je m'abrite au vallon.

aussi ; M. Ampère se fait étudiant allemand ; c'était alors assez nouveau. L'Allemagne, de son côté, était à cette époque dans une disposition très-sympathique pour la France ; on y aimait notre pays, on y exaltait Napoléon. Le jeune Français fut très-bien accueilli ; il vécut dans l'intimité de Niebuhr et de Schlegel. Niebuhr surtout fit sur lui une grande impression. « Il m'a fait le premier comprendre, me disait-il un jour, la poésie dans l'érudition, et en politique la liberté raisonnable. J'en étais encore sur ce dernier point à mes impressions et à mes enthousiasmes de semi-carbonaro. »

Après six mois passés ainsi à Bonn, dans une existence toute d'activité scientifique, le jeune explorateur se rend à Goettingue pour y voir Heeren, Grimm, Otfried Muller ; il se dirigeait sur Weimar pour aller contempler Goethe, lorsque, jetant les yeux sur le journal publié par l'illustre poëte, *l'Art et l'Antiquité*, il tombe sur la traduction d'un article de lui sur Goethe, publié dans *le Globe* et traduit par le patriarche de la littérature allemande lui-même, lequel, par parenthèse, avait supprimé les seules lignes de critique, pourtant bien anodine, que contînt l'article. Le voya-

geur était alors dans toute la ferveur de son fanatisme *goetheen*, et l'on juge bien que de se voir traduit de la main même du dieu ne contribua pas peu à redoubler son impatience de l'approcher. Ce désir fut enfin exaucé; le rédacteur du *Globe* fut accueilli avec une grâce infinie. Il vécut pendant quelque temps au sein de cette petite cour, ou plutôt de ces deux petites cours de Weimar; car Goethe avait aussi sa cour, et les deux souverains amis traitaient de puissance à puissance, le digne chancelier Muller servant de ministre plénipotentiaire.

Il partit ensuite pour Berlin, qui offrait alors une belle réunion de grands esprits: Schleiermacher, Hegel, les deux frères Humboldt, etc., etc. Introduit au milieu d'eux par M. Alex. de Humboldt; admis, grâce à Mme Récamier, chez le prince Auguste de Prusse, le jeune Ampère eut toute facilité de se livrer à ses explorations. La grande affaire du monde littéraire et savant à Berlin roulait sur les *Niebelungen;* il s'agissait de fixer les rapports de la tradition germanique et de la tradition scandinave; la question était vivement discutée. Notre voyageur, entrant bientôt

dans le procès avec cet abandon qu'il tient de son père et qui les caractérise tous les deux, ne voit pas d'autre moyen de résoudre le problème que d'aller en étudier l'autre côté en Scandinavie, et le voilà qui part pour la Suède et la Norwége, pays peu fréquentés alors, et considérés, en France du moins, comme des régions perdues. « Mais que va donc faire votre fils en Norwége? disait-on à Paris à son vieux père. Peut-on aller en Norwége! — Mon fils va en Norwége, répondait d'un grand sang-froid l'illustre savant, afin de constater l'identité de Sigurd et de Siegfried. »

Ce voyage a produit les *Esquisses du Nord*, qui font partie du volume publié sous le titre de *Littérature et Voyages*. Au retour, M. Ampère fils se trouva naturellement conduit à représenter dans le journal *le Globe* la critique des littératures étrangères, et spécialement de la littérature allemande et scandinave. Il y écrivit jusqu'en 1830 une série d'articles, où déjà se montrent en plein les qualités qui devaient le distinguer comme critique, savoir, l'association de l'investigation vraiment scientifique dans le détail et du travail artistique de la forme.

Au commencement de 1830, il fut appelé à l'Athénée de Marseille pour y professer la littérature ; ses idées littéraires, alors empreintes de toute la hardiesse du temps et de toute l'ardeur de son âge, furent accueillies par les Marseillais avec l'enthousiasme méridional. Je me rappelle, pour ma part, que le bruit en arrivait jusqu'au collége d'Avignon, où nous étions tous fort préoccupés de cet enseignement chaleureux.

Après la révolution de Juillet, le jeune professeur fut rappelé à Paris. M. Cousin avait obtenu pour lui, de M. de Broglie, la création d'une chaire de littératures étrangères à l'Ecole normale. Cette école, suspendue par la Restauration, puis rétablie sous le titre d'Ecole préparatoire, venait d'être reconstituée avec éclat par le nouveau gouvernement ; il y régnait une vive ardeur de travail et de recherches ; MM. Burnouf, Jouffroy, Damiron, Michelet, Patin, y figuraient en même temps comme professeurs ; on y posait, au grand scandale des anciens, les questions littéraires les plus hardies ; on y dissertait sur les poëmes du moyen âge; la chanson de Ronceveaux et Robin Hood lui-même devenaient un sujet de thèse.

Là s'écoulèrent pour M. Ampère quelques années d'une vie étonnamment laborieuse. En même temps qu'il faisait marcher de front, à l'Ecole normale, l'histoire de toutes les littératures modernes, il suppléait successivement M. Fauriel et M. Villemain à la Faculté des lettres, et il trouvait encore des heures à donner à de grands travaux pour la *Revue des Deux-Mondes*.

En 1833, à la mort de M. Andrieux, il fut nommé professeur au Collége de France; et on le vit, à trente-deux ans, à côté de son illustre père, professeur dans le même établissement, commencer ce cours de littérature française qu'il a poursuivi pendant douze ans. Il eut de belles séances, notamment celle où, ayant à côté de lui son père assis dans la chaire, en face de lui M. de Chateaubriand assis au milieu de l'auditoire, il souleva une véritable tempête d'enthousiasme, mais d'un pur et noble enthousiasme, le seul qu'il aime à exciter.

J'ai dit que je serais sobre d'appréciation; je me contenterai donc d'indiquer en quelques mots la physionomie générale de l'enseignement de M. Ampère. Stimulé par l'exemple de deux maîtres cé

lèbres, MM. Fauriel et Villemain, dont il semble avoir cherché à réunir les mérites différents, M. Ampère a su agrandir encore le point de vúe sous lequel on a commencé en France, il y a une vingtaine d'années, à envisager l'histoire des littératures. Faisant marcher de front l'analyse critique des livres et l'analyse critique des faits, des arts, des mœurs, de la vie sociale et politique, dont ces livres étaient l'expression, mélangeant avec un rare bonheur l'histoire proprement dite, la philologie, l'esthétique, la biographie, la philosophie, fécondant l'étude de la littérature nationale par l'examen comparatif des littératures étrangères, évoquant, en quelque sorte, tous les siècles et tous les monuments pour y trouver avec les diverses époques et les divers monuments littéraires de la France des analogies ou des différences, M. Ampère est parvenu à donner à l'histoire de notre littérature les vastes proportions d'une belle histoire de l'esprit humain.

A lui revient incontestablement l'honneur d'avoir retrouvé en quelque sorte la généalogie perdue des lettres françaises, d'avoir le premier cherché à tracer un tableau exact et complet de

tout le mouvement intellectuel qui, pendant douze siècles, a précédé et préparé la formation de notre langue, d'avoir ensuite débrouillé dans son ensemble cette histoire littéraire du moyen âge, si confuse et si peu connue, d'avoir enfin établi ce qu'il nomme si heureusement la *filiation* des âges littéraires de la France, depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à la fin du XVIIe

La première partie de ce cours, remaniée et rédigée sous forme de livre, a été publiée en trois volumes, qui ont obtenu en 1840, de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, un des prix fondés par le baron Gobert; ils comprennent, comme l'indique leur titre, l'*histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle*, et chacun peut y reconnaître ce qui forme le caractère distinctif de l'esprit de M. J.-J. Ampère, savoir : l'alliance, de plus en plus rare aujourd'hui, d'une érudition exacte, sévère, puisée tout entière dans l'étude attentive et laborieuse des textes originaux; d'une imagination de poëte qui sait orner la science de toutes les grâces d'un style réglé par le goût le plus pur, mitiger son austérité par des détails piquants, des tableaux finement colorés,

des rapprochements ingénieux et inattendus, et enfin d'une raison ferme, saine, élevée, sur laquelle les sophismes, les lieux-communs historiques, les petites passions de secte ou de parti, les petites considérations du moment, n'ont pas de prise, et que rien ne saurait détourner de la recherche, libre, impartiale, consciencieuse, du bien, du beau et du vrai.

C'est sous cet aspect que s'est toujours montré M. J.-J. Ampère. Champion déclaré du libre examen, mais sympathique et respectueux pour les croyances sincères à une époque où il y avait peut-être quelque mérite à se maintenir dans cette voie, ne craignant pas jadis de scandaliser le *Constitutionnel* pour avoir appelé saint Pacôme le *grand Pacôme*, il a su plus tard, quand l'intolérance est venue d'un autre côté, il a su défendre énergiquement les droits de la pensée, et sans se laisser entraîner par les injures et les calomnies de quelques charlatans de fanatisme dans aucune exagération, constamment fidèle à son drapeau, la modération dans la liberté, il a su attendre avec confiance que la raison finisse comme toujours par avoir raison.

Après avoir tracé l'histoire de l'esprit humain

en France durant les douze siècles antérieurs à la formation de la langue française, M. J.-J. Ampère a consacré un volume entier à examiner en détail comment s'est formée notre langue, comment elle est née de la décomposition du latin, quels éléments se sont venus joindre aux éléments latins et quels éléments plus anciens préexistaient, enfin quelles lois ont présidé à cette décomposition et à l'organisation nouvelle qui en est sortie. Ce quatrième volume, d'un caractère plus spécialement scientifique, contient, indépendamment de toutes les notions acquises en philologie, des vues plus ou moins discutées, mais particulières à l'auteur, et qui l'ont placé au rang des autorités sur cette matière. L'histoire de la formation de la langue française, publiée en 1841, et qui a ouvert à M. J.-J. Ampère les portes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est le prologue naturel d'une histoire de la littérature française proprement dite ; c'est cette histoire de la littérature française que M. Ampère a traitée dans sa chaire et menée jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Les leçons recueillies par la sténographie ne tarderont pas, il faut l'espérer, à être publiées, et l'on aura alors un ouvrage précieux qui, ajouté aux beaux

travaux de MM. Fauriel et Villemain et aux ingénieux portraits de M. Sainte-Beuve, donnera la mesure à peu près complète de la critique littéraire au XIXe siècle.

Malheureusement pour ceux qui sont impatients de voir achever cet important ouvrage, M. J.-J. Ampère a pour les recherches purement scientifiques une passion qu'il tient de son père, passion qui chez lui rivalise perpétuellement avec la vocation littéraire, qui l'agrandit et l'élève, mais en même temps la traverse et la refroidit parfois. Nul homme n'a jamais été dévoré plus que lui de la rage du savoir en tous genres. Tout connaître semble être le but de sa vie ; chaque nouvelle étude lui apparaît comme un nouveau monde dans lequel il se lance avec une ardeur de découvertes qui lui fait mettre de côté, pour un temps, les études antérieures. Or, il y a bien quelque inconvénient attaché à cette diversité de poursuites. On peut faire ainsi énormément de chemin sans avancer en proportion ; et, si élevé que soit le rang occupé par M. J.-J. Ampère dans le monde littéraire et savant, sa renommée eût gagné peut-être s'il eût un peu plus concentré ses travaux. Aujourd'hui que le voilà dans la ma-

turité de l'âge et du talent, ses amis désirent ardemment qu'il fasse enfin converger vers un but suprême toutes les forces d'un esprit duquel on a le droit d'attendre de grandes choses. Jusqu'ici on n'a su vraiment où prendre M. J.-J. Ampère : quand on le cherche au nord, il est au midi; il annonçait du scandinave, et il donne de l'égyptien ; hier il faisait de la poésie, aujourd'hui il fait de la linguistique; vous attendiez de la littérature française, voici de la littérature sanscrite ou chinoise. Après sept voyages, Sindbad-le-Marin se fixa enfin dans les murs de Bagdad.

Ainsi, depuis quinze ans, on a vu M. J.-J. Ampère écrire tour à tour dans la *Revue des Deux-Mondes* des travaux sur la langue, la littérature, le théâtre, les religions de la Chine; sur les langues et les religions de l'Inde; sur la littérature persane, sur les antiquités du Nord, en même temps reproduire dans de beaux vers la légende scandinave de Sigurd, trouver de mâles accents pour célébrer dans une épître à son ami M. de Tocqueville la liberté moderne et enfin, au milieu d'un grand nombre d'articles sur les sujets les plus différents, créer un genre de critique littéraire tout à fait original, la critique des

auteurs, éclairée par l'étude des lieux, des mœurs et des monuments. Ce genre de critique, M. J.-J. Ampère l'a très-heureusement réalisé dans trois articles qui réunis formeraient un charmant volume; je veux parler des trois fragments intitulés : *Portrait de Rome à différents âges*, *Voyage dantesque*, et enfin *De la poésie grecque en Grèce.*

C'est en 1841 que M. J.-J. Ampère, après plusieurs voyages en Italie, en Allemagne, et un voyage en Orient ; après avoir étudié toutes les littératures et toutes les langues, depuis l'islandais jusqu'au chinois, s'aperçut qu'il lui manquait une science essentielle, la science des *hiéroglyphes*, et le voilà qui se précipite avec son ardeur ordinaire sur les traces de Champollion. Il eut un moment d'enthousiasme tel, qu'il ressemblait un peu à celui de La Fontaine après avoir lu Baruch. Au bout de deux ans, il savait tout ce qu'on peut savoir en ce genre. Désireux d'aller plus avant, il partait à ses frais pour l'Egypte, et remontait le Nil jusqu'à la seconde cataracte, explorant tous les monuments. Après avoir gagné à cette expédition scientifique une maladie longue et douloureuse, il revenait avec une ample moisson de documents,

que le public a déjà pu apprécier en partie dans les trois articles récemment publiés par la *Revue des Deux-Mondes*, sous le titre de *Voyage et recherches en Egypte et en Nubie.* Dans ces articles, où l'élégante clarté de la forme fait ressortir la solidité du fond, M. J.-J. Ampère semble avoir atteint ce qui est pour lui l'idéal des travaux intellectuels : l'union intime du goût littéraire et de l'esprit scientifique (1).

(1) J'ai déjà dit plus haut que la veine poétique résistait à tout chez M. J.-J. Ampère, même à l'archéologie: en voici encore une preuve. C'est dans ce voyage d'Egypte que l'archéologue arrivé à la seconde cataracte, malade et songeant au retour, se délassait des études hiéroglyphiques en composant ces stances touchantes :

Voici le but du long pèlerinage;
Du revenir c'est le commencement;
Et je me sens, au terme du voyage,
Bien loin, plus près, dans le même moment.

Je me sens loin, car grande est la distance
De ce lieu morne à tout ce qui m'est cher;
Mais désormais je marche vers la France,
Et jour par jour je vais m'en rapprocher.

Quand d'Abousir j'ai gravi la colline
Qui livre à l'œil un si vaste horizon
Et dans les airs pend comme une ruine,
Là, d'un ami j'ai retrouvé le nom (1).

Soudain, j'ai cru retrouver ceux que j'aime,
Ceux qui de moi se souviennent là-bas,

(1) M. Lenormant, compagnon de voyage de Champollion,

Cependant, la passion hiéroglyphique paraît aujourd'hui un peu calmée, et pour ma part je m'en console aisément. Que M. J. J. Ampère continue s'il veut à faire de l'archéologie pour l'Académie des Inscriptions, mais qu'il ne délaisse pas les lettres auxquelles il a dû ses premiers et ses plus brillants succès ; et puisque l'Académie française admet le cumul, c'est à elle qu'il appartient d'empêcher que ce vif, élégant et judicieux esprit soit tout à fait accaparé par sa docte sœur. En attendant, au grand plaisir des profanes comme moi, qui préfèrent la littérature à l'archéologie, même littéraire, l'éminent professeur a repris son cours ; il va aborder le XVIIIe siècle, et, comme il nous

Pour un instant j'ai cru retrouver même
Ceux qu'au retour je ne reverrai pas.

Il m'a semblé que ma famille entière
Vivait ailleurs que dans mon souvenir.
Il m'a semblé que vers toi, pauvre père,
Comme autrefois, je devais revenir !

Ainsi, de loin, on rêve la présence
De qui ne peut être à nos vœux rendu ;
C'est le retour, plus triste que l'absence,
Qui fait sentir tout ce qu'on a perdu.

Il fait sentir tout ce qui reste encore.
O mes amis, pardonnez, près de vous
Je vaincrai mieux l'ennui qui me dévore.
Oui, pardonnez, — le retour sera doux.

disait l'autre jour dans sa première séance, il l'abordera avec une impartialité toute naturelle à celui qui revient du pied des Pyramides.

Il m'est dur, en terminant ces quelques pages, d'être à ce point gêné par l'amitié et la reconnaissance que je ne puisse rendre un hommage mérité aux qualités personnelles de M. J.-J. Ampère. Qu'il me soit au moins permis de dire que ce n'est pas seulement par l'intelligence, mais aussi par le cœur, qu'il est le digne fils de son illustre et excellent père. Qu'il me soit au moins permis de louer en lui cette vie laborieuse et modeste où la modération des désirs sert de garantie à l'indépendance d'un caractère étranger à toute autre ambition que celle de la science, rétif à tout autre joug que celui de l'amitié, aussi incapable de se plier aux complaisances avec lesquelles on fait son chemin auprès des puissants que de descendre aux jongleries avec lesquelles on obtient souvent la popularité auprès des masses; en un mot, d'un de ces caractères assez rares aujourd'hui pour qu'on s'estime heureux et fier de les connaître, de les aimer et d'avoir une petite part de leurs sympathies.





RICHARD COBDEN.

A. Re

M. COBDEN.

Le nom qui doit être associé au succès de ces mesures, ce n'est ni le nom du noble lord chef de ce parti (lord John Russell), ni le mien (applaudissements); le nom qui doit être et qui sera associé au succès de ces mesures, c'est le nom d'un homme qui, mû, je le crois, par des motifs purs et désintéressés, a su, avec une énergie infatigable, en faisant appel à la raison, prouver leur nécessité avec une éloquence d'autant plus admirable qu'elle était moins entachée d'affectation et d'ornement; le nom qui mérite d'être associé au succès de ces mesures, c'est le nom de Richard Cobden. (Applaudissements bruyants et prolongés.)

(*Discours de sir Robert Peel à la Chambre des Communes.* — 26 juin 1846.)

Ainsi parlait, il y a quelques mois, sir Robert Peel, renvoyant à M. Cobden tout l'honneur de la plus grande peut-être, de la plus significative de ces réformes qui, depuis vingt-cinq ans, se succè-

dent pour ébranler la puissance de l'aristocratie anglaise. C'est par ce magnifique hommage du vaincu au vainqueur que l'illustre chef du dernier cabinet anglais consacrait définitivement la gloire d'un nom inconnu en Angleterre même il y a sept ans, connu à peine en France depuis trois ans, et qui, dans ce court espace de temps, s'est élevé à la hauteur des noms les plus considérables de notre époque.

Comment s'est produit ce phénomène? Comment en Angleterre, dans ce pays des influences héréditaires, un obscur manufacturier de Manchester, qui, paraissant pour la première fois dans la Chambre des Communes il y a cinq ans, parvenait à peine à se faire écouter; qui, plus tard, il y a trois ans seulement, se voyait dans cette même Chambre des Communes traité par ce même sir Robert Peel, aujourd'hui si bienveillant, de la manière la plus injurieuse et la plus violente, au milieu des vociférations d'une majorité furibonde; comment cet homme, sorti la veille de sa fabrique pour entrer en guerre contre un des intérêts, un des priviléges les plus chers de l'aristocratie anglaise, a-t-il pu faire passer si

rapidement ses adversaires du dédain à la colère, de la colère à la crainte, et de la crainte à la résignation? Comment ce plébéïen, repoussé au début comme un insensé par les whigs aussi bien que par les tories, est-il parvenu à vaincre les tories sans l'appui des whigs, à briser en quelques années toutes les résistances, et, sans bouleversement, sans violence, à imposer au gouvernement anglais une réforme qui est presque une révolution?

Si M. Cobden avait accompli tout cela par la seule force de son génie, il faudrait certainement le classer parmi les plus grands hommes qui aient paru dans l'histoire ; mais, quelque éminent que soit le mérite personnel du chef de la *Ligue*, ce serait le méconnaître et le surfaire que de l'isoler. La vraie cause de sa puissance est dans la puissance même du principe d'association dont il a été le plus énergique instrument.

La biographie de Cobden est donc intimement liée à l'histoire de cette confédération d'industriels, qui, formée à Manchester par quelques hommes à la fin de 1838, a si rapidement atteint des proportions gigantesques et déployé une puis-

sance irrésistible. Pendant sept ans la *ligue* a passionné l'Angleterre sans attirer l'attention de la France ; mais elle avait à peine triomphé que le procès vidé par elle se débattait chez nous dans d'autres conditions, et avec une égale ardeur. Depuis quelques mois nous avons été inondés d'écrits et de discours pour et contre les doctrines soutenues par la ligue anglaise. J'ai voulu laisser passer ce déluge. Il m'a convenu d'attendre, pour parler tranquillement, suivant mon habitude, de M. Cobden, de la ligue et du *libre échange*, que le public fût un peu fatigué des injures et des sophismes qui s'échangent si librement à ce sujet.

La ligue anglaise se présente sous trois aspects :

D'abord, et bien qu'elle ait été dirigée principalement contre la loi restrictive de l'importation des céréales, elle est, quoi qu'on en ait dit pour l'amoindrir, elle est autre chose qu'une association formée en vue d'une réforme sur une question spéciale de tarif. Par les doctrines qu'elle a prêchées et popularisées parmi les masses pendant sept ans, par ses écrits, ses discours, ses déclara-

tions formelles et réitérées, par le mouvement qu'elle a imprimé à l'esprit public, et par les réformes nombreuses qu'elle a déjà introduites dans l'ensemble de la législation économique de l'Angleterre, elle est, pour quiconque ne ferme pas les yeux à la lumière, elle est la manifestation la plus considérable qui se soit faite encore dans le monde en faveur de l'application du principe de la liberté commerciale avec toutes ses conséquences ; elle est le plus grave symptôme d'une révolution plus ou moins prochaine dans les rapports internationaux des peuples, qui bataillent à coups de tarifs quand ils ne bataillent pas à coups de canon. Nous aurons à l'envisager sous cet aspect, en ayant soin de tenir compte des différences de situation qui imposent à chaque peuple la nécessité d'aborder diversement la carrière où tous sont appelés à marcher un jour du même pas.

Le second aspect de la ligue est celui d'un fait politique important et nouveau dans l'histoire d'Angleterre. C'est la première fois qu'une classe jusque là exclue des affaires, ou du moins ne paraissant jamais sur la scène qu'en sous-ordre et à la suite des deux grands partis aristocratiques

dont la lutte constituait toute la politique anglaise ; c'est la première fois que cette classe intermédiaire, bourgeoise, marchande, industrielle, appelez-la comme vous voudrez, se présente dans l'arène, décidée à combattre pour son propre compte, avec la prétention de représenter à son tour la nation, et parvient au bout de sept ans à imposer aux tories et aux whigs un programme audacieux que les uns et les autres ont repoussé d'abord avec un égal dédain. L'énergie singulière de cette première intervention de la classe moyenne en Angleterre, la tactique qu'elle a employée pour arriver à son but, ont une signification politique des plus graves. Dans le dernier meeting où s'est provisoirement dissoute cette vaste confédération, un de ses orateurs les plus influents, M. Bright, après avoir énuméré tous les résultats obtenus par la ligue, s'exprimait ainsi :

Cette ligue contre la loi des céréales apparaîtra au monde comme le signe d'un nouvel ordre de choses. Jusqu'à présent, ce pays a été principalement gouverné par la classe des grands propriétaires du sol; mais chacun a dû prévoir qu'à mesure que le commerce et les manufactures prendraient de l'extension, la balance du pouvoir pencherait de ce côté un jour ou l'autre. Eh bien, ce jour est venu,

et les progrès de cette ligue durant sept ans ont suffi pour démontrer à tout homme d'État que le pouvoir de l'aristocratie territoriale a atteint son apogée, et qu'à dater de ce jour elle a trouvé un pouvoir rival, un adversaire auquel elle sera tôt ou tard soumise. Nous venons de traverser une révolution sans nous en douter.

Au plus fort de la lutte, un autre orateur, M. Fox, s'exprimait ainsi :

Entre la ligue et ses adversaires toute la question, dégagée de ces vains sophismes, se réduit à savoir si les seigneurs terriens, au lieu de n'être dans la nation qu'une classe respectable et influente, absorberont tous les pouvoirs et seront la nation, toute la nation, car c'est à quoi ils aspirent. Ils reconnaissent la Reine, mais ils lui imposent des ministres; ils reconnaissent la législature, mais ils constituent une Chambre et tiennent l'autre sous leur influence; ils reconnaissent la classe moyenne, mais ils commandent ses suffrages et s'efforcent de nourrir dans son sein les habitudes d'une dégradante servilité; ils reconnaissent la classe industrielle, mais ils restreignent ses transactions et paralysent ses entreprises; ils reconnaissent la classe ouvrière, mais ils taxent son travail, et ses os, et ses muscles, et jusqu'au pain qui la nourrit. (Applaudissements.)

Enfin la ligue, mouvement révolutionnaire dans l'application des principes de l'économie politique, mouvement révolutionnaire quant à la situation

des partis en Angleterre, présente encore pour nous le spectacle d'une grande lutte d'opinions, qui vaut la peine d'être étudiée en elle-même. Voici une réforme affectant profondément les intérêts des classes qui tiennent le pouvoir en main, présentée d'abord par une douzaine d'hommes; elle s'étend, se propage, attire à elle des milliers de partisans par la seule force de la discussion, et au milieu des débats les plus vifs, sous le régime de la plus entière liberté, elle triomphe en sept ans sans effusion de sang, sans violence, sans produire d'autre bouleversement qu'un changement de ministère. Et quand l'association fondée en vue de cette réforme a vaincu, quand elle a atteint le but qu'elle se proposait, elle se dissout volontairement, elle disparaît sans laisser d'autres traces de son existence que sa victoire, sauf à renaître sous une autre forme aussitôt qu'un autre besoin reclamera de nouveau son action. Quel plus bel exemple à offrir aux peuples qui se croient libres et qui ne savent que passer de la fièvre à l'inertie, de la déraison à l'indifférence; qui compromettent leurs droits les plus sacrés par l'abus qu'ils en font, jusqu'à ce que le dégoût des

uns et la terreur des autres permettent au pouvoir de tout confisquer à son profit; aux peuples enfin qui ont besoin d'apprendre à concilier l'usage *réel*, *complet*, *permanent* du droit en politique avec le sentiment et le respect du devoir, à vivre de cette vie de mouvement et de modération, de cette vie de *pacifique agitation*, aussi salutaire au corps social qu'une activité régulière à l'individu!

Avant d'étudier la *ligue* dans son origine, ses développements, ses résultats, esquissons la biographie de l'homme qui a le plus puissamment contribué à la fonder, et dont la vie s'est tellement identifiée à celle de ce grand corps qu'elle ne peut plus en être séparée. Des documents authentiques me permettent d'entrer à ce sujet dans quelques détails exacts et inconnus (1).

L'illustre chef de la *ligue* est encore un fils de ses œuvres. Parti d'un des derniers degrés de l'é-

(1) Tout en faisant usage pour cette notice de documents particuliers, j'ai consulté avec profit les principaux travaux publiés en France sur la ligue anglaise par MM. Faucher, Fonteyraud, Bastiat, etc., etc. Quant à la dernière période de la ligue, je me suis servi particulièrement du journal anglais *the League*, publié par l'association.

chelle sociale pour monter au rang éminent qu'il occupe aujourd'hui, Richard Cobden est un nouvel exemple du pouvoir de l'intelligence unie à la volonté, pouvoir qui se fait jour partout, même en Angleterre, où n'a rien perdu de sa vérité le vieil adage de Juvénal :

Haud facile emergunt quorum virtutibus obstat
Res angusta domi.

Il y avait au commencement du siècle à Midhurst, dans le comté de Sussex, un pauvre homme chargé de famille : c'était un *yeoman*, c'est-à-dire un petit propriétaire, cultivant une minime portion de terre qui lui appartenait en propre. Cette classe de petits propriétaires qui fait la force de la France (1), a aujourd'hui à peu près complétement disparu en Angleterre, où la culture a suivi le mouvement de concentration de l'industrie et passé rapidement à l'état manufacturier. Le *yeoman* dont nous parlons fut une des victimes de ce mouvement d'absorption de la chaumière par le château : il mourut exproprié, laissant neuf ou

(1) Cela est vrai, malgré les inconvénients de la petite culture ; le problème à résoudre est la conciliation de la petite propriété et de la grande culture.

dix enfants sans aucune espèce de ressources. L'un de ces enfants était Richard Cobden, né en 18Q4, et dont l'enfance s'était écoulée à garder les moutons, autour du château de Godwood, résidence princière du duc de Richemond, un des chefs actuels du parti protectionniste, qui probablement ne se doutait guère alors de tous les mauvais quarts d'heure que lui ferait un jour passer le petit paysan de Midhurst.

C'est par erreur que M. Léon Faucher, dans ses *Etudes sur l'Angleterre,* dit que M. Cobden, quoique fils de fermier, avait reçu une excellente éducation. M. Cobden s'est donné plus tard, lui-même, une excellente éducation ; mais à son début dans la vie il n'avait d'autre instruction que celle de la classe dans laquelle il était né, c'est-à-dire qu'il savait tout juste lire, écrire et compter. Cependant, comme il annonçait déjà un esprit vif et un caractère résolu, un de ses oncles, qui avait fait quelque fortune à Londres comme fabricant d'indiennes, l'appela auprès de lui, et l'employa dans sa fabrique en qualité de commis; mais au bout de quelques années cet oncle tomba en déconfiture, et le jeune

homme se retrouva sur le pavé, ne possédant littéralement rien que sa tête et ses bras; c'est avec cette mise de fonds qu'il commença sa fortune.

A cette époquo toutes les *indiennes* (toiles de coton peintes) de première qualité étaient manufacturées dans le voisinage de Londres, tandis que les qualités inférieures, formant la grande masse de la production anglaise, se fabriquaient à des prix beaucoup plus bas dans le voisinage de Manchester. Le jeune Cobden conçut l'idée de se rendre à Manchester et d'y produire, avec l'avantage de son noviciat à Londres, des *indiennes* de première qualité. La connaissance parfaite qu'il avait des moyens de fabrication employés à Londres, son caractère intègre et résolu, lui procurèrent sans doute quelques bailleurs de fonds; d'autres disent qu'il commença par s'attacher à une maison de Manchester comme commis-voyageur; toujours est-il qu'au bout de très-peu de temps il était parvenu à fonder lui-même une fabrique d'*indiennes* égales pour le dessin et la couleur aux indiennes sorties des manufactures de Londres; et comme la main-d'œuvre était beaucoup moins chère à Man-

chester qu'à Londres, il ne tarda pas à faire de grands bénéfices sur ses ventes.

Ces détails importent pour la biographie de M. Cobden, qui ne fût jamais devenu le chef d'un parti où figurent les plus opulents capitalistes de l'Angleterre, s'il n'eût prouvé d'avance qu'il avait le génie des affaires, et qu'il n'avait nul besoin d'entrer dans la vie publique pour faire sa fortune. Chez nos voisins, on se défie des aventuriers en politique, et pour devenir chef de parti il faut en général, indépendamment du talent, une certaine consistance préalable représentée par un grand nom ou une grande richesse. Cobden a quitté sa fabrique pour la vie des meetings avant d'avoir eu le temps de faire autre chose que poser les fondements d'une belle fortune : cependant il comptait déjà parmi les riches fabricants d'indiennes de Manchester, lorsque s'ouvrit devant lui la carrière politique.

Jusqu'en 1835 il avait paru exclusivement occupé des affaires de son commerce; mais il n'en prêtait pas moins une grande attention au mouvement des affaires publiques. Ses loisirs étaient entièrement consacrés soit à réparer par des études assidues les

inconvénients d'une éducation défectueuse, soit à compléter par des voyages fréquents en France, en Belgique, en Suisse, les notions recueillies dans les travaux du cabinet. Le premier signe que donna M. Cobden d'une certaine aptitude politique fut une brochure écrite en 1835 en opposition à M. Urquhart, publiciste ardent dont j'ai déjà eu occasion de parler (1), et qui poussait alors à la guerre contre la Russie. Le fabricant de Manchester se fit l'avocat de la paix, tourna en ridicule les prétentions de la diplomatie, s'éleva contre l'absurdité de la vieille doctrine de la balance des pouvoirs, et s'efforça d'établir que la mission de l'Angleterre était de faire le commerce avec tout le monde, et de ne guerroyer avec personne. Cette brochure, bientôt suivie d'une autre écrite dans le même esprit, eut un certain succès à Manchester. C'était une nouveauté qu'un manufacturier écrivant des brochures politiques; et comme ce manufacturier savait très-bien, tout en s'occupant des affaires de l'État, faire prospérer ses propres affaires, il obtint bientôt une influence

(1) Voir la notice sur lord Palmerston.

assez marquée parmi l'aristocratie industrielle du Lancashire. Le premier usage qu'il fit de cette influence eut pour objet la fondation d'un *Athœneum*, grand établissement destiné à la culture intellectuelle et morale de tous les jeunes gens employés en qualité de commis dans les fabriques, les comptoirs et les magasins de Manchester. Cet établissement, qui compte aujourd'hui parmi les plus importantes institutions anglaises de cette nature, fut inauguré en décembre 1835, et c'est dans cette séance d'inauguration que Cobden, l'homme qui devait prononcer tant de harangues, fit son début dans la carrière oratoire. Il avait alors trente et un ans, et on lui a souvent entendu dire plus tard que sa première apparition devant un auditoire lui enleva complétement la conscience de lui-même; il parla cependant, mais il parla sans entendre et sans voir, les yeux obscurcis par un nuage et tellement troublé, que ce fut seulement le lendemain, en lisant son discours dans les journaux, qu'il put se rendre compte de ce qu'il avait dit. Il paraît du reste, et ceci n'est pas une médiocre preuve de l'énergie morale du chef de la ligue, il paraît que cette timidité, dont on ne se douterait guère à l'enten-

dre, a survécu à tous ses efforts et aux milliers de discours qui auraient dû la vaincre. Dans le dernier meeting de la ligue, M. Cobden déclarait que jamais il n'avait abordé la plate-forme sans éprouver un ébranlement nerveux. Cette parole qui sort si ferme et si calme à la fois est toujours précédée d'une lutte intérieure où l'orateur est obligé de faire un appel à toutes les forces de sa volonté.

Le début de Cobden comme orateur fut bientôt suivi d'un nouvel essai qui le posa comme homme d'affaires. En Angleterre, où toute la vie politique n'est point absorbée, comme chez nous, par la métropole, les capacités, qui rencontrent aussi bien d'autres obstacles dont elles sont affranchies dans notre pays, trouvent du moins à se faire jour dans les mille débats locaux qui naissent de l'application du *self-government* à toutes les portions du pays. Sous ce rapport, M. Cobden ne pouvait choisir un plus beau champ de bataille que Manchester, dont la situation exçeptionnelle fournissait un élément de lutte à son esprit batailleur.

On sait quels résultats bizarres offrait avant le bill de réforme la législation électorale de

l'Angleterre. A côté d'anciens bourgs qui n'existaient plus, et dont la place vide conservait encore le droit électoral, se trouvaient des villes immenses comme Manchester qui n'étaient que des bourgs un siècle auparavant, et qui restaient privées du droit d'élection. Le bill de réforme a fait disparaître ces criantes anomalies; mais si l'on ne connaissait le respect superstitieux des Anglais pour les faits consacrés par l'usage, on croirait difficilement en France que, pour tout le reste, c'est-à-dire pour tout ce qui concernait l'administration locale, Manchester, même après le bill de réforme, vivait encore en plein régime féodal. La seconde ville de l'Angleterre, avec ses 270,000 habitants, sa prodigieuse industrie et ses fortunes colossales, était encore il y a dix ans sous la juridiction d'un seigneur féodal, d'un *lord of the manor*, qui tenait sa souveraineté par droit d'héritage d'un baron normand auquel avait été concédé, six siècles auparavant, le petit village devenu depuis Manchester. Ce *lord of the manor*, qui résidait à une centaine de milles de Manchester, dirigeait souverainement l'administration de la cité, levait des taxes sur la consommation,

percevait des droits sur les ventes et se faisait payer des patentes.

M. Cobden entreprit de soulever les fabricants de Manchester contre ce dégradant vasselage, et, après une longue lutte contre les tories, souteneurs opiniâtres de tout ce qui date de loin, le pouvoir du *lord of the manor*, dernier vestige de la féodalité, fit place à une corporation municipale. Cependant, afin de donner la juste mesure de l'esprit démocratique des fabricants de Manchester, il est bon de noter que leur premier soin, après la victoire, fut de solliciter pour leur nouveau maire le titre de baronnet. M. Cobden s'était distingué dans la lutte, et ses concitoyens commençaient à reconnaître en lui une intelligence supérieure, un caractère entreprenant et résolu. Il entra d'abord comme alderman dans la nouvelle municipalité; il fut bientôt après nommé président de la Chambre du commerce, et, tandis que son influence grandissait chaque jour, on le voyait, supprimant toute distraction, en proie à cette activité incessante qui devait faire son succès, passer de ses affaires aux études de cabinet, et des études de cabinet à des excursions multipliées sur tous les

points du globe. Après avoir parcouru, comme je l'ai déjà dit, la France, la Suisse, la Belgique, il traversa l'Atlantique en 1835 pour étudier les Etats-Unis en fabricant et en économiste. L'année suivante, il visita l'Egypte, la Turquie et la Grèce. En 1838, il traversa l'Allemagne de Hambourg à Vienne. C'est dans ce dernier voyage que serait venue, à ce qu'il paraît, à M. Cobden, la première idée de la ligue. L'aspect des ruines féodales qui bordent le Rhin et le Danube, aspect si doux à l'œil du touriste romantique, n'éveilla dans l'esprit de ce tribun futur de l'industrie anglaise que des souvenirs d'oppression et de rapine. Il se mit à songer à tous les bandits cuirassés qui sortaient jadis de ces forteresses pour courir sus aux pacifiques marchands jusqu'au moment où se forma entre ces derniers la *ligue anséatique* pour la protection des intérêts du commerce et de l'industrie; et, par une association d'idées peu flatteuses pour l'aristocratie anglaise, il en vint à se demander s'il n'y aurait pas lieu à former une ligue entre tous les marchands et les industriels de l'Angleterre contre les prétentions d'une aristocratie qui, maîtresse du sol, s'arrogeait, comme

un dernier privilége féodal, le droit de vendre seule, et à un prix arbitraire, les aliments de première nécessité.

Peu de personnes avaient alors l'idée de chercher un remède aux maux de l'industrie anglaise dans une révocation de la loi sur les céréales. Cette loi, dont je vais parler tout à l'heure, intimement liée aux intérêts des classes dominantes, semblait entrée dans les habitudes du pays. Cependant le commerce était en proie depuis plusieurs années à des crises périodiques que l'on attribuait à diverses causes secondaires sans s'attacher à la cause principale. A la fin de 1836, on avait eu à subir coup sur coup les effets de la déconfiture générale des banques aux Etats-Unis, et d'une récolte insuffisante à l'intérieur. L'année 1837 avait fait espérer du mieux, lorsqu'en 1838 un nouveau et plus grand déficit dans la récolte fit renaître toutes les souffrances. Quelques hommes, parmi lesquels on doit citer le docteur Bowring, membre de la Chambre des Communes, le colonel Thompson, un jeune écrivain, M. Paulton, entreprirent les premiers de diriger l'attention publique sur les effets désastreux de la loi des

céréales. Une petite association était déjà formée dans ce but à Manchester, lorsque M. Cobden, préoccupé des mêmes pensées, arriva d'Allemagne en octobre 1838. Peu de temps après son arrivée, les membres de la Chambre du Commerce de Manchester se réunirent pour délibérer sur la question. Le président de la Chambre, M. Wood, membre du Parlement, appartenant au parti whig, proposa une pétition au gouvernement, pour demander la *modification* de la législation sur les céréales. M. Cobden se leva, et proposa une autre pétition demandant *l'abolition totale et immédiate* de ces lois, et la suppression de tous les autres droits protecteurs établis sur tout autre genre de produit; en un mot, la pétition proposée par Cobden était une déclaration en faveur de la liberté commerciale dans le sens le plus étendu du mot. La question était grave, comme nous le verrons plus loin; les esprits les plus aventureux n'allaient guère au-delà d'une simple modification des *corn-laws* (lois sur les grains). Après deux jours d'une discussion vive, l'opiniâtreté de M. Cobden conquit la majorité, sa rédaction l'emporta sur celle du président, et tous les journaux du Lancas-

hire annoncèrent que la Chambre des Communes de Manchester venait de se prononcer pour l'abolition *totale* et *immédiate* des *corn-laws*, et l'application du principe de la liberté commerciale sur la plus vaste échelle.

J'ai eu souvent occasion, dans le cours de cet ouvrage, de parler des assauts que l'esprit moderne a livrés depuis un quart de siècle à l'aristocratie anglaise, la dernière et la plus tenace des aristocraties ; on l'a vu conquérir sur elle la liberté religieuse par le bill d'émancipation, et par le bill de réforme une plus équitable répartition des droits politiques ; mais on a vu aussi l'aristocratie anglaise sortir de ces deux épreuves affaiblie, et non vaincue, maîtresse comme toujours des destinées de l'Angleterre, et continuant à offrir le spectacle des luttes de deux partis rivaux, mais de même famille, séparés sur quelques points par des diversités d'opinions, mais unis au fond par une communauté d'intérêts et une situation identique : l'intérêt et la situation d'une grande confédération de propriétaires fonciers. La propriété exclusive du sol anglais est le lien des tories et des whigs ; de tout temps ces deux membres du

même corps, maîtres du Parlement et du pouvoir, ont manœuvré de manière à élever le prix des produits agricoles, et spécialement des céréales, sur le marché national, en donnant des primes à l'exportation lorsque ce prix était inférieur à ceux du continent, et en frappant l'importation de droits prohibitifs quand les prix du continent étaient inférieurs à ceux de l'Angleterre. Depuis le milieu du dernier siècle, le rapide accroissement de la population anglaise élevant de jour en jour le prix du blé, la grande préoccupation de l'aristocratie a été de maintenir ce mouvement de hausse en frappant d'un droit de plus en plus fort les blés étrangers. De 1790 à 1814, sous Fox aussi bien que sous Pitt, les variations de la législation anglaise sur le commerce des grains se réduisent à une spéculation de plus en plus audacieuse de la part des propriétaire fonciers sur la misère publique. Enfin, en 1815, lorsque le retour de la paix promet de ramener le bon marché, l'aristocratie, qui veut maintenir et accroître s'il se peut les prix de disette, profite de sa victoire de Waterloo pour imposer aux consommateurs le maximum de ses exigences; elle fait

ou plutôt pour s'assurer des consommateurs au prix imposé par elle, l'aristocratie anglaise appliquait à l'industrie manufacturière un système différent : tout en la garantissant de toute concurrence étrangère, quant aux produits manufacturés, elle favorisait, par des dégrèvements successifs, l'importation des matières premières que réclame le travail manufacturier. Par le bas prix de ces matières et des agents du travail, elle poussait de toutes ses forces l'industrie anglaise dans la voie d'une extension indéfinie au dedans et au dehors, et elle travaillait de toutes ses forces à lui ouvrir en tous lieux des débouchés. La quantité du travail, le nombre des travailleurs et le prix des salaires s'élevant toujours, permettaient par cela même de maintenir à la hausse le prix des subsistances, et malgré les crises produites par cette aspiration effrénée à la hausse, on comprend que pendant longtemps l'Angleterre a pu trouver une compensation à la rigueur de son tarif quant aux produits agricoles, dans les facilités offertes par ce même tarif à la production manufacturière.

C'est ainsi que la législation sur les grains a pu

braver pendant un demi-siècle les critiques des économistes, grâce à l'extension toujours croissante de l'industrie. Cependant les effets désastreux et le côté faux de ce système de compensation ont fini par sauter aux yeux des manufacturiers.

L'Angleterre a cela de particulier que, malgré sa culture perfectionnée, elle est impuissante, depuis plus de quatre-vingts ans, à nourrir ses habitants, même dans les années ordinaires. Les moyens de subsistance ont beau s'accroître, l'accroissement de la population est plus rapide encore ; il se produit aujourd'hui dans une proportion énorme, dans la proportion de plus de 350,000 âmes par année. Il y a chaque année un déficit croissant dans la production des blés indigènes, déficit que l'on évaluait, dit M. Faucher, en 1845 à 2 millions de *quarters*. Il fallait donc, malgré les rigueurs de la prohibition, que les blés étrangers finissent toujours par entrer ; mais comme ils n'entraient jamais qu'au moment de la plus grande cherté, et en vertu de nécessités soudaines, au lieu de s'échanger contre des produits manufacturés, ils s'échangeaient contre de l'or, il s'ensuivait dans la circulation monétaire des

crises périodiques qui réagissaient sur le travail manufacturier et le frappaient de paralysie. » De plus, la manufacture anglaise, après avoir atteint le maximum de ses débouchés, se voyait chaque jour fermer quelques-uns d'entre eux chez les peuples, qui finissaient par se lasser d'accueillir ses produits en franchise sans pouvoir lui faire accepter les siens aux mêmes conditions. C'est ainsi que les Etats-Unis se décidaient à créer des manufactures et à susciter des ouvriers pour consommer le blé et le bétail que l'Angleterre refusait de recevoir.

Ainsi, la prohibition maintenue en faveur de l'agriculture avait fini par annuler tous les bénéfices de la liberté accordée à l'industrie quant à l'importation des matières premières, et en 1838, au moment où la ligue entra en campagne, la situation était celle-ci : d'une part, l'industrie anglaise, engorgée, paralysée, incapable de maintenir le salaire à un prix proportionné à la cherté des subsistances, ne pouvant fournir que quatre jours de travail par semaine à des multitudes chaque année plus nombreuses et incessamment travaillées par le besoin : d'autre part, une

aristocratie de propriétaires fonciers, maîtres de la majorité dans les deux Chambres, habitués de toute éternité à considérer le haut prix du blé comme une garantie de la gloire et de la puissance anglaise, c'est-à-dire comme une garantie du haut prix des fermages, et par suite, de la conservation de ces immenses revenus que l'un d'entre eux déclarait naïvement leur être absolument indispensables pour payer l'intérêt des sommes hypothéquées sur la terre, doter leurs filles et mener une grande existence. De plus, l'intérêt des propriétaires semblait ici intimement lié à celui des fermiers. Bien que ces derniers fussent généralement victimes de la concurrence artificielle des fermages et des variations énormes que subissait dans la même année le prix des céréales, on pouvait et on devait craindre que l'influence séculaire exercée sur eux par les *landlords* ne les fît se ranger à leurs côtés, dans la pensée que leur intérêt était identique. Contre cette redoutable association, la ligue au berceau ne pouvait guère compter, en supposant qu'elle voulût s'en servir, sur les classes ouvrières. Celles-ci, habituées à supporter l'empire traditionnel de l'aristocratie

foncière, et à jalouser la domination plus immédiate de l'aristocratie industrielle, craignant que la baisse dans le prix du blé n'entraînât une baisse proportionnée dans le taux du salaire, et par conséquent une situation absolument semblable, se montraient parfaitement indifférentes aux efforts et aux espérances des chefs de l'industrie.

C'est donc livrés à leurs propres forces, et en présence de difficultés qui paraissaient insurmontables, que M. Cobden et une douzaine d'hommes commencèrent ce grand mouvement qui devait enlever à l'aristocratie anglaise le plus cher de ses priviléges.

Aussitôt que la pétition adressée au Parlement le 13 décembre 1838 par la Chambre du Commerce de Manchester fut connue en Angleterre, de toutes les villes industrielles du royaume arrivèrent des lettres adressées aux pétitionnaires pour leur offrir de s'unir à eux. Bientôt environ deux cents délégués partirent des différents points du pays pour venir conférer avec les hommes de Manchester sur la marche à suivre et le but à atteindre. Réunis en assemblée générale, ils ratifièrent à l'unanimité le principe posé dans

la pétition de Cobden, savoir : *l'abolition totale et immédiate des lois-céréales et de tous les autres droits protecteurs.* Ils s'engagèrent à obtenir, dans les villes et districts de leur résidence, des pétitions semblables, et à se réunir de nouveau à Londres à l'ouverture de la prochaine session du Parlement. Fidèles au rendez-vous, ces deux cents délégués se retrouvèrent à Londres au printemps de 1839 avec des pétitions chargées de deux millions de signatures. Mais en Angleterre deux millions de signatures n'ont pas une grande signification, on ne s'émeut pas pour si peu, et lorsqu'ils vinrent présenter leur pétition à la Chambre des Communes, les réformistes les plus avancés du Parlement, étonnés de leur naïve confiance dans le résultat d'une pétition aussi révolutionnaire, leur disaient en riant : Abolir les lois sur les céréales ! mais vous auriez aussitôt fait de renverser la monarchie. » Cependant un membre de la Chambre des Communes, M. Villiers, qui a glorieusement attaché son nom à cette grande réforme économique en reproduisant chaque année la même motion depuis sept ans, fut assez audacieux pour prendre sous sa protection la pétition téméraire ; il demanda que

le sujet fût pris immédiatement en considération ; sa proposition fut accueillie avec le plus profond dédain. Quelques membres ayant voulu s'unir à lui, les cris : Aux voix ! partirent de tous les bancs de la Chambre, et un homme d'Etat distingué, sir James Graham, qui devait sept ans plus tard trouver des accents très-poétiques pour célébrer la nouvelle ère ouverte au monde par le triomphe de la *ligue*, s'efforça d'écraser la ligue au berceau sous une avalanche de lyrisme, à l'effet de prouver que les pétitionnaires étaient d'une cruauté plus atroce (*of a cruelty far more atrocious*) que les bourreaux de la Pologne et les négriers, car ils voulaient arracher leurs concitoyens « au doux « spectacle du lever de l'aurore, aux joies inno- « centes du village, pour les précipiter en masse « dans l'atmosphère empestée, dans les supplices, « les débauches et les misères de l'atelier. » Cette effusion de lyrisme, très-peu justifiée par la situation morale et matérielle des populations agricoles, eut naturellement auprès des *landlords* de la Chambre un succès complet, et la motion de M. Villiers fut rejetée à une imposante majorité.

Le dédaigneux accueil fait à leur première ten-

tative ne découragea point les deux cents délégués de l'industrie anglaise ; ils se réunirent le lendemain, et c'est dans cette réunion qu'à la suite d'un discours énergique de M. Cobden l'association fut baptisée de ce nom de Ligue, qui devait en peu de temps devenir si fameux.

J'arrive, disait en terminant l'orateur, j'arrive des bords du Rhin et du Danube ; j'ai contemplé les ruines de ces castels féodaux dont les maîtres s'arrogeaient autrefois le droit de vexer et de piller le commerce des riverains, jusqu'au moment où les marchands se liguèrent enfin pour avoir raison de leurs oppresseurs. Eh bien, nous aussi, formons une *ligue* entre toutes les villes d'Angleterre pour la défense de notre pacifique industrie, et que notre aristocratie sache bien que si elle persiste à maintenir les *lois céréales*, ses priviléges seront réduits en poussière comme les tours et les créneaux de ces vieilles forteresses.

La proposition fut adoptée, et l'association reçut le nom d'*Anti-corn-law-league* (*ligue contre les lois céréales*).

La guerre était déclarée, il s'agissait de la soutenir, et c'est ici qu'apparaît dans tout son jour l'habileté de l'esprit politique anglais dans l'art d'organiser et de diriger l'*agitation :* d'abord un but fixe et nettement déterminé, l'abolition des

lois-céréales; une confiance entière dans la force morale de la discussion; l'exclusion rigoureuse de tout appel à la force physique, sans renoncer toutefois aux arguments comminatoires propres à faire impression sur l'ennemi; un zèle infatigable, une variété infinie dans la recherche des moyens propres à provoquer des adhésions et à préparer la victoire : journaux, brochures, discours, enseignement, voyages, et enfin un abondant et judicieux emploi du nerf de la guerre, l'argent!

Dès le début, une somme de 125,000 francs fut votée par les fondateurs de l'association; un an après ils réclamaient et obtenaient de leurs adhérents 250,000 francs. Un comité supérieur fut établi à Manchester, sous le titre de Conseil exécutif de la ligue, avec mission de diriger les opérations, de publier les brochures, les journaux, de convoquer les meetings et de correspondre avec des comités locaux établis dans tous les districts de l'Angleterre.

Un journal hebdomadaire fut fondé pour servir d'organe spécial à la cause de la ligue. Il parut d'abord sous le titre d'*Anti-corn-law-circular*, puis sous celui d'*Anti-bread-tax-circular*, et enfin,

en 1843, sous le titre plus général de *The League.*

Deux ans de la vie de Cobden furent entièrement absorbés par ce travail d'organisation, auquel il se voua avec toute la ténacité qui le caractérise éminemment. On le vit parcourir toutes les villes d'Angleterre, stimulant l'esprit public par des prédications chaleureuses, établissant partout des associations locales rattachées au comité central de Manchester, et trouvant encore le temps de contribuer à la rédaction du journal et des brochures publiées par l'association.

Il rencontra du reste à ses côtés de précieux auxiliaires, sortis comme lui de l'obscurité, et en qui se révélaient tout à coup des talents supérieurs. Un jeune et modeste fabricant d'amidon, M. Wilson, qui se produisit tout à coup avec une capacité de premier ordre comme administrateur, fut nommé président de la ligue ; on vit surgir en même temps des orateurs remarquables par une éloquence pleine de chaleur et d'éclat, éloquence un peu inculte parfois, mais belle d'un genre de beauté assez rare en Angleterre, où l'orateur se ressent toujours beaucoup du *scholar*.

Grâce au zèle de ses chefs et à l'habileté de son organisation, la ligue au bout de deux ans d'existence commençait à prendre une attitude imposante. Ses orateurs avaient parcouru cinquante-neuf comtés et y avaient prononcé plus de six cent cinquante discours ; elle levait un nouvel impôt de 1,250,000 francs sur le dévouement de ses membres ; elle bâtissait à Manchester un immense édifice, devenu depuis, sous le nom de *Free-trade-Hall*, une sorte de temple et de palais où elle tenait ses assises et qui peut contenir dix mille personnes ; elle prenait l'initiative de ces grandes expositions de l'industrie, inusitées encore en Angleterre, et que Londres a empruntées depuis à Manchester ; enfin, désireuse d'attirer à elle toutes les influences, elle appelait les femmes à combattre dans ses rangs contre des lois qui imposaient la famine aux pauvres. Ne pouvant compter sur l'appui du clergé anglican, qui vit de la dîme convertie en rentes foncières, et dont l'intérêt est par conséquent étroitement lié à celui des propriétaires du sol, la ligue convoquait un concile des ministres dissidents réunis à Manchester au nombre de sept cents, et elle fai-

sait bénir par eux, dit M. Léon Faucher, comme une autre croisade, cette levée de boucliers des villes contre les campagnes, de la bourgeoisie industrielle contre l'aristocratie.

Dès la fin de 1841, la ligue avait obtenu un succès important : M. Cobden, son général, venait d'être nommé membre de la Chambre des Communes par le bourg de Stockport, et dans sa personne l'association pouvait enfin se produire au sein même du Parlement. Qu'allait devenir l'homme de la ligue au milieu de cette aristocratique assemblée? M. Cobden avait trente-sept ans, et il est rare qu'on réussisse en Angleterre quand on se produit si tard sur la scène politique; de plus, il n'avait point reçu cette éducation préparatoire par laquelle passent tous les hommes d'État anglais; il n'avait jamais été ni à Eton ni à Oxford; il sortait de son comptoir et il entrait dans la Chambre pour faire triompher une mesure qui blessait au vif les intérêts les plus chers, les préjugés les plus invétérés des quatre cinquièmes de ses membres. C'était là autant de chances d'insuccès. Mais, d'un autre côté, il représentait la *ligue*, une association déjà passée à

l'état de puissance, qui veillait sur lui du dehors, et se tenait prête à le soutenir énergiquement contre les embûches et les violences de ses nombreux adversaires.

M. Cobden est un tribun aussi habile que le plus fin diplomate. Il comprit tout d'abord que dans sa nouvelle position, entouré d'ennemis qui ne demandaient qu'à le prendre en défaut pour l'arrêter dès son premier pas et le détruire, il devait commencer par se tenir sur la défensive. Il débuta donc avec beaucoup de prudence, parlant rarement, se renfermant dans la question des céréales, toujours rigoureusement exact dans ses assertions, étranger à toutes personnalités, raisonnant avec une sobriété ferme et évitant avec soin la déclamation. Plusieurs de ses amis le pressaient de prendre part aux discussions générales, de peur, disaient-ils, qu'on n'en vînt à le considérer comme un monomane, un homme à idée fixe. Cobden répondait qu'il consentait volontiers à être qualifié ainsi, pourvu que son *idée fixe* fût adoptée et mise en pratique, ne voyant pas d'ailleurs, ajoutait-il, comment il pourrait servir la cause de la liberté commerciale en dé-

pensant une partie de son énergie sur d'autres questions.

La première session se passa ainsi sans orage. Le nouveau membre s'était, comme on dit en Angleterre, *assuré l'oreille* de la Chambre, et c'est tout ce que peut faire un débutant pour la première année. L'ouverture de la session pour 1843 trouva les districts manufacturiers dans un état de grande détresse et de grande agitation, produit à la fois par le haut prix des subsistances et la stagnation du commerce.

Le bourg de Stockport était particulièrement en proie à ce double fléau, la cherté des vivres et la rareté du travail. En février 1843, cette détresse des populations industrielles devint l'objet des délibérations de la Chambre des Communes. Le débat durait depuis plusieurs jours, ou mieux depuis plusieurs nuits (on sait que les séances du Parlement anglais ont lieu la nuit), lorsqu'enfin M. Cobden demanda la parole, et après un tableau animé de la misère effroyable du peuple dans le nord de l'Angleterre, et spécialement à Stockport, il dirigea ses attaques contre le chef même du cabinet, sir Robert Peel, le déclarant, en sa

qualité de principal soutien des lois céréales, *personnellement responsable* de tous les désastres qui désolaient le pays.

Cette forme de discussion était vive, mais elle n'avait rien de contraire aux usages de la polémique parlementaire telle qu'elle est pratiquée chez nos voisins. En toute autre circonstance, elle n'eût point suffi pour faire perdre à sir Robert Peel la réserve et la mesure qui le distinguent d'ordinaire; mais l'esprit de l'illustre baronnet était en ce moment dans un état de vive excitation. Peu de jours auparavant, son secrétaire, M. Drummond, avait été assassiné par un fou, qui l'avait pris, disait-il, pour sir Robert Peel. La famille du ministre était dans des alarmes continuelles pour sa sûreté, et l'inquiétude qui se manifestait sans cesse autour de lui avait à la longue altéré son sang-froid.

Toujours est-il que l'honorable chef de la ligue venait à peine de se rasseoir lorsque sir Robert Peel se lève brusquement, la figure contractée par l'émotion et la fureur, et dans sa réplique il s'emporte jusqu'à accuser son adversaire de provoquer contre lui un *assassinat*. A ce mot, un cri

d'indignation éclate sur tous les bancs ministériels ; de toutes parts, on entend retentir les mots de *meurtrier*, *assassin*. Un désordre effroyable se manifeste dans la Chambre. M. Cobden se lève pour repousser l'ignominieuse interprétation donnée à ses paroles ; mais sa voix est couverte par les clameurs. Il persiste ; le désordre se prolonge jusqu'à trois heures du matin ; la séance est levée au milieu de l'agitation, et on entend les membres du parti tory se dire avec joie les uns aux autres, en se retirant, que Cobden est maintenant perdu et à jamais annulé comme homme politique. Ils se trompaient étrangement ; ils avaient compté sans la ligue.

Quelques heures après, parvenait à Manchester la nouvelle de l'*attentat moral* commis sur la personne de Cobden. Un meeting est sur-le-champ convoqué ; dix mille hommes s'assemblent dans le Free-Trade-Hall. Les orateurs racontent l'outrage fait au chef de la ligue ; l'assemblée vote à l'unanimité une adresse à Cobden pour lui exprimer sa confiance et son indignation au sujet de l'attaque dirigée contre son honneur. L'adresse, exposée ensuite sur les places publiques de Man-

chester, se couvre en deux jours de quarante mille signatures. La même démonstration se répète au même moment dans toutes les grandes villes manufacturières du royaume, et, en moins d'une semaine, Cobden avait reçu autant de députations et d'adresses qu'en reçoit un roi après un attentat contre sa personne.

L'aristocratie anglaise ne s'attendait guère à ce résultat; elle comprit, mais trop tard, qu'en voulant déshonorer son adversaire, elle l'avait elle-même grandi, glorifié et décoré d'un prestige qui ne devait s'accroître chaque jour jusqu'à ce qu'elle fût forcée de baisser pavillon devant lui.

On a pu voir par l'épigraphe de cette notice avec quelle bonne grâce sir Robert Peel a fait depuis amende honorable des paroles outrageantes qu'il avait autrefois prononcées. Elles étaient restées sur le cœur de Cobden, et en toute occasion il s'en souvenait, ne ménageant à son adversaire ni l'ironie ni l'invective, jusqu'à ce qu'enfin, dans la séance du 27 février 1846, une allusion malicieuse de M. d'Israëli, coutumier du fait de malice et désireux de se venger des concessions de sir Robert Peel aux ligueurs, fournit à ce dernier

l'occasion de se rétracter noblement. Cobden, à son tour, se déclara satisfait des explications de sir Robert Peel, ajoutant qu'après cette déclaration il espérait que personne ne se croirait justifié à revenir sur cette matière, et depuis lors l'expression d'une mutuelle estime a dominé tous les rapports de ces deux hommes éminents.

A la même époque où Cobden grandissait ainsi sous l'outrage, la ligue, qui grandissait également, résolut de transporter à Londres même le siége de ses opérations. Le conseil exécutif loua la vaste salle du théâtre de Drury-Lane, et plus tard la salle plus vaste encore de Covent-Garden; et là, pendant deux ans, tout en maintenant l'agitation générale dans tout le pays, elle exposa chaque semaine ses doctrines devant un auditoire immense et incessamment renouvelé.

Nécessité, justice et avantages de la libre importation des céréales, et de la liberté des échanges en général; historique des lois céréales; égoïsme et oppression exercés par les propriétaires fonciers, marchands de blé qui s'arrogent le droit d'imposer et d'exploiter légalement la famine; tableau des misères du peuple; réfutation

des objections tirées soit de l'intérêt de l'agriculture, soit des intérêts de la puissance anglaise, soit des intérêts des classes ouvrières ; exposition du but politique de la *ligue*, mouvement de révolte des classes industrielles de l'Angleterre contre les priviléges aristocratiques, conséquences bienfaisantes de la liberté commerciale pour les classes pauvres, pour les agriculteurs aussi bien que pour les manufacturiers, pour l'aristocratie elle-même, qui périra si elle s'y oppose, pour l'Angleterre en général, et enfin pour l'humanité tout entière ; répudiation de tous les vieux errements de la politique, abolition de la guerre, établissement de la fraternité des peuples au moyen de la liberté commerciale :

Tel est le programme succinct que les orateurs de la ligue, Cobden en tête, ont développé sept ans en Angleterre, sous toutes les formes, avec la plume et la parole, avec tous les genres de style et d'éloquence, depuis la familiarité la plus terre-à-terre, mélangée de saillies et de bons mots, jusqu'au pathétique le plus élevé et le plus impétueux, dans tous les lieux, depuis la métropole jusqu'aux hameaux les plus reculés : car la croi-

sade, commencée dans les provinces manufacturières, s'étendait déjà fort avant dans les districts agricoles lorsque la victoire a mis fin à ses opérations.

C'est ici le cas de dire un mot du genre d'éloquence qui distingue les trois principaux orateurs de la ligue, M. W. J. Fox, M. Bright et M. Cobden. Tous trois sortis des rangs du peuple, ayant puisé tous trois leur instruction en dehors de ces établissements où se moule l'aristocratie anglaise, ils se présentent d'abord avec un même fonds commun d'énergie et d'abandon, avec le même dédain ou la même ignorance de ces tournures de phrases stéréotypées, de ces formules conventionnelles qui donnent à un *speech* anglais le cachet aristocratique. Mais ce point de ressemblance étant donné, ils se caractérisent chacun par des qualités particulières: M. W. J. Fox, par la vive et exubérante ardeur d'une imagination de poëte qui se complaît dans la métaphore et l'antithèse, entasse images sur images, mélange les éclairs et les tonnerres, et s'enivre de ces grands effets de parole qui éblouissent un auditoire. C'est le moins simple des trois, et c'est, je

crois, celui qui de nos jours en France aurait le plus de succès. On a souvent cité de lui ce passage tout hérissé d'antithèses où, pour répondre à l'argument favori de l'aristocratie anglaise : maintenons les lois céréales pour être indépendants de l'étranger, il s'écrie :

Examinons la vie de ce noble seigneur, de ce grand ennemi de toute dépendance étrangère. Voilà un cuisinier *français* qui prépare le dîner pour le maître, et un valet *suisse* qui habille et prépare le maître pour le dîner. Milady, qui accepte sa main, est toute resplendissante de perles qu'on ne trouva jamais dans les huîtres *britanniques*, et la plume qui flotte sur sa tête n'orna jamais la queue d'un *dindon anglais*. Ses vins viennent du *Rhin*, du *Rhône* ou de la *Garonne*. Il repose sa vue sur des fleurs venues de l'*Amérique du Sud*, et gratifie son odorat de la fumée d'une feuille apportée de l'*Amérique du Nord*. Son cheval préféré est d'origine *arabe*, et son chien favori de la race du *Saint-Bernard*. Sa galerie est riche de tableaux *flamands* et de statues *grecques*. Veut-il se distraire, il va entendre des chanteurs *italiens*, chantant de la musique *allemande*, le tout suivi d'un ballet *français*. S'élève-t-il aux honneurs judiciaires : l'hermine qui décore ses épaules n'avait jamais jusque là figuré sur le dos d'une bête *britannique*. (Il va sans dire que ce trait, qui n'est pas d'un goût très-pur, est le plus applaudi.) Son esprit même est une bigarrure de provenances exotiques. Sa philosophie et sa poésie lui viennent de la *Grèce* et de *Rome*, sa géo-

métrie d'*Alexandrie*, son arithmétique d'*Arabie*, et sa religion de *Palestine*; dans son enfance, il presse ses dents naissantes sur du corail de l'océan *Indien*, et après sa mort le marbre de *Carare* surmontera sa tombe. Et voilà l'homme qui dit : Soyons indépendants de l'étranger; soumettons le peuple à la taxe, laissons-le en proie aux angoisses de la misère et de la faim, mais soyons indépendants de l'étranger.

Il ne faudrait pas juger M. Fox sur cet échantillon. S'il emploie quelquefois l'ironie, il emploie plus souvent encore les grands mouvements pathétiques. Ainsi, on accuse la ligue d'avoir fabriqué des signatures au bas de ses pétitions; on dit qu'un ligueur a été vu dans un cimetière relevant des noms jusque sur la pierre des tombeaux. M. Fox s'empare de cette accusation et en tire le passage qui suit :

Il ne manquait pas de discernement, le malheureux, s'il en a agi ainsi, et il faut que le sens moral de nos adversaires soit bien émoussé pour qu'ils osent citer un tel fait à l'appui de leur accusation; car combien d'êtres inanimés peuplent les cimetières de nos villes et de nos campagnes qui y ont été poussés par cette loi maudite! Ah! si les morts pouvaient prendre part à notre œuvre, des myriades d'entre eux auraient le droit de signer des pétitions sur cette matière, car ils sont morts victimes de cette loi

qui pèse encore sur les vivants; si la tombe pouvait nous rendre tous ceux qu'elle a reçus sans cortége et sans prières :

> *Car elle est petite la cloche qui sonne à la hâte le convoi du pauvre ;*

s'ils accouraient vers ce palais où l'on codifie sur la mort et sur la vie, oh! la foule serait si pressée que les avenues du parlement seraient inaccessibles; il faudrait une armée, Wellington en tête, pour frayer aux sénateurs un passage à travers cette multitude, et peut-être ils ne parviendraient à cette orgueilleuse enceinte que pour entendre le chapelain de Westminster prêcher sur ce texte : « Le sang de ton frère crie vers moi de la terre. »

Bien que moins élégante, moins poétique, l'éloquence de M. Bright exerçait sur les ligueurs une influence plus grande encore, et excitait chez les protectionnistes des répulsions plus vives que celle de M. Fox. C'est ce jeune quaker, l'inséparable compagnon de M. Cobden, celui qu'on a nommé l'Ajax de cet autre Achille, qui se chargeait particulièrement de l'*excitation*, soulevant tour à tour dans les cœurs la pitié, le dédain, l'indignation, la colère ; rappelant tous les souvenirs d'oppression et de rapine aristocratiques, apostrophant tour à tour les Richemond, les Buckingam, les Knatchbull, répétant et commentant à l'au-

ditoire les odieux propos attribués à tel ou tel chef du parti protectionniste ; enfin, tenant toujours la menace révolutionnaire suspendue comme une épée de Damoclès sur la tête de l'ennemi.

Il y a deux siècles, le peuple d'Angleterre était engagé dans un terrible combat contre la couronne. Un roi despotique et perfide s'arrogeait le droit de lever des taxes sans le consentement du parlement et du peuple. Cette prétention fut repoussée. Cette île si belle devint un champ de bataille, le royaume fut bouleversé, le vieux trône fut brisé; eh bien, si nos pères, il y a deux siècles, surent résister à l'oppression, s'ils refusèrent d'être les serfs d'un roi, est-ce à nous, leurs fils, à devenir les esclaves d'une aristocratie telle que la nôtre? (Explosion de cris, non! non!) Après avoir abattu le lion, irons-nous rendre hommage au loup, ou bien saurons-nous, par une manifestation virile et unanime de l'opinion publique, mettre fin une fois pour toutes à de monstrueuses injustices?

Quant à M. Cobden, dont je m'occupe plus particulièrement ici, les mêmes qualités qui l'ont porté en quelque sorte à son insu, et sans qu'il y mît du sien, à la tête du mouvement; ces mêmes qualités de l'homme d'action, étranger à toute préoccupation personnelle incarné et tout entier dans une cause, ont fait sa prépondérance comme orateur, spécialement comme cathéchiste des

doctrines de la ligue. Son éloquence, d'autant plus admirable, comme l'a dit sir Robert Peel, qu'elle est moins ornée, est le triomphe du naturel et de la simplicité. Il ne pérore jamais, il cause : sa causerie prend tous les tons, elle va du familier au pathétique sans cesser d'être de la causerie ; et ce qui domine à travers toutes les évolutions de cette parole si souple, si variée, si claire, c'est une logique profonde, obstinée, inflexible. Chaque jour et à chaque instant il prend un nouveau sentier, mais chaque sentier le conduit au même but : l'abolition *des lois céréales* et l'établissement de la liberté du commerce. Depuis le premier mot qui sort de sa bouche jusqu'au dernier, on sent l'homme qui ne cesse pas un instant d'être en communication avec son public, qui donne et reçoit sans cesse des impressions, l'homme, en un mot, qui improvise véritablement. Toutes les idées lui sont bonnes pour entrer en matière, et les formes qu'il affectionne sont les plus simples. Ainsi, il commencera un discours en ces termes : Eh bien ! habitants de Londres, qu'y a-t-il de nouveau parmi vous ? Vous avez su quelque chose de ce que nous avons fait dans le Nord ; que se

passé-t-il par ici ? Au milieu de son argumentation il laissera échapper quelque saillie propre à reposer et à ramener l'attention de l'auditoire. Ainsi, un banc tombe tout à coup et produit quelque confusion : « Ne vous effrayez pas, dit l'orateur, c'est le présage et le symbole de la chute des monopoleurs. » Un autre jour, après avoir parlé des droits sur le café, abordant la question du tarif du sucre colonial et du sucre étranger devant un auditoire où figurent un grand nombre de dames, il emploie cette transition : « Vient ensuite le sucre. Mesdames, vous ne pouvez faire le café sans sucre, et toute la douceur de vos sourires ne parviendrait pas à le sucrer. »

Son tempérament ardent, mais d'une ardeur latente, d'autant plus énergique en fait qu'elle est plus concentrée en parole, l'entraîne rarement aux explosions d'attendrissement ou de colère. L'arme qu'il préfère, c'est l'ironie, tantôt simplement joviale de cette bonne grosse jovialité anglaise, tantôt aiguisée d'une pointe d'amertune à l'anglaise, aussi qui la rend plus terrible que l'indignation. A-t-il à peindre le monopole, il le décrit ainsi :

Le monopole ! oh ! c'est un personnage mystérieux qui s'asseoit avec votre famille autour de la table à thé, et quand vous mettez un morceau de sucre dans votre tasse, il en prend vivement un autre dans le sucrier. Puis lorsque vos femmes et vos enfants réclament ce morceau de sucre qu'ils ont bien gagné, le mystérieux filou, le monopole, leur dit : « C'est pour votre protection. »

Si l'on venait vous raconter, dit ailleurs Cobden, qu'il existe une île dans l'océan Pacifique, dont les habitants sont devenus les esclaves d'une caste qui s'empara du sol il y a quelques sept siècles ; si l'on vous disait que cette caste fait des lois pour empêcher le peuple de manger autre chose que ce qu'il plaît au conquérant de lui vendre ; si l'on ajoutait que ce peuple est devenu si nombreux que le territoire ne suffit plus à sa subsistance, et qu'il est réduit à se nourrir de racines ; enfin, si l'on vous apprenait que ce peuple est doué d'une grande habileté, qu'il a inventé les machines les plus ingénieuses, et que néanmoins ses maîtres l'ont dépouillé du droit d'échanger les produits de son travail contre des aliments ; si ces détails vous étaient rapportés par quelque voyageur philanthrope, par quelque missionnaire récemment arrivé des mers du Sud... que diriez-vous, habitants de Londres ?...

Quelques personnes proposent l'émigration des classes pauvres aux frais du gouvernement. Cobden, après avoir longuement prouvé qu'il ne s'agit pas de porter les classes pauvres vers les ali-

ments, mais de laisser les aliments venir aux pauvres, termine ainsi :

La question a encore des aspects moraux qu'il est de votre devoir d'examiner. L'homme est de tous les êtres créés le plus difficile à déplacer du lieu de sa naissance ; l'arracher à son pays est une tâche plus lourde que celle de déraciner un chêne. Oh ! les signataires de la pétition se sont-ils jamais trouvés au *dock* de Sainte-Catherine au moment où un des navires de l'émigration s'apprêtait à entreprendre son funèbre voyage ? Ont-ils vu les pauvres émigrants s'asseoir pour la dernière fois sur les dalles du quai, comme pour s'attacher jusqu'au moment suprême à cette terre où ils ont reçu le jour ? Avez-vous considéré leurs traits, les avez-vous vus prendre congé de leurs amis ? Si vous l'aviez vu, vous ne parleriez pas légèrement d'un système d'émigration forcée. Pour moi, j'ai été bien des fois témoin de ces scènes déchirantes. J'ai vu des femmes vénérables disant à leurs enfants un éternel adieu ! J'ai vu la mère et l'aïeule se disputer la dernière étreinte de leur fils. J'ai vu ces navires de l'émigration abandonner la Mersey pour les Etats-Unis ; j'ai vu les yeux de tous les proscrits se tourner vers le rivage aimé et perdu pour toujours, et le dernier objet qui frappait leurs avides regards, lorsque leur terre natale s'enfonçait pour jamais dans les ténèbres, c'étaient ces vastes greniers, ces orgueilleux entrepôts, où, sous la garde — j'allais dire de notre reine — mais non — sous la garde de l'aristocratie, étaient entassées comme des montagnes des substances alimentaires

venues d'Amérique, seuls objets que ces tristes exilés allaient chercher au-delà des mers.

C'est avec cette éloquence si variée, mais toujours empreinte de simplicité et de naturel même dans ses plus grands élans, que M. Cobden trouvait le secret de plaire, d'émouvoir, d'instruire, de convaincre, et de faire chaque jour passer dans l'âme de quelques milliers d'auditeurs non-seulement des impressions, mais des résolutions, car Cobden est avant tout un homme d'action. « Vous ne devez pas venir ici, s'écriait-il souvent, comme à un lieu de diversion : l'objet que nous avons en vue réclame des efforts personnels, énergiques et persévérants. Parler sert de peu, et j'aurais honte de paraître devant vous, si la parole n'était le moindre des instruments que j'ai mis au service de notre cause. »

Cependant jusqu'en 1843 la ligue avait grandi sans effrayer beaucoup l'aristocratie anglaise, qui affectait de ne voir dans ce mouvement qu'un spectacle, une parade dont elle faisait l'objet de ses sarcasmes. C'est alors que M. Cobden, après quatre ans passés à préparer ses forces et à travailler l'opinion, entreprit de porter la guerre sur

le terrain électoral, et de donner à la ligue une attitude politique assez sérieuse pour forcer l'aristocratie à une prompte capitulation.

Laissons M. Cobden exposer lui-même dans son langage familier comment il découvrit cette tactique nouvelle, due tout entière à son génie inventif.

Les monopoleurs, dit-il, ont des yeux de lynx pour découvrir les moyens d'atteindre leur but. Ils dénichèrent dans le bill de réforme la clause Chandos, et la mirent immédiatement en œuvre. Sous prétexte de faire inscrire leurs fermiers sur les listes électorales, ils y ont fait porter les fils, les neveux, les oncles, les frères de leurs fermiers jusqu'à la troisième génération, jurant au besoin qu'ils étaient associés à la ferme quoiqu'ils n'y fussent pas plus associés que vous. C'est ainsi qu'ils ont gagné les comtés. Mais il y a une autre clause dans le bill de réforme, que nous, hommes de travail et d'industrie, nous n'avions pas su découvrir, c'est celle qui confère le droit électoral au propriétaire d'un *free-hold* (bien libre) de 40 schillings de revenus; j'élèverai cette clause contre la clause Chandos, et nous les battrons dans les comtés mêmes.

Ceci exige un mot d'explication. On a vu dans la notice consacrée à lord John Russell comment le bill de réforme, qui avait paru d'abord si funeste au parti tory, renfermait cependant quelques dis-

positions dont ce parti a su se servir avec assez d'habileté pour rétablir au bout de quelques années sa prépondérance. Parmi ces dispositions était celle qui accorde le droit électoral aux fermiers même sans baux (*tenants at will*), pourvu qu'ils paient une ferme de 50 livres. Cette clause livrait aux grands propriétaires les votes de tous les districts agricoles ; mais, à côté de celle-ci, s'en trouvait une autre que les tories avaient laissé subsister, d'abord par respect pour la tradition, et ensuite dans la pensée qu'eux seuls pourraient en tirer parti. C'est une antique loi qui date de six siècles, et qui, à l'époque où l'Angleterre comptait un grand nombre de petits propriétaires cultivateurs, *yeomen*, accordait le droit électoral à tout *yeoman* possédant un bien libre de 40 schellings de revenu, somme autrefois considérable et qui représente aujourd'hui à peu près 48 francs. Il s'agissait pour M. Cobden de créer, sous l'influence de la ligue, une masse de ces petits propriétaires électeurs, afin de disputer par eux l'élection aux grands propriétaires, même dans les comtés.

Le système de M. Cobden une fois adopté, la

ligue se mit à l'œuvre avec l'ardeur que lui transmettaient ses chefs, et les grands moyens dont elle disposait. L'Angleterre fut divisée en treize districts électoraux ; des agents furent assignés à chaque district ; pour surveiller la formation des listes, pousser les ligueurs à se faire inscrire, moyennant l'achat d'un *cottage*, et en même temps poursuivre devant les tribunaux la radiation de tout électeur protectionniste indûment inscrit.— Le journal *la Ligue*, répandu à 20,000 exemplaires, parut chaque matin, portant en gros caractères, en tête de ses colonnes, le cri de guerre : *Qualify! qualify!* (Prenez qualité, inscrivez-vous !), et les orateurs parcoururent le pays, développant partout ce nouveau thème : Faites-vous électeurs moyennant l'achat d'un cottage de 40 schellings de revenu ; c'est l'affaire de 50 à 60 livres sterling. Ouvriers, placez là vos économies, c'est un bon placement ; vous serez propriétaires et électeurs ; et vous, pères de famille, voulez-vous être utiles à vos fils? Quand ils auront atteint leur majorité, achetez-leur un *free-hold ;* vous les accoutumerez ainsi du même coup à gérer une propriété et à exercer leurs droits de

citoyen. Si les frais vous gênent, adressez-vous à la ligue, elle les fera pour vous.

Trois mois s'étaient à peine écoulés, et déjà la ligue avait par ce moyen créé cinq mille électeurs dévoués. Au bout de la première année, poursuivant avec une ardeur toujours croissante sa double tâche, qui consistait à provoquer d'un côté des inscriptions nouvelles, et de l'autre la radiation des faux électeurs inscrits sous l'influence de l'aristocratie, elle était parvenue à déplacer la majorité dans trente-deux bourgs ; elle avait envahi les comtés, ces châteaux-forts du parti protectionniste ; elle avait la majorité dans neuf d'entr'eux, et déjà dans un grand nombre d'élections elle avait opposé avec succès ses candidats aux protectionnistes. A l'aspect de ce mouvement politique qui la menaçait d'une déchéance complète, l'aristocratie prit enfin l'alarme ; les *ducs* et les *squires* réunis se répandirent en injures et en anathèmes ; ils essayèrent de former une contre-ligue, de soulever la population agricole ; mais cette population, depuis longtemps découragée par la misère, se laissait elle-même séduire par les arguments et les promesses de

la ligue; l'infatigable Cobden allait recruter des ligueurs et tenir des meetings souvent orageux, au centre même du territoire ennemi, dans les comtés les plus dévoués aux intérêts aristocratiques. Bientôt la disette qui éclata, à la fin de 1845, par suite de la maladie des pommes de terre, vint donner une nouvelle force aux arguments de la ligue et imprimer une nouvelle énergie à ses démonstrations. Elle demanda à ses adhérents 6 millions pour continuer la guerre; ils furent accordés instantanément. L'année d'avant elle avait demandé et obtenu 2,500,000 fr. Ce grand corps apparaissait enfin à tous les yeux sous la forme d'un pouvoir redoutable, avec lequel il fallait nécessairement compter. Et désormais, sûr de la victoire, M. Cobden posait l'*ultimatum* de la ligue en ces termes :

Voilà un an et demi que je travaille la question électorale, et je suis convaincu que ce mouvement électoral est un levier à l'aide duquel nous pouvons transférer entièrement et pour toujours (*utterly and forever*) le pouvoir des mains de l'aristocratie foncière et monopoliste aux mains des classes moyennes et industrielles de l'Angleterre..... Je pense que tous les arguments sont maintenant épuisés; je pense que tout appel à la raison et à la con-

science dans la Chambre des Communes est désormais devenu inutile. Nos adversaires ne céderont qu'à une seule influence, celle de la peur. C'est sans doute là une passion bien vile pour gouverner une corporation d'hommes ; mais enfin je pense que ni la Chambre des Communes ni la Chambre des Lords ne sauraient obéir à aucun autre sentiment. Ils s'inquiètent peu de vos arguments, et ils font peu de cas de votre logique ; mais montrez-leur que vous avez le pouvoir de les transformer de majorité en minorité, e vous les ébranlerez.

« Fournissons, ajoutait un peu plus loin M. Cobden, fournissons à sir Robert Peel l'argument de la nécessité, et soyez assurés qu'ils céderont à la prochaine session. »

Ce fut en effet sir Robert Peel, qui, avec la sagacité et le courage dont il avait déjà fait preuve dans la grande question de l'émancipation catholique, ce fut sir Robert Peel qui comprit le premier que les modifications légères introduites par lui dans le tarif depuis 1842, ne suffisaient plus, et qu'il y avait danger à résister plus longtemps. Son collègue, sir James Graham, le ministre de l'intérieur, adopta son opinion. L'aristocratie commença, comme autrefois en 1828, par s'insurger contre ses chefs, les déclarant cou-

pables de haute trahison. La discorde éclata au sein même du cabinet, et le 6 décembre 1845, sir Robert Peel donna sa démission, sachant bien d'avance que nul autre que lui ne pourrait accomplir la grande réforme impérieusement réclamée par les circonstances. — Le chef du parti whig, lord John Russell, chargé de former un cabinet, ne put y parvenir, et le 20, sir Robert Peel rentrait au pouvoir avec tous ses collègues, désormais rangés à son avis, moins toutefois lord Stanley, qui se sépara de lui pour aller livrer à la Chambre des Lords un dernier combat en faveur de la protection.

Dès le premier jour de la discussion de l'Adresse, sir Robert Peel, rompant en visière aux ultra-tories, déclara fièrement qu'il se considérait, non plus comme le ministre de tel ou tel parti, mais comme le ministre de l'Angleterre, n'ayant en cette qualité d'autres obligations que celles de consulter l'intérêt public et de pourvoir à la sûreté de l'Etat, prêt à se retirer du reste après avoir accompli la tâche que lui imposait la situation du pays. Et en même temps il présentait à la discussion ce fameux programme,

duquel date une ère nouvelle dans la politique commerciale anglaise, et dont il faut par conséquent indiquer ici les principales dispositions.

Reconnaissance du principe de la liberté du commerce, abolition complète des lois céréales, libre importation des grains étrangers et de toutes les substances alimentaires, mais seulement dans trois ans, au 1er février 1849. Pendant ces trois ans, l'échelle mobile sera maintenue, mais sans conserver les mêmes proportions ; elle a même été dans ces derniers temps suspendue à l'exemple de la France. Sont également admis à l'importation, libres de tous droits, le lard, le bœuf, le porc frais, le porc salé, les pommes de terre, tous les légumes, les viandes de toute espèce, chair morte ou vivante. Sur le beurre, le fromage, le houblon, le poisson salé, le cidre et le poiré, les droits sont réduits de moitié. Pour les semences, le droit ne s'élèvera plus au-dessus de 5 schellings.

Restait à supprimer aussi la protection aux manufacturiers, que les propriétaires fonciers accusaient de ne pas vouloir pour eux la concurrence étrangère, tandis qu'ils ne cessaient de dé-

tink, les Inglis, les Ferrand eurent épuisé contre le *perfide* ministre les récriminations et les injures, ce fut un étrange spectacle que de voir le chef de la ligue, l'orateur dédaigné, injurié en 1843, devenu en 1846 le *deus ex machina*, se lever de son banc, et avec cet air tranquille, ce ton simple et familier qui le caractérise, gourmander énergiquement cette bande d'écoliers révoltés contre leur maître.

« Savez-vous, leur dit-il, que vous allez faire du premier ministre l'homme le plus populaire du pays ? Si l'honorable baronnet parcourait maintenant les districts manufacturiers, sa marche serait un continuel triomphe. Je pense qu'en vous révoltant contre vos chefs, vous vous montrez aussi dépourvus de jugement et de tactique que vous l'avez jamais été...... Vous demandez une dissolution ; vous voulez, dites-vous, faire un appel au pays. En fait d'élections je pense m'y connaître un peu, autant du moins que qui que ce soit de cette Chambre. Eh bien, je vous dis que vous n'aurez pas la majorité. Je vous défie de trouver dans toute la Grande-Bretagne une ville de 20,000 âmes où vous puissiez faire triompher

un seul candidat protectionniste. (Liverpool et Bristol! crient les tories.) Non! non! répond Cobden, vous n'avez ni Liverpool ni Bristol. (Nouveaux cris.) Ne vous laissez donc pas égarer, reprend l'orateur, par ces hommes qui viennent ici crier comme des écoliers sifflant dans un cimetière pour se donner du cœur. Je vous répète que vous n'avez pas une seule ville de 20,000 âmes. Que vous reste-t-il donc? Vos bourgs de poche (*pocket boroughs*) et vos élections de comté. Il y aurait bien quelque chose à dire sur les élections de comté; mais admettons pour un instant que vous obteniez par ce moyen une majorité de vingt à trente voix, quelle sera alors votre situation, quand vous trouverez en face de vous les représentants de Londres, du Lancasshire, du Yorkshire, du Cheshire et de toutes les grandes villes d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse? »

L'orateur énumère ensuite tous les échecs subis par le parti protectionniste et l'invite à reconnaître enfin qu'il a contre lui l'opinion publique. «Non! non! s'écrient les tories.—Comment, non? reprend Cobden; que vous faut-il donc pour

croire à la puissance de l'opinion? Faut-il qu'on vous *berne* (will you be tossed in a blanket?) Faut-il qu'on vienne vous balayer d'ici dans la Tamise? Que faut-il donc faire pour vous convaincre que la nation n'est pas avec vous?........ Si vous viviez un peu plus dans le monde, en contact avec l'opinion publique, et un peu moins dans ce petit cercle enchanté que vous appelez le monde, et qui n'est en réalité qu'une *clique*; si vous vous livriez moins aux excitations de club, vous comprendriez que c'est un jeu d'enfant que d'essayer de tromper l'intelligence du pays sur cette grande question, et vous n'auriez point parlé comme vous l'avez fait durant ces onze derniers jours. »

Ainsi parlait un fabricant de toiles peintes aux fiers patriciens de l'Angleterre, et le bill imposé par lui passa à 97 voix de majorité.

L'aristocratie était vaincue. Restait à savoir ce que deviendrait la ligue. Supposez en France l'existence d'une confédération de quelques centaines de mille hommes; supposez que cette confédération a pendant sept ans remué l'esprit public, levé des contributions par millions, publié des écrits par cent mille kilogrammes, construit des

édifices, tenu des assemblées, agité et dirigé les élections, joué en un mot le rôle d'un Etat dans l'Etat; supposez que cette confédération a enfin arraché au gouvernement la concession qu'elle exigeait; comment l'arrêterez-vous? comment lui persuaderez-vous qu'elle doit craindre d'abuser de sa victoire, et se garder de dépasser son programme? Cela paraît difficile. En Angleterre, les conditions de la vitalité en politique sont mieux comprises.

Aussitôt que le bill adopté à la Chambre des Communes et à la Chambre des Lords eut reçu la sanction royale, les membres du conseil de la ligue, au nombre de cinq cents, se réunirent à Manchester le 2 juillet 1846, pour délibérer sur la marche à suivre.

Il fut résolu à l'unanimité que la ligue, ayant obtenu l'abolition des lois céréales pour l'année 1849, suspendait ses opérations; et après des discours éloquents de MM. Cobden, Bright et quelques autres orateurs, après diverses motions destinées à garantir l'exécution du bill en 1849, le président déclara la ligue *conditionnellement dissoute*, et quelques jours après il ne restait plus

de cette grande agitation qu'un grand résultat : la chute du système prohibitif et le triomphe du principe de la liberté commerciale en Angleterre.

Est-ce à dire que tout soit fini pour la ligue ? Sans parler des cas où l'application du principe posé par elle pourrait réclamer ses efforts, il est certain que lorsqu'une puissance de ce genre est une fois entrée dans la vie, elle ne meurt plus. La ligue, on l'a vu, est la croisade des classes moyennes contre l'aristocratie en Angleterre; elle reparaîtra tôt ou tard sous une autre forme et dans un autre but; elle a trouvé dans l'électeur à 40 schellings un levier politique dont elle usera plus d'une fois encore jusqu'à ce qu'elle ait obtenu au moins le partage du pouvoir, en attendant mieux.

«Continuer notre agitation, disait M. Cobden dans le dernier meeting; continuer notre agitation, lorsque l'objet pour lequel nous nous sommes associés n'existe plus, serait nous exposer à voir le démon de la discorde s'introduire parmi nous. Il est dans les nécessités de notre nature morale que, lorsqu'un corps organisé a accompli ses fonctions, il passe à un nouveau mode

d'existence et apparaisse avec une organisation différente. Les éléments de celui-ci vont se disperser, mais c'est pour être prêts à concourir à quelque autre bonne œuvre, car il n'y a que de bonnes œuvres qui puissent être tentées par de bons ligueurs. Notre corps va mourir, mais notre esprit est immortel, et il envahira toutes les nations de la terre, parce qu'il est l'esprit de vérité et de justice, parce qu'il est l'esprit de paix et de bon vouloir parmi les hommes. »

On sait que la ligue a voulu, en se séparant, récompenser ses chefs avec une munificence royale; on sait qu'une somme de 2,500,000 francs a été offerte par souscription à M. Cobden, afin de l'indemniser des sacrifices de temps et d'argent qu'il a faits pendant sept ans aux intérêts de l'association. On sait également que l'illustre ligueur a refusé d'entrer dans le ministère whig actuel, et qu'après un voyage en France et en Espagne il parcourt en ce moment l'Italie, attendant que les circonstances l'appellent à revenir exercer dans son pays l'ascendant moral qu'il a si rapidement conquis.

De sa personne M. Cobden est brun, maigre,

petit et nerveux; ses traits sont fins; sa physionomie est pensive et calme, non sans une certaine nuance de résolution; mais elle n'a rien qui commande particulièrement l'attention, elle est, en somme, plus agréable qu'imposante. On a été souvent étonné qu'un homme d'aussi frêle apparence ait pu supporter d'aussi grandes fatigues de corps et d'esprit. On a vu M. Cobden faire en huit jours quinze cents milles et parler dans six meetings différents. Le secret de sa force physique gît dans son extrême sobriété et dans l'heureuse faculté qu'il possède de pouvoir dormir à volonté dans l'intervalle des efforts les plus violents. Ainsi il lui est arrivé quelquefois, au sortir d'un meeting de quatre mille personnes, après un discours de deux heures, et ayant encore dans les oreilles le bruit des applaudissements, de se jeter sur un lit et de s'endormir du calme sommeil d'un enfant.

Le secret de la force morale de Cobden n'est pas seulement dans la supériorité de son esprit et la ténacité de son caractère; il est aussi dans sa modestie et dans la simplicité de ses manières. Complétement dénué de vanité, il n'a jamais froissé la vanité des autres; au milieu d'une lutte

acharnée de sept ans, il ne s'est pas créé un seul ennemi personnel.

Je me proposais, en commençant cette notice, d'aborder la question de la liberté commerciale dans son application à la France. Mais la place me manque et le sujet est trop important pour pouvoir être traité ici accessoirement. Toutefois, comme je ne voudrais pas avoir l'air d'esquiver la difficulté, j'exprimerai mon opinion en peu de mots. Je crois que le système prohibitif est essentiellement contraire à toutes les tendances actuelles des peuples, et que par conséquent il n'a pas l'avenir pour lui; mais ce système existe en France dans des conditions autres que celles où il existait en Angleterre, et il ne peut pas être détruit de la même manière. Les ligueurs anglais pouvaient dire et disaient : « Nous voulons l'abolition des lois céréales parce que ces lois sont des lois de famine qui constituent un état de choses intolérable ; nous acceptons en échange l'abolition de tous droits protecteurs quant à l'industrie, parce que nous sommes partisans de la libre concurrence en principe, et *en fait* parce que nous ne la craignons pas. »

Les libres échangistes français ne peuvent point parler ainsi; ils ne peuvent ni arguer d'une loi de famine ni opposer une classe à une autre, ni prétendre établir du jour au lendemain, en l'honneur des principes, une concurrence que les intérêts agricoles et industriels redoutent également. Il s'agit pour eux d'attaquer d'abord le système protecteur dans ses parties les plus faibles, et, tout en montrant les duperies de la protection en général, d'attirer particulièrement l'attention publique sur les abus monstrueux consacrés par notre législation douanière. Le jour où l'opinion verra clair dans ce code bizarre, dans les monopoles, dans les inégalités choquantes qu'il consacre, dans les habitudes d'inertie et de négligence qu'il favorise, dans les profits scandaleux qu'il procure à quelques grands industriels, au détriment des autres et au détriment de la masse des consommateurs, elle en exigera impérieusement la réformation.





SAINT SIMON.

A Rer

SAINT-SIMON ET FOURIER.

L'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous; il est au-devant, il est dans la perfection de l'ordre social. Nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour; c'est à nous de leur en frayer le chemin.

SAINT-SIMON.

Moi SEUL j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique, et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur.... Possesseur du livre des Destins, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines j'élève la théorie de l'harmonie universelle.

FOURIER.

J'ai à parler de deux hommes, de deux doctrines qui ont fait de nos jours assez de bruit et acquis assez de crédit pour qu'il soit impossible de les passer sous silence dans un ouvrage dont le but est de peindre sous différents noms la physionomie du temps actuel avec toutes ses nuances. Le travail que j'entreprends est difficile; car

telle est la nature de ces doctrines, que si, d'une part, de très-grands esprits ne voient en elles que des aberrations plus ou moins ridicules, plus ou moins monstrueuses, d'autre part, des esprits qui ne sont précisément ni extravagants ni vulgaires les présentent comme de magnifiques découvertes destinées à changer la face du monde, et tiennent leurs auteurs pour les plus étonnants génies des temps anciens et des temps modernes. Cela va même jusqu'à l'apothéose. Les disciples de Saint-Simon le qualifiaient de *Messie;* les disciples de Fourier donnent tous les jours à leur maître le titre de *Rédempteur du monde, d'inventeur des lois de l'harmonie sociale et des destinées universelles, d'architecte du bonheur sur la terre.*

D'autres esprits, moins prévenus dans un sens ou dans l'autre, plus dégagés d'aversion ou d'enthousiasme, ont essayé de discerner, de séparer le vrai et le faux, le bon et le mauvais de ces deux doctrines.

En ce qui concerne Saint-Simon, ce triage était plus facile pour deux raisons : la première, c'est que le saint-simonisme n'existe plus, au moins

comme corps organisé, ce qui simplifie d'autant un travail de dissection; la seconde raison, et celle-ci est la principale, c'est que Saint-Simon, étranger aux trois quarts des choses qu'on lui attribue, n'a point du tout composé un système d'organisation sociale; il a émis à différentes époques, sur différents sujets, une certaine quantité d'idées qui ne sont pas toujours homogènes, mais dont la tendance générale est de diriger les esprits vers la recherche des moyens propres à établir ce qu'il nomme le *régime industriel*, et en même temps le *régime chrétien,* c'est-à dire celui où toutes les *forces de la société seraient principalement consacrées à l'amélioration de l'existence morale et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.*

Voilà la vraie formule de Saint-Simon; il n'y en a pas d'autre dans ses œuvres; c'est sur cette formule, neuve au moment où elle fut produite, belle, saine et féconde, quoiqu'un peu vague, que ses disciples ont édifié tout un système religieux, moral et social dont le bon sens public a depuis longtemps fait justice. Comme ils paraissent aujourd'hui avoir eux-mêmes fait bon marché de la

plupart des ornements qu'ils avaient ajoutés à la doctrine du maître, nous pourrons sans peine, tout en dépouillant Saint-Simon du caractère *divin* dont on l'avait affublé, montrer dans ses ouvrages, à travers un petit nombre d'excentricités, à travers des contradictions et des erreurs de détail, plusieurs vues justes et qui ne sont pas d'un homme ordinaire, sur le passé, le présent et l'avenir des sociétés humaines.

Avec Fourier la question ne se présente point ainsi. L'école de Fourier, formée sur les ruines de celle de Saint-Simon, a su mettre son exemple à profit et se garantir des témérités qui avaient perdu sa devancière; elle vit encore et travaille de son mieux à vaincre l'indifférence publique. Or il est toujours un peu gênant de discuter une doctrine personnifiée dans une sorte de corporation.

Cela est d'autant plus gênant que les disciples de Fourier ont pris justement le contrepied de la méthode de propagation adoptée par les disciples de Saint-Simon : autant ceux-ci avaient compromis la doctrine du maître, non-seulement en exagérant son côté faible, mais en y ajoutant toutes sortes d'inventions de leur cru, autant les disci-

ples de Fourier s'étudient à arranger, à amoindrir, à réduire aux petites proportions d'une doctrine de progrès une théorie qui part de la négation même du progrès, une théorie qui ne relève que d'elle-même, et n'aspire à rien moins qu'à la métamorphose du monde moral, social et matériel. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une conception plus téméraire que celle de Fourier.

Suivant lui, le genre humain, depuis qu'il existe, a vécu dans l'ignorance la plus complète de ses véritables lois (1). Au lieu de suivre le seul guide qui nous indique tacitement et continuellement la volonté de Dieu, l'*attraction passionnelle*, c'est-à-dire l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, il a prétendu maîtriser l'attraction par la raison, balancer l'influence du plaisir par celle de la sagesse; il a inventé le devoir, il s'est proposé la modération, il a organisé la contrainte et l'incohérence, établi la discorde de l'homme avec lui-même et avec ses semblables. De là sont sorties trois classes de

(1) Je préviens d'avance que dans cet aperçu général je m'efforce de rendre et de rapprocher les unes des autres les idées de Fourier, en me servant autant que possible de ses propres expressions.

charlataneries : la *superstition*, la *politique* et la *morale*, qui, s'arrogeant la direction du mouvement social, ont conduit le genre humain de malheur en malheur et de crime en crime dans cet abominable état qu'on nomme *Civilisation*, et qui se distingue par neuf vices radicaux, neuf fléaux lymbiques : indigence, fourberie, oppression, carnage, intempéries outrées, maladies provoquées, cercle vicieux, égoïsme général, duplicité d'action. Pour couvrir de honte les philosophes et les moralistes, Dieu a permis que l'humanité, sous leurs auspices, se baignât dans le sang pendan vingt-trois siècles scientifiques, et qu'elle épuisât la carrière des misères, des inepties et des crimes. Enfin, pour compléter l'opprobre de ces Titans modernes, Dieu a voulu qu'ils fussent abattus par un inventeur étranger aux sciences, et que la théorie du mouvement universel échût en partage à un homme presque *illitéré* (sic). C'est un *sergent de boutique* qui va confondre ces bibliothèques politiques et morales, fruit honteux des charlataneries antiques et modernes. C'est lui qui vient remplacer l'invention humaine du devoir par la loi divine de l'attrait, substituer la *mécanique pas-*

sionnelle au *chaos civilisé,* et faire passer *sans délai* le genre humain de l'état affreux où il est plongé, dans un état de délices dont les civilisés, abrutis par la souffrance, ne sauraient se faire une idée; car ce qu'ils appellent le paradis n'est qu'un enfer à côté d'un ordre social où chacun jouira du bonheur absolu, c'est-à-dire de l'essor plein et continu des douze passions radicales, où toutes les attractions seront proportionnelles à toutes les destinées, et où les trois règnes de la nature entreront eux-mêmes en harmonie en produisant des créations nouvelles adaptées au nouvel ordre social. Une seule chose dérangeait un peu le plan de Fourier et contrariait son principe fondamental des *attractions proportionnelles aux destinées,* cette chose c'était la mort. Il est certain qu'elle n'est pas en général dans nos attractions; comment pourrait-elle être dans nos destinées? L'esprit de Fourier est trop logique pour reculer devant cet obstacle; il supprime la mort en même temps que la civilisation, et il la remplace par une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, de l'antique *métempsychose.*

Pour Fourier, on le voit, il ne s'agit pas de pro-

grès ; le progrès n'est à ses yeux qu'un mot de charlatan : il ne le prononce jamais sans l'accompagner d'une raillerie. Il ne s'agit pas d'améliorer ce qui est : on n'améliore pas plus la *civilisation* qu'on n'améliore le chaos ; il s'agit d'en sortir au plus vite pour entrer dans le régime d'harmonie.

Pour cela que faut-il ? Des guerres ? des révolutions ? des constitutions ? Aucunement ; ce sont autant de moyens absurdes qui ne peuvent convenir qu'au régime civilisé, et n'ont jamais su produire autre chose que le mal. Il s'agit tout simplement d'appliquer à 1,620 personnes la loi de *mécanique sociétaire* découverte par Fourier. On saura plus tard pourquoi ce nombre de 1,620 est plus favorable qu'un autre à l'application de la loi.

Vous prenez donc 1,620 personnes de tout âge et de tout sexe, inégales en fortune : non-seulement l'inégalité des fortunes est admise, mais elle est exigée par la théorie ; vous établissez ces 1,620 personnes sur une lieue carrée de terrain ; vous les associez par *séries passionnelles, contrastées et engrenées*, non-seulement en capital, travail et talent, comme le veulent ceux qui mutilent

Fourier et lui enlèvent son point d'appui, mais en tous genres de relations, en relations d'ambition, de famille, d'amitié et d'amour ; c'est-à-dire que vous appliquez la théorie de l'attraction passionnelle, seule garantie et seule base de l'attraction industrielle. Si la théorie est vraie, comme Fourier n'en doute pas, elle donne en très-peu de temps son résultat nécessaire, la parfaite concordance de toutes les attractions et de toutes les destinées, savoir : un ordre de choses où toutes les attractions sont prévues et combinées de telle sorte que chacun peut faire littéralement tout ce qui lui passe par la tête, et en même temps ne peut jamais rien faire qui nuise à autrui ; un ordre de choses où la liberté la plus effrénée s'allie avec la régularité la plus stricte, l'unité absolue avec l'infinie variété, où le travail et le plaisir deviennent identiques, et engendrent par leur union des richesses incalculables, où le dévouement se confond si bien avec l'égoïsme, que pour coopérer au bonheur des autres, chacun n'a qu'à se livrer avec ardeur à la satisfaction de tous ses désirs, de tous ses appétits individuels, quels qu'ils soient. Mais le spectacle du bonheur est contagieux ;

la simple vue de ce groupe élémentaire de 1,620 personnes, fonctionnant suivant les lois de l'*attrait*, suffira pour convertir le monde. En présence des résultats merveilleux obtenus par la première application de la théorie, la superstition, la politique et la morale, ces trois fléaux de l'humanité, reconnaîtront leur impuissance et capituleront de toutes parts. La méthode *sociétaire* se propagera *par explosion*. En moins de six ans le globe entier, y compris les régions inhabitées et les glaciales, sera couvert de 2,985,984 phalanges, composées chacune de 1,620 personnes, lequel nombre de 1,620 représente en double le clavier général des 810 caractères que donne la théorie; or, comme la loi de combinaison de ces 810 caractères, que nous exposerons plus loin, a suivant Fourier un caractère de certitude mathématique, il s'ensuit que le jour où cette loi sera universellement appliquée, vous aurez sur le globe une population d'environ 5 milliards d'individus, divisés par groupes de 810 caractères ou 1620 personnes parmi lesquelles il sera aussi impossible qu'il s'échange un coup de poing ou qu'il se produise un désir non satisfait

qu'il est impossible que deux et deux ne fassent pas quatre, ou que les trois notes, *do, mi, sol,* frappées ensemble sur un piano juste, ne donnent pas un accord.

Telle est, réduite à sa plus simple expression, sans y ajouter, mais aussi sans en retrancher rien, telle est la véritable pensée de Fourier. Bien qu'il eût en lui la confiance la plus illimitée, il ne se dissimulait pas toujours quel genre d'impression un tel programme pouvait produire. Il s'en explique parfois, et, avec la verve originale qui le caractérise, il se juge lui-même au point de vue des *civilisés*.

« Que dit-il, ce livre de l'attraction? écrit-il quelque part (1). — Bah! des folies : un homme qui prétend qu'on a manqué la découverte des destinées ; que le genre humain est réservé à un immense bonheur ; qu'il existe un calcul sur l'harmonie universelle des passions ; qu'elles tendent à former un nouvel ordre social, qui serait l'opposé des discordes civilisées ; un ordre où tous les peuples vivraient dans les délices et dans l'opulence graduée, malgré l'inégalité des fortunes ; un ordre où le travail deviendrait plus attrayant que nos bals et spectacles ; un ordre qui, dès le premier essai, serait adopté avec transport par tous les peuples civilisés, barbares et sauvages. C'est un

(1) *Théorie de l'unité universelle,* t. III, p. 421.

roman gigantesque s'il en fut jamais, grandiose à la vérité, mais impraticable. Si l'auteur avait raison, tous nos philosophes se seraient donc trompés ; tant de torrents de lumière, Platon et Sénèque, Montesquieu et Rousseau, seraient donc réduits au néant. Ah ! c'est impossible, cet homme rêve assurément. Et quel est-il ? Est-ce un académicien, un philosophe célèbre ? Non, c'est un provincial des plus obscurs. Bah ! il n'a pas le sens commun ! La province fournit de plaisants originaux. »

Fourier, en effet, sentait d'instinct que quiconque ne verrait pas en lui un génie surhumain inclinerait naturellement à le prendre pour un fou, mais un fou ingénieux et subtil ; car, à l'appui de sa thèse, il a imaginé un système beaucoup plus homogène, beaucoup plus complet qu'on ne le croit.

On a cependant tenté de scinder ce système, de séparer les doctrines économiques de Fourier de ses doctrines psychologiques, ou plutôt physiologiques, métaphysiques et morales, et d'apprécier les unes en dehors des autres.

Dans un ouvrage distingué, publié sous le titre d'*Etudes sur les Réformateurs contemporains*, M. Reybaud a consacré un chapitre à Fourier, et l'Académie a couronné l'ouvrage comme ayant, dit le rapport, *montré la fausseté des théories* à l'exa-

men desquelles il est consacré. En ce qui touche Fourier, les conclusions de l'Académie sont beaucoup plus sévères que celles de l'appréciateur qu'elle a couronné. M. Reybaud n'a point montré la fausseté de la théorie de Fourier; car, après en avoir indiqué et accepté sans discussion le principe fondamental, il l'abandonne au moment même où ce principe se produit avec ses conséquences morales, c'est-à-dire au moment où il s'agit de montrer l'application de la théorie de l'attraction passionnelle, base de l'attraction industrielle, aux différents ordres de relations sociales. Au moment où *l'enfant finit* et où *l'homme commence*, M. Reybaud tire un trait et passe immédiatement à une conclusion sur l'ensemble de la théorie. Or, quelle est cette conclusion? C'est que la doctrine de Fourier est infiniment supérieure à toutes les autres doctrines dites socialistes.

« Nous ferions volontiers des vœux, ajoute l'appréciateur, pour que la question d'avenir se résolût en faveur de Fourier; mais nous n'osons point y croire. Quand on aspire à réformer l'humanité tout d'une pièce, il y a trop de combats à livrer : c'est vingt siéges dans un siége; un préjugé s'est à peine rendu qu'un autre se révolte..... Cependant il est dans notre espoir et dans notre conviction que la doctrine

de Fourier pénétrera tôt ou tard par quelques points de détails la couche épaisse des habitudes régnantes. Ses parties les moins impératives, les moins absolues, celles qui sont les plus voisines de nous s'assimileront les premières à nos mœurs, et dans un avenir lointain encore d'autres pourront suivre... »

N'a-t-il pas fallu à l'Académie un peu de bonne volonté pour voir en cela la démonstration de la fausseté de la doctrine de Fourier ?

A la vérité, M. Reybaud, après avoir ainsi présenté, dans un article publié d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, la théorie phalanstérienne sous son aspect le plus favorable, a eu l'idée, en publiant l'article en volume, d'y joindre, avec des conclusions générales plus sévères, sous forme de supplément et sans autre explication, une suite de citations de Fourier, contenant une partie de ses idées les plus bizarres ou les plus cyniques en cosmogonie et en morale. Le public, passablement étonné du contraste entre le ton bienveillant de l'analyse et le choix des citations, s'est tiré d'affaire en accueillant celles-ci avec de longs éclats de rire ; quant aux disciples de Fourier, qui s'étaient arrangés du travail primitif de M. Reybaud, en le voyant enrichi d'un pareil supplément, ils

ont jeté feu et flamme contre le critique; ils l'ont accusé de perfidie pour avoir, par des citations isolées, dénaturé suivant eux le sens général de la théorie. Ils avaient pourtant bien tort de se fâcher; loin de leur nuire, la publication du livre de M. Reybaud a favorisé le système de propagation qu'ils avaient eux-mêmes adopté; car, tout en professant l'*infaillibilité du maître*, ils mutilaient de leur côté sa pensée le plus possible et travaillaient à lui donner un costume *civilisé*. A la suite de ces arrangements, la doctrine de Fourier a fini par passer, auprès d'un assez grand nombre de personnes, pour une doctrine un peu étrange dans la forme, mais judicieuse au fond, très-inoffensive, et qui, débarrassée de quelques excentricités inutiles, est parfaitement conciliable avec tous les principes d'ordre social généralement admis.

Avant d'avoir étudié Fourier dans ses œuvres, je partageais moi-même cette opinion jusqu'à un certain point. Jugeant l'homme par le côté que ses disciples s'attachent surtout à mettre en relief, par cette pensée d'amélioration du sort des masses, qui est aujourd'hui celle de toutes les intelligences élevées et généreuses, par sa critique de

la société, qui, bien qu'exagérée dans son ensemble et fausse sur divers points, me paraît encore très-fine et très-judicieuse sur plusieurs autres; par ses efforts en faveur de l'esprit d'association qui est l'esprit de l'époque, et qu'il a songé un des premiers à appliquer à tous les genres de travaux; jugeant enfin Fourier par cette formule économique, heureuse dans sa concision et si souvent répétée, qui embrasse dans la même sollicitude tous les intérêts et stipule à la fois pour *le capital*, *le travail et le talent*, je me persuadais que le problème étudié par Fourier était avant tout un problème d'organisation industrielle; que tout ce qu'il y avait mêlé de bizarre ou de cynique était un pur caprice de son imagination, et pouvait être écarté sans altérer en rien la valeur du système économique proprement dit.

A la vérité, je ne comprenais pas trop comment Fourier, pour avoir le premier employé la formule d'association en capital, travail et talent; pour avoir, après bien d'autres, fait ressortir les avantages de la grande culture; pour avoir cherché à concilier ces avantages avec les avantages de la propriété individuelle, en appliquant à l'in-

dustrie agricole le système *actionnaire;* pour avoir proposé la vie en commun, la substitution du ménage sociétaire au ménage isolé; pour avoir surabondamment démontré qu'il y aurait économie et profit à n'avoir qu'une cuisine pour six cents personnes, au lieu de trois cents cuisines, une maison au lieu de trois cents maisons; je ne comprenais pas, dis-je, comment Fourier, en raison de telles découvertes, pouvait être qualifié de *rédempteur du monde, d'inventeur des lois de l'harmonie sociale* et des *destinées universelles.* Proclamer l'association des hommes en capital, travail et talent, n'est pas énoncer un fait nouveau; il y a longtemps, bien longtemps, que les hommes s'associent d'eux-mêmes en *capital, travail* et *talent.* Il ne se produit presque pas un ouvrage humain, maison ou livre, machine ou tissu, qui ne soit le résultat d'une association de ce genre. Changer plus ou moins les conditions de cette association, demander une répartition plus équitable des bénéfices résultant du travail commun, c'est incontestablement une bonne pensée si la règle de répartition qu'on propose est juste, et nous apprécierons plus loin celle de Fourier; mais enfin, ce

n'est pas découvrir les *lois de l'harmonie sociale et des destinées universelles.*

De même, étendre l'association à un ordre de travaux qui jusqu'ici, en France du moins, s'opéraient isolément, par exemple, à l'exploitation agricole, c'est une idée que pour ma part je crois heureuse, bien qu'elle soit discutable et discutée depuis longtemps dans l'application; proposer de plus la variété et la brièveté des séances de travail peut encore être utile pour une certaine classe de travaux; mais il est évident que tout cela ne saurait donner lieu à la qualification de *rédempteur du monde*, pas plus que l'idée, en soi peu nouvelle, de la vie en commun, et les calculs d'économie domestique indiqués plus haut sur la cuisine, le logement, etc. Ces calculs ont leur justesse dans certains cas et appliqués à certaines situations; ils avaient déjà été faits avec succès longtemps avant Fourier par les restaurateurs, les *casinos*, les maîtres d'hôtel garni, etc., mais ils rencontrent nécessairement un correctif et des obstacles dans un grand nombre de convenances individuelles; car, malgré leurs avantages, ils n'empêchent pas la plupart des gens qui ont la

faculté du choix, de préférer le dîner de famille au dîner du restaurant, et une maison, ou tout au moins un appartement à eux, au logement en hôtel garni.

Réduite à ces proportions, la théorie de Fourier me paraissait au-dessus de la répugnance qu'elle inspire à ses adversaires et au-dessous de l'enthousiasme qu'elle inspire à ses partisans. Mais je comprenais encore moins qu'avec l'idée si souvent émise que le salut du monde dépend de l'établissement d'un premier Phalanstère, que pour cela il suffit d'un million et même d'une somme moindre, les disciples de Fourier, qui ont trouvé et dépensé depuis douze ans beaucoup d'argent pour leurs journaux, leurs publications, leurs missions, n'aient pas préféré décider d'emblée la question en leur faveur au moyen du plus irréfutable des arguments, au moyen d'un fait accompli.

Dans cette perplexité, je me suis mis à rechercher dans Fourier lui-même quel était le véritable sens, quelle était la loi, quelle était la base et en même temps quelle était la difficulté du Phalanstère. Voilà plusieurs mois que je suis plongé

dans l'étude de cette bizarre théorie. Je crois avoir compris enfin pourquoi il ne se fait pas et pourquoi il ne se fera pas de longtemps un Phalanstère, un vrai Phalanstère, tel qu'il a été conçu par Fourier, pour ne pas tomber dans un plagiat pur et simple de l'une ou de l'autre des petites communautés particulières qui se sont produites de tout temps au sein des sociétés humaines. Fourier a parfaitement senti que l'association des hommes comme producteurs, c'est-à-dire en capital, travail et talent, se rattachait par mille points à cette forme d'association à la fois plus vaste et plus intime qui les lie comme hommes, comme concitoyens, comme époux, comme pères, comme fils; aussi n'a-t-il jamais vu dans ses calculs industriels qu'une conséquence d'un genre de calculs bien autrement considérable, car il ne vise à rien moins qu'à établir un système général de relations entre les hommes entièrement nouveau, et presque de tous points diamétralement contraire aux principes de sociabilité jusqu'ici reconnus. Tout le système de Fourier est dans son calcul sur les passions, dans sa théorie de l'*attraction passionnelle;* c'est à elle que tout se rap-

porte, c'est d'elle que tout découle, et c'est en ce sens que Fourier a dit et répété : « L'étude de l'attraction passionnelle conduit directement à la découverte du mécanisme sociétaire; mais si l'on veut étudier l'association avant l'attraction, l'on court le risque de s'égarer pendant des siècles. »

Or, il me semble que les disciples de Fourier, tout en maintenant en principe la valeur de la théorie d'attraction, qui seule peut faire de leur maître un dieu, s'il n'est pas un fou, la mettent de côté le plus possible dans leurs explications et nous exposent, comme dit Fourier, à nous égarer pendant des siècles à la poursuite d'une forme d'association qui n'en est une qu'à la condition que la théorie d'attraction sera démontrée rigoureusement vraie, et qu'à la suite de cette démonstration les hommes consentiront à substituer en tous genres de relations la loi de l'attrait à la loi du devoir; ce qui produit, nous le verrons, des conséquences assez curieuses pour qu'on y regarde à deux fois.

Les disciples de Fourier savent très-bien que si leur maître est un rédempteur social, ce n'est pas pour avoir inventé la cuisine ou le labourage en

commun, mais pour avoir inventé un état social nouveau, fondé sur une morale nouvelle, sur une nouvelle théorie ou plutôt sur la suppression des droits et des devoirs ; ils savent bien que tout s'enchaîne dans le système ; qu'il n'y a pas de Phalanstère sans l'attraction industrielle, pas d'attraction industrielle sans l'attraction passionnelle, laquelle ne s'applique pas seulement à une, deux ou trois des douze passions radicales découvertes par Fourier, mais aux douze passions dans leur intégrité ; que le Phalanstère, en un mot, retombe dans les formes d'associations déjà connues ; qu'il n'est plus rien s'il n'est pas le théâtre où se manifeste « l'art de développer et mécaniser « toutes les passions dans une phalange de 144 sé- « ries passionnelles modulant par les 810 caractè- « res de clavier général (1). » Les disciples de Fourier savent très-bien que le maître répète sans cesse que « tout se tient dans la mécanique passionnelle ; « que cette mécanique ne peut s'organiser incom- « plétement ; que chaque partie est nécessaire au « tout ; que l'absence de quelque rouage mettrait

(1) Fourier, notes et additions à la Théorie des quatre mouvements, p. 469.

« en désordre toute la machine. » A la vérité, dans la *théorie de l'unité universelle*, Fourier, tout en maintenant avec l'ardeur d'un homme convaincu la nécessité absolue de toutes les parties du système, se résigne, non sans indignation, à accorder à *l'hypocrisie civilisée l'ajournement* de quelques-unes des réformes qu'exige la loi d'attraction. Ainsi il consent à ce que les réformes à opérer dans les relations d'*amour* et de *famille* ne suivent les autres réformes qu'à *deux ou trois générations de distance.* Mais vous croyez peut-être que cela va faciliter la fondation d'un Phalanstère, détrompez-vous ; car Fourier nous déclare lui-même qu'il en résultera 12 obstacles spéciaux, 12 lacunes d'attraction. Et la manière dont il parle du Phalanstère *hongré,* c'est-à-dire incomplet, prouve qu'au fond il ne croit guère à son succès.

Quoi qu'il en soit, je m'empresse de noter tout d'abord ces concessions de Fourier, afin de n'être pas exposé à la colère de ses disciples, qui se fâchent très-fort contre quiconque les oublie. Mais, en vérité, il me semble que la question n'est pas précisément de savoir si telle ou telle chose doit

être adoptée aujourd'hui ou demain, mais d'abord si elle doit être adoptée, et que du moment où les disciples de Fourier déclarent, comme ils le font, que les idées du maître sur ce point sont aussi justes, aussi bonnes, que sur tous les autres, il importe assez peu aux yeux de ceux qui ne partagent pas leur opinion que ces idées, maintenues par eux en théorie, soient plus ou moins ajournées dans l'application·

Ainsi quand Fourier, conduit par son principe à poser la loi qui présidera aux relations des sexes en régime d'harmonie, nous dit avec cette candeur qui le distingue et qui fait qu'avec lui on sait toujours où l'on va :

« Tout caractère de haut titre bien équilibré doit avoir en harmonie des *amantes pivotales*, ou *amants pivotaux* (1), non compris le courant, c'est-à-dire les *amours de passions successives*, et le *fretin* ou *amours de passade*, qui sont très-brillants en harmonie, vu les passages de légions d'un et d'autre sexe. Ils donnent lieu à tous les couples d'amants de conclure des trêves de quelques jours,

(1) Fourier prend soin de nous donner lui-même la définition de l'amour pivotal. C'est, dit-il, une affection qui broche sur le tout, à laquelle on revient périodiquement, et qui se soutient en concurrence avec d'autres amours plus nouveaux et plus ardents.

lesquelles trèves ne sont point réputées infidélités, pourvu qu'elles soient régulières, consenties réciproquement après coup, et enregistrées dès le lendemain de la variante en chancellerie de la cour d'amour, afin de démentir l'intention de fraude cachée (1). »

Quand Fourier nous parle ainsi, que nous disent ses disciples? Ils nous disent qu'ils sont parfaitement de son avis, mais qu'ils n'ont point à nous entretenir de ces choses-là, parce que cette partie du système ne s'appliquera qu'un peu plus tard, *à deux ou trois générations de distance.*

Ils ne peuvent cependant pas méconnaître que, tout en professant souvent à l'exemple de leur

(1) Théorie de l'unité universelle, t. IV, p. 468. C'est sans doute cet enregistrement en *chancellerie*, le *lendemain* de la variante (il me semble qu'il y eût eu plus de loyauté, puisqu'on s'en pique, à faire *enregistrer* la chose la veille, de manière à ce que le consentement fût donné *avant* et non après coup ; car *après*, que signifie le consentement ?); c'est sans doute ce consentement après coup qui a porté un des disciples les plus raisonnables de Fourier à déclarer, tout en supprimant comme les autres dans son exposé cette partie de la théorie du maître à cause de l'*ajournement*, à déclarer, dis-je, « qu'au surplus il ne redouterait nullement « d'opposer les *libertés loyales* des coutumes amoureuses du « Phalanstère aux *mœurs hypocritement et vénalement ob-* « *scènes* de la société actuelle. » (*Charles Fourier, sa vie et sa théorie*, par M. Pellarin, p. 390.)

maître un souverain mépris pour toutes les révolutions, ils sont eux-mêmes les plus grands révolutionnaires qui aient jamais paru : car ils tendent, à la vérité par des moyens pacifiques, mais enfin ils tendent à révolutionner les trois choses qui résistent le plus aux révolutions : la morale, la propriété, la famille.

Quelques disciples de Fourier s'expliquent parfois à ce sujet avec une louable franchise. Ainsi l'écrivain que je citais tout à l'heure nous dit :

« Il ne faut pas se tromper sur la nature des prétentions que nous avons, nous, disciples de Fourier, en cherchant à fixer l'attention sur la valeur de sa Théorie. Ce n'est pas, je le répète, une règle de conduite pour l'individu placé dans la société actuelle que nous songeons à apporter aux hommes. Ce n'est pas d'approprier les hommes, leurs sentiments, leurs intérêts aux *conditions sociales actuelles*, que nous nous occupons : tentative à peu près infructueuse de la plupart des philosophes, de tous les moralistes, objet de toutes les prescriptions religieuses et législatives. Pour nous un tel but n'est point le nôtre. Fourier a retourné le problème. Négligeant l'action sur l'homme, action qui aurait pour but de changer son immuable nature, de s'attaquer à ses invincibles penchants, il la reporte tout entière sur la forme sociale, qu'il se propose précisément d'adapter à cette nature de l'homme. Il ne faudrait donc pas mesurer la valeur de la doctrine de

Fourier sur l'utilité qu'elle peut avoir au milieu de notre monde incohérent, et tant que subsiste cette incohérence qu'elle a justement pour objet de faire cesser, en y substituant la combinaison harmonique de tous les éléments sociaux. Je dirais presque dans ma franchise : A quoi bon la vérité dans un ordre social réduit forcément à pratiquer le mensonge? »

Ceci est très-bien : il faut toujours se donner pour ce qu'on est ; il est bon que les hommes sachent nettement à quoi s'en tenir sur ce qu'on leur propose. Mais comment se fait-il que, nonobstant de pareilles déclarations, l'école phalanstérienne se laisse aller chaque jour davantage à cacher la lumière sous le boisseau? Comment se fait-il qu'elle envoie maintenant en province des missionnaires chargés d'exposer l'innocuité de la doctrine du maître et sa parfaite compatibilité avec toutes les opinions religieuses ou politiques, avec tous les principes de morale, avec toutes les situations de l'ordre *social actuel?*

Ainsi je lis le compte-rendu d'une de ces missions à Limoges; j'y vois le missionnaire dire en substance au clergé : On nous accuse de professer des principes diamétralement contraires à la morale chrétienne. Pure calomnie! Nous vou-

lons seulement améliorer le sort du pauvre. Quoi de plus chrétien ! quoi de plus catholique ! On nous accuse de légitimer les sept péchés capitaux ; point du tout, nous voulons seulement régulariser le jeu des passions, et nous repoussons comme vous les vices qui sont des effets désordonnés des passions. Aux propriétaires et aux pères de famille, le missionnaire a dit : On nous accuse de vouloir détruire la propriété, dissoudre la famille ; au contraire, nous voulons sanctionner le droit de propriété en élargissant les bases sur lesquelles il repose ; nous voulons assurer le bonheur de la famille en faisant disparaître toutes les causes de désordre qui la troublent. S'adressant ensuite aux femmes, le missionnaire leur disait : Gardez-vous de nous confondre avec les saint-simoniens ; nous sommes gens moraux, nous ; notre but est d'assurer la *pureté* et la *dignité* de la femme (1). S'adressant ensuite aux différents partis, le missionnaire pha-

(1) Cette critique adressée au nom de Fourier aux saint-simoniens est une véritable plaisanterie. On pourra comparer plus loin la morale de M. Enfantin à celle de Fourier, et l'on verra que l'invention du *couple prêtre*, si ridicule qu'elle soit, est presque de la chasteté à côté de la *gamme érotique* de Fourier.

lanstérien disait en propres termes aux légitimistes : Nous acceptons de vous l'esprit de tradition et la solidarité des races en vue du bien public. Aux conservateurs : Nous détestons comme vous et plus que vous les révolutions, nous repoussons même les réformes politiques ; ce sont des niaiseries stériles, et nous ne demandons qu'à nous unir à vous, pourvu que vous fassiez concourir votre influence au triomphe de la justice sociale. Enfin le missionnaire terminait en assurant le parti radical que l'école phalanstérienne fraternisait avec lui par de communes sympathies pour l'élévation du peuple. C'était un perfectionnement de l'histoire de la Chauve-Souris :

Je suis oiseau, voyez mes ailes;
Je suis souris, vivent les rats!

Ainsi, cette doctrine de Fourier, dont le caractère essentiel est, comme le déclare M. Pellarin, de ne pouvoir s'adapter à l'ordre *social actuel*, et d'avoir pour objet de le changer dans toutes ses parties, se trouvait merveilleusement transformée par le missionnaire en question en un baume également salutaire à toutes les situations, à toutes les opinions, à tous les principes dont l'ensemble

constitue justement la société actuelle; venait ensuite une exposition de la doctrine parfaitement conforme à l'exorde, c'est-à-dire grossissant outre mesure les détails insignifiants du système, et amoindrissant jusqu'à l'annulation complète tout ce qui le constitue, tout ce qui le caractérise, tout ce qui lui donne une certaine originalité, une certaine importance, même comme erreur.

Je ne puis, quant à moi, adopter ce système d'exposition. La théorie de Fourier n'est point une théorie d'organisation du travail, elle est beaucoup plus considérable que cela : elle est une théorie d'organisation des passions, qui s'applique au travail ainsi qu'à toutes les autres fonctions de la vie.

Je trouverais tout naturel qu'on dît : Nous adoptons cette partie comme bonne, nous repoussons l'autre comme mauvaise, sauf à prouver que l'une peut aller sans l'autre. Mais proclamer sans cesse que la théorie est sublime dans son ensemble et n'en montrer qu'une fraction, c'est mettre le public dans l'impossibilité de se prononcer en connaissance de cause, c'est l'entretenir dans un état d'incertitude qui ne mène à rien ; c'est ajouter un

nouvel élément de confusion et de *battologie* stérile à tous ceux qui existent déjà, et dont se targuent les fanatiques du *statu quo*, les *bornes* qui se croient justifiées par le nombre toujours croissant des *moulins-à-vent*.

Ainsi donc, pour faire connaître Fourier et son système, c'est surtout à Fourier que nous aurons recours. Il est quelquefois moins élégant que ses disciples, mais il est plus original et plus clair, sinon dans ses calculs, au moins dans l'exposition de ses vues.

Toutefois, comme Saint-Simon est le premier en date, c'est par lui que nous commencerons.

SAINT-SIMON.

Si l'on eût dit à l'auteur des *Mémoires sur le règne de Louis XIV et la Régence*, à ce fier descendant de Charlemagne, qui ne voyait dans Voltaire « qu'une *manière de personne* dans la république des lettres et une *manière d'important* parmi un certain monde; » si l'on eût dit à ce duc et pair qu'un membre de sa famille, non moins sûr et non moins fier que lui de descendre

de Charlemagne, deviendrait un jour un spéculateur sur les biens nationaux, puis un commis au Mont-de-Piété à mille francs par an d'appointements, puis *une manière* de philosophe, puis enfin *une manière* de messie, placé par ses disciples au dessus de Jésus-Christ, il eût été fort étonné et probablement un peu scandalisé. La Providence réservait pourtant cet étrange honneur à sa race dans la personne de Claude-Henri, comte de Saint-Simon, né à Paris le 17 octobre 1760.

Un fragment que ce dernier nous a laissé sur sa vie débute ainsi :

« Je descends de Charlemagne ; mon père s'appelait le comte de Saint-Simon. Je suis le plus proche parent du duc de Saint-Simon...... La duché-pairie, la grandesse d'Espagne et cinq cent mille livres de rente dont jouissait le duc de Saint-Simon devaient passer sur ma tête. Il s'est brouillé avec mon père qu'il a déshérité. J'ai donc perdu les titres et la fortune du duc de Saint-Simon, mais j'ai hérité de sa passion pour la gloire. »

On raconte, en effet, que le jeune patricien, élevé sous la direction de d'Alembert, se faisait éveiller tous les matins par son valet de chambre avec cette formule : « Levez-vous, monsieur le comte, vous avez de grandes choses à faire. » A

seize ans, il obtint suivant l'usage une compagnie de cavalerie ; trois ans plus tard, en 1779, il quitta sa compagnie pour aller avec l'élite de la noblesse française combattre en Amérique dans les rangs des *insurgents*, comme l'on disait alors ; il servit avec distinction sous les ordres de Bouillé et de Washington. Mais déjà la guerre avait pour lui peu d'attraits ; sa tournure d'esprit le poussait vers une autre sphère d'action. Tout en combattant, il s'occupait d'étudier les mœurs et l'état social de ce peuple naissant destiné à donner à la vieille Europe le signal de la liberté. Aussitôt que la paix fut conclue, le jeune officier français commença cette série de projets qui devaient remplir sa vie, par un plan proposé au vice-roi du Mexique dans le but d'établir entre les deux mers une communication, en rendant navigable la rivière *in partido*, dont une branche verse ses eaux dans l'Océan, tandis que l'autre se décharge dans la mer du Sud.

« Mon projet, dit-il, ayant été froidement accueilli, je l'abandonnai. De retour en France, je fus fait colonel ; je n'avais pas encore vingt-trois ans. Le désœuvrement où je me trouvai ne tarda pas à me déplaire. Faire l'exercice

pendant l'été, faire ma cour pendant l'hiver, était un genre de vie insupportable pour moi. Je partis pour la Hollande en 1785. »

Il était alors question en Hollande de combiner avec la France une expédition contre les colonies anglaises dans l'Inde ; le projet n'eut pas de suite. Au bout d'un an Saint-Simon revint en France, s'ennuya derechef de son inaction et partit pour l'Espagne en 1787 : il allait proposer au gouvernement espagnol de lever une légion de six mille étrangers destinés à creuser un canal qui devait faire communiquer Madrid à la mer. La révolution française vint se mettre au travers de ce nouveau plan ; il avorta comme le précédent.

« La Révolution, dit Saint-Simon, était commencée lorsque je revins en France. Je ne voulus pas m'en mêler parce que d'un côté j'avais la conviction que l'ancien régime ne pouvait pas être prolongé, et que d'un autre côté j'avais de l'aversion pour la destruction, et qu'il n'était possible de se lancer dans la carrière politique qu'en s'attachant au parti de la cour qui voulait anéantir la représentation nationale, ou au parti révolutionnaire qui voulait anéantir le pouvoir royal. »

Dans cette perplexité que fit Saint-Simon ?

« Mon activité se porta, dit-il, du côté des spéculations financières. Je me livrai à des spéculations sur la vente des

domaines nationaux. Je m'associai un Prussien nommé le comte de Redern. »

Il semble au premier abord assez étrange qu'un descendant de Charlemagne se résigne si facilement à devenir spéculateur, et spéculateur sur la vente des biens nationaux. Mais on vient de voir que son père avait été déshérité ; il nous dit quelque part ailleurs que la révolution ruinait sa mère, de sorte qu'il ne possédait aucune fortune, et il sentait la nécessité absolue d'avoir ce levier à sa disposition. Pourquoi faire? dira-t-on ; c'est lui qui va répondre.

« Je désirais la fortune seulement comme moyen : organiser un grand établissement d'industrie, fonder une école scientifique de perfectionnement, contribuer en un mot au progrès des lumières et à l'amélioration du sort de l'humanité, tels étaient les véritables objets de mon ambition. J'ai travaillé dans cette direction financière jusqu'en 1797 avec ardeur, confiance et succès. Mes spéculations ayant réussi, je me trouvai en mesure de commencer l'établissement d'industrie. On voit dans la rue du Bouloy l'échantillon des constructions que j'avais entreprises (1) ; l'arrivée de M. de Redern entrava mes travaux. Je m'étais trompé sur le compte de cet associé ; je le croyais lancé dans la même carrière que moi, et les routes que nous suivions étaient

(1) C'est aujourd'hui l'Hôtel des Fermes.

très-différentes ; car il se dirigeait vers les marais fangeux au milieu desquels la fortune a élevé son temple, tandis que je gravissais la montagne aride et escarpée qui porte à son sommet les autels de la gloire. »

Ce n'était pas sans quelques dangers que Saint-Simon gravissait ainsi les sommets de la gloire en spéculant sur les biens nationaux. Emprisonné pendant quelque temps au Luxembourg, sous la Terreur, il en fut quitte pour une vision : Charlemagne lui apparut dans sa prison et lui tint un discours qui se terminait par ses mots : « Mon fils, tes succès comme philosophe égaleront ceux que j'ai obtenus comme militaire et comme politique. » Le grand empereur d'Occident ne se fâcha-t-il pas aussi un peu de voir un de ses descendants trafiquer des biens de la noblesse française? Mais on m'assure que Saint-Simon ne spéculait que sur les biens des couvents. Je ne sais si ce fût là aux yeux de Charlemagne une circonstance atténuante.

Toujours est-il que, si l'on en croit le récit de Saint-Simon, il était parvenu en 1797, par son talent, son industrie, et avec de très-faibles capitaux fournis par son associé prussien, à réa-

liser une masse de bénéfices qui ne s'élevait à rien moins qu'à *cent cinquante mille livres de rentes en immeubles.* Ce n'était pas mal pour un philosophe qui vise *aux autels de la gloire.*

S'étant brouillé avec M. de Redern, une liquidation s'ensuivit. Il paraîtrait que Saint-Simon se contenta de recevoir pour sa part de bénéfices une somme de 144,000 livres, estimant que cette somme lui suffirait pour accomplir la révolution scientifique qu'il méditait. Cependant, le récit est arrangé de telle sorte qu'il semblerait aussi en résulter que le reste de sa part aurait été confié par lui à la loyauté de M. de Redern comme dépôt, et que, lorsque la somme prélevée eut été consommée, son associé aurait indûment gardé le reste en se refusant à toute restitution. D'un autre côté, plusieurs autres passages de ce même récit indiquent que Saint-Simon considérait M. de Redern comme totalement libéré envers lui, au moins en droit, par l'abandon de cette somme de 144,000 livres. Je n'imiterai donc point les biographes qui copient comme paroles d'Evangile des phrases de nature à porter atteinte à l'honneur d'une personne que je ne connais pas,

et je laisse cette petite question dans le nuage où Saint-Simon l'a laissée lui-même.

Quoi qu'il en soit, voici notre patricien spéculateur qui, parti de zéro en 1790, se trouve en 1797 à la tête de 144,000 livres. Que va-t-il faire de son argent? Ici le philosophe succède au spéculateur.

« Je conçus le projet de frayer une nouvelle carrière à l'intelligence humaine, la carrière *physico-politique*. Je conçus le projet de faire faire un pas général à la science et de rendre l'initiative à l'école française.

« Cette entreprise exigeait des travaux préliminaires; j'ai dû commencer par étudier les sciences physiques, par constater leur situation actuelle, et par m'assurer, au moyen de recherches historiques, de l'ordre dans lequel s'étaient faites les découvertes qui les avaient enrichies.

« Pour acquérir ces connaissances, je ne me suis pas borné à des recherches dans les bibliothèques; j'ai recommencé mon éducation, j'ai suivi les cours des professeurs les plus célèbres; j'ai pris domicile en face de l'École polytechnique; je me suis lié d'amitié avec plusieurs professeurs de cette école; pendant trois années, je me suis uniquement occupé de me mettre au courant des connaissances acquises sur la physique des corps bruts.

« J'ai employé mon argent à acquérir de la science; grande chère, bon vin, beaucoup d'empressement vis-à-vis des professeurs, auxquels ma bourse était ouverte,

me procurèrent toutes les facilités que je pouvais désirer.

« J'avais de grandes difficultés à surmonter. Déjà ma cervelle avait perdu de sa malléabilité ; je n'étais plus jeune ; mais d'un autre côté je jouissais d'un grand avantage : de longs voyages, la fréquentation d'un grand nombre d'hommes capables que j'avais recherchés et rencontrés, une première éducation, dirigée par d'Alembert, éducation qui m'avait tressé un filet métaphysique si serré, qu'aucun fait important ne pouvait passer à travers.

« Je m'éloignai en 1801 de l'École polytechnique ; je m'établis près de celle de Médecine. J'entrai en rapport avec les physiologistes ; je ne les quittai qu'après avoir pris une connaissance exacte de leurs idées générales sur la physique des corps organisés.

« En cessant l'étude de la physiologie, je partis pour les pays étrangers. La paix d'Amiens me permit d'aller en Angleterre. L'objet de mon voyage était de m'informer si les Anglais s'occupaient d'ouvrir la carrière que j'avais entrepris de frayer. Je rapportai de ce pays la certitude que ses habitants ne dirigeaient point leurs travaux scientifiques vers le but physico-politique, qu'ils ne s'occupaient point de la réorganisation du système scientifique, et qu'ils n'avaient sur le chantier aucune idée capitale *neuve*.

« Peu de temps après j'allai à Genève, et je parcourus une partie de l'Allemagne. Je rapportai de ce voyage la certitude que la science générale était encore dans l'enfance dans ce pays, puisqu'elle y est encore fondée sur des principes mystiques. »

C'est dans le cours de ces voyages que se place

un trait burlesque prêté à Saint-Simon. Se trouvant chez Mme de Staël, il lui aurait dit avec la sincérité de la conviction : « Vous êtes, madame, la première femme de votre époque, j'en suis le plus grand philosophe ; marions-nous, pour voir ce que pourra être un enfant issu d'une telle union. » Il est probable que c'est là un conte qui a pour base quelque proposition d'association intellectuelle faite par Saint-Simon à Mme de Staël.

Cela est d'autant plus probable que, lorsqu'au retour de ses excursions le philosophe songe à se marier, on ne se douterait guère du motif qui l'y détermine. « J'usai, dit-il, du mariage comme d'un *moyen d'étudier les savants.* » Ce moyen semble un peu détourné, et on serait presque tenté de croire que Saint-Simon épousa un mathématicien. Cela veut dire seulement que Saint-Simon épousa une jeune personne distinguée, Mlle de Champgrand, connue plus tard, sous le nom de Mme de Bawr, par des ouvrages estimés; il l'épousa parce que, déjà liée avec des savants et des artistes, Mlle de Champgrand était propre à attirer chez lui ces deux classes d'hommes et à lui fournir l'occasion de les étudier de

près, ce qui rentrait dans son système de préparation au rôle de philosophe novateur.

Ce ne fut pas là, du reste, le seul motif qui décida Saint-Simon au mariage; il en est un autre qui fait honneur à la bonté de son cœur et que sa modestie a passé sous silence. Le père de Mlle de Champgrand avait été son compagnon d'armes en Amérique et son ami. La jeune personne, restée orpheline, était sans fortune; Saint-Simon lui avait vainement offert la moitié de ce qu'il possédait, et ce ne fut qu'après avoir longtemps cherché un moyen de lui faire accepter convenablement ce genre de service, que n'en trouvant pas d'autre que le mariage, il lui proposa de l'épouser, en lui annonçant qu'il serait pour elle un père et non un époux. Ainsi présentée, la proposition fut acceptée.

La maison de Saint-Simon devint un centre de réunion où l'on tenait table ouverte et où se pressaient les savants et les artistes. Notre philosophe assistait à ces réunions en observateur, parlant peu, et exclusivement occupé d'étudier de près l'influence que chaque profession exerce sur les passions, l'esprit, l'ensemble du

moral de chaque individu. A mesure que son intelligence s'enrichissait à ses expériences, sa bourse s'appauvrissait d'autant. Les 144,000 livres, déjà fortement entamées par ses voyages, ne résistèrent pas longtemps au train d'une grande maison. Saint-Simon n'avait pas encore complété ses observations sur le moral des savants que déjà sa bourse était à sec. Quand il se vit retombé dans la pauvreté, il fut le premier à engager Mlle de Champgrand à ne pas s'associer plus longtemps à son aventureuse destinée, et les deux époux divorcèrent d'un consentement mutuel. Le réformateur entra dans la nouvelle et pénible carrière qui s'offrait à lui avec la sérénité d'un homme qui porte dans sa tête l'avenir du monde, et ne voit dans la misère qu'un moyen d'expérimenter la vie.

« Pour faire faire, dit-il, un pas capital à la philosophie, il faut remplir les conditions suivantes : 1° mener, pendant tout le cours de la vigueur de l'âge, la vie la plus originale et la plus active possible; 2° prendre connaissance avec soin de toutes les *théories* et de toutes les *pratiques;* 3° parcourir toutes les classes de la société, se placer personnellement dans les positions sociales les plus différentes, et même créer des relations qui n'aient point existé; 4° enfin, employer sa

vieillesse à résumer les observations sur les effets qui sont résultés de ses actions pour les autres et pour soi, et à établir des principes sur ces résumés. »

Cependant, pour continuer à expérimenter la vie, la première condition était de vivre. Tombé dans le dénûment, Saint-Simon s'adressa pour obtenir une place à M. de Ségur, un des hauts dignitaires de la cour impériale, avec lequel il avait été lié pendant la guerre d'Amérique. Le chambellan n'estima pas très-haut la capacité du philosophe; car après l'avoir fait attendre six mois, il finit par lui offrir une place de copiste au Mont-de-Piété.

« Cet emploi, dit Saint-Simon, rapportait *mille francs* par an pour neuf heures de travail par jour; je l'ai exercé pendant six mois; mon travail personnel était pris sur mes nuits. Je crachais le sang, ma santé était dans le plus mauvais état quand le hasard me fit rencontrer le seul homme que je puisse appeler mon ami. »

C'était un nommé Diard, qui avait été au service de Saint-Simon aux temps de sa prospérité, et qui, ne faisant point comme lui un cours d'expériences philosophiques, avait su gagner et conserver une petite fortune. Ce brave homme lui dit : « Monsieur, la place que vous occupez

est indigne de votre nom et de votre capacité ; je vous prie de venir chez moi. Vous pouvez disposer de tout ce qui m'appartient ; vous travaillerez à votre aise et vous vous ferez rendre justice. » Saint-Simon accepta la proposition ; pendant deux ans il vécut chez Diard, qui se fit un devoir de subvenir non-seulement à ses besoins, mais encore aux frais d'impression d'un ouvrage dont je reparlerai tout à l'heure.

Malheureusement l'excellent Diard mourut, et Saint-Simon, abandonné de tous, retomba dans une affreuse détresse.

Après sa mort, on trouva dans ses papiers une feuille qui se rapporte à ce temps de misère ; elle contenait les lignes suivantes :

« (1812) Depuis quinze jours je mange du pain et je bois de l'eau ; je travaille sans feu, et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais des copies de mon travail. C'est la passion de la science et du bonheur public, c'est le désir de trouver un moyen de terminer d'une manière douce l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée, qui m'ont fait tomber dans cet état de détresse. Ainsi, c'est sans rougir que je puis faire l'aveu de ma misère, et demander les secours nécessaires pour me mettre en état de continuer mon œuvre. »

Cette œuvre d'organisation générale qui faisait oublier à Saint-Simon sa misère, il l'avait déjà entamée depuis quelques années par différents côtés et avec plus d'ardeur que de méthode.

Le premier travail qu'il écrivit à ce sujet date de 1802. Ce sont les *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, petit volume in-12, publié à Genève même pendant les voyages de l'auteur, et tiré à un petit nombre d'exemplaires. Dans ses ouvrages postérieurs, Saint-Simon ne parle pas de ce premier travail, qu'il semblait avoir voué à l'oubli ; il a été réimprimé en 1832, dans un volume de mélanges recueillis par un de ses disciples les plus distingués, M. Olinde Rodrigues (1).

L'idée principale des *Lettres d'un habitant de Genève*, c'est que la direction de la société appartient aux plus capables, et que le pouvoir ne peut plus avoir d'autre but que les choses d'intérêt général. Mais comment faire pour que les supériorités se produisent librement et exercent li-

(1) M. Olinde Rodrigues a publié également en 1826, dans *le Producteur*, une série d'articles sur Saint-Simon qui m'ont été fort utiles.

brement leur action? Voici le moyen indiqué par Saint-Simon.

« Ouvrez, dit-il, une souscription devant le tombeau de Newton; souscrivez tous indistinctement pour la somme que vous voudrez. — Que chaque souscripteur nomme trois mathématiciens, trois physiciens, trois chimistes, trois physiologistes, trois littérateurs, trois peintres, trois musiciens. — Renouvelez tous les ans la souscription, ainsi que la nomination, mais laissez la liberté illimitée de renommer les mêmes personnes. — Partagez le produit de la souscription entre les trois mathématiciens, les trois physiciens, etc., etc., qui auront obtenu le plus de voix. — Priez le président de la Société royale de Londres de recevoir les souscriptions de cette année. L'année prochaine et les suivantes, chargez de cette honorable mission la personne qui aura fait la plus forte souscription. — Exigez de ceux que vous nommerez qu'ils ne reçoivent ni place ni honneurs, ni argent d'aucune fraction de vous; mais laissez-les individuelleuent les maîtres absolus d'employer leurs forces de la manière qu'ils voudront. — Les hommes de génie jouiront alors d'une récompense digne d'eux et de vous; cette récompense les placera dans la seule position qui puisse leur fournir les moyens de vous rendre tous les services dont ils seront capables; elle deviendra le but d'ambition des âmes les plus énergiques, ce qui les détournera des directions nuisibles à votre tranquillité. — Par cette mesure, enfin, vous donnerez des chefs à ceux qui travaillent au progrès de vos lumières, vous investirez

ces chefs d'une immense considération, et vous mettrez une grande force pécuniaire à leur disposition. »

Divisant ensuite l'humanité en trois classes : 1° les savants et les artistes; 2° les propriétaires; 3° les non-propriétaires, il s'efforce de démontrer que son projet est utile à tous, et il conclut en se prononçant pour l'organisation suivante : « le pouvoir spirituel entre les mains des « savants ; le pouvoir temporel entre les mains des « propriétaires, le pouvoir de nommer ceux appe- « lés à remplir les fonctions de grands chefs de l'hu- « manité entre les mains de tout le monde ; pour « salaire aux gouvernants, la considération. »

Ce plan n'est pas merveilleux; la mise en œuvre du suffrage universel pour la détermination et la rétribution des plus grands mathématiciens, des plus grands chimistes, etc., etc., donnerait probablement des résultats d'une justice et d'une justesse fort douteuses. Mais il est curieux de constater que cette première formule d'organisation émise par Saint-Simon, et qui assigne exclusivement aux propriétaires le pouvoir temporel, fait sortir le pouvoir spirituel du suffrage universel et de l'élection annuelle; il est curieux, dis-je, de constater

que cette formule, loin d'être la base de la doctrine émise plus tard par ses disciples, en est justement la contre-partie; car celle-ci supprime la propriété, et donne la direction de la société à un ou plusieurs chefs qui se proclament eux-mêmes et se déclarent *la loi vivante.*

Du reste, si cet écrit de Saint-Simon a quelque valeur, c'est par les accessoires bien plus que par l'idée capitale. Il y a des passages curieux. Ainsi, il est remarquable qu'en 1802, au plus fort de la frénésie guerrière qui agitait l'Europe, Saint-Simon annonce l'abolition de la guerre et s'écrie :

« Sources de misère et d'orgueil qui servaient à désaltérer des ignorants, des héros, des conquérants, des dévastateurs de l'espèce humaine! vous tarirez par abandon, et vos philtres n'enivreront plus ces superbes mortels. *Plus d'honneur pour les Alexandres; vivent les Archimèdes !* »

Ailleurs on rencontre quelques idées renfermant en germe la théorie de Fourier, idées sur lesquelles Saint-Simon est revenu plus tard, mais sans jamais les préciser ni les développer comme l'a fait son émule en transformation sociale. Ainsi il y a, dans les *Lettres d'un habitant de Genève,* un passage où l'auteur pose comme Fourier en

principe l'identité des phénomènes physiques et des phénomènes moraux; ailleurs il annonce que sa conception est un pas vers la solution de ce problème tant cherché par les moralistes : *mettre un homme dans une position telle, que son intérêt personnel et l'intérêt général se trouvent constamment dans la même direction.* C'est exactement le problème que s'est posé Fourier. Enfin, le tout se termine par une vision, la seconde et la dernière qu'ait eue Saint-Simon. Ce n'est plus Charlemagne, c'est Dieu lui-même qui fait entendre sa voix au philosophe pendant son sommeil pour lui annoncer que le pape cessera de parler en son nom; que l'humanité se perfectionnera dans la connaissance du bien et du mal; que la terre sera un jour un paradis; que les vingt et un élus de l'humanité, déjà indiqués, prendront le nom de Conseil de Newton; *que les femmes seront admises à souscrire et qu'elles pourront être nommées* (1), etc., etc.

(1) De cette fameuse phrase que je transcris textuellement, la seule que Saint-Simon ait jamais écrite sur les femmes, les saint-simoniens ont tiré le couple-prêtre et la femme libre ; on voit que c'est une traduction fort libre.

Le second ouvrage de Saint-Simon fut publié en 1808 sous le titre d'*Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle,* 2 vol. in-4°, tirés à cent exemplaires seulement. Cet ouvrage était suscité par le programme de travail que Napoléon assigna à l'Institut : « Rendez-moi compte, avait dit l'empereur, des progrès de la science depuis 1789, de son état actuel, et dites-moi quels sont les moyens propres à les activer. » Question immense, qui donna lieu à de beaux Mémoires publiés par les secrétaires de chacune des classes de l'Institut. Saint-Simon n'entreprit rien moins que de traiter à lui tout seul et à sa manière le sujet tout entier. Son ouvrage est une vaste ébauche, une énorme *bouteille à l'encre*, dont la partie purement scientifique ne vaut rien ; il a lui-même déclaré plus tard qu'il avait renoncé à cette entreprise, parce que, dit-il, « je me suis aperçu que j'avais mal commencé l'exposition de mes idées, et que je n'étais pas encore mûr pour rédiger et contexturer l'ouvrage que j'avais conçu. » Tout défectueux qu'il est, cet ouvrage renferme encore plus d'un aperçu original.

« J'écris, dit l'auteur, parce que j'ai des choses neuves

à dire ; je présenterai mes idées telles qu'elles ont été forgées par mon esprit... Les révolutions scientifiques suivent de près les révolutions politiques. Newton a trouvé le fait de la gravitation universelle peu d'années après la mort de Charles Ier. Je prévois, je pressens qu'il s'opérera nécessairement une grande révolution scientifique... Depuis cent ans l'École a parcouru le pays scientifique dans toutes les directions, elle l'a examiné dans tous ses détails; il est temps de nous replacer au point de vue général. C'est à raccorder les cartes particulières faites depuis cent ans que nous devons travailler. »

Saint-Simon traite ensuite de la marche de l'esprit humain depuis deux siècles, alternant de la synthèse avec Bacon et Descartes, à l'analyse avec Newton et Locke, pour aboutir à un grand combat suivi de la victoire des physiciens contre les théologiens. — Ici Saint-Simon, s'appuyant sur le principe de perfectibilité de Condorcet, esquisse les progrès de l'*idée* générale dont les modifications successives ont signalé les phases les plus importantes de la civilisation, le *fétichisme*, le *polythéisme* et le *monothéisme*. Il emploie pour la première fois cette division de l'histoire en *époques critiques* et *époques organiques*, division dont on a passablement abusé depuis pour se dispenser de l'étude des faits. — Il montre la mar-

che ascendante et l'action salutaire du clergé, qu'il appelle le corps des professeurs de théisme, jusqu'à Grégoire VII; sa marche décroissante, depuis le moment où la prépondérance scientifique lui échappe jusqu'au jour où la philosophie vient dire : L'homme ne doit croire que les choses avouées par la raison et confirmées par l'expérience, et se met à la recherche du fait le plus général qu'elle pourra découvrir comme cause unique de tous les phénomènes (1).

Mais quel est ce fait, et que doit croire l'homme en définitive? Saint Simon n'est pas très-explicite sur ce point. Il attache avec raison une importance capitale à un bon *catéchisme*. Le catéchisme actuel lui semble défectueux en ce qu'il est en opposition avec les connaissances acquises sur le système du monde; mais en même temps il ajoute que les lettrés doivent faire tous leurs efforts pour prolonger le respect qui lui a été conservé par

(1) Le *physicisme* ou le système positif, dit ailleurs Saint-Simon, est un perfectionnement du *monothéisme;* comme lui, il a le caractère unitaire, et il a sur lui l'avantage de plus de précision. Le *monothéisme* était une invention générale, le *physicisme* est une observation générale convertie en principe.

habitude jusqu'à ce qu'ils aient composé un ouvrage qui puisse le remplacer avec avantage. Ce *catéchisme* futur sera, dit-il, un extrait de l'*encyclopédie organisatrice de la philosophie positive;* on ne fera un bon catéchisme qu'après avoir fait une bonne encyclopédie. — La morale chrétienne est acceptée par lui : seulement il propose d'ajouter au principe de l'amour du prochain un principe qui lui semble découler d'un fait plus général. Ce principe est celui-ci : *L'homme doit travailler.*

« L'homme le plus heureux, dit-il, est celui qui travaille; la famille la plus heureuse est celle dont tous les membres emploient utilement leur temps; la nation la plus heureuse est celle dans laquelle il y a le moins de désœuvrés. L'humanité jouirait de tout le bonheur auquel elle peut prétendre s'il n'y avait pas d'oisifs. »

Saint-Simon n'exclut aucune espèce de travail. — L'oisif, c'est le rentier, le propriétaire qui n'a pas d'état, qui ne dirige point l'exploitation de sa propriété. Celui-là, dit Saint-Simon, est un être à charge à la société, même quand il est aumônier. »

On a vu plus haut notre philosophe attribuer

exclusivement le pouvoir temporel aux propriétaires ; le voilà déjà un peu loin de cette idée ; toutefois, il ne veut point, comme ses disciples, supprimer les propriétaires, car il conclut en disant :

« Le législateur doit assurer le libre exercice de la propriété. — Le moraliste doit pousser l'opinion publique à punir le propriétaire oisif en le privant de toute considération. »

Mais l'Évangile condamne aussi l'oisiveté ; à cela Saint-Simon répond qu'autre chose est une idée secondaire, autre chose un principe posé comme prépondérant. — Nous allons voir bientôt cet aperçu de Saint-Simon aboutir à sa doctrine de l'*Industrialisme*. Nous arrivons maintenant au premier travail dans lequel Saint-Simon ait abordé directement les questions politiques.

Nous avons laissé sa biographie en 1812, au moment de sa plus grande détresse ; vers cette époque, sa famille, m'a-t-on dit, finit par lui faire une pension qui lui a été continuée jusqu'à sa mort, mais qui, souvent engagée, dévorée d'avance par les frais de ses études et de ses

écrits, ne l'empêcha point de mener une vie fort misérable.

En octobre 1814, cinq mois après le retour des Bourbons, un mois avant l'ouverture du congrès de Vienne, au milieu d'un déluge de publications de circonstance que faisaient naître les événements, il parut une brochure de 112 pages sous ce titre : *Réorganisation de la société européenne ou de la Nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun sa nationalité, par Henri Saint-Simon, et Augustin Thierry, son élève.* On voit que Saint-Simon avait trouvé un élève qui devait compter un jour parmi nos grands historiens.

La brochure est curieuse : si les idées sont assez hardies pour révéler Saint-Simon, la rédaction plus précise et plus nette qu'à l'ordinaire semble indiquer la trace d'un autre genre d'esprit.

L'auteur, ou les auteurs, se proposent pour but de démontrer historiquement la nécessité de rétablir en Europe, sur de nouveaux errements, le lien général détruit par la Réforme.

« Nous affectons, disent-ils, un mépris superbe pour les

siècles qu'on appela du moyen âge; nous n'y voyons qu'un temps de barbarie stupide, d'ignorance grossière, de superstitions dégoûtantes, et nous ne faisons pas attention que c'est le seul temps où le système politique de l'Europe ait été fondé sur sa véritable base, sur une organisation générale. »

Ils montrent ensuite l'antagonisme s'introduisant en Europe avec la Réforme, et aboutissant à des tentatives de dictature européenne qui se transmettent de Charles-Quint à Philippe II, de Philippe II à Louis XIV, de Louis XIV à Napoléon et à l'Angleterre; ils établissent que le système d'équilibre européen sorti du traité de Westphalie, et jusqu'ici prôné par tous les publicistes, est la combinaison la plus fausse, puisque la paix en était le but et qu'elle n'a produit que des guerres, et quelles guerres! Deux hommes seuls ont vu le mal et ont cherché le remède, Henri IV et l'abbé de Saint-Pierre; l'un a été arrêté par la mort, l'autre a produit une combinaison chimérique, imparfaite et vicieuse par sa nature, puisqu'elle aurait eu pour résultat de maintenir l'ordre de choses alors existant, et de constituer une garantie réciproque entre les prin-

ces pour la conservation du pouvoir arbitraire (1). Mais, toute défectueuse qu'elle est, cette conception de l'abbé de Saint-Pierre est considérée par Saint-Simon comme la conception la plus forte qui ait été produite depuis le XV[e] siècle.—La brochure propose d'y substituer un grand parlement européen composé par tous les hommes éminents de l'Europe, et dont la deuxième chambre, celle des Députés, sera exclusivement recrutée parmi les négociants, les savants, les magistrats, et les administrateurs chargés de représenter tout ce qu'il y a d'intérêts communs à la société européenne. — Ce grand parlement aura pour mission d'examiner et de résoudre toute question d'intérêt général, de juger les contestations qui pourront s'élever entre les gouvernements, de diriger tous les grands travaux publics, de porter la population européenne à répandre une portion de son activité au dehors, à peupler le globe, à le rendre partout *voyageable et habitable*. Le parlement européen dirigera l'instruction publique dans toute l'Europe; il rédigera

(1) Au moment même où Saint-Simon écrivait cela, on méditait justement la *Sainte-Alliance*, qui est en plusieurs points une copie du projet de l'abbé de Saint-Pierre.

un code de morale universelle; il *garantira l'entière liberté de conscience et l'exercice libre de toutes les religions; mais il réprimera celles dont l'exercice serait contraire au grand code moral qui aura été établi.* Le tout, afin qu'il y ait entre les peuples européens ce qui fait le lien et la base de toute association politique, conformité d'institutions, union d'intérêts, rapports de maximes, communauté de morale et d'instruction publique.

Mais comment s'établira ce grand parlement? Il s'établira, dit Saint-Simon, le jour où tous les peuples de l'Europe vivront sous le régime parlementaire; il s'établira même aussitôt que la partie de l'Europe, vivant sous ce régime, sera supérieure en force à l'autre. — Or, continue l'auteur, il peut s'établir dès aujourd'hui, car il suffit pour cela de l'*union intime* de l'Angleterre et de la France.

« Que les Anglais et les Français, entrant en société, établissent entre eux un parlement commun; que le but principal de cette société soit d'attirer à soi les autres peuples, de favoriser et de soutenir chez toutes les nations les partisans de la constitution représentative, etc...; que toute nation, dès l'instant qu'elle aura adopté la forme du gouvernement représentatif, puisse députer au parle-

ment commun des membres pris parmi elle, et l'organisation de l'Europe s'acheminera insensiblement sans guerres, sans catastrophes, sans révolutions politiques. »

On comprend tout ce qu'il y avait d'audacieux, après le duel acharné de l'Angleterre et de la France, à venir proposer à la France irritée et vaincue l'alliance anglaise à un tel degré d'intimité. Cette alliance avait été pourtant la première pensée de la révolution, elle avait été la pensée de Mirabeau; en 1830, nous l'avons vue se produire et préserver l'Europe des calamités de la guerre; aujourd'hui, par des causes qu'il serait trop long d'exposer et de discuter ici, elle semble tombée en défaveur; mais, à moins qu'il ne se produise sur le continent des événements peu probables, on y reviendra : car il n'y a pas de rivalité commerciale, ou de conflit politique sur tel ou tel incident, qui, dans l'état actuel de l'Europe, puisse primer les grands intérêts sociaux, les grands intérêts généraux, attachés à la concorde des deux peuples gardiens de la liberté et de la civilisation européennes.

De 1824 à 1827, Saint-Simon s'occupa de polémique de détail; il prit la défense des proprié-

taires des biens nationaux; il écrivit sur la coalition, en 1825, une nouvelle brochure dans le même esprit que la première.

En 1827, Saint-Simon publia successivement par livraisons, sous ce titre : *l'Industrie*, quatre volumes où il développe son système de gouvernement, qu'il nomme le système industriel.

Une citation suffira pour faire apprécier tout d'abord l'esprit général de cet ouvrage, et montrer combien ici encore nous sommes loin de la théocratie saint-simonienne.

« On exagère, dit l'auteur, quand on dit que la révolution française a complété la ruine des pouvoirs théologiques et féodaux; elle ne les a pas anéantis : seulement elle a diminué beaucoup la confiance qu'on avait dans les principes qui leur servaient de base, de telle sorte qu'aujourd'hui ces pouvoirs n'ont plus assez de force et de crédit pour servir de lien à la société. Dans quelles idées trouverons-nous donc ce lien organique, ce lien nécessaire? dans les *idées industrielles*. C'est là et là seulement que nous devons chercher notre salut et la fin de la révolution.

« Selon moi, le but unique où doivent tendre toutes les pensées et tous les efforts, c'est *l'organisation la plus favorable à l'industrie*, à l'industrie entendue dans le sens le plus général et qui embrasse tous les genres de travaux utiles, la théorie comme l'application, les travaux de l'es-

prit comme ceux de la main ; l'organisation la plus favorable à l'industrie, c'est-à-dire un gouvernement où le pouvoir politique n'ait d'action et de force que ce qui est nécessaire pour empêcher que les travaux utiles ne soient troublés, un gouvernement où tout soit ordonné pour que les travailleurs, dont la réunion forme la société véritable, puissent échanger entre eux directement et avec une entière liberté les produits de leurs travaux divers, un gouvernement tel enfin que la société, qui seule peut savoir ce qui lui convient, ce qu'elle veut, ce qu'elle préfère, soit aussi l'unique juge du mérite et de l'utilité des travaux, et conséquemment que le producteur n'ait à attendre que du consommateur seul le salaire de son travail, la récompense de son service, quel que soit le nom qu'il lui plaise de choisir. »

Comparez ces idées très-judicieuses sur l'avenir avec la dictature des deux ou trois pontifes chargés de distribuer à chacun selon sa capacité et à chaque capacité selon ses œuvres, et vous conviendrez que Saint-Simon a été singulièrement perfectionné par ses disciples. — Si le progrès de la civilisation n'avait en effet d'autre résultat que d'augmenter les attributions du pouvoir, quel que soit son nom, de faire intervenir la volonté souveraine d'un ou plusieurs individus dans tous les actes de la vie de quarante millions d'hommes,

même en réservant à ces quarante millions d'hommes le magnifique droit de choisir et de changer leurs maîtres, autant vaudrait rentrer dans la sauvagerie. — Saint-Simon, c'est une justice à lui rendre, n'eut jamais aucun goût pour ces tristes doctrines de *pouvoir fort* que nous ont léguées la République et l'Empire. — Il ne veut pas qu'on se trompe sur ses penchants, car il ajoute :

« Les gouvernements ne conduiront plus les hommes; leurs fonctions se borneront à empêcher que les travaux utiles ne soient troublés. Ils n'auront plus à leur disposition que peu de pouvoir et peu d'argent; car peu de pouvoir et peu d'argent suffisent pour atteindre ce but. Les fonds nécessaires pour les travaux d'une utilité plus ou moins étendue seront fournis par des souscriptions volontaires, et les souscripteurs surveilleront eux-mêmes la manière dont leurs fonds seront employés et administrés. »

La prophétie de Saint-Simon ne semble pas près de se réaliser. Espérons cependant que des budgets de quinze cents millions absorbés par des multitudes de gendarmes et de soldats, par des armées de fonctionnaires gagnant leur vie à griffonner des paperasses qui embrouillent et éternisent l'affaire la plus simple, ne seront pas toujours indispensables au gouvernement des sociétés.

Suivant Saint-Simon, tous les peuples de la terre tendent vers un même but, l'abolition du régime féodal et militaire et l'établissement du régime industriel. Mais comment établir ce régime, et quelle sera sa nature? Saint-Simon consacra à l'examen de cette double question plusieurs ouvrages indépendamment de celui que j'ai cité plus haut. Il écrivit successivement, en 1819, un recueil intitulé *le Politique*, avec la collaboration de différents écrivains; en 1819 et 20, un autre recueil intitulé *l'Organisateur;* en 1821, un autre ouvrage intitulé *Système industriel*, en 1822 et 1823, en collaboration avec M. Auguste Comte, le *Catéchisme des industriels.*

Les solutions éparses dans ces différents ouvrages laissent beaucoup à désirer. C'est en général au pouvoir lui-même que Saint-Simon s'adresse pour obtenir la réalisation de ses vœux. Chacune de ses élucubrations se termine d'ordinaire par un, deux ou trois placets au roi, à l'effet d'exhorter Sa Majesté à se séparer des *militaires*, des *légistes*, des *rentiers* et des *proprétaires oisifs*, pour faire alliance avec les *industriels*, et constituer avec leur appui une monarchie industrielle. « Rien ne

peut, dit-il, s'opposer à l'établissement de la monarchie industrielle, si d'une part les industriels français et de l'autre la maison de Bourbon veulent constituer cette forme de gouvernement. » Pour cela, suivant Saint-Simon, il suffirait d'une simple ordonnance royale chargeant les industriels les plus importants du soin de faire le budget.

« Nous sommes convaincu, dit-il, que cette mesure, plaçant dans les mains des véritables faiseurs en prospérité nationale la haute direction de la fortune publique, améliorerait le sort de la nation française, et ferait cesser le régime du *parlage* et de l'*avocasserie* sous lequel nous vivons aujourd'hui, régime bâtard qui a succédé au régime militaire, régime ruineux, puisqu'il a déjà élevé le budget à la somme énorme d'un milliard. »

Saint-Simon écrivait cela en 1824. Depuis cette époque, le budget est fait de moitié par les *industriels* et les *avocats*, et il dépasse 1,500 millions. Du reste, la pierre angulaire du système *industriel* paraît être une certaine organisation du crédit public établissant la prépondérance universelle des *banquiers* au profit des classes laborieuses. Ennemi prononcé des militaires et des légistes, Saint-Simon est ici l'homme des ban-

quiers; c'est à eux qu'il appartient, suivant lui, de donner l'impulsion et de commencer la grande œuvre industrielle. Le beau rôle qu'il leur adjugeait lui attira de leur part quelques souscriptions; mais bientôt ils le trouvèrent trop compromettant : ils lui retirèrent tout appui, et le désavouèrent dans les journaux de la manière la plus grossière en déclarant qu'en souscrivant à ses ouvrages ils avaient entendu faire acte d'*aumône* et non de *sympathie*. Saint-Simon n'en persista pas moins longtemps à voir dans les banquiers les sauveurs de la société et les patrons naturels du pauvre, estimant que cette classe d'hommes, qui tire d'énormes intérêts d'un argent qui ne lui appartient pas, est infiniment préférable à la classe des propriétaires qui tirent 2 1/2 pour 100 de leur propriété.

Mais en mettant de côté cette prédilection de Saint-Simon pour les banquiers, il n'en est pas moins vrai que ce qu'il a écrit peut-être de plus remarquable est un petit traité publié en 1818 sous le titre de *Vues sur la propriété et la législation*. Saint-Simon ne veut point, comme ses disciples, abolir le droit de propriété; il veut le

régler de la manière suivant lui la plus utile à la société, la plus propre à stimuler la production. Son traité a pour but de constituer industriellement la propriété territoriale. Le moyen qu'il propose est celui-ci :

« Obtenir une loi qui mette les industriels agricoles (métayers ou fermiers) à l'égard de leurs bailleurs de fonds (les propriétaires) dans la même position que les industriels fabricants et commerçants envers les personnes dont ils font valoir les capitaux.

A l'appui de cette idée qui ferait des propriétaires non cultivateurs autant de commanditaires, idée qu'il suffit d'énoncer pour en faire entrevoir les conséquences (1), Saint-Simon émet une foule de vues ingénieuses. Ces vues me paraissent contenir en substance la plupart des choses qui se disent aujourd'hui sur les moyens d'accroître la production agricole, sur la mobilisation des propriétés foncières, sur une réorganisation du régime hypothécaire, sur l'établissement des banques territoriales, etc., etc. Elles sont suivies

(1) Ceci est exactement l'idée de la *propriété actionnaire.* On voit que Saint-Simon a eu cette idée aussi bien que Fourier.

d'une esquisse pleine de faits et d'idées sur la marche parallèle et les rapports historiques de la propriété, de la législation et de l'industrie. C'est là surtout qu'éclate l'aversion de Saint-Simon pour les *légistes*, la classe, suivant lui, la plus nuisible, la plus à charge à la société et la plus improductive. Les tribunaux de commerce, création de l'esprit industriel, lui paraissent appelés à hériter de la plus grande partie des attributions des tribunaux civils sortis du régime féodal.

J'ai dit que Saint-Simon se tenait toujours en dehors de toute polémique révolutionnaire ; il eut cependant une fois maille à partir avec les tribunaux. Pour mieux faire comprendre l'importance de l'industrie, il avait eu l'idée de publier, en 1819, sous le titre de *Parabole*, une brochure où il posait les deux hypothèses suivantes :

« Nous supposons, disait-il, que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers chimistes, ses cinquante premiers mathématiciens, etc., etc., etc. »

Il continuait ainsi deux pages durant, énumérant toutes les professions utiles, depuis celle de

chimiste jusqu'à celle de maçon, ce qui lui donnait en total les trois mille premiers savants, artistes et artisans de France qu'il supposait enlevés en une nuit. Il établissait ensuite qu'en perdant tous ces hommes à la fois, la société deviendrait à l'instant comme un corps sans âme, et qu'il lui faudrait au moins une génération pour réparer ce malheur. Après quoi, passant à la contre-partie de son hypothèse :

« Admettons, disait-il, que la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences, dans les beaux-arts, dans les arts et métiers, mais qu'elle ait le malheur de perdre le même jour Monsieur frère du roi, Mgr le duc d'Angoulême, etc., etc.; qu'elle perde en même temps tous les grands officiers de la couronne, tous les ministres, etc., etc. »

Et Saint-Simon continuait en énumérant tous les principaux fonctionnaires publics; il y ajoutait même, par surcroît de libéralité, les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement.

« Cet accident, disait-il, affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sauraient voir avec indifférence la disparition subite d'un aussi grand nombre de leurs compatriotes; mais cette perte des trente mille individus réputés les plus importants de l'Etat ne

leur causerait de chagrins que sous un rapport purement sentimental : car il n'en résulterait aucun mal politique pour l'Etat, d'abord par la raison qu'il serait très-facile de remplir les places vacantes. Il existe un grand nombre de Français en état d'exercer les fonctions de frère du roi aussi bien que Monsieur ; beaucoup sont capables d'occuper les places de princes tout aussi convenablement que Mgr le duc d'Angoulême, que Mgr le duc d'Orléans, etc... Les antichambres du château sont pleines de courtisans prêts à occuper les places de grands-officiers de la couronne. Que de commis valent nos ministres d'Etat! etc. Quant aux dix mille propriétaires vivant noblement, leurs héritiers n'auraient besoin d'aucun apprentissage pour faire les honneurs de leur salon aussi bien qu'eux, etc. »

Le sans-façon avec lequel Saint-Simon faisait aussi bon marché de l'existence de Monsieur, frère du roi, etc., etc., éveilla les susceptibilités du parquet.—Cependant le factum déféré au jury fut considéré comme plus irrévérencieux que coupable et l'auteur fut acquitté.

M. Olinde Rodrigues, dans son remarquable travail sur son maître, me semble attribuer une valeur un peu exagérée à cette boutade, dont la justesse est fort contestable, au moins actuellement ; car, dans l'état présent de la société, la disparition subite de tous les fonctionnaires publics

causerait certainement un plus grand trouble que celle des cinquante premiers savants, artistes et artisans en tous genres.

On a vu plus haut avec quelle imperturbable sérénité notre philosophe, héritier d'une des plus grandes familles de France, supportait les misères d'une vie besogneuse et décriée. « Il y en a qui me plaignent, disait-il quelquefois; mais ils ne savent pas que je vis trois mille ans en avant de mes contemporains; ils ne se doutent pas des jouissances que j'éprouve. » Un jour cependant, le 9 mars 1823, le réformateur eut un accès de faiblesse. Dans une heure de découragement et de tristesse amère, il douta de lui-même, et résolut de s'affranchir de la vie. Il se tira un coup de pistolet; mais le canon, dirigé vers la tempe, dévia. L'os frontal fut seulement entamé. Toutefois il perdit, je crois, l'usage d'un œil. Mais, voyant dans ce suicide manqué un signe confirmatif de sa mission, il reprit courage, et se remit à l'œuvre avec une nouvelle ardeur. Bientôt il eut la satisfaction de voir se former autour de lui un petit noyau d'école. Il avait perdu M. Thierry, qui l'avait quitté pour se vouer aux travaux pu-

rement historiques. Il avait conquis ensuite M. Auguste Comte ; ce dernier s'était également séparé de lui. Mais il avait trouvé dans un nouveau disciple, M. Olinde Rodrigues, une ardeur de dévouement et de prosélytisme qui n'avait pas peu contribué à rallier à ses idées plusieurs hommes distingués, entre autres M. Enfantin, dont l'influence devait plus tard servir, à former et à perdre l'école.

Jouissant enfin sur ses vieux jours du calme, des sympathies et de l'admiration qui avaient fait défaut à sa vie, Saint-Simon s'occupa de compléter ses vues générales sur la direction des sociétés par l'exposition de ses idées en matière de religion. Tel fut le but de l'ouvrage intitulé : *Nouveau Christianisme, dialogue entre un novateur et un conservateur.*

Saint-Simon commence par poser en principe que la religion chrétienne est d'origine divine. A la fin de son travail, il consacre deux pages à démontrer la divinité de Jésus-Christ par l'éternelle *actualité* de sa morale. Je les citerai d'abord pour donner une idée de l'esprit du *Nouveau Christianisme.*

« Nous sommes, dit-il, certainement très-supérieurs à nos devanciers dans les sciences d'une utilité positive et spéciale ; c'est seulement depuis le XVe siècle, et principalement depuis le commencement du siècle dernier, que nous avons fait de grands progrès dans les mathématiques, dans la physique, dans la chimie, dans la physiologie. Mais il est une science bien plus importante pour la société que les connaissances physiques et mathématiques : c'est la science qui constitue la société, c'est celle qui lui sert de base : c'est la morale. Or, la morale a suivi une marche absolument opposée à celle des sciences physiques et mathématiques. Il y a plus de dix-huit cents ans que son principe fondamental a été produit, et depuis cette époque toutes les recherches des hommes du plus grand génie n'ont point fait découvrir un principe supérieur par sa généralité ou par sa précision à celui donné à cette époque par le fondateur du Christianisme. Je dirai plus : quand la société a perdu de vue ce principe, quand elle a cessé de le prendre pour guide général de sa conduite, elle est promptement retombée sous le joug de César, c'est-à-dire sous l'empire de la force physique que ce principe a subordonné à la force intellectuelle. Je demande maintenant si l'intelligence qui a produit, il y a dix-huit cents ans, le principe régulateur de l'espèce humaine, et qui, par conséquent, a produit ce principe quinze siècles avant que nous ayons fait des progrès importants dans les sciences physiques et mathématiques ; je demande si cette intelligence n'a pas évidemment un caractère surhumain, et s'il existe une plus grande preuve de la révélation du Christianisme.



CHARLES FOURIER.



A. René

Ainsi donc, suivant Saint-Simon, ce que Dieu a révélé n'est pas perfectible; mais ce que le clergé a dit au nom de Dieu compose une science susceptible de perfectionnement, de même que toutes les autres sciences humaines. « La théorie de la théologie a besoin, dit-il, d'être renouvelée à certaines époques, de même que celle de la physique, de la chimie et de la physiologie. « Saint-Simon admet cependant que l'Eglise est une institution divine; il déclare que l'Eglise a pu et dû être réputée infaillible tant qu'elle a eu pour chefs les hommes les plus capables de diriger les forces de la société vers le *but divin*. Or, quel est ce but? Il est tout entier contenu dans le principe donné par Jésus : « Les hommes doivent se conduire en frères les uns envers les autres. » — Dieu, dit Saint-Simon, n'aurait point eu une volonté systématique s'il eût fondé la religion sur plusieurs principes. Elle se rapporte donc tout entière à un seul principe, se déduit nécessairement d'un seul principe, et c'est au point de vue de ce principe fondamental que doivent être jugées les différentes communions formées au sein du Christianisme. Tout ce qui en elles s'éloigne de

ce principe, tout ce qui tend à contrarier la réalisation de cette formule, c'est-à-dire l'organisation sur la terre de l'état de fraternité entre les hommes, est par cela même entaché d'hérésie. Saint-Simon se borne à examiner sous ce point de vue les deux principales communions chrétiennes, le catholicisme et le protestantisme. Après avoir rendu hommage à la primitive Eglise, et reconnu la conformité de ses enseignements et de ses actes avec le principe chrétien, Saint-Simon attaque la papauté spécialement à partir du XV[e] siècle. Il lui reproche d'avoir quitté la direction chrétienne, et, précisant les objections à sa manière, il l'accuse d'hérésie *sous quatre chefs :*

« 1° Parce qu'elle donne aux laïques un enseignement vicieux; 2° parce que, donnant aux séminaristes une mauvaise éducation, elle forme des pasteurs dépourvus des idées et de l'instruction nécessaires pour bien diriger les troupeaux qui doivent leur être confiés ; 3° parce qu'elle est elle-même un éclatant exemple d'impuissance et d'erreur en matière de direction sociale, puisque, de tous les Etats de l'Europe, les Etats-Romains sont ceux où l'administration des intérêts publics est la plus défectueuse; 4° enfin parce qu'elle a laissé former dans le sein de l'E-

glise, et protégé presque sans interruption, deux institutions diamétralement opposées à l'esprit du Christianisme, celle de l'Inquisition et celle des Jésuites. »

Je ne puis qu'énoncer ici les quatre griefs que Saint-Simon formule contre la papauté, sans entrer dans le détail et la discussion des arguments à l'appui.

Du reste, le protestantisme n'est pas plus épargné que le catholicisme. Il est également accusé d'hérésie *sous trois chefs :*

« 1° pour avoir adopté une morale très-inférieure à celle qui peut convenir aux chrétiens dans l'état actuel de leur civilisation ; pour avoir fait rétrograder le Christianisme à son point de départ, c'est-à-dire à l'époque où, placé en dehors de l'organisation sociale, il était obligé de se soumettre au pouvoir de César, dont tous les autres émanaient ; 2° pour avoir adopté un mauvais culte, un culte sec, aride, qui a *prosaïqué* tous les sentiments chrétiens ; 3° pour avoir adopté un mauvais dogme en bornant l'enseignement chrétien à l'étude exclusive de la Bible, laquelle étude offre quatre inconvénients majeurs. »

Toutefois, si Luther a *mal doctriné,* Saint-Simon pense qu'il a *bien critiqué,* et que sa critique féconde a préparé les voies au nouveau christianisme.

Mais enfin quel sera le caractère de ce nouveau christianisme ? Il sera un développement de la première formule donnée par Jésus-Christ : les hommes doivent se conduire en frères les uns envers les autres. Cette formule, qui établissait la fraternité individuelle dans un temps où la société était encore divisée en maîtres et en esclaves, s'étendra et deviendra une formule de fraternité sociale organisée au matériel et au spirituel en se présentant de la manière suivante :

« *La religion doit diriger la société vers l'amélioration la plus rapide possible de l'existence morale et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; la société doit s'organiser de la manière la plus propre à atteindre ce grand but......* Le nouveau christianisme est appelé à lier entre eux les savants, les artistes, les industriels, et à les constituer les directeurs généraux de l'espèce humaine, ainsi que des intérêts spéciaux de chacun des peuples qui la composent. Il est appelé à placer les beaux-arts, les sciences d'observation et l'industrie à la tête des connaissances sacrées, tandis que les catholiques les ont rangées dans la classe des connaissances profanes. Il est appelé enfin à prononcer anathème sur la théologie, et à classer comme impie toute doctrine ayant pour objet d'enseigner aux hommes d'autres moyens pour obtenir la

vie éternelle que celui de travailler de tout leur pouvoir à l'amélioration de l'existence de leurs semblables. »

L'auteur du *Nouveau Christianisme*, comprenant sans doute tout ce qui manquait à ce premier travail, annonçait une continuation ; mais la mort l'arrêta au milieu de son œuvre. Tandis qu'on imprimait cette première partie, il tomba malade et expira le 19 mai 1825. Au lit de mort, il s'entretint comme Socrate avec ses disciples :

« La poire est mûre, leur disait-il, vous la cueillerez. La dernière partie de nos travaux sera peut-être mal comprise. En attaquant le système religieux du moyen âge, on n'a réellement prouvé qu'une chose, c'est qu'il n'était plus en harmonie avec le progrès des sciences positives, mais on a eu tort d'en conclure que le système religieux devait disparaître en entier ; il doit seulement se mettre en rapport avec le progrès des sciences. »

D'après tout ce qui précède, le lecteur peut maintenant, ce me semble, apprécier à sa juste valeur la nature et l'importance des idées de Saint-Simon. Il est évident que dans cette suite d'ébauches, d'aperçus, d'essais souvent peu homogènes quand on les compare les uns aux autres, et où la question de moyens est presque toujours mise de côté ; il est évident, dis-je, que

dans ces tâtonnements successifs d'une pensée indigeste et confuse, on chercherait vainement un système d'organisation sociale, c'est-à-dire un ensemble d'idées logiquement déduites d'un principe, et appliquées avec suite, étendue, précision et discernement aux différentes parties du corps social.

Mais si ce penseur excentrique n'a résolu aucun problème, il a eu le mérite incontestable d'en poser beaucoup et de très-importants. A une époque où la direction actuelle de l'esprit humain était encore latente, ou du moins se montrait à peine, il l'a pressentie, annoncée, préconisée, préparée, et à une pénétration souvent profonde de l'avenir il a su joindre le mérite particulier d'une appréciation large et équitable du passé. Chez lui vous ne trouverez point cette infatuation insensée de Fourier, repoussant toute l'histoire de l'humanité comme un long contresens; c'est au contraire du passé que Saint-Simon déduit l'avenir, et s'il n'a pas l'esprit inventif, ingénieux, classificateur, méthodique, réalisateur, qui caractérise son émule en socialisme, il a su du moins se garder de ces aberrations monstrueuses que nous allons rencontrer sur notre chemin, et

qui font qu'on se demande à tout instant si l'on n'est pas aux Petites-Maisons. Saint-Simon, en définitive, n'a guère émis que des formules et des généralités; mais ces formules et ces généralités, incessamment reproduites, sont devenues le texte fécond des élucubrations de l'esprit humain. Dès 1802, on l'a vu annoncer l'abolition de la guerre, et s'écrier : « Plus d'honneur pour les Alexandres, vivent les Archimèdes! » Loin de renier la Révolution française comme Fourier, il n'en repoussait que les fureurs; il y voyait le point de départ d'une phase nouvelle dont il cherchait à pressentir le caractère par l'étude du passé; il voyait le monde moral s'élevant successivement du polythéisme au théisme, de l'égoïsme à la science, à l'amour du prochain, et cherchant à passer de la fraternité individuelle à la fraternité sociale; il voyait le monde social, affranchi de l'esclavage, du servage et du régime militaire, s'organisant de plus en plus dans l'intérêt du travail; le travail, source unique de la richesse, devenant en même temps l'unique source de la considération; le nombre des oisifs diminuant progressivement; tous les travaux impro-

ductifs ou seulement d'une utilité relative, la guerre, la chicane, la bureaucratie, la police, cédant le pas aux travaux utiles; le christianisme, sans rien perdre de sa pureté primitive, se dépouillant de plus en plus de tout caractère ascétique, cessant d'être une doctrine de résignation pour devenir une doctrine de progrès moral et matériel, et, sous son impulsion, le monde entier substituant aux vaines questions d'équilibre politique les grandes questions, les seules questions dignes d'occuper les hommes : comment abolir la guerre, la misère, le meurtre, la prostitution, l'abrutissement, tous les maux qui désolent encore la terre 1800 ans après la venue de Jésus-Christ.

Toutes ces questions, Saint-Simon, je le répète, ne les a pas résolues; il a souvent varié dans ses vues, et plusieurs de ses idées sont évidemment défectueuses; mais il a eu du moins sur ses disciples et sur Fourier cet avantage, qu'en poussant comme eux les esprits vers l'étude des grands problèmes sociaux, il n'a point compromis cette étude par des solutions fausses, pernicieuses ou chimériques.

Voyons ce qu'est devenue la doctrine de Saint-Simon entre les mains de ses disciples.

Quelques mois après sa mort, en octobre 1825, MM. Rodrigues et Enfantin fondèrent un recueil sous ce titre : *le Producteur*, journal philosophique de l'industrie, des sciences et des beaux-arts. La nouvelle école commença d'abord par suivre assez modestement la voie tracée par le maître. Elle appuya principalement sur l'économie politique envisagée au point de vue de l'esprit industriel et de l'esprit d'association. Les travaux réunis et divers de MM. Enfantin, Bazard, Olinde Rodrigues, Buchez, Laurent, Rouen, Armand Carrel, etc., etc., donnèrent à ce recueil une valeur qu'il conserve encore aujourd'hui. On peut consulter avec fruit ces travaux d'un petit groupe d'esprits distingués et hardis, non encore soumis au joug d'une unité factice, d'un dogmatisme absolu et exclusif. *Le Producteur* excita l'attention; mais l'opinion était alors trop absorbée par la polémique quotidienne pour suivre longtemps des hommes qui se plaçaient en dehors du combat sur un pied de neutralité.

Au bout d'un an, *le Producteur* mourut faute

d'argent, et l'école de Saint-Simon passa à l'état de chrysalide jusqu'à la fin de 1828, où elle reprit ses travaux de propagation au moyen de conférences tenues dans la rue Taranne. Ces conférences eurent d'abord une cinquantaine d'auditeurs ; mais bientôt l'éloquence de MM. Enfantin et Bazard amena un grand nombre de disciples. Un nouveau journal fut créé à la fin de 1829 sous le titre d'*Organisateur;* et l'école, abdiquant le caractère philosophique du maître, avait déjà commencé à se transformer en *église*, lorsque le soleil de Juillet 1830, frappant sur des cerveaux déjà fort exaltés, précipita la combustion. Dès lors on ne douta plus de rien. Tous les problèmes que Saint-Simon avait proposés à l'élaboration de l'avenir, on les déclara résolus. MM. Enfantin et Bazard se proclamèrent la *loi vivante*, les deux pontifes suprêmes appelés à distribuer à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres; et bientôt, sous leur pontificat, on vit des jeunes gens instruits et éloquents, dont quelques-uns occupent aujourd'hui de hautes fonctions dans l'Etat, et qui presque tous se distinguent actuellement par leur esprit de conservation, leur habi-

leté dans l'art de faire leur chemin ou de gagner de l'argent, on les vit mettre en commun leurs biens, comme du temps des apôtres. A la vérité, plusieurs n'avaient aucun bien, mais d'autres aussi en avaient et le sacrifiaient : on les vit se réunir en une sorte de concile œcuménique rue Taitbout et rue Monsigny; là, au milieu des fêtes, des femmes et des fleurs, ils décrétèrent l'abolition de l'héritage, le retour de toute propriété aux mains de la Hiérarchie Suprême, chargée de distribuer à chacun son contingent, l'éducation commune, l'émancipation de la femme, la réhabilitation de la chair. Je crois même que les deux papes écrivirent une lettre au roi en l'invitant à leur céder la place au plus vite. Restait à organiser la réhabilitation de la chair ; c'est alors que M. Enfantin inventa le *couple-prêtre*. Ce nouveau pontificat, composé, bien entendu, d'un homme et d'une femme, devait avoir pour mission d'établir l'harmonie entre les êtres doués d'*affections vives et passagères* et les êtres doués d'*affections profondes et durables*. C'était lui qui devait maintenir la paix dans les ménages, en intervenant entre l'époux et l'épouse pour *régulariser et développer*,

suivant les cas, leurs appétits intellectuels et leurs appétits charnels.

«Qu'elle sera belle, s'écriait M. Enfantin, qu'elle sera belle la mission du prêtre social, homme et femme! qu'elle sera féconde! Tantôt il calmera les ardeurs inconsidérées de l'intelligence, ou modérera les appétits déréglés des sens; tantôt au contraire il réveillera l'intelligence apathique ou réchauffera les sens engourdis: car il devra connaître tout le charme de la décence et de la pudeur, mais aussi toute la grâce de l'abandon et de la volupté.»

Cette transformation perfectionnée de l'ancien *droit du seigneur* au profit du *couple-prêtre,* qui assignait à ce couple une tâche des plus laborieuses, souleva au sein de la naissante église un schisme fatal. Le pontife Bazard, homme marié, père de famille, n'avait point encore perdu le sentiment de la pudeur; il protesta contre la monstrueuse conception de son collègue. Les esprits les plus sérieux de la secte: MM. Pierre Leroux, Jean Reynaud, Charton, Carnot, Fournel et Jules Lechevalier se rangèrent de son côté; il y eut des luttes très-vives, des scènes étranges où l'on vit de jeunes adeptes, fascinés par l'éloquence et le regard de M. Enfantin, tomber en proie à des

convulsions comme au temps du diacre Pâris. Enfin l'inventeur du *couple-prêtre* l'emporta ; M. Bazard, déclaré *immoral*, se retira avec les dissidents. M. Enfàntin se proclama père-suprême, et à côté de son fauteuil on laissa vide le fauteuil de Bazard, en attendant qu'on eût trouvé le messie féminin digne de l'occuper. Bientôt on en vint à discuter sérieusement si un enfant devait être admis à connaître son père.

La discussion était vraiment un peu superflue, avec les attributions du *couple-prêtre*. Le Père Enfantin ajourna le débat, déclarant que la femme-pontife devait être seule appelée à s'expliquer sur cette grave question. Ici éclata un nouveau schisme : M. Olinde Rodrigues, qui s'était proclamé chef du culte, était d'avis que tout enfant devait pouvoir connaître son père ; il soutint son opinion contre M. Enfantin, qui le déclara *immoral* et le destitua. M. Olinde Rodrigues provoqua la guerre civile et destitua à son tour M. Enfantin, en se proclamant l'héritier direct de Saint-Simon et le chef suprême de la religion ; et comme il était directeur des finances, le crédit saint-simonien, déjà fort

ébranlé, fut ruiné par cette rupture. Il y avait des actionnaires (où n'y en a-t-il pas?) : ils réclamèrent leur argent; l'huissier intervint; *le Globe* mourut; l'église se ferma rue Monsigny. Il ne restait plus que quarante fidèles autour de M. Enfantin ; il se réfugia avec eux dans une maison qu'il possédait à Ménilmontant; et là, après avoir fait carnaval rue Monsigny, les nouveaux anachorètes se condamnèrent, pour raison majeure, à un carême des plus rigoureux.

Prise par la famine, l'église tombait en défaillance, quand la police correctionnelle vint lui porter les derniers coups. Accusée du délit d'outrage à la morale publique, elle comparut en justice, le 27 août 1832, dans la personne du Père Suprême, assisté de M. Michel Chevalier, aujourd'hui conseiller d'État et rédacteur du *Journal des Débats;* de M. Duveyrier, depuis vaudevilliste, aujourd'hui directeur de l'Entreprise générale des annonces, et quelques autres, tous en costume d'opéra italien. « Est-ce vous, dit le président à M. Enfantin, qui vous qualifiez de *père de l'humanité*, et qui professez que vous êtes la *loi vivante?* — Oui, monsieur, » répondit avec sérénité le

Père Suprême ; et puis au milieu de sa défense il s'arrêta tout à coup, afin, disait-il, d'exercer sur ses juges la *puissance du regard*. Le président, rebelle à la fascination, se fâcha. « Voyez, dit M. Enfantin en se tournant vers les siens, ils nient la *puissance du regard*, et mon regard suffit pour les irriter. » Le fascinateur, M. Michel Chevalier, M. Duveyrier, furent condamnés à un an de prison. L'église se dispersa. Les uns partirent pour l'Orient, où ils entrèrent au service du pacha d'Egypte comme ingénieurs ; les autres rentrèrent dans la vie ordinaire. Il y en a aujourd'hui qui sont juges ; il y en a qui sont prêtres, moines, d'autres pères de famille très-rangés et très-sensés, d'autres banquiers très-habiles, d'autres, médecins, avocats ; quelques-uns ont passé au Phalanstère. Le Père Suprême est administrateur d'un chemin de fer ; il a publié, il y a deux ou trois ans, sur la *colonisation de l'Algérie*, un ouvrage remarquable qui se termine par une conclusion d'un ordre plus général, où l'auteur, traitant de l'avenir du monde, s'en remet pour le salut des sociétés à un homme et à une institution. L'homme, c'est, qui le croirait ? le roi Louis-Phi-

lippe en personne, et l'institution, c'est... l'*Académie des sciences morales et politiques.* Singulière conclusion pour un ex-Père Suprême! Il est vrai que M. Enfantin s'est déjà porté candidat à cette dernière académie. Du reste, à part le coup de soleil de 1830 à 1832, M. Enfantin est un esprit très-élevé, très-entendu en économie politique; ce qu'il écrit aujourd'hui ne se ressent presque plus de son effervescence d'autrefois; et de lui aussi on peut dire, comme de beaucoup d'autres, en arrangeant un peu la citation :

Quod impetus ante fuit, nunc ratio est.

On vient de voir quel chemin les disciples de Saint-Simon avaient fait faire à sa doctrine. Le philosophe s'était contenté de poser des problèmes que l'avenir résoudra lentement, en détail, de siècle en siècle, ainsi que le comporte le train éternel du monde. Ses disciples prétendirent trouver et réaliser du jour au lendemain des solutions qui non-seulement étaient mauvaises en elles-mêmes, mais qui souvent étaient en contradiction directe avec la pensée du maître.

Arrivons enfin au système de Fourier, et racon-

tons d'abord la vie de cet autre rêveur, le plus original peut-être de tous les rêveurs passés, présents et à venir.

FOURIER.

A la même époque où Saint-Simon cherchait dans l'étude du passé la loi générale appelée à régir l'avenir, un autre esprit de même famille, mais beaucoup plus *exalté*, se lançait d'emblée dans le monde des métamorphoses et des prodiges. Cinq ans après la publication des *Lettres d'un habitant de Genève*, il parut à Lyon, en 1808, au moment le plus brillant de l'Empire, un livre anonyme, intitulé *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, prospectus et annonce.* Ce livre était présenté par l'auteur comme une sorte de prospectus contenant l'aperçu d'une grande découverte destinée à changer subitement la face du monde. L'auteur posait d'abord en principe que la *Théorie des quatre mouvements, social, animal, organique* et *matériel,* était l'unique étude que devait se proposer la rai-

son. « Ce problème, disait-il, est celui que Dieu donne à résoudre à tous les globes, et leurs habitants ne peuvent passer au bonheur qu'après l'avoir résolu. Or, il n'a été découvert jusqu'ici sur notre globe que la quatrième et dernière branche du mouvement universel, celle du mouvement *matériel* dont Newton et Leibniz ont dévoilé les lois. L'auteur venait dévoiler le système du mouvement universel.

« On devra considérer, ajoutait-il, que l'invention annoncée étant plus importante à elle seule que tous les travaux scientifiques faits depuis l'existence du genre humain, un seul débat doit occuper dès à présent les *civilisés ;* c'est de s'assurer si j'ai véritablement découvert la théorie des quatre mouvements; car, dans le cas d'affirmative, il faut jeter au feu toutes les théories, politiques, morales et économiques, et se préparer à l'événement le plus étonnant, le plus fortuné qui puisse avoir lieu sur le globe et dans tous les globes au *passage subit du chaos social à l'harmonie universelle.* »

Il eût été assez difficile de s'assurer si, en effet, l'auteur avait fait la grande découverte en question. Ce premier ouvrage de Fourier était un véritable salmigondis. Au début, il annonçait lui-même que le présent volume n'était qu'un *léger*

aperçu de sa théorie, et quelques pages plus loin qu'il s'occuperait principalement du *mouvement social*, c'est-à-dire de déterminer l'ordonnance et la succession des divers mécanismes sociaux qui peuvent s'organiser dans tous les globes, ce qui ne l'empêchait pas dans la première partie, destinée aux *curieux*, de mélanger avec la plus grande confusion toutes sortes d'aperçus relatifs aux quatre mouvements. On y voyait d'abord que notre globe devait durer quatre-vingt mille ans, terme approximatif, estimé à un huitième près, comme toutes les évaluations qui tiennent au mouvement social; que cette vie de quatre-vingt mille ans se divise en quatre phases : une phase d'incohérence ascendante, phase de malheur qui dure depuis cinq ou six mille ans; deux phases de combinaison ou unité sociale, qui comprennent l'âge du bonheur auquel nous allons passer sans délai par la découverte des lois du mouvement, cet âge durera soixante-dix mille ans; et enfin la phase d'incohérence descendante, autre âge de malheur, qui précédera la mort du genre humain, et qui durera cinq mille ans, terme approximatif. On y voyait ensuite comment s'opère

toute création par « la conjonction d'un fluide bo-
« réal qui est mâle avec un fluide austral qui est
« femelle ; comment une planète est un être qui a
« deux âmes et deux sexes ; comment, aussitôt que
« le genre humain sera entré en harmonie, notre
« planète entrera en rut, copulera avec elle-même,
« engendrera la couronne boréale qui produira sur
« tout le globe un printemps éternel ; comment
« s'opérera la *purgation* de l'Océan passé aux
« grands remèdes par l'expansion d'un *acide ci-*
« *trique boréal*, lequel, combiné avec le sel,
« donnera à l'eau de mer le goût d'une sorte de
« limonade que nous nommons aigre de cèdre;
« comment les poissons se trouveront transfor-
« més en serviteurs amphibies pour le *trait des*
« *vaisseaux*, et les animaux les plus féroces en *por-*
« *teurs élastiques ;* » comment, au moyen de l'application de la théorie de l'*attraction passionnée*, théorie un peu plus sérieuse que tout ce qui précède, et sur laquelle nous reviendrons en examinant un autre ouvrage où Fourier l'expose avec plus de suite ; comment, dis-je, au moyen de cette théorie, les hommes obtiendront *sans délai*, avec le bonheur, un accroissement de taille de 2 à 3

pouces par génération, jusqu'à ce que la stature humaine ait atteint le terme moyen de 84 pouces ou 7 pieds; comment chacun sera assuré de cent quarante-quatre ans d'existence, dont cent vingt ans d'exercice actif en amour; comment enfin les facultés intellectuelles se trouveront développées dans la même proportion.

« Lorsque le globe sera organisé, dit l'auteur, et porté au grand complet de trois milliards, il y aura habituellement sur le globe trente-sept millions de poëtes égaux à Homère, trente-sept millions de géomètres égaux à Newton, trente-sept millions de comédiens égaux à Molière, et ainsi de tous les talents imaginables. Ce sont là des estimations approximatives. »

La seconde partie de l'ouvrage était destinée aux *voluptueux*.

« Voici, disait l'auteur, voici pour les voluptueux un aperçu des diverses jouissances que l'ordre combiné peut leur faire goûter dès la génération présente sitôt qu'il sera organisé.... En ébauchant quelques descriptions de l'ordre combiné, mon embarras ne sera pas d'en embellir, mais d'en affaiblir la peinture et de ne soulever qu'un coin du rideau. J'ai dit que ces tableaux présentés sans ménagement causeraient trop d'enthousiasme surtout *chez les femmes*; or, je désire amener les lecteurs au raisonnement et non pas à l'engouement que je pourrais exciter si je

laissais d'abord entrevoir l'ordre combiné dans tout son éclat. »

L'auteur traite d'abord *des ennuis des hommes dans les ménages incohérents*, c'est-à-dire *civilisés*. Ces *ennuis* sont au nombre de huit : 1° le malheur hasardé; 2° la dépense; 3° la vigilance; 4° la motononie; 5° la stérilité; 6° le veuvage; 7° l'alliance, c'est-à-dire l'inconvénient de la parenté; 8° enfin l'*infidélité conjugale* (1). Pour faire disparaître tous ces inconvénients, l'auteur esquisse la *méthode d'union* des sexes en septième période, période qui n'est pas encore l'harmonie, mais un état moyen entre l'harmonie et la civilisation.

« Dans cette période si facile à organiser, la liberté amoureuse commence à naître. On établit divers grades dans les

(1) On devine sans peine que pour désigner ce dernier *ennui* du mariage, Fourier, qui n'aime pas les périphrases, emploie le gros mot consacré par Molière. Il a fait une étude particulière de ce genre d'inconvénient, il affirme que tout le monde y passe. Il n'admet même pas ici l'exception d'un huitième, accordé dans tous les autres calculs, et cela se conçoit, puisqu'il a découvert 72 variétés d'infidélités conjugales, *bien distinctes*, dit-il dans un autre ouvrage, en *ordres, genres, espèces.* Comment échapper à 72 chances de malheur?

unions amoureuses. Les trois principaux sont les *favoris* et *favorites* en titre, les *géniteurs* et *génitrices*, les *époux* et *épouses*..... Une femme peut avoir à la fois 1° un époux dont elle a deux enfants; 2° un géniteur dont elle n'a qu'un enfant; 3° un favori qui a vécu avec elle et conserve le titre; plus, de simples possesseurs qui ne sont rien devant la loi. Cette gradation de titre établit une grande courtoisie et une grande fidélité aux engagements. »

Un quatrième chapitre exposait l'avilissement des femmes en civilisation; puis un cinquième traitait des correctifs qui auraient conduit en sixième période, telles que la majorité amoureuse, les corporations amoureuses. L'auteur esquissait ensuite un tableau de *la splendeur de l'ordre combiné*, et il traitait successivement du *lustre des sciences et des arts*, des *spectacles* et de la *chevalerie errante*, de *la gastronomie combinée, envisagée en sens politique, matériel et passionné*, de *la politique galante pour la levée des armées.*

La troisième partie, intitulée : *Confirmation tirée de l'insuffisance des sciences incertaines sur tous les problèmes que présente le mécanisme civilisé,* offrait un aspect non pas plus régulier, mais un peu moins baroque. Suivant l'auteur, on aurait pu, au moyen de la franc-maçonnerie alliée

à la philosophie, opérer à la fin du XVIII[e] siècle une révolution moins brillante, moins prompte que celle qui va sortir de sa découverte, mais très-heureuse encore: on pouvait fonder une nouvelle religion. « Il y avait, dit-il, un grand coup à faire en matière de religion ; » et, chose assez bizarre, Fourier, en critiquant le *culte de la raison* et la *théophilanthropie*, en indiquant ce que, suivant lui, auraient dû être ces deux cultes pour vaincre le catholicisme, décrit précisément en 1808 ce que M. Enfantin et ses compagnons ont tenté en 1830.... Mais à quoi bon ces réflexions, se dit-il, puisque tout cela va finir avec la civilisation? — Au milieu de ces aperçus fantastiques se détachait une critique vigoureuse et nette de toutes les fraudes commerciales, annonçant un homme versé dans la matière et où l'on trouve un tableau de toutes les variétés de la banqueroute qui présente des traits dignes de La Bruyère. L'auteur concluait par un *épilogue* sur le *chaos social du globe.* Là, monté au ton de l'enthousiasme, il appelait à comparaître devant lui toutes les nations, toutes les religions, toutes les institutions, toutes les philosophies, toutes les révolutions ; il les accablait de

son mépris; il déclarait à l'histoire du monde qu'elle n'était qu'un renversement des vues de la nature, un développement méthodique de tous les malheurs et de tous les vices; mais la scène change, s'écriait-il, et la vérité va paraître, etc., etc.

Enfin le tout se terminait par un *avis aux civilisés relativement à la prochaine métamorphose sociale.*

« Plusieurs civilisés (supposait bénévolement l'auteur) ayant desiré savoir quelle est la conduite convenable à leurs intérêts pour employer utilement le reste de la civilisation, voici ce que je peux leur dire à cet égard : 1° Ne construisez aucun édifice : la distribution des bâtiments civilisés n'est point compatible avec les habitudes de l'ordre combiné... 2° Recherchez les richesses mobiles, l'or, l'argent, les pierreries et objets de luxe méprisés par les philosophes; leur valeur doublera et triplera à l'époque où commencera l'ordre combiné... 3° En propriétés rurales, recherchez préférablement les bois de haute futaie et les carrières... 4° Ne formez aucun établissement lointain; ne songez point à vous expatrier par appât de la fortune : chacun sera heureux dans son pays et y vivra sans nulle inquiétude... 5° Faites des enfants; il n'y aura rien de plus précieux au début de l'ordre combiné que les petits enfants de trois ans et au-dessous; car, n'étant pas encore gâtés par l'éducation civilisée, ils pourront recueillir tous

les fruits de l'éducation naturelle et s'élever à la perfection du corps et d'esprit. En conséquence, un enfant de deux ans sera bien plus précieux qu'un de dix, et la *hiérarchie sphérique* récompensera généreusement toutes les filles qui pourront fournir de petits enfants au-dessous de trois ans; elle récompensera de même les princes qui auront pourvu à cette fourniture en permettant dès à présent à toute fille de faire des enfants hors le mariage......
7° Ne vous laissez point abuser par les gens superficiels qui croiraient voir, dans l'invention des lois du mouvement, un calcul systématique. Songez qu'il ne faut que *quatre à cinq mois* pour le mettre à exécution sur une lieue carrée; que l'essai en sera peut-être fait dans le cours de l'été prochain, qu'alors le genre humain tout entier passera à l'harmonie universelle, et que vous devez dès à présent régler votre conduite sur la proximité et la facilité de cette immense révolution..... »

Tout ce qu'on vient de lire n'était cependant qu'un prospectus destiné à préparer le public à l'immense découverte que l'auteur se réservait d'exposer en détail dans six mémoires.

« Le prix de souscription, disait-il, est de *douze livres tournois*. Les lettres et envois doivent être adressés francs de port à l'auteur (Charles, à Lyon). La livraison successive des six cahiers commencera dès qu'il y aura mille souscripteurs. »

Et tout cela se publiait, comme je l'ai dit,

en 1808, entre les conférences de Tilsitt et la bataille de Wagram. Les esprits, alors absorbés par un autre genre d'extravagances, celles de la guerre et de la gloire, étaient peu disposés à apprécier les merveilles de *la couronne boréale et de la gastronomie combinée, envisagée en sens politique.* Le goût des *cas singuliers* en matière de travaux intellectuels, qui nous domine aujourd'hui et nous pousse à chercher avec empressement le côté sérieux des choses bizarres, est l'attribut naturel d'une époque qui s'ennuie et se dédommage par des témérités d'opinion du calme et de l'excessive prudence des événements ; ce goût ne pouvait exister en 1808.

On devine donc d'avance que l'*auteur Charles à Lyon* attendit vainement le premier des mille souscripteurs qui devaient le décider à faire passer le monde de l'état de *chaos civilisé* à l'état d'harmonie. Il avait pourtant consenti à accepter le concours de Napoléon. Bien qu'il ne vît en lui, comme il l'a dit plus tard, qu'un avorton *en tout autre emploi que la guerre*, il avait cru utile de faire momentanément un peu de diplomatie, et il disait :

« Déjà le nouvel Hercule a paru ; ses immenses travaux font retentir son nom de l'un à l'autre pôle, et l'humanité, accoutumée par lui au spectacle des faits miraculeux, attend de lui quelque prodige qui changera le sort du monde. Peuples, vos pressentiments vont se réaliser ; la plus éclatante mission est réservée au plus grand des héros ; c'est lui qui doit élever l'humanité universelle sur les ruines de la barbarie et de la civilisation (1). »

Napoléon fit la sourde oreille ou n'entendit pas, et « le grandiose des idées de l'auteur de la *Théorie « des quatre mouvements* passa, nous dit un de ses « disciples, pour de la folie aux yeux mêmes de ses « amis. » Quant à lui, il commença dès lors seulement à soupçonner que les civilisés étaient plus stupides qu'il ne l'avait cru jusqu'ici ; qu'il avait peut-être eu tort de craindre de causer trop d'enthousiasme, et il résolut, aussitôt que l'état de ses finances le permettrait, de leur montrer enfin l'*ordre combiné* dans tout son éclat.

C'était un commis marchand nommé Charles Fourier. Il était né à Besançon, le 7 avril 1772, d'une famille de commerçants. Bien que sa vie

(1) Cet article, dit Fourier, fut composé pour me conformer aux coutumes et usages de 1808, qui exigeaient, dans tout ouvrage, une bouffée d'encens pour l'empereur.

soit des plus simples, des plus dénuées d'événements, un de ses disciples, M. Pellarin, a écrit sur lui une biographie très-détaillée, formant un volume, auquel j'emprunte les faits principaux. — Dès sa plus tendre enfance, Fourier manifesta un goût très-vif pour la musique, la géographie, les fleurs et les petits pâtés. Il aurait même, d'après son biographe, révélé à l'âge de huit ans un beau talent poétique dans une pièce en vers ou en prose, malheureusement perdue, et inspirée par la mort d'un pâtissier du voisinage dont il *estimait fort les produits*. Les professeurs du collége, dit M. Pellarin, *stupéfaits de tout ce que cette production* (la pièce de vers) *renfermait d'idées*, ne voulurent pas croire qu'elle sortît de la tête d'un enfant. La sœur de Fourier, consultée par ses disciples, a même révélé, entre autres circonstances importantes, qu'un jour l'enfant mangeait deux gâteaux de prunes qu'il avait mis l'un sur l'autre d'une *certaine façon ;* et comme nous lui fîmes, dit sa sœur, des reproches sur ce qu'il ne nous en avait pas offert : « Oh! mes sœurs, nous répondit-il, c'est que je voulais essayer si le gâteau mangé de cette ma-

nière était préférable ; sans cela je vous en aurais bien sûr donné tout de suite. »

Cette passion précoce de Fourier pour la pâtisserie explique le choix qu'il devait faire un jour, dans *la théorie de l'unité universelle*, de la question des petits pâtés comme le sujet d'une exposition de la *guerre gastrosophique*. Un autre disciple de Fourier, M. Considérant nous apprend de son côté que c'est à l'âge de *cinq ans* qu'il faut remonter pour trouver, dit-il, dans la tête de Fourier l'origine de la *grande révélation* qu'il a faite au monde. A cinq ans, puni par ses parents, qui étaient marchands de drap, pour avoir dit la vérité, l'enfant fit contre *le commerce le serment d'Annibal.*

A vingt ans, l'Annibal futur entra dans les rangs des Romains, c'est-à-dire dans le commerce des étoffes. Après un voyage à Paris, un séjour à Rouen et un premier séjour à Lyon en qualité de commis marchand, Fourier revint, à la mort de son père, à Besançon pour recueillir sa part de la succession paternelle, et retourna ensuite à Lyon, où il monta un magasin d'épiceries. C'était au moment même de l'insurrection de Lyon contre la

tyrannie montagnarde. Fourier s'engagea dans la résistance. Non-seulement il y perdit ses épiceries, consommées gratuitement pendant le siége, mais il y risqua sa tête : il fut mis en prison, et n'échappa que par miracle aux mitraillades de Fouché et de Collot-d'Herbois.

Ces souvenirs personnels ont peut-être contribué à l'aversion que Fourier témoigne dans tous ses écrits contre la Révolution. Non-seulement il n'exprime qu'horreur et mépris pour les hommes et les choses de la Terreur, opinion que pour ma part je lui pardonne très-volontiers, mais il semble ne pas comprendre un mot au grand mouvement de 89; tout ce qu'il y voit, c'est une nouvelle *duperie* opérée par les *philosophes* au profit de la *civilisation*. On sait que la civilisation pour lui c'est la quintescence du mal.

Après avoir échappé à la *Terreur*, Fourier ne put échapper à la réquisition. Incorporé le 22 prairial an II dans le 8e régiment de chasseurs à cheval, il fit bien malgré lui la guerre pendant deux ans. Il parvint à obtenir un congé de réforme pour cause de mauvaise santé, et se rendit à Paris afin de présenter au Directoire un projet d'ap-

provisionnement de l'armée qui ne fut point accueilli. Il reprit alors son état de commis marchand. En 1799, se trouvant au service d'une maison de Marseille, il fut chargé, dit-on, de faire jeter secrètement à la mer une cargaison de riz que ses patrons avaient laissé pourrir, refusant de les vendre afin de maintenir la cherté des aliments.

Cette odieuse spéculation, en laissant de côté le *serment d'Annibal* cité plus haut, paraît avoir été la cause première des méditations de Fourier sur les vices du commerce, méditations qui le conduisirent ensuite à ses idées de métamorphose sociale.

Peu de temps après, il retourna à Lyon, où, tout en exerçant la profession de courtier marron, il écrivit sous l'anonyme dans le *Bulletin de Lyon* quelques articles dont un, entre autres, intitulé *Triumvirat continental*, fut assez remarqué par l'audace des prévisions politiques pour que le gouvernement, dit-on, s'enquît de l'auteur par l'intermédiaire du commissaire général de la police. M. Ballanche, alors imprimeur du *Bulletin*, répondit que l'audacieux politique était un jeune

commis marchand qui passait pour être très-savant en géographie, et l'affaire en resta là. En 1808, Fourier publia le premier ouvrage dont j'ai parlé.

On a vu plus haut que ses amis le crurent fou; mais cette opinion ne servit qu'à le renforcer dans l'opinion contraire, et son cerveau s'obstina à élaborer des plans de bonheur social. Les grandes secousses qui agitèrent le monde de 1812 à 1815 lui apparurent comme une juste punition de l'aveuglement des *civilisés*. Enfin, en 1816, pendant un séjour en Franche-Comté, Fourier parvint à trouver un disciple ou du moins un homme qui le prit pour la première fois au sérieux : M. Just Muiron, esprit distingué et hardi, se passionna pour le but du réformateur et pour une partie de ses moyens, non sans s'efforcer toutefois, mais en vain, de lui inspirer un peu moins de dédain pour le passé, un peu plus d'égards pour le présent. Tout ce qu'il accorda fut de consentir à donner au second ouvrage, où il rectifie, développe, complète l'ébauche confuse de 1808, le titre modeste et anodin de *Théorie de l'association domestique agricole*. Ce titre ne convenait nul-

lement à l'ouvrage ; aussi les disciples de Fourier, en le réimprimant, ont-ils restitué le véritable titre que lui destinait l'auteur, celui de *Théorie de l'unité universelle.* Publié pour la première fois en 1821 , à Besançon, en 2 volumes, il a été réimprimé en 1841 par l'école phalanstérienne en 4 volumes , contenant différents suppléments rédigés depuis par l'auteur ; c'est à cet ouvrage qu'il faut recourir pour apprécier dans son ensemble, comme nous le ferons tout à l'heure, le véritable système de Fourier. La lecture en est à la fois intéressante et pénible, intéressante par le tour brusque et original d'un style *à la diable* qui n'appartient qu'à Fourier, par ce mélange unique de bon sens et d'extravagance, de subtilité et de candeur qui caractérise son esprit ; mais elle est pénible à cause de la confusion inextricable qui règne dans l'ordonnance des parties. Indépendamment des difficultés inhérentes à l'intelligence de ce langage bariolé d'expressions et de formules empruntées aux mathématiques, à la musique, et souvent détournées de leur véritable acception par l'application que l'auteur en fait à des idées d'ordre moral,

Fourier vous impose encore la nécessité de le suivre à travers toutes les digressions où l'entraîne sa passion de l'analogie et le *sautillement* perpétuel de sa pensée : digressions qu'il décore des titres les plus baroques. Ainsi, entre chaque chapitre vous trouvez, soit une *antienne,* soit une *postienne,* ou bien un *cis-lude,* un *trans-lude,* un *post-lude,* une *épi-section*, une *citra-pause*, une *ultra-pause,* un *citer-logue,* un *ulter-logue,* un *post-logue*, etc., etc. ; un résumé s'appelle un *post-alable.*

La lutte des partis était encore trop animée sous la Restauration pour qu'un pareil ouvrage trouvât des lecteurs disposés à dépasser seulement le premier chapitre et à chercher le sens de toutes ces bizarreries. Vainement l'auteur se transporta lui-même à Paris avec son édition; vainement il multiplia les lettres d'envoi, les prospectus insinuants, explicatifs et justificatifs : il ne put parvenir à se faire lire, même *gratis*. Cependant il n'avait plus le ton de 1808 : il ne se croyait plus obligé de modérer ses expressions, d'affaiblir ses couleurs, de peur d'exciter trop d'enthousiasme. L'expérience lui avait appris que les civilisés étaient rétifs à ac-

cepter le bonheur. Aussi rien de plus amusant que de le voir s'évertuer en tous sens pour démontrer à chaque classe de la société, à chaque parti politique, voire même littéraire, romantique ou classique, que son invention est précisément ce qui lui convient. Le gouvernement y trouvera un moyen sûr d'*absorber* cet esprit révolutionnaire engendré par les rapsodies philosophiques du XVIII[e] siècle ; les émigrés y trouveront le *milliard d'indemnité ;* les libéraux pourront donner ce milliard sans seulement s'en apercevoir, et chacun quadruplera immédiatement son revenu ; la France et l'Angleterre paieront leur dette rien qu'avec une seule récolte des œufs de poule en régime sociétaire ; tous les amis du plaisir auront triple garantie de *richesse, vigueur, longévité.* Quant aux savants, littérateurs, artistes, il leur faudra renoncer, à la vérité, aux *quatre cent mille tomes philosophiques et moraux*, auxquels Fourier déclare une guerre à mort. Cependant il est bon prince ; il fait des concessions ; il ne veut plus les brûler comme en 1808 ; il consent même à ce qu'on les réimprime sous le titre de *Cacographies sociales*, ou *Monuments plaisants de*

l'esprit humain, à la condition toutefois qu'on joindra à chacun une *contre-glose* ou réfutation dont il donne le modèle en réfutant le *Télémaque* de Fénelon. C'est tout ce qu'il peut accorder. — Mais qu'importe aux savants et artistes ce léger sacrifice? ne sont-ils pas les victimes les plus *molestées* par la civilisation? ne dit-on pas *gueux comme un peintre*, *déguenillé comme un poëte*, *crotté comme un savant?* Combien leur sort sera différent en régime sociétaire, où chaque phalange leur votant seulement un demi-franc ou un franc, *une fortune de* 10 *millions sera chez eux la chose la plus commune!* Du reste, Fourier ne se dissimule pas les objections. Où prendre, dit-il, de quoi gorger de trésors tant de personnes? Voici la réponse.

« Une invention vraiment tutélaire pour le genre humain doit remplir les vœux de tous les rangs et de tous les ordres, femmes et enfants; servir à la fois la cour, les grands, le sacerdoce, l'administration, l'armée, le propriétaire, le fermier, l'artisan et l'ouvrier. Dieu a dû se ménager les moyens d'emporter d'emblée tous ces suffrages ; il serait indigne de sa sagesse de se commettre dans une lutte avec le scepticisme ; il possède la baguette magique, la faculté d'imprimer attraction ; il a dû s'en réserver l'exer-

cice dans l'affaire de la fondation du canton d'épreuve, opération d'où dépend l'avénement de chaque globe à la destinée heureuse (1) ? »

Que faut-il, du reste, pour la fondation de ce canton d'épreuve? il suffit d'un million, fourni, soit par des actionnaires, soit par un *candidat de fondation*, un prince déchu, un grand ou un simple particulier opulent. Fourier, qui s'était fixé à Paris en qualité de commis dans une maison de commerce, désirant épargner *au candidat* des démarches inutiles, indiquait son adresse et donnait rendez-vous à l'heure de midi ; on affirme que pendant dix ans, jusqu'à sa mort, il est rentré chaque jour chez lui à l'heure indiquée pour attendre le porteur de ce million destiné à l'érection du premier phalanstère.

Cependant le million n'arrivait pas. Le magicien se décide à user des grands moyens ; il ne lésinera plus sur les bénéfices. Il a promis richesse et plaisir : qu'est-ce que cela ? il a bien autre chose à promettre.

« Je vais, dit-il, mettre en jeu un levier si puissant sur

(1) *Th. de l'Unité universelle*, t. II, p. 365.

l'esprit des ambitieux qu'ils oseront à peine y ajouter foi, tout en brûlant d'impatience de voir le pronostic réalisé. Ici les cœurs glacials de nos politiques vont palpiter comme ceux des amoureux de quinze ans... Il faut nous transporter en idée à la quatrième année après l'épreuve de l'association, soit 1827, selon l'échelle suivante : En 1822 préparatifs du canton d'essai, en 1823 installation, épreuve définitive; en 1824 imitation générale par les civilisés; en 1825 adhésion des barbares et sauvages; en 1826 organisation de la hiérarchie sphérique; en 1827 versements d'essaims coloniaux, et en même temps distribution des souverainetés des régions à coloniser. »

Vous ne devinez peut-être pas à qui se distribueront les souverainetés? précisément à quiconque aura coopéré à la fondation du canton d'épreuve.

Du reste, Fourier ne veut détrôner personne; les souverains titulaires conserveront leurs souverainetés. Mais, comme les trois quarts du globe sont encore à pourvoir, voici la *proie immense* destinée aux coopérateurs du canton d'essai, voici l'*octave des souverainetés d'harmonie* à distribuer aux amateurs.

« 2,985,984 places d'*unarque* ou *baron*, régissant chacun une phalange; 995,328 places de *duarque* ou *vicomte*, régissant trois ou quatre phalanges; 248,832 places de *triarque* ou *comte*, régissant douze phalanges; 82,944

places de *tetrarque* ou *marquis*, régissant quarante-huit phalanges; 20,736 places de *pentarque* ou *duc*, régissant cent quarante-quatre phalanges; 6912 places d'*exarque* ou *cacique*, régissant cinq cent soixante-seize phalanges; 1728 places d'*heptarque* ou *roi*, régissant mille sept cent vingt-huit phalanges; 376 places d'*octarque* ou *soudan*, régissant six mille neuf cent douze phalanges; 144 places d'*ennarque* ou *calife*, régissant vingt mille sept cent trente-six phalanges; 48 places de *décarque* ou *empereur*, régissant quatre-vingt-huit mille neuf cent quarante-quatre phalanges; 12 places de *onzarque* ou *césar*, régissant deux cent quarante-huit mille huit cent trente-deux phalanges; 3 places de *douzarque* ou *auguste*, régissant neuf cent quatre-vingt-quinze mille trois cent vingt-huit phalanges; et enfin *une* place d'*omniarque*, régissant la totalité des phalanges, c'est-à-dire deux millions neuf cent quatre-vingt-cinq mille neuf cent quatre-vingt-quatre. »

Mais comment obtenir un lot dans cette magnifique *tombola* de souverainetés? Rien de plus facile! Si vous êtes prince, il vous suffira d'affermer à crédit un domaine à la première phalange; ministre, d'adresser à votre souverain une ***invitation d'essai;*** si vous avez cent mille écus, de prendre dans le premier phalanstère une action de mille écus; si vous n'êtes qu'un ***bel esprit sans fortune***, de ***hasarder*** un écrit donnant franchement l'impulsion; enfin un bourgeois, même sans

fortune, peut dans sa sphère bourgeoise *exciter des souscripteurs*.

« Tous ces individus, dit Fourier, auront en divers sens prêté un secours efficace, et pourvu que leur franche intervention soit constatée, ils auront un titre suffisant aux récompenses de souveraineés qui sont de tous degrés et assorties à tous les genres d'ambition, n'obtînt-on qu'un pentarchat ou principauté héréditaire d'environ cent quarante-quatre phalanges ou deux cent mille habitants, ce sera l'équivalent des Etats de Nassau, Weimar, Gotha, Brunswick, avec l'avantage de possession garantie et transmissible à perpétuité en lignée légitime, pendant les soixante-dix mille ans de durée assignés à la carrière d'harmonie... Quant aux ambitieux de nature insatiable, quel vaste champ leur est ouvert! L'*omniarchat*, le sceptre héréditaire d'unité universelle, si digne de tenter le plus puissant souverain, peut devenir le lot d'un simple particulier; car celui qui aura été fondateur de fait, chef notoire et pivot de l'entreprise d'épreuve, sera par acclamation promu au rang d'omniarque du globe. »

Ajoutez à cela que les femmes ont autant de chances que les hommes; car il n'est pas un seul de ces milliers de sceptres héréditaires qui n'ait, dit Fourier, sa titulaire féminine en même temps que son titulaire masculin, sauf la différence d'émoluments moins copieux et de fonctions moins étendues

dues. Bien plus, une fois en harmonie, chacun de ces milliers de souverainetés se multiplie par neuf; à côté des souverainetés héréditaires pendant 70,000 ans, vous avez neuf classes de souverainetés, dont 8 *électives* et une *naturelle*, ayant également chacune un titulaire de chaque sexe. Il va sans dire que dans chaque phalange les dignités pullulent dans la même proportion, ainsi sans parler des 8 classes de dignités électives,

« Sur 810 naissances, il y a, dit Fourier, 234 lots d'officiers et sous-officiers *caractériels*, toutes fonctions qui rapportent un bénéfice en dividende *caractériel*. Il n'est pas une femme enceinte qui ne puisse se dire : Je suis peut-être enceinte d'un omniarque pivotal du globe ou d'un degré éminent dans les hautes régies, ou tout au moins d'un *pentatone* qui aura par *droit de nature* la régie passionnelle de sa phalange, et jouira des dividendes et bénéfices attachés à ce rang (1). »

Après cet appel magique aux ambitieux de tous degrés, Fourier prend d'avance ses précautions contre les *mouches du coche*, les *hableurs*, qui

(1) *Théorie de l'Unité univers.*, t. IV, p. 440, 441 et 431. Pour éviter des renvois qui seraient trop fréquents, je préviens une fois pour toutes que chaque citation est textuelle.

viendront après coup prouver, à force de belles paroles, qu'ils ont tout fait pour accélérer l'essai de l'association.

« On n'abusera pas, dit-il, sur ce point la Hiérarchie sphérique, et ceux qui prétendront aux récompenses de souveraineté sont prévenus qu'il faudra s'être prononcé bien franchement; que tout procédé de louvoyeur, de caméléon ne sera qu'un gage d'exclusion, lors même qu'il aura été soutenu de bonnes intentions cachées. Qu'arriverait-il si on admettait au concours les louvoyeurs ? le nombre en serait si grand que cent mille sceptres ne suffiraient pas à les satisfaire, tant cette classe d'intrigants est innombrable; ils doivent donc se tenir pour bien avertis qu'il faudra soit en action, soit en écrit, s'être déclaré avec franchise pour la nécessité d'association et la prompte épreuve. A défaut, le caméléonisme ne deviendrait, au lieu d'un brevet de sceptre, qu'un titre à la risée. Qu'on se le tienne bien pour dit, et qu'on n'espère pas employer avec succès dans cette affaire les procédés ambigus dont la réussite n'est infaillible qu'en civilisation. »

Le million se faisant toujours attendre, Fourier songeait parfois à se venger des *civilisés*, en ajoutant à tous les *bénéfices colossals* (sic) déjà énumérés un bénéfice d'une *plaisante espèce* à prélever pour la première phalange sur les *curieux*.

« Quelques arlequins de libéralisme vont dire qu'il ne

sera pas noble d'imposer les curieux dans une entreprise qui va décider du bonheur du monde. Ce sera au contraire une juste représaille. La phalange d'essai devra prouver aux civilisés qu'elle sait les apprécier ce qu'ils valent. Elle devra, pour leur confusion, les assujettir à un de ces tributs mercantiles dont la théorie insidieuse est aujourd'hui la seule science révérée. Il faudra pour l'adieu à la civilisation la berner honorablement et de franc jeu. Elle n'admire que ceux qui savent pomper l'argent d'autrui. Il faut pour la scène de clôture souffler à tous ces beaux esprits 20 millions versés de franc jeu et aussi spontanément que l'argent donné à la porte de l'Opéra. »

Le moyen est bien simple. L'harmonie des passions étant le spectacle le plus surprenant qui puisse exister pour des civilisés et des barbares, on peut compter qu'aussitôt que la première phalange sera établie, les curieux afflueront de tous les points du monde. Mais ils ne seront reçus que l'argent à la main. On établira pour les loger, dans la frise du palais phalanstérien et au-dessus des étables, un *camp cellulaire* où on les réunira par chambrée, à une douzaine de lits par salle.

« Or, une masse de cinq cent mille curieux admis successivement pour trois jours à 200 francs par personne (c'est-à-dire 100, 200 et 300 francs selon le degré de fortune, en moyen terme 200), non compris leur dépense, produi-

rait une recette de 100 millions. Supposons le quart de ce produit, 25 millions; ce ne sera pas un bénéfice à négliger... On pourrait espérer des seuls Anglais une recette de 15 millions, et par conséquent 60 millions de l'Europe entière; j'ai dit 20 à 25 millions pour caver au plus bas. Il sera indispensable d'astreindre les civilisés à cette contribution, car on serait excédé par leurs sollicitations et leurs importunités. Mais quand ils verront qu'on peut à peine admettre ceux qui paient 100, 200 et 300 francs par jour, ils se rendront à cette observation, la plus convaincante pour des êtres habitués à juger tout au poids de l'or. »

Tandis que Fourier distribuait ainsi des souverainetés et des millions, la révolution de Juillet approchait. Le prophète était trop occupé de l'avenir pour deviner juste quant au présent. Aussi était-il persuadé de la victoire du parti-ultra. Il comptait d'ailleurs que ses plans seraient mieux accueillis de ce côté-là. Il avait fait remettre à un membre du cabinet-Polignac, M. Capelle, un prospectus sociétaire, où il espérait, dit-il, le tenter par l'appât de l'intérêt personnel, sans doute en lui promettant l'*omniarchat héréditaire du globe*. Aussi, quand son disciple unique et son correspondant, M. Muiron, lui parlait constitution, il répondait : « Je me bats l'œil de toutes

les constitutions ; je ne les lis pas ; je vois que la vôtre sera flambée sous peu. Les illusions de liberté s'en vont à vau-l'eau. » Et il en prenait gaiement son parti. Le résultat contraire le dérouta quelque peu. Mais un magicien retombe toujours sur ses pieds. « Maintenant, dit-il, j'aurai chance près des libéraux. » Et il recommença à faire miroiter de plus belle les sceptres et les millions.

Cependant d'autres transformateurs tenaient alors le haut bout. Les saints-simoniens florissaient. Le magicien inconnu se glissait quelquefois dans l'auditoire des *simoniens*, comme il les appelait, et suivait leurs progrès avec un dépit naïf et plaisant.

« C'est une chose pitoyable, écrivait-il à son diciple unique, M. Muiron, que leurs dogmes faits à coups de hache, et pourtant ils ont un auditoire, des souscripteurs.... J'ai assisté au prône des *simoniens*, dimanche passé ; on ne conçoit pas comment ces histrions sacerdotaux peuvent se former une si nombreuse clientelle..... Vous voulez que j'imite leur ton, leurs capucinades sentimentales que vous nommez effusion de cœur ? C'est le ton des charlatans ; jamais je ne pourrais donner dans cette jonglerie ; je ne m'attache qu'aux raisonnements péremptoires. »

Cependant Fourier essayait de s'insinuer dans la confrérie *simonienne*. Il y avait là un public, des journaux : c'était précisément ce que cherchait notre messie en expectative. Son disciple l'engageait très-fort à user d'un peu d'habileté. « Gardez-vous, lui écrivait-il, de les supposer de mauvaise foi. Dites hautement que Saint-Simon est entré dans la voie de la vérité. — Eux-mêmes, répliquait Fourier, ne croient pas plus à Saint-Simon qu'à l'Alcoran. Si j'avais l'air de croire aux niaiseries de son système, ces messieurs diraient de moi : Voilà un hypocrite qui veut nous empaumer. »

Fourier s'y prendra mieux. Il va donc trouver la Hiérarchie Suprême, et, se proposant avec modestie à titre d'*arrangeur*, il lui prouve doctement que l'on peut, laissant de côté la *partie absurde du prédicant Saint-Simon*, s'étayer de tels ou tels détails, et les greffer sur une doctrine certaine, c'est-à-dire sur la sienne. C'était justement dans les plus beaux jours de l'école saint-simonienne. On juge de quel air les deux Pères Suprêmes reçurent ce mortel obscur et audacieux. On l'invita à exhiber son système; après quoi il fut

répondu majestueusement « qu'il y avait là sans « doute quelques moyens ingénieux d'organiser « un ménage, une manufacture, mais qu'il n'y « avait pas une idée sociale, et qu'en somme l'au- « teur paraissait *avoir perdu le sentiment de l'hu- « manité.* »

« Ce qu'ont bien entrevu ces aigrefins, disait Fourier irrité, c'est que je serais bientôt le véritable chef, et que la doctrine de Saint-Simon irait trop vite au fleuve d'oubli..... Que je battrais bien ces histrions si j'avais un journal !..... » Et ailleurs : « Si je peux avoir un journal dans quelques jours, je donnerai de la tablature à ces hypocrites. » Ne pouvant trouver de journal, il prit le parti de se soulager dans une brochure, où il englogait Saint-Simon et Owen, et les turlupinait à sa manière, sous le titre de ***Piéges et charlatanisme des sectes Saint-Simon et Owen, qui promettent l'association et le progrès.***

A la même époque, Fourier toujours naïf cite dans ses lettres ces vers charmants de Lafontaine, qui semblent faits tout exprès pour la querelle des messies de nos jours :

J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison,
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux,
On fit ce pot pour y cuire vos choux.

Le violent pamphlet du maître contre des confrères en organisation sociale fut blâmé par le disciple.

« Vous me demandez, répondait Fonrier, quel effet je me promets de mon *factum;* c'est un écrit à présenter avec lettre et détails de circonstances à ceux dont je rechercherai la protection, et d'abord le roi et deux ou trois ministres. »

Autre illusion du magicien : le roi de Juillet avait déjà assez de peine à tenir le sceptre constitutionnel pour songer au sceptre *omniarchal.* Et dans la même année 1831, le grand distributeur de souverainetés, tout en continuant de remuer les millions à la pelle, écrivait à M. Muiron :

« J'ai eu il y a trois jours une conférence avec quelques individus sur lesquels je compte pour fonder une société ; ils goûtent assez l'idée, mais la plupart ont tiré de l'aile sur la proposition de donner une petite subvention de 15 francs pour les séances... Dans le cas où j'aurais eu un *mille francs* devant moi, j'aurais pu former à l'instant même une société aussi bien établie que celle des saint-simoniens. »

Cependant Fourier devait avoir son tour. La débâcle saint-simonienne lui amena deux disciples : MM. Jules Lechevalier et Transon, auxquels se joignirent deux nouveaux adeptes : M. Victor Considérant et une dame, Mme Vigoureux, ce qui, en y ajoutant M. Muiron, formait un total de cinq disciples. On fonda en juin 1832 un journal intitulé *le Phalanstère*, ou *la Réforme industrielle*, qui paraissait toutes les semaines. Cette publication amena quelques recrues nouvelles, et bientôt Fourier vit arriver enfin l'homme qu'il avait cherché toute sa vie : le *candidat de fondation*. Un capitaliste, M. Baudet-Dulary, se mit à la tête d'une société par actions pour l'établissement du premier phalanstère. On commença à Condé-sur-Vesgre des labours et des constructions ; mais soit défaut d'argent, soit défaut d'entente, l'entreprise qui devait changer la face du monde avorta avant même qu'on eût achevé les murs de l'édifice. Cet échec empoisonna les dernières années de la vie de Fourier ; non pas qu'il y vît la moindre raison de chanceler dans sa foi, puisqu'on n'avait pas eu le temps d'organiser les séries passionnelles ; mais les perfides civilisés lui jetaient sans

cesse cet argument à la tête. Le journal lui-même subit le contre-coup de cet échec : il cessa de paraître. Au bout de deux ans, en 1836, M. Considérant parvint à le ressusciter sous le titre de *la Phalange*. Fourier écrivit dans cette dernière feuille quelques articles; mais sa santé commençait à dépérir ; après avoir langui quelques mois, il mourut le 10 octobre 1837, à l'âge de soixante-six ans. Sa vie honnête et pauvre s'était écoulée tout entière dans l'exercice de la modeste profession de commis-marchand, de teneur de livres ou de courtier; et tout en donnant, par nécessité, la plus grande partie de ses heures à des travaux de commerce, il avait trouvé le temps d'écrire, outre les 8 vol. in-8° et les nombreuses brochures publiés de son vivant, cent cahiers inédits, tout entiers rédigés de sa main. On les trouva chez lui après sa mort, rangés par séries, avec des couvertures de différentes couleurs.

Ses disciples lui firent d'assez belles funérailles, qu'ils déclarèrent pourtant n'être que des funérailles *provisoires*, en attendant le jour où le *globe* entier rendra à son rédempteur des honneurs dignes de lui. M. Considérant le décora du titre de

Christophe Colomb du monde social, de *Révélateur de la loi des destinées universelles.* Il annonça que ce *Traité de l'unité universelle*, dont nous avons déjà parlé, et dont nous allons reparler, était un *monument colossal dépassant de mille coudées les œuvres des génies les plus transcendants, et qui n'aura jamais de pareil sur notre terre.*

Quand on réfléchit que M. Considérant est un homme distingué, que Béranger, sans aller si loin que lui, et en reprochant à Fourier de n'avoir *envisagé l'homme que sous le point de vue de l'ordre matériel*, lui accorde cependant une place dans sa pièce des *Fous* entre Jésus-Christ et Christophe Colomb; quand on compare de telles opinions aux paroles de réprobation et de dédain qu'après beaucoup d'autres un des penseurs les plus éminents et certainement les plus audacieux de notre âge, M. de Lamennais, vient de laisser tomber récemment sur Fourier et sa doctrine (1), on s'étonne que la mesure du vrai, du bien et du beau, soit encore si variable, et que le même homme puisse de nos jours être révéré ici

(1) Dans une lettre publiée dans *le National.*

comme un génie sublime, et réprouvé là comme un rêveur extravagant et cynique. De telles dissidences sont bien faites pour embarrasser les petits esprits; aussi n'est-ce pas sans fatigue et sans avoir plus d'une fois pris, quitté et repris l'étude acharnée des œuvres de Fourier, que je suis arrivé, bien malgré moi, à une conclusion qui se rapproche davantage de celle de M. de Lamennais que de celle de notre illustre chansonnier.

Le cœur généreux de Béranger, séduit sans doute à l'avance par le but de la doctrine de Fourier : le bonheur *du genre humain,* n'a pas permis à son esprit judicieux et droit d'entrer dans l'examen suffisamment approfondi de ce qui décide souverainement de la valeur d'un système social, c'est-à-dire de la question de moyens.

Et d'abord de quoi s'agit-il? Les disciples de Fourier, comme je l'ai dit en commençant, excellent dans l'art d'atténuer la pensée du maître, quand il faut passer du dithyrambe à l'exposition. Tout en parlant sans cesse du caractère audacieux et grandiose de sa conception, ils commencent toujours par la présenter par son plus petit côté. Rien de plus simple en apparence, je dirais

presque rien de plus facile que la réalisation des idées de Fourier exposées par ses disciples. Ecoutez plutôt; voici le but *immédiat* de la théorie de Fourier :

« Substituer à la famille, comme centre de production et de consommation, des réunions comprenant trois ou quatre cents familles, associées en travaux de ménage, culture et fabrique, et se répartissant les bénéfices proportionnellement au concours de chaque membre de l'association en *capital*, en *travail*, en *talent ;* voilà ce que Fourier propose; et il demande en outre qu'on procède à l'organisation nouvelle par la voie prudente de l'épreuve locale. *L'existence de la famille comme lien civil, religieux et d'affection, ne reçoit d'ailleurs aucune atteinte par suite de la combinaison proposée.* Et celle-ci non-seulement n'exige pas l'égalité des fortunes, dans les familles à associer, mais a besoin, au contraire, d'une série d'inégalités sous ce rapport. »

Au premier aspect de ce programme on se dit : Mais voilà une idée comme une autre! si cela pouvait s'arranger! comment se fait-il qu'on n'en essaie pas? A la vérité, l'idée dans son ensemble n'est pas nouvelle; sans parler des différentes sectes, qui, à part la question de répartition, ont vécu ou vivent à peu près ainsi, l'ancienne France comptait plusieurs associations plus rapprochées

encore de ce programme, notamment en Auvergne et dans le Nivernais, entre familles de laboureurs; et l'on peut voir dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, à l'article *Morave*, un plan d'association proposé par un M. Faiguet, trésorier de France, lequel plan ressemble beaucoup au Phalanstère, car l'auteur cherche également à organiser l'association des familles en travaux de culture, fabrique, ménage, commerce, sans admettre l'égalité de bénéfices.

« On arrangera, dit-il (à l'art. 3), les affaires d'intérêt de manière que les associés, en travaillant pour la maison, puissent travailler aussi pour eux-mêmes; je veux dire que chaque associé aura, par exemple, un tiers, un quart, un cinquième ou telle autre quotité de ce que ses travaux pourront produire, toute dépense prélevée... Ce qui fera une espèce de pécule que chacun pourra augmenter à proportion de son travail et de son talent... Ceux qui voudront quitter l'association emporteront non-seulement leur pécule, mais encore l'argent qu'ils auront mis en société avec les intérêts usités dans le commerce... »

Après avoir développé son plan et repoussé succinctement les objections, ce M. Faiguet, trésorier de France, précurseur inconnu de Fourier, conclut en disant de son projet :

« J'ajoute que c'est l'unique moyen d'assurer le bonheur des hommes, parce que c'est le seul moyen d'occuper utilement tous les sujets, et le seul moyen de les contenir dans les bornes d'une sage économie (1), et de leur épargner une infinité de sollicitudes et de chagrins qu'il est moralement impossible d'éviter dans l'état de désolation où les hommes ont vécu jusqu'à présent. »

Ainsi l'idée des congrégations de familles s'est souvent présentée à l'esprit des hommes comme moyen de concilier les avantages de l'organisation unitaire et les besoins de l'individualité. Cette idée s'est réalisée quelquefois, mais partiellement, d'après certaines circonstances locales ou sous l'influence dominante et rectrice du sentiment religieux; elle ne s'est maintenue qu'à l'aide d'une discipline sévère, et toujours aux dépens de l'individualité. Aussi n'a-t-elle jamais pu se produire sur une grande échelle, et la collection libre des familles composant la société est restée jusqu'ici victorieuse de tous les plans de congrégation.

C'est qu'en effet la question n'est pas aussi simple qu'elle paraît au premier abord, et le pro-

(1) Ce phalanstérien du XVIIIe siècle diffère notablement de Fourier en ce qu'il conclut toujours à la frugalité, à l'économie, au mépris de toutes les vaines délicatesses qui absorbent, dit-il, l'aisance des familles.

gramme des phalanstériens ne la simplifie pas, tant s'en faut, car ce programme n'implique rien moins que la conciliation de la communauté, de la propriété, de la cohabitation, de l'ordre, de l'inégalité, de la liberté, et cela avec absence de tout élément de discipline matérielle et morale, c'est-à-dire de toute idée d'un principe qui oblige; or, c'est Fourier qui va nous indiquer lui-même quel problème il faut résoudre pour arriver à ce résultat et pour que le *Phalanstère* devienne une possibilité.

« Comment espérer, dit-il, de rallier riches et pauvres e les amener à une affection réciproque, si le pauvre est exposé à tomber dans l'indigence qui est l'épouvantail du riche? Comment assurer au pauvre un *minimum intégral*, comprenant subsistance, vêtement et logement décents, si on ne sait pas créer l'*attraction industrielle*, à défaut de laquelle il abandonnerait le travail dès qu'il serait pourvu d'un ample minimum? D'autre part, comment réunir amicalement le riche et le pauvre, si celui-ci n'a pas reçu une éducation propre à lui donner le ton et les manières du riche? Enfin, que serviraient les trois propriétés précédentes, si le *régime sériaire* avait comme le *familial* la propriété de population illimitée, produisant des fourmilières sans balance numérique, sans proportion avec les moyens d'aisance générale? »

Ainsi le vrai problème dépasse déjà terriblement les proportions du petit programme insinuant que nous avons transcrit plus haut. Le Phalanstère ne peut exister qu'aux quatre conditions suivantes : *attraction industrielle*, *minimum intégral*, *éducation unitaire*, *population proportionnelle*. C'est là ce que Fourier appelle les *colonnes de ralliement*, c'est-à-dire que le *but immédiat de la théorie de Fourier* est en définitive de rendre le travail aussi attrayant que le plaisir, de garantir au pauvre l'aisance préalablement à tout travail, de donner aux riches et aux pauvres la même éducation , et enfin de maintenir la population en équilibre avec la production, et cela en substituant le régime sériaire au régime familial. Voilà certainement de grands résultats ; mais ce n'est pas le Phalanstère qui les engendre; le Phalanstère n'en est que la réalisation. Il faut en chercher ailleurs la cause efficiente. Cette cause, ce principe générateur duquel Fourier fait découler le Phalanstère, c'est l'*organisation des passions*.

La théorie de l'attraction passionnelle, voilà la véritable *invention* de Fourier, invention qu'il a

tirée du reste des doctrines philosophiques du XVIIIe siècle, dont il est tout imprégné, bien qu'il les attaque sans cesse. Les idées capitales sur lesquelles il base sa théorie, savoir : l'identité des lois physiques et des lois morales, l'excellence de la nature humaine, la souveraineté légitime des passions, l'oppression exercée sur l'homme par l'ordre social, sont autant d'idées qui, séparées ou réunies, défraient en quelque sorte toute la philosophie du XVIIIe siècle, après avoir défrayé une légion innombrable de philosophes depuis Pythagore et Epicure. Mais si Fourier n'a rien découvert en fait de principes qui n'ait été dit avant lui, il a donné des conclusions qui lui sont propres ; sur des principes connus il a édifié un système original et minutieux, un système métaphysique, moral et social, qui a la prétention d'embrasser dans tous ses détails la *vie mondaine* et la *vie transmondaine*.

Suivant Fourier, une seule loi régit tous les êtres : c'est la loi d'attraction ; tous les êtres, depuis les astres jusqu'à l'insecte, obéissent à cette loi ; tous accomplissent nécessairement la fonction qui leur est propre, et tous l'accomplissent avec plaisir. L'homme seul, depuis

qu'il existe, a méconnu le code divin; il a prétendu se créer une destination arbitraire, substituer à l'œuvre de Dieu des *caprices philosophiques appelés des devoirs;* et voilà pourquoi il est malheureux ; voilà pourquoi toute son histoire n'est qu'un tissu de crimes, de fourberies et d'erreurs. Newton a le premier découvert la loi qui *régit* les astres, la mécanique céleste; Fourier vient révéler la *mécanique passionnelle* qui *doit* régir le genre humain.

Ici une première objection se présente assez naturellement. Newton a, en effet, découvert les lois du mouvement sidéral; mais Newton n'a jamais prétendu qu'avant lui les astres marchaient au rebours de leurs lois; il a seulement prétendu expliquer comment ils marchaient depuis la création. Or, si Dieu a soumis l'homme moral aux mêmes lois, à la *même mécanique;* s'il est vrai, comme le dit Fourier, « que Dieu « serait tombé dans des absurdités sans nombre « s'il eût manqué à la composition et révélation « d'un code attractionnel et unitaire, » comment s'expliquer que Dieu, qui n'a jamais permis aux astres de s'écarter de leurs lois, ait permis à

l'homme de méconnaître sa *destinée préétablie* pendant six mille ans, depuis la création jusqu'à Fourier? Ce n'est donc pas seulement l'homme, c'est Dieu qu'il s'agit de corriger, car il est également dans son tort.

A cela Fourier répond que Dieu nous avait donné la raison pour nous apprendre à découvrir l'attraction, c'est-à-dire les moyens de rendre superflue cette même raison, et que c'est tant pis pour nous si nous n'avons pas su résoudre le problème qu'il nous avait posé. Dieu cependant ne nous avait pas complétement abandonnés à nous-mêmes; il avait engendré deux peuples destinés à nous mettre sur la voie : les *Grecs* et les *Otahitiens*, « les deux *vrais peuples de Dieu*, les deux « seuls peuples qui aient exhalé quelque parfum « d'attraction. »

« Dieu, dit Fourier, ne devait au genre humain aucun autre acheminement social que la création des peuples que j'ai cités, des *Grecs*, pour élever la civilisation au luxe, aux sciences et aux arts, et des *Otahitiens*, pour nous indiquer une issue de civilisation par la liberté des femmes : après cela Dieu ne nous devait aucun autre intervention dans le mécanisme social : aussi voit-on qu'il ne s'évertuait pas à nous sortir du bourbier civilisé, il

nous y laissait languir sans pitié, et nous pouvions y rester bien des siècles encore si mon invention ne fût venue au secours du genre humain. »

Si cette réponse ne vous satisfait pas, et que vous pressiez davantage Fourier sur le retard que Dieu a mis à l'application d'un code *décrété par lui de toute éternité*, en voici une autre qui vous fermera la bouche :

« Eh, ne faut-il pas, dit-il, qu'il y ait dans l'univers quelques globes ridicules, comme le vôtre, pour servir à l'amusement de Dieu, comme il y a des bouffons à la cour pour amuser le roi ? Dieu jouit continuellement par 810 passions différentes, qu'il satisfait et développe successivement. L'ironie est du nombre : il l'exerce sur les globes qui tombent dans le ridicule de se croire égaux à lui, et de vouloir se guider eux-mêmes par leurs propres lois ; les perfidies et les déchirements qui en résultent présentent un spectacle fort plaisant aux yeux de Dieu (1). »

Après cela il n'y a évidemment plus rien à dire. Passons à un autre ordre d'objections.

Est-il bien vrai que l'homme seul ait été privé par sa faute du bénéfice de la loi d'attraction qui régit tous les êtres, et que partout ailleurs que

(1) *Œuvres posthumes de Fourier*, publiées dans *la Phalange* de mars 1847, p. 213.

chez lui ou voie le bonheur engendré par l'application constante de ce fameux principe : *les attractions sont proportionnelles aux destinées?*

Pour vérifier sur les astres l'application de la loi, il faudrait être sûr que les astres obéissent, non pas à une force, mais à un attrait : Fourier, qui fait de toutes les planètes des corps sensibles doués d'une âme et de deux sexes, n'en doute pas, et il est persuadé que c'est pour son agrément que la terre tourne autour du soleil. Il est difficile de combattre son opinion. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, en admettant la sensibilité de la terre, il est probable qu'elle doit souffrir beaucoup dans quelques-unes de ses parties, et qu'elle a désiré plus d'une fois, en vain, tourner de manière à rafraîchir un peu son équateur et à réchauffer ses pôles.

Voyons maintenant si la loi de l'attrait se vérifie mieux ailleurs, et si l'homme en est réduit, comme dit Fourier, à envier le sort des animaux, « pour qui l'attraction change les travaux en « plaisirs. » Chaque animal accomplit, en effet, sa fonction sans entrer jamais en lutte avec lui-même ; mais n'entre-t-il jamais en lutte avec

d'autres êtres que lui? est-il prouvé que cette fonction soit toujours pour lui un plaisir, et que ses attractions soient toujours proportionnelles à ses destinées? Le bœuf a-t-il plaisir à tirer la charrue, le cheval à traîner le fiacre? Le loup ne meurt-il jamais de faim dans les bois? Et s'il est dans les attractions de l'épervier ou du chat de dévorer la colombe ou la souris, est-il également dans les attractions de la souris ou de la colombe de se sentir déchirées toutes vives par le chat ou par l'épervier? En un mot, qu'est-ce que la loi des astres, dont Fourier veut faire la règle unique du genre humain, sinon une loi de *statique* qui, traduite en langage moral, signifie la loi *du plus fort*. Cette loi règne, en effet, partout dans l'ordre matériel. C'est par elle que les astres sont attirés : les plus petits par les plus gros. C'est par elle que chaque espèce d'animal semble destinée à être sacrifiée à l'espèce plus forte. Cette loi de statique a certainement son action sur l'homme; en tant qu'être matériel et passif, il est soumis aux lois générales de la matière; la gravitation régit ses mouvements physiques; comme les animaux, il obéit à des nécessités, à des besoins

irrésistibles, à la faim, à la soif, à la mort; il naît, grandit, se développe et se détériore physiquement par des causes sur lesquelles il ne peut rien ou presque rien, et Dieu lui a donné des penchants qui, abandonnés à eux-mêmes ou mal dirigés, peuvent le rendre aussi féroce que le tigre.

Mais l'homme n'est pas seulement un être matériel et passif, il est un être intelligent, libre, perfectible. Comme tel, il se distingue profondément du reste de la création; il y a en lui un élément moral qui échappe aux lois fatales de la matière. Dieu ne lui aurait pas donné à lui seul entre tous les êtres la faculté incontestable de résister à ses penchants ou attractions, si sa destination eût été de leur obéir toujours. Dieu ne lui aurait pas donné une conscience, c'est-à-dire le sentiment de la responsabilité de ses actes, s'il ne lui eût donné en même temps la liberté d'agir ou de n'agir pas, et la raison pour se déterminer en connaissance de cause; et si l'idée du devoir, plus ou moins variable dans ses formes, mais universelle, invariable dans son essence, n'était qu'un vain mot, un *caprice philosophique*, tous les hommes et tous

les peuples ne se seraient pas entendus d'un bout de la terre à l'autre pour placer ce mot dans leur dictionnaire et subir ce *caprice philosophique*. Enfin, si l'histoire du genre humain, à côté du mal, condition du bien, témoignage de la liberté de l'homme et en même temps de son imperfection, n'offrait pas le spectacle des progrès successifs de l'idée de justice sur les impulsions égoïstes et aveugles de l'instinct, l'histoire du genre humain n'aurait aucun sens, à moins de consentir à y voir avec Fourier un spectacle ridicule et sanglant destiné à amuser Dieu et à punir l'homme d'avoir osé se servir des facultés qu'il avait reçues de Dieu.

Cependant Fourier reconnaît à l'homme une intelligence; il accorde même que cette intelligence, inférieure à celle des planètes, qui sont, dit-il, des créatures infiniment supérieures à nous, est à son tour supérieure à celle des animaux; seulement cette intelligence a usurpé un rôle qui ne lui appartenait pas, et c'est de là que provient le mal sur la terre. Au lieu d'obéir à nos penchants, qui sont les interprètes de Dieu, elle a prétendu les diriger, les maîtriser d'après des idées chimériques de bien et de mal, tandis qu'elle

devait consacrer toutes ses forces à découvrir les moyens de les satisfaire.

C'est-à-dire que Fourier destitue l'intelligence en tant que *cocher* des attractions, mais il la conserve comme *palfrenier,* et en cette qualité il lui accorde, et c'est là l'originalité de son système, il lui accorde, on va le voir, des attributions au moins aussi étendues, et lui assigne des fonctions beaucoup plus difficiles que ses attributions et ses fonctions antérieures. Les nombreux philosophes épicuriens qui ont précédé Fourier s'en remettaient généralement à l'instinct du soin de diriger l'homme vers son but suprême, le plaisir. Fourier n'est pas aussi confiant; il n'admet l'obéissance aux attractions qu'autant que les attractions seront organisées, et pour reprendre ma comparaison de tout à l'heure, c'est précisément l'intelligence destituée comme cocher qui est chargée comme palfrenier, non-seulement de soigner les attractions, mais de les atteler dans un certain ordre très-compliqué, en les divisant par séries *contrastées, rivalisées, exaltées* et *engrenées;* c'est l'ordre voulu par Dieu pour que l'attelage puisse marcher. Mais une fois l'opération exécutée, les rênes

et le fouet sont supprimés. L'intelligence n'a plus rien à faire; elle n'a plus qu'à monter *derrière* la voiture. L'attelage sériaire prend le galop et arrive en triomphe au but, qui est le bonheur *infini*. « Car, dit Fourier, la puissance du Père commun étant infinie en ce monde comme en l'autre, il nous doit un bonheur infini dans la vie présente comme dans la vie future. »

Pour organiser les attractions, il faut d'abord les classer; Fourier les ramène toutes à douze passions radicales, qui sont d'abord cinq passions *sensitives* qui nous viennent des cinq sens, et qui tendent au luxe, ou plaisir des sens; quatre passions affectives, l'*ambition*, l'*amitié*, l'*amour*, *le familliseme*, qui tendent à former les groupes, et enfin trois passions distributives, la *cabaliste* ou passion de l'intrigue, du discord, la *papillonne* ou *alternante*, passion du changement, et enfin la *composite*, passion de l'accord, qui tendent à former les séries. Ces 12 passions que Fourier tire de l'analogie avec les 12 notes de la gamme musicale, y compris les tons et demi-tons, se fondent en une seule, la passion de l'harmonie, *l'unitéïsme*.

Tous les hommes ont les 12 passions, mais non au même degré ; la *dominance* d'une ou de plusieurs passions constitue le caractère de chaque individu. Celui qui n'a qu'une passion dominante est un solitone ; celui qui en a deux un bitone, etc. Bonaparte était un *hexatone*, caractère du sixième degré. Henri IV et Néron avaient tous deux le même caractère ; c'étaient deux *tetratones*. Seulement le titre caractériel du premier n'avait pas été faussé, dit Fourier, par une éducation morale. Enfin les 12 passions radicales, dans les diverses combinaisons qu'elles peuvent former, donnent une échelle de 810 caractères pleins, très-distincts, sauf nuances.

Maintenant, sur quoi Fourier fonde-t-il sa gamme des 12 passions subdivisées en 810 caractères? (576 solitones, 96 bitones, etc.) Je n'en sais rien. Ses disciples n'en savent pas davantage ; car Fourier ne démontre jamais, il affirme. La seule preuve qu'il admette quelquefois, c'est l'analogie. Ainsi, en 1808, après avoir fondé les 12 passions sur l'analogie avec la gamme et avec les 12 paires de côtes qui tendent aux trois os du sternum, de même que les 12 passions tendent aux

trois foyers d'attraction, luxe, groupe et série, il trouvait 800 caractères par analogie aux 800 muscles d'homme et femme. Plus tard, il en trouva 810, et c'est ce nombre qui a prévalu : va pour 810.

Ainsi, pour réaliser l'harmonie intégrale, il faut opérer sur les 810 caractères que donne la théorie ; pour tenir au complet et en activité soutenue le clavier général des 810 caractères, il faut multiplier par 2 afin de suppléer les caractères hors de ligne, soit par incapacité, soit accidentellement, tels que les enfants de moins de cinq ans (car à cinq ans, en harmonie, un enfant gagne déjà beaucoup d'argent), les vieillards qui ont passé 120 ans, les malades, les voyageurs, etc., etc.; ce qui donne un total de 1,620 individus ; on peut aller jusqu'à 1,800. Mais à 2,000 il y aurait, dit Fourier, *confusion dans le mécanisme.* L'harmonie distingue partout trois sexes ; les impubères forment le sexe *neutre.* Le rapport numérique des hommes aux femmes doit être de 21 sur 20. Les fortunes, divisées en trois classes, doivent varier de 0 à 60 millions de francs; plus grande est l'inégalité sous ce rapport, plus on a chance d'at-

teindre à la perfection d'harmonie. Une aggrégation de 1620 personnes ainsi composée constitue la *Phalange;* elle s'installe, comme je l'ai dit en commençant, sur une lieue carrée de terrains à exploiter, dans le *Phalanstère,* magnifique bâtiment dont le Palais-Royal peut donner une idée approximative, et elle s'associe en passions et caractères, en travail, capital et talent. Vous la montrerai je maintenant comme font les disciples de Fourier, associée seulement en capital, travail, talent, respectant *tous les éléments réglés et ordonnés de la vie sociale, l'élément civil, politique, moral et religieux* (1), c'est-à-dire acceptant le problème de l'harmonie par l'attrait avec les éléments que la théorie déclare incompatibles avec l'attrait, et qu'elle a pour mission de transformer?

Mais si nous nous en tenons à ce phalanstère *civilisé,* vous aurez le système des disciples et ne connaîtrez pas le système du maître. A la vérité, Fourier a dit « : Le candidat de fondation pourra « prendre un masque de mode, le masque de phi- « losophie perfectibilisante, et feindre de négli- « ger comme suspect et romanesque ce qui tient à

(1) *Manifeste de l'Ecole sociétaire.*

« l'harmonie passionnelle des séries pour ne s'atta-
« cher qu'au matériel.» Mais Fourier ajoute immédiatement : « *Entre temps, le bon apôtre* fera ses « dispositions pour mener de front l'essai du *ma-* « *tériel* et du *passionnel.* » C'est qu'en effet Fourier n'admit jamais sérieusement le matériel sans le passionnel.

Cependant, comme je désire contenter tout le monde, je vais d'abord donner un aperçu du phalanstère *civilisé*, tel que le présente au public l'école sociétaire ; je montrerai ensuite les *lacunes d'attraction* de ce phalanstère, et nous verrons comment le maître les remplit.

Supposons donc qu'en mettant en cohabitation 16 à 1,800 personnes, riches et pauvres, hommes, femmes et enfants, nous n'avons pas besoin de nous occuper de l'harmonie des passions et des caractères, mais uniquement de l'harmonie des intérêts : capital, travail et talent.

Notre phalange commence d'abord par n'être associée qu'en capital ; car ceux-là seulement qui ont concouru, avec leurs capitaux, à l'achat du palais phalanstérien, avec ses meubles, ses ateliers, ses machines et ses terres à exploiter, ceux-

là reçoivent des actions représentant la valeur de l'argent fourni par chacun d'eux. Quant à ceux qui n'apportent que leurs bras ou leur talent, la société commence par leur assurer un minimum comprenant nourriture, logement et vêtement, à valoir sur les produits de leur travail ou de leur talent; mais ils n'en sont pas moins considérés comme associés. Cela posé, on distribue les travaux suivant la nature du sol, suivant les goûts et les aptitudes de chacun des associés.

Les travaux auxquels l'école sociétaire pense pouvoir appliquer immédiatement ses principes d'organisation sont l'agriculture, la fabrication, le travail domestique ou de ménage, les beaux-arts, les sciences, le commerce; à chacune de ces catégories générales de travail est affectée une série de travailleurs, dite série de classe, laquelle se divise d'abord en différentes séries de genre dans chaque classe de travail. Ainsi, pour le travail agricole, il y a la série des céréales, la série des fourrages, la série des bestiaux, la série des vignobles, celle des fruits, celle des légumes, etc., etc. Chacune de ces séries de genre se subdivise à son tour en différentes séries d'espèce

pour chaque genre de travail. Ainsi, pour le genre légume, il y a la série d'espèce, choux, navets, raves, carottes, etc., etc., et chaque série d'espèce se subdivise en groupes pour la culture de chaque variété de la même espèce, ou pour chaque nuance de fonctions dans cette culture.

Toute séance de travail dans une série ou dans un groupe est de la plus courte durée, une heure, deux heures au plus, afin de ne pas laisser refroidir l'ardeur du travailleur qui se délasse d'une occupation en passant à une autre. Chaque sociétaire, homme ou femme, change de travail dix ou douze fois par jour. Ainsi le même individu, dans la même journée, s'occupe successivement de labour, de forge, de cuisine, de peinture, de charpente, d'horticulture, et le soir, disent les phalanstériens, vous le retrouvez jouant du violon dans un concert, ou méditant, le front penché, sur un livre, les graves problèmes de la science. Ainsi, ajoutent-ils, brille partout l'économie des ressorts; aucune valeur, aucune force, aucun instant n'est jamais perdu.

Avant d'arriver à la question de répartition, il faut dire un mot de la hiérarchie industrielle, le

seul des innombrables classements hiérarchiques de Fourier, que ses disciples pensent pouvoir appliquer dès aujourd'hui. Cette question est liée à celle de la répartition, puisque les chefs perçoivent plus que les soldats. Chaque groupe de travailleurs, qui se compose de sept personnes au moins et de douze au plus, élit un chef du groupe, et il y a, on le sait, un groupe pour chaque nuance de fonction; les chefs des groupes élisent le chef de la série. Le règlement du groupe est discuté et voté par le groupe; c'est un règlement spécial à la fonction de chacun d'eux. Les chefs des groupes décrètent la loi de la série, qui embrasse la coordination des travaux de cette série, et comme chacun fait tour à tour partie d'une cinquantaine de groupes ou séries, il s'ensuit que celui qui est chef à telle heure, dans tel groupe ou telle série, est soldat à telle autre heure dans tel autre groupe ou série, et réciproquement. Ce va-et-vient de fonctions est, suivant les phalanstériens, une excellente garantie contre la jalousie, l'oppression ou l'intrigue. Les chefs des séries forment l'aréopage, autorité d'opinion qui nomme une régence chargée de diriger les affaires courantes et de

pourvoir au service général. Quelques phalanstériens maintiennent l'*unarque* ou *baron* de Fourier ; mais son autorité est contrebalancée par la régence élue par les chefs des séries. En poursuivant la hiérarchie au-dehors, de phalange à phalange, nous retombons dans l'octave des souverainetés, depuis le *duarque* jusqu'à l'*omniarque*, assisté du congrès d'*unité sphérique* siégeant à Constantinople.

Mais restons dans la première phalange et arrivons à la question de répartition. Nous supposons qu'à la fin de l'année l'opération a parfaitement réussi, et qu'il y a des bénéfices à partager. Ces bénéfices se divisent d'abord en trois lots : un pour le capital, un pour le travail, un pour le talent. La formule de répartition entre les trois lots décrétée par Fourier, et qui semble adoptée par les discipes, est celle-ci :

« *Cinq douzièmes* au travail manouvrier, *quatre douzièmes* au capital actionnaire, *trois douzièmes* aux connaissances théoriques et pratiques. »

Dans mon humble opinion, cette formule est détestable. Fourier dit quelque part que si l'on veut tomber juste en toutes choses, il faut tou-

jours prendre le contre-pied de la civilisation : c'est ce qu'il fait ici. De ce que le travail n'est pas aujourd'hui suffisamment rétribué par rapport à la rétribution des deux autres instruments de la production, il prend la chose au rebours, et de sa formule il résulte qu'en régime sociétaire les *terrassiers* gagnent presque moitié plus que les *ingénieurs*, ce qui ne se peut justifier ni au point de vue de l'utilité, ni au point de vue de la justice. A cela on vous répond que chacun sera tour à tour terrassier et ingénieur.

La sous-répartition du dividende attribué au capital s'opère tout naturellement entre les actionnaires ou capitalistes, au prorata de leurs actions.

La sous-répartition des deux lots attribués au travail et au talent est plus compliquée. On commence par ranger les séries en trois grandes classes : 1° de nécessité, 2° d'utilité, 3° d'agrément. Tous les intéressés sont appelés à voter sur le partage entre ces trois catégories de la somme totale des deux lots affectés au travail et au talent. Personne, suivant les phalanstériens, ne voudra faire valoir l'une d'elles au détriment des

autres; car, grâce aux courtes séances et à la variété des fonctions, chacun est membre de quelques séries appartenant à ces trois grandes divisions. Ce qu'il gagnerait d'un côté, il le perdrait de l'autre. Le rang de chaque série de travail pour la rétribution est 1° en raison directe du concours aux liens d'unité, 2° en raison mixte des obstacles répugnants, 3° en raison inverse de la dose d'attraction. La répartition ainsi divisée entre les séries de classes se subdivise entre les séries de genre, puis les séries d'espèces, puis les groupes de sept ou douze personnes qui se partagent leur lot proportionnellement au grade de chacun dans la petite corporation, au nombre, à la durée des séances fournies par chaque sociétaire dans chaque groupe. Et pour qu'il n'y ait pas d'erreur dans toutes ces divisions et subdivisions, un registre ouvert dans chaque série et dans chaque groupe constate, jour par jour, heure par heure, le temps que chacun des 1800 sociétaires a consacré au travail dans les 400 séries et les 2000 groupes; au bout de l'année on relève ces petits calculs, et tout va le mieux du monde. Il me semble cependant que le

teneur de livres aura là une fière besogne et méritera pour sa part une bonne rétribution.

Maintenant que dire de ce genre de phalanstère, sinon que voilà un établissement fort ingénieux, mais un peu compliqué, sur lequel il est difficile d'avoir une opinion avant de l'avoir vu fonctionner ailleurs que sur du papier ; où les séries et les groupes se composent, se décomposent, se recomposent, s'engrènent, s'exaltent, se contrastent et s'arrangent toujours avec une merveilleuse facilité ?

Mais enfin est-ce bien là le *Phalanstère?* est-ce là la *solution du problème social,* la *théorie des destinées universelles?* Que représente ce phalanstère mutilé, sinon une agrégation de personnes riches et pauvres, de tout âge, de tout sexe, de tout caractère, unies par le seul lien de *l'intérêt bien entendu?* Or, si ces idées d'intérêt bien entendu n'ont jamais suffi pour amener l'accord des riches et des pauvres, l'accord de tous les caractères différents qui individualisent les hommes, et cela quand les hommes vivent entre eux à distance, avec un petit nombre de points de contact, comment les mêmes idées d'intérêt,

même mieux entendu, suffiront-elles pour faire disparaître tous les inconvénients d'un contact de toutes les heures et de tous les jours entre gens de tout sexe, de tout âge, de tout caractère, égaux en amour du bien-être, inégaux en jouissance et en fortune ?

Que devient dans tout cela l'*attraction passionnelle?* Où est l'organisation des 4 passions affectives, pivot et base de toute la théorie, gage essentiel d'ardeur au travail, d'harmonie en cohabitation et en répartition? Où est la garantie contre la paresse? Quand Fourier parle de *travail attrayant*, il ne s'agit pas pour lui de rendre le travail moins pénible par la propreté des ateliers, le perfectionnement des outils, la brièveté des séances et autres moyens analogues; s'il ne s'agissait que de cela, ce ne serait pas la peine de sortir de la civilisation et de lui faire son procès. Il s'agit de combiner les passions de manière à ce que tout travail devienne un plaisir, tout travail, même le plus pénible, le plus immonde, le plus répugnant. Qui se chargera dans le phalanstère *anodin* de ces sortes de travaux? Vous aurez beau augmenter la rétribution,

du moment où chacun sera assuré de vivre très-largement en faisant autre chose, chacun préférera autre chose, et cette branche du service public sera forcément négligée, sinon abandonnée. De plus, s'il convient aux capitalistes du phalanstère de passer leur journée à lire des romans, à monter à cheval, à faire la cour aux dames en l'absence des maris (car ici nous admettons le mariage), et à régaler leurs yeux des manœuvres intéressantes des groupes et des séries, qui les empêchera de se donner ce plaisir en renonçant à leur rétribution comme travailleurs, puisqu'ils sont toujours assurés de palper à la fin de l'année, en leur qualité de capitalistes, le tiers de tous les bénéfices? Et tous les vices de la civilisation qui ne tiennent pas à la misère, tous les conflits et discords qui en résultent, en quoi seront-ils supprimés par une combinaison de cette nature (1)?

(1) Il faut bien dire qu'indépendamment du projet de phalanstère à Condé-sur-Vesgre dont j'ai parlé et qui est resté à l'état de projet, il a été fait plus tard une autre tentative en petit à Cîteaux, avec l'argent d'un Anglais; à la vérité, ce dernier essai n'était pas, à ce qu'on m'assure, approuvé par l'état-major de l'École; mais ce n'en était pas moins un établissement phalanstérien. Après avoir vécu un

Qu'il y ait dans cette combinaison quelques vues de détail, par exemple la division méthodique et la variété des travaux dont l'agriculture et l'industrie peuvent tirer parti dans une certaine mesure, c'est ce que j'ai déjà reconnu et c'est ce que je reconnais encore. Qu'on puisse même extraire de cet extrait de Fourier l'idée d'une forme d'association où le travailleur aurait, indépendamment de son salaire journalier, un intérêt dans l'entreprise au succès de laquelle il concourt, soit; mais partir de la loi d'*attraction*, se dire possesseur d'un système d'organisation des passions qui garantit à tous la richesse, la concorde, le bonheur, et en définitive aboutir à l'établissement industriel que nous venons d'esquisser, n'est-ce pas une véritable mystification?

Fourier sentait bien cela; quand on lui disait que pour apprivoiser les *civilisés* il fallait absolument tronquer le système et proposer le phalanstère *hongré*, il acceptait le phalanstère *hongré* comme acheminement au vrai phalanstère; mais sa loyauté l'entraînait sans cesse à faire

an ou dix-huit mois sur les fonds de l'Anglais, l'établissement est mort au milieu de la plus hideuse anarchie.

ressortir lui-même tout ce qu'il y a de chimérique et d'illogique à admettre le but, l'harmonie par l'attrait et à supprimer le moyen, l'organisation des passions; et après avoir démontré tous les inconvénients du *mode simple,* celui des disciples, il concluait en disant :

« Quel sera le remède? Beau problème à proposer aux plagiaires, qui pourraient se vanter d'intervention dans la découverte! Je les attends à l'énigme de ce rémède qu'il faudra appliquer à toutes les lacunes d'attraction collectivement. »

Fourier est évidemment persuadé qu'on ne s'en tirera pas, et qu'il faudra tôt ou tard se résigner à accepter le bonheur complet et tel qu'il nous l'a préparé. Avec lui, en effet, les lacunes d'attraction disparaissent, et si le lecteur veut bien se transporter pour un instant dans un monde entièrement nouveau, il va voir comment tout s'enchaîne en haute harmonie. D'abord, commençons par les enfants; nous partons du principe de l'éducation *unitaire.* Les fils des marquis (Fourier conserve les marquis; il y tient même) recevront la même éducation qne les fils des savetiers; car, dit-il avec beaucoup de sens : « Il faut que les sa-

savetiers soient gens d'aussi bon ton que les marquis, pour que les marquis se décident à fréquenter les savetiers. »

Tous les enfants au-dessous de quatre ans et demi forment une classe dite de la basse enfance, qui se divise en *nourrissons, poupons* et *bambins.* Les nourrissons se subdivisent en trois ordres de caractères : les *pacifiques,* les *mutins*, les *diablotins.* Ils sont réunis dans trois salles contiguës, bien aérées, chauffées au degré convenable; ils sont bercés à la mécanique et soignés par la série des bonnes, qui exerce par attraction et fait partie du sacerdoce. La série des bonnes se divise également en trois ordres de caractères : les moins *patientes* pour la salle des pacifiques, les *moyennes* pour celle des mutins, les *patientes* pour celle des diablotins. Si vous demandez à Fourier ce que font les mères, il vous répond qu'elles sont libres de venir allaiter leurs enfants à heure fixe ; mais que toutes, princesse ou bergère, elles sont engagées dans une cinquantaine de groupes, et trop absorbées par leurs *intrigues industrielles et autres* pour s'inquiéter de leurs enfants outre mesure, d'autant plus qu'ils sont très-bien soignés.

Et en effet ils sont très-bien soignés. Tant qu'il s'agit des choses de pur instinct, Fourier excelle ; il a parfaitement observé les enfants. Il a une façon très-originale d'appliquer sa manie de classification à leur santé, à leurs joujoux ou *gimblettes,* à leurs penchants. Quand les enfants commencent à marcher, ils rôdent dans les séristères et les ateliers, en se livrant : 1° au *furetage* ou penchant à tout manier ; 2° au *fracas industriel,* goût pour les travaux bruyants ; 3° à la *singerie* ou manie imitative ; 4° à la *miniature industrielle,* goût des petits ateliers, des petits outils ; 5° à l'*entraînement progressif* du faible au fort. Et pendant ce temps les patriarches les suivent en étudiant leurs attractions. Vers quatre ans et demi, les bambins et bambines passent leur examen, le bambin au moyen de sept exercices gymnastiques, un de main et bras gauche, un de pied et jambe gauche, etc. Fourier, qui prévoit qu'on l'accusera de s'occuper peu de l'esprit, ajoute à l'examen du bambin un n° 8 fort inattendu ; ce n'est rien moins qu'un exercice intellectuel sur la deuxième des trois propriétés de Dieu, l'*économie des ressorts,* la plus intelligible,

dit-il, pour les enfants. La bambine soutient également ses épreuves, entre autres celle d'un lavage de cent vingt assiettes en une demi-heure sans en fêler aucune ; après quoi bambin et bambine passent dans les tribus chérubiques et séraphiques, spécialement affectées au service de l'*opéra* et de la *cuisine*. Par là Fourier satisfait les 4 passions sensitives qui dominent chez les enfants de cinq ans : deux actives, *goût* et *odorat*, par la cuisine ; deux passives, *vue* et *ouïe*, par l'opéra. Du reste, l'opéra, dans l'état sociétaire, est une source de richesse et de moralité pour l'enfant, qui s'y forme à l'unité matérielle, *type et voie de la passionnelle*. En sortant du temple de *justesse matérielle*, il entre dans les cuisines de la phalange, distribuées en mode progressif; il y acquiert la dextérité, l'intelligence en menus travaux sur les produits des deux règnes qu'on y met en œuvre.

« Un cuisinier civilisé, dit Fourier, est un fonctionnaire de peu de relief hors de la coterie des gastrolâtres ; il n'en est pas ainsi d'un cuisinier d'harmonie, qui souvent peut être un monarque, toute industrie étant compatible en association avec le rang suprême. »

Qui se douterait maintenant de ce que deviennent ces petits figurants et ces petits cuisiniers? Hélas! à neuf ans ils passent en grande partie dans les *Petites-Hordes*, tribu importante, mais qui est par ses attributions l'inverse de celle des cuisiniers; car c'est précisément à l'aide de cette tribu que Fourier va résoudre le problème d'attraction qui nous arrêtait tout à l'heure, lorsque nous demandions à ses disciples quel sociétaire choisira par goût les travaux immondes, quand il sera libre et assuré de gagner largement et commodément sa vie à autre chose. Voici la thèse de Fourier :

«On trouve parmi les enfants au-dessous de la puberté environ deux tiers de garçons qui inclinent à la saleté et à l'impudence. Ils aiment à se vautrer dans la fange et se font un jeu du maniement des choses malpropres ; ils sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant les locutions grossières, le ton rogue... Longtemps je commis la faute de blâmer ce ridicule des enfants, et chercher à le faire disparaître dans le mécanisme des séries passionnelles. C'était agir en vrai Titan qui veut changer l'œuvre de Dieu... Nous ne saurions en civilisation débrouiller cette énigme ; la voilà expliquée : La manie de saleté est une impulsion nécessaire pour enrôler les enfants aux Petites-Hordes, les aider à supporter gaiement le dégoût attaché aux travaux

immondes et s'ouvrir dans la *carrière de la cochonnerie* un vaste champ de gloire industrielle et de philanthropie unitaire. »

Pour être conséquent, Fourier aurait dû classer la passion de la saleté parmi les passions radicales ; car elle ne se déduit point naturellement des cinq sensitives. Ainsi donc, de neuf à quinze ans, les deux tiers des petits garçons de la phalange et un tiers des petites filles s'enrôlent par attraction dans les Petites-Hordes. Cette illustre corporation s'appelle l'*Argot*, à cause de son langage corporatif. Elle se subdivise en trois bataillons : celui des *Sacripans* et *Sacripanes*, des *Chenapans* et *Chenapanes*, des *Garnements* et *Garnementes*. Les chefs sont nommés *petits Khans* et *petites Khantes*, noms tartares, dit Fourier, parce que l'*argot* adopte la manœuvre tartare en évolution. « Elle monte des chevaux nains ; elle « a des *Bonzes* ou *Druides* choisis parmi les per- « sonnes âgées qui ont conservé du goût pour le « *genre immonde.* » Au milieu de tous ces détails, et j'en passe beaucoup, Fourier ne paraît cependant pas très sûr de la solidité de cette attraction que, suivant lui, la nature donne aux enfants dans

un but phalanstérien. De ce qu'un enfant est parfois volontairement sale, il ne s'ensuit pas absolument qu'il ait une vocation prononcée pour l'état qu'on lui destine ici; aussi Fourier sent-il le besoin de renforcer l'attraction en aidant un peu à la nature au moyen de deux ressorts artificiels d'*honneur corporatif* et d'*esprit religieux unitaire.*

« Les Petites-Hordes sont conservatrices de l'honneur social... Elles sont le foyer de toutes les vertus sociales en sens religieux et civique. Elles en sont payées par des honneurs sans bornes. L'*argot* est la première cavalerie du globe... Les autorités supérieures lui doivent le salut; en adressant la parole à un Sacripan ou Chenapan en costume, on lui doit le titre de *Magnanime*, et aux hordes le titre de *glorieuses nuées.* Au temple elles prennent place au sanctuaire. »

Voyons maintenant comment ces petits vidangeurs sacrés exécutent leurs opérations.

« A cinq heures on sonne la charge des Petites-Hordes par un tintamarre de tocsin, carillons, tambours, trompettes, hurlements de dogues et mugissements de bœufs. Alors les Hordes, conduites par leurs Khans et leurs Druides, s'élancent à grands cris; passant au-devant des Patriarches qui les aspergent, elles courent frénétiquement au travail, qui est exécuté comme œuvre pie, acte de charité envers la phalange, service de Dieu et de l'unité. L'ouvrage ter-

miné, elles passent aux ablutions et à la toilette; puis, se dispersant dans les jardins et ateliers avec leurs collègues, elles reviennent assister triomphalement au déjeuner. »

Vous croiriez qu'au moment de la répartition les Petites-Hordes vont être rétribuées largement. Point du tout : de toutes les séries, ce sont elles qui sont le moins rétribuées, et cela parce qu'elles réclament elles-mêmes comme titre honorifique la plus faible part. Fourier, qui a passé sa vie à nier le dévouement au profit de l'attraction, se sent vaincu ici; après avoir bafoué comme autant de mots hypocrites toutes les vertus sociales, il en est réduit à reconnaître qu'il ne peut se passer ici même de cet ingrédient, et de désespoir il les condense toutes, désintéressement, abnégation, patriotisme, dans la tribu des vidangeurs. Après quoi il n'en est plus question.

Cette cohorte patriotique veille sans cesse pour aplanir les obstacles matériels et moraux qui pourraient engendrer la discorde. Ainsi, dans la question capitale et compliquée de la répartition, si une série se prétend lésée, à l'instant, pour prévenir un débat dangereux, le chef des Petites-Hordes lui offre une partie du dividende de sa

corporation, et la série plaignante est *tenue*, dit naïvement Fourier, d'*accepter cette offre*, qui est pour elle un affront.

Glissons rapidement sur les *Petites-Bandes;* c'est la corporation qui fait contraste et équilibre avec celle des Petites-Hordes; elle se recrute du tiers des petits garçons et des deux tiers des petites filles, qui, au lieu d'incliner à la saleté, inclinent à l'élégance. Les *Petites-Bandes* sont conservatrices du charme social, elles poussent au raffinement industriel, au règne du bon goût; elles aiment la parure, mais en sens collectif et sous le rapport du lustre général de la phalange; elles ont la haute police du règne végétal, la censure du langage et des locutions vicieuses.

« Les Petites-Hordes, dit Fourier, marchent au *beau* par la route du *bon*, les Petites-Bandes marchent au *bon* par la route du *beau.* »

Ici nous entrons dans un sujet un peu scabreux, mais important. Fourier s'occupe d'*organiser la passion la plus rebelle aux systèmes des moralistes : l'amour*. Les disciples de Fourier n'aiment guère à exposer les idées du maître sur ce point; ils se contentent en général de déclarer que Fourier a

travaillé à rendre à la femme sa *pureté* et sa *dignité*; et ils passent outre. Quelques-uns mettent en avant le *vestalat*, mais ne disent mot du *damoisellat*, et surtout des *hauts accords d'amour*. Il est même des dames (j'aime à croire qu'elles n'ont pas bien compris), il est des dames qui, en écrivant des choses d'ailleurs justes et raisonnables sur les droits et la mission de la femme, trouvent moyen de voir tout cela dans Fourier, et proclament également que son système rend à la femme sa *pureté* et sa *dignité*. D'autres phalanstériens, qui n'ont pas autant de foi ou autant de candeur, refusent de se prononcer, et ajoutent que du reste Fourier n'attacha jamais qu'une importance secondaire à *ses conjectures sur les mœurs de l'avenir*.

C'est précisément le contraire de cette dernière assertion qui est la vérité. Fourier était trop loyal dans son erreur fondamentale de l'*attrait* pour ne pas sentir la nécessité de vérifier et de justifier ses *calculs passionnels* en les appliquant à un ordre de relations aussi important dans le mécanisme social que les relations des sexes. A la vérité, l'hypocrisie des *civilisés* et la

faiblesse de ses disciples le gênent également dans le développement de ses idées. Mais on n'y perd rien, car il y revient sans cesse et à tout propos. Voici d'abord comment il expose les motifs de son insistance :

« Certains avortons moraux ne manqueront pas de dire qu'il faudrait laisser de côté ces relations d'amour, ne traiter que des dispositions qui pourront concourir à la satisfaction des pères, à la garantie de fidélité de leurs épouses et à la moralité de leurs enfants. Les bonnes gens ! ils ne voient pas que vouloir exclure l'amour d'un cadre d'harmonie passionnelle, c'est opiner comme celui qui voudrait apprendre l'arithmétique sans apprendre l'une des quatre règles cardinales, nommée la division.... Il m'est donc aussi impossible d'exclure l'amour d'un tableau d'équilibre passionnel qu'il serait impossible d'enseigner l'arithmétique à l'élève qui ne voudrait pas étudier la division. Telle est ma réponse aux gloseurs qui, voulant façonner une théorie à leurs petitesses, vous disent d'un ton d'aristarque : Il faudrait laisser là ces billevésées et vous borner à parler des relations d'agriculture et de commerce. »

Ailleurs, Fourier déclare avec raison que de tous les *ralliements* fondés sur les quatre passions affectives, amitié, ambition, famillisme, amour, le plus utile, celui qui fournit le plus de liens, les accords les plus sublimes, le plus fort absorbant de l'in-

térêt individuel, le plus puissant ressort d'union et d'harmonie entre les inégaux, est le ralliement d'amour. Il en tire, en effet, un très-grand parti pour la solution de tous les genres de difficultés entre *Harmoniens*. Esquissons rapidement ces idées à ce sujet, et, comme toujours, laissons-le parler le plus possible :

« Dès l'âge de seize à dix-sept ans beaucoup de jeunes gens d'un et d'autre sexe doivent céder à l'amour ; en général les caractères de faible trempe opteront pour la précocité d'exercice amoureux ; de là naîtra la division de la sixième tribu en deux parties ou sectes : *vestales* 2/6 et *vestels* 1/6, — *damoiselles* 1/6, *damoiseaux* 2/6 ; les damoiseaux et damoiselles qui de bonne heure cèdent à la tentation, sont obligés de déserter les assemblées matinales de l'enfance ; ils y renoncent, parce que, fréquentant l'une des salles de la cour galante qui tient séance à neuf heures du soir, ils ne pourraient pas se lever de bonne heure comme l'enfance et le corps du *vestalat* qui se couchent avant neuf heures ; par suite de cette désertion et autres incidents, le corps *damoisel* est déconsidéré parmi l'enfance qui ne révère que le corps vestalique, et a pour lui l'affection qu'on a pour un parti resté fidèle après une scission..... Les tribus supérieures, âge de vingt, trente, quarante ans, etc., ont pour la vestalité et virginité réelle une considération fondée sur des *motifs très-différents*, en sorte que le corps du vestalat

réunit au plus haut degré l'estime et la faveur de l'enfance et de l'âge viril. Cette double faveur est un ressort précieux dans la politique d'harmonie ; elle assure au corps vestalique la faculté d'exercer attraction sur l'un et l'autre âge... et donne lieu à des dispositions très-précieuses aux succès de la grande industrie ou travaux d'armées. »

Maintenant savez-vous pourquoi les tribus d'âge, 30, 40 ans, avec les... etc., etc., ont comme les enfants, mais par des motifs *très-différents*, un goût prononcé pour le *corps vestalique?* c'est que la *vestalité* finit à 19 ans ; et encore Fourier, pour la mener jusque là, se croit-il obligé d'employer des précautions dignes d'un civilisé ; c'est qu'à 19 ans les *vestales* et *vestels* sont un gibier généralement réservé aux tribus d'âge, en vertu de la loi harmonique des accords dissonants. Les dames âgées protégent particulièrement les *vestels;* elles savent, dit Fourier, qu'elles auront tôt au tard un contingent à recueillir sur eux. Le plus pauvre vestel de 19 ans, s'il est bien de sa personne, peut trouver aux armées industrielles une princesse de 30 ans, qui le choisit pour géniteur, et il a toute chance de réussir dans cette fonction, qui conduit au titre d'époux. Car, dit Fourier avec sa candeur ordinaire, « une prin-

« cesse ne viendra guère à l'armée pour y faire « choix d'un géniteur avant de s'être assurée par « *expérience* qu'elle est en âge ou en état de fé- « condité. »

A 19 ans donc, toute la jeunesse harmonienne des deux sexes entre dans la période de *pleine liberté amoureuse;* elle fréquente les *séristères* de *haut degré en amour;* elle s'unit *par goût*, non-seulement avec la jeunesse, mais avec l'âge mûr, avec la vieillesse, de manière à réaliser tous les genres d'accords que donne la gamme érotique ; elle cultive simultanément les trois ordres d'amour : le *pivotal,* l'amour de *passions successives* et l'amour *de passade.* Suivrons-nous Fourier dans cette partie de la théorie d'attraction; montrerons-nous comment la *polygamie bisexuelle* (1) et le croisement harmonique des âges en amour concourent puissamment aux liens d'unité, à la concorde générale, aux ralliements en amitié et en ambition ; comment ces belles com-

(1) Fourier emploie là une locution vicieuse, il veut dire la *polygamie* et la *polyandrie*, c'est-à-dire le droit pour les hommes d'avoir simultanément plusieurs femmes, et le droit pour les femmes d'avoir simultanément plusieurs hommes.

binaisons engendrent la *domesticité passionnée;* comment, unies à l'institution des Petites-Hordes, elles assurent l'accord en répartition ; comment, loin de nuire au travail, elles font que chacun se lève par attraction à quatre heures du matin et remplit avec enthousiasme ses douze séances de travail par jour ; comment elles préviennent le plus grand fléau du régime familial, l'exubérance de population (singulier moyen, à coup sûr, après avoir pris pour point de départ la nature!), et comment, en même temps (résultat non moins singulier et que je suis encore à comprendre!) comment la polygamie bisexuelle, à une telle dose d'*intensité,* contribue aux liens de famille en faisant disparaître le supplice des pères civilisés, les *paternités douteuses;* comment enfin la même combinaison se produit sur une plus grande échelle et avec les mêmes avantages pour les grands travaux industriels exécutés par des armées de 200 mille hommes et de 200 mille femmes, « qui vont tenir campagne sur le Rhin, y construire des ponts de pierre, des encaissements, « et y donner chaque soir des fêtes magnifiques « sous la direction d'*Urgèle*, *haute matrone* ou

« *hyper-fée* de l'armée du Rhin, *tenant le mi-*
« *nistère des sympathies accidentelles* pour les
« 200 mille hommes et les 200 mille femmes? »
Tout cela serait difficile à exposer en détail et nous entraînerait trop loin; contentons-nous de résumer un séduisant tableau de trois pages, dans lequel Fourier nous représente la haute matrône Urgèle, âgée de 80 ans, enseignant au jeune Valère, âgé de 20 ans, l'*algèbre d'amour*, science, dit Fourier, fort inconnue en civilisation, mais qui est voie de célébrité et de fortune en régime sociétaire.

« C'est l'art d'assortir passionnellement une masse d'hommes et une masse de femmes qui ne se sont jamais vus, de faire en sorte que chacun des cent hommes discerne d'emblée celle des cent femmes pour qui il éprouvera amour composé, convenance parfaite du moral et du physique, sympathie de circonstance, en rapports de caractère et en fantaisies accidentelles. »

Voilà certainement une belle science; mais l'enseignement de cette science n'est pour Fourier qu'un moyen de produire un accord dissonnant très-remarquable.

Le jeune Valère est insensiblement conduit,

par une gradation de services que lui rend Urgèle, à offrir de lui-même, à la savante matrone de 80 ans, de s'unir à elle en lien d'*amour composé*, c'est-à-dire *lien satisfaisant à la fois l'âme et les sens*. « A la vérité, dit Fourier, qui ne veut « rien exagérer, il ne sera pas pour Urgèle un « amant habituel, mais elle aura quelque part au « gâteau. » Après quoi le magicien triomphe et met la civilisation au défi de procurer de pareils avantages aux femmes de 80 ans. C'est ainsi, dit-il, que pour peu qu'on élève le mécanisme sociétaire au degré de haute combinaison, on arrive au ralliement composé, à la pleine harmonie, savoir :

« Absorption des rivalités et antipathies collectives de chaque masse par accords individuels des sectaires dans les divers groupes, — absorption des rivalités et antipathies individuelles de chacun par ralliement en divers groupes où ses goûts coïncideront avec l'antipathique et substitueront plusieurs affections accidentelles à une antipathie naturelle. »

Arrêtons-nous là : un volume ne suffirait pas à décrire tous les expédients auxquels Fourier a recours pour satisfaire, assortir, équilibrer, renforcer les attractions et absorber les antipathies. La

dernière citation, éclairée par tout ce qui précède, donnera, si on veut bien la lire attentivement, une idée exacte de ce qu'il y a de subtil, mais en même temps de chimérique et de faux dans tous ces calculs passionnels.

Nous avons vu Fourier partir de ce raisonnement : Il y a une mécanique céleste en vertu de laquelle chaque astre accomplit inévitablement sa fonction ; donc il doit y avoir une mécanique passionnelle en vertu de laquelle tout désir humain quel qu'il soit trouvera inévitablement sa satisfaction. Nous l'avons vu, pour établir sa mécanique passionnelle, commencer par faire table rase de toutes les notions de bien et de mal moral, de toutes les idées de force et de grandeur morale sur lesquelles l'humanité a vécu jusqu'à présent ; nous l'avons vu détrôner l'intelligence, la raison, la volonté, au nom des passions, des penchants, des instincts, supprimer la liberté au nom de l'unité, démolir la civilisation au nom de la nature. Ensuite, il a mis en avant sa gamme des 12 passions, il en a tiré une échelle de 810 caractères, il s'est évertué à combiner toutes les attractions engendrées par ces 810 caractères, de la même manière qu'un

musicien combine les notes que lui fournit la gamme. Mais des désirs, des goûts, des penchants, des attractions ne sont pas des notes; ce sont des phénomènes de sensibilité qui se produisent toujours sous une forme essentiellement personnelle, mobile, résistante. Ces phénomènes varient d'intensité non-seulement d'individu à individu, mais de jour en jour, d'heure en heure, chez le même individu. Etablissez donc l'harmonie avec des notes de ce genre, notes égoïstes et rebelles qui livrées à elles-mêmes tendent non pas à se grouper en harmonie, mais à se satisfaire aux dépens de l'harmonie! Ces notes-là, la raison les règle, les dirige, les maîtrise plus ou moins, à l'aide de ses propres lois, mais c'est une insigne folie de croire que pour les accorder il suffit de les associer. Cela est si vrai que Fourier lui-même, en prenant pour point de départ la liberté des penchants, ne parvient à organiser cette liberté qu'en la supprimant pour l'asservir à des idées arbitraires d'unité absolue et d'harmonie intégrale qu'il prend dans son cerveau.

Il n'a pas plutôt donné libre essor à un *attrait* qu'il lui faut songer à *absorber* une *antipathie* en

violant un *attrait*, et finalement cet *exécuteur des décrets de la nature* ne se tient pour satisfait que lorqu'il croit avoir réduit la nature à permettre, dans l'intérêt de l'harmonie, que les jeunes gens de 20 ans s'unissent par goût en *amour composé* avec les femmes de 80 ans. C'était vraiment bien la peine de supprimer le devoir !

Et quel est le but de toutes ces belles combinaisons? Le but, c'est de faire qu'il n'y ait en harmonie *aucun martyr d'attraction*. Tel est le système de Fourier que, si par hasard un seul désir n'est pas satisfait, tout le système croule; mais les désirs sont innombrables ; indépendamment des désirs naturels, et sans parler des désirs mauvais en eux-mêmes que Fourier n'admet pas, il y a les désirs artificiels qu'engendrent les caprices de l'esprit ou les dépravations du goût; Fourier ne distingue point : tout désir, par cela seul qu'il se produit ou qu'il peut se produire, a nécessairement un emploi social ; aussi sa nomenclature des 810 attractions ou caractères est-elle bien vite débordée, et nous entrons dans l'infini, dans le calcul des *passions infinitésimales*. Fourier dresse une nouvelle et immense échelle de tous les goûts

hétéroclites dits *vilains goûts*, pour la satisfaction desquels il faut spéculer, non plus seulement sur une phalange, mais sur 20, 30, 40, 100, 1000, 100,000 phalanges; ainsi, pour former un groupe harmonique de *sept mangeurs d'araignées*, il faut étendre, dit Fourier, les recherches à 2,400,000 âmes.

Qu'à présent Fourier, au milieu de toutes ces aberrations d'*algèbre passionnelle*, ait rencontré parfois des idées justes, qu'il ait eu un sentiment très-vif et souvent très-fin du mauvais côté de la civilisation, qu'en énonçant des principes faux à mon avis et subversifs de toute sociabilité il ait eu de très-bonnes intentions, je ne nie rien de tout cela. Je crois avoir, dans le cours de ce travail, mis en lumière, autant qu'il dépendait de moi, les différents aspects de ce singulier esprit.

Je désire de tout mon cœur que l'expérience décide enfin s'il y a dans ce système quelque chose d'utile et de bon. Mais les disciples de Fourier veulent-ils sincèrement cette expérience? et s'ils la veulent, comment ne se fait-elle pas? Croient-ils sans restriction au maître? je ne puis le penser. Croient-ils sous bénéfice d'inventaire? c'est plus

probable. Mais alors pourquoi toujours des actes de foi absolue? pourquoi parler sans cesse du *rédempteur social*, quand on se montre de jour en jour plus infidèle à l'esprit de ce rédempteur, quand on adore ce qu'il brûlait, et quand on brûle ce qu'il adorait; quand on parle démocratie, réforme, dévouement, moralité à la manière des *civilisés?* Pourquoi, en exprimant souvent des opinions raisonnables, mais qui auraient indigné Fourier, lui emprunter constamment un jargon et des formules qui dénaturent le sens des mots, pervertissent la langue et nous ramènent au temps de la Tour de Babel? Si le nom de Fourier n'est qu'un drapeau, une enseigne, la cause du progrès compte déjà bien assez de drapeaux. Si pour être *socialiste* il suffit de vouloir une plus équitable répartition des charges et des bénéfices de l'état social, quiconque n'est pas un égoïste est un socialiste. Mais de là à l'*attraction passionnelle* il y a un abîme, et ce n'est pas, comme le dit à tort M. Reybaud, ce n'est pas l'*association territoriale*, c'est l'*attraction passionnelle* qui est la base de la *découverte* de Fourier.

Ici se terminent les dix volumes que j'avais promis au public, et qu'il a bien voulu accueillir avec une indulgence dont je ne saurais être assez reconnaissant.

En commençant, il y a huit ans, cet ouvrage avec la témérité, la légèreté et l'inexpérience de la jeunesse, je me persuadais que rien n'était plus facile que de rédiger à moi tout seul dix volumes de biographies, et que j'en viendrais à bout en trois ou quatre ans au plus. Les deux premiers volumes de la *Galerie* se ressentent de cette disposition d'esprit; j'ai déjà dit ailleurs ce que je pensais

de ces deux premiers volumes (1). Les opinions générales que j'y exprime sont toujours les miennes, mais plusieurs des personnages qui y figurent se présentent aujourd'hui à mon esprit sous un aspect un peu différent. Est-ce la faute du peintre ou des modèles? Je crois que les modèles ont changé plus encore que le peintre. Quoi qu'il en soit, je demande à n'être pas jugé sur ces deux premiers volumes.

J'espère que le public reconnaîtra qu'en avançant dans mon travail je me suis efforcé de lui donner un caractère de plus en plus sérieux, et que les esprits qui lisent, non pour tuer le temps, mais pour l'utiliser, ne me sauront pas mauvais gré d'une lenteur qui m'a permis de leur offrir des études moins superficielles sur les hommes et les choses de notre temps.

Mon éditeur m'annonce qu'on lui demande une continuation; je reconnais, en

(1) Dans une préface ajoutée à la 4e édition.

effet, que ma *Galerie* n'est pas complète, et j'espère la compléter un jour; mais je ne puis en ce moment prendre d'engagement fixe; je sens le besoin, pour parler le langage de Fourier, de satisfaire un peu l'*alternante*, c'est-à-dire de me délasser de ce genre de travail en passant à un autre.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter au sujet d'un inconvénient qui tient sans doute à la nature de mon ouvrage et à l'absence du nom de l'auteur, inconvénient dont je ne parlerais pas s'il ne m'exposait à passer pour le *coupable*, quand c'est moi qui suis l'*innocent*.

J'ai l'honneur d'être pillé assez souvent, non-seulement par les petits livres, mais aussi par les gros recueils qui ont assez de science pour se passer de mon petit savoir, ou du moins pour ne pas rougir de s'en servir. Il est arrivé même qu'on m'a apporté des journaux de province contenant quelques-unes de mes notices, copiées textuelle-

ment et signées d'un nom qui n'est pas le mien. Je sais bien que les livres neufs se font, aujourd'hui surtout, avec de vieux livres, et je n'ai pas la prétention d'avoir tout inventé dans les miens ; mais le lecteur me rendra cette justice que je n'ai jamais rien emprunté à personne sans faire honneur de l'emprunt à qui de droit ; je me crois donc fondé et même obligé à prévenir le lecteur que si par hasard il rencontre chez autrui des pages qui sont également chez moi et que je donne comme miennes, il en devra conclure que le plagiaire ce n'est pas moi.

Erratum dans la notice de Saint-Simon et Fourier :

Page 59, au lieu de 1824 à 1827, lisez 1814 à 1817.

Page 60, lisez également 1815, 1817, au lieu de 1825, 1827.

